

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome II.

A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME II.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS;

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LETTRE XV.

SUITE DE LA TURQUIE.

NOTRE premier soin, lorsque nous fûmes arrivés à Constantinople, fut d'aller rendre compte à M. l'ambassadeur, des particularités de notre voyage. Il nous offrit un logement dans son hôtel ; mais nous le remerciâmes, sous différens prétextes. La vérité étoit que nous ne voulions pas quitter la maison du Génois, chez qui nous avions plus de liberté. Cet ami fut enchanté de nous revoir : il fit avertir aussi-tôt le capitaine des janissaires, qui se rendit promptement à Galata.

Au milieu des amusemens que nous procuroient ces deux amis, je fus atta-

6 SUITE DE LA TURQUIE.

qué d'une grosse fièvre. Heureusement que les bons médecins ne manquent point à Constantinople. Dans toute autre ville, j'eusse été réduit à passer par les mains de quelqu'Esculape Juif ou Turc ; & c'étoit précisément ce que je craignois le plus dans le monde. Je connois le peu de capacité de cette sorte de gens ; & j'avois tout lieu d'en redouter les effets. Peut-être avez-vous vu, Madame, comme on traite en France les chevaux & les mulets. Cet art, que nous appellons *la maréchalerie*, tient lieu, je crois, dans ce pays, de chirurgie & de médecine. Il n'est pas rare de voir, dans les rues de cette capitale, une personne indisposée se faire ouvrir la veine au coin d'une borne ; mais ce qui m'a étonné le plus, pour ne pas dire effrayé, c'est la grosseur de l'instrument qui sert à faire la saignée. Les Turcs paroissent peu difficiles sur cet article. S'ils font estropiés ou massacrés par leurs chirurgiens, c'est, disent-ils, parce qu'ils devoient l'être. Nous avons en Europe une façon de penser bien différente, & peut-être aussi déraisonnable, sur les gens de cette profession.

Ce qui se pratique à Constantinople & ailleurs, parmi les Grecs, est un exemple remarquable de la superstition & de

SUITE DE LA TURQUIE. 7

la stupidité de ce peuple. Lorsque la tête d'un malade s'égaré, & qu'un transport au cerveau commence à l'agiter, ses parens se persuadent qu'il est possédé du démon ; ils congédient les médecins, & le mettent entre les mains des prêtres. Ceux-ci le tourmentent cruellement, soit par leurs exorcismes, soit en versant sur lui des flots d'eau benite, qui augmentent le délire, bien loin de l'appaiser. On seroit traité de visionnaire, si on s'avisoit en pareille occasion, de conseiller la saignée. Tout se borne à faire sentir aux assistans la violence du combat qui se passe entre le diable & le malade. Ce dernier, pour ne s'être pas bien défendu, ne doit pas être inhumé en terre sainte. Si l'homme en réchappe, on crie au miracle ; & toute la gloire est pour les prêtres. J'en fus quitte pour prendre quelques jours de repos, & pour beaucoup d'inquiétude.

J'avois entendu parler en France, d'une maniere si effrayante, des ravages que cause tous les ans la peste dans cette capitale, que je craignois d'en être attaqué. Il faut avoir séjourné un peu de tems à Constantinople, pour être guéri de cette terreur. La peste n'y est pas plus dangereuse que la fièvre à Paris. Elle regne ici toute l'année ; mais il faut convenir

§ SUITE DE LA TURQUIE.

que c'est aussi la seule maladie qu'on y connoisse. Plusieurs en sont atteints ; plusieurs en meurent ; un plus grand nombre en revient. Les Turcs pourroient se préserver de ce mal funeste , en prescrivant la quarantaine aux vaisseaux qui arrivent d'Égypte ; car c'est de cette contrée que vient presque toujours la contagion. Mais loin de songer à prévenir les attaques de la peste , ils ne prennent aucune mesure pour en arrêter les progrès. Ils voient mourir tranquillement cinq ou six cent personnes par jour ; & ils ne commencent à faire quelques processions , que quand le nombre monte à douze cent. Ils visitent les pestiférés comme nous voyons les malades ordinaires ; & leurs hardes se vendent publiquement , comme celles des autres morts. Le commerce ne souffre point de ce fléau ; la peste allumée n'empêche ni une assemblée d'usage , ni une cérémonie de religion , ni une audience publique.

La petite vérole est incomparablement moins dangereuse ici , que dans nos pays d'Europe. Il est vrai qu'on seroit exposé à ce fléau en Turquie comme en France , sans la précaution que l'on prend de la donner aux enfans avant qu'ils l'aient naturellement. On choisit

SUITE DE LA TURQUIE. 9

ordinairement , pour l'inoculation , le mois de septembre , c'est-à-dire , le tems qui succede aux grandes chaleurs. Les vieilles femmes en font leur métier ; elles envoient demander dans les maisons si quelqu'un veut prendre la petite vérole. Les enfans destinés à l'avoir sont rassemblés , au nombre de dix-huit ou vingt , dans un même lieu. Une de ces vieilles vient avec une coquille de noix , pleine de matiere variolique de la meilleure espece ; elle leur fait , avec une grosse aiguille , une légère ouverture dans une partie du corps , & y infere autant de matiere que peut en porter la tête de l'aiguille. Elle couvre ensuite la plaie d'un morceau de la coquille de noix , & fait la même chose dans d'autres endroits du corps , comme aux bras & aux jambes , mais jamais au visage , de crainte de le défigurer. Les enfans se portent bien les huit premiers jours , pendant lesquels ils jouent & se divertissent avec leurs camarades. Ensuite la fièvre arrivant , ils gardent le lit pendant deux jours , & huit jours après ils sont parfaitement rétablis. Ils n'ont guere que vingt ou trente grains sur le corps. Les cicatrices , qui suppurent considérablement pendant la maladie , attirent

tout le venin , & les empêchent d'être marqués.

Quand mes forces furent revenues , je me disposai à faire dans les provinces un second voyage , moins dangereux & plus court que le premier. Smyrne , ville considérable de la Natolie , jouit d'une telle réputation , qu'on ne peut guere se dispenser de voir par soi-même les choses curieuses qu'on en rapporte. Nous prîmes une barque sur le canal : nous partîmes avec trois marchands que leur commerce conduisoit dans cette ville , & avec lesquels , pendant notre séjour à Constantinople , nous avions fait connoissance.

Nous côtoyâmes les rivages du Bosphore , laissant à notre gauche Scutarc & Calcédoine. Au delà du promontoire de la Propontide , est une baie ou golfe fort étendu , au fond duquel est la ville d'Issmid , autrefois Nicomédie. Nous passâmes cette baie , ayant à notre droite l'isle de Protée , & prîmes terre à quelques milles du golfe de Montonia , à l'endroit où est située la ville de ce nom. Elle est passablement grande & bien peuplée. Les habitans , qui sont fort laborieux , s'adonnent sur-tout à l'agriculture , & tirent toute sorte de grains de leur territoire.

Il étoit environ une heure après midi , quand nous sortîmes de Montonia. Nous allâmes coucher à Broufa , après avoir traversé de grandes plaines bien cultivées. Broufa , appelée autrefois *Bursè* , *Burcie* ou *Brusè* , étoit la capitale & le siége de l'empire Ottoman , avant que les Turcs se fussent rendus maîtres de Constantinople. Prusias , roi de Bithynie , celui-là même qui trahit Annibal réfugié dans ses états , en fut le fondateur. D'autres disent qu'elle fut bâtie par un autre Prusias , contemporain de Cyrus ; & cette opinion me paroît plus vraisemblable. Quoiqu'il en soit , Broufa est aujourd'hui une ville considérable , qui peut avoir deux lieues & demie de circonférence : elle est dans une situation fort agréable , au pied du mont Olympe. Cette montagne est la plus haute de la Bithynie , & même de toute l'Asie mineure. On voit encore à Broufa les mêmes murailles que sous les empereurs Grecs. Les Turcs n'ont point voulu les détruire , par respect pour Orkan , leur premier Sultan , qui mourut dans cette ville , & y est enterré. On nous montra le mausolée de ce prince , dans une belle mosquée , dont tout le choeur est de marbre. La mosquée d'Aladin , une des curiosités de Broufa , est grande ,

quarrée & bâtie en pierres de taille. La voûte est formée par vingt-cinq petits dômes d'égal hauteur & d'une architecture agréable. Cette cité est environnée de fort beaux jardins , auxquels trois différens ruisseaux, remplis de belles truites, fournissent de l'eau en abondance. Ces jardins sont ombragés de châtaigniers , de noyers , & de mûriers qui nourrissent une quantité innombrable de vers à soie. Les habitans sont industrieux : ils excellent à broder en or & en argent sur le velours & sur d'autres étoffes précieuses. Les sophas , les coussins , les tapis les plus estimés de la Turquie se fabriquent dans cette ville. La farine dont on fait le pain du grand-seigneur & des sultans , est apportée toute moulue de cette province , & vient du bled qu'on recueille sur des terres qui appartiennent en propre à ce monarque. Il passe pour le meilleur du levant ; & la manière de le moudre l'emporte , en Bithinie , sur celle qui est en usage à Constantinople.

Nous nous arrêtâmes à une demi-lieue de Broufa , dans le village de Capligi , pour y voir des bains d'eau chaude , fort renommés dans tous les environs. Les Turcs y ont construit plusieurs édifices , dont les moindres sont payés & lam-

briffés de marbre. Le principal de tous, qu'on appelle *le grand bain*, est un bâtiment surmonté d'un dôme, comme les mosquées. Il est orné, en dedans, de marbre & de porphyre. L'eau qui coule dans les bassins, est naturellement d'une chaleur si violente, qu'on a été obligé d'y conduire un filet d'eau froide pour la rendre plus supportable. Ces bains sont très-fréquentés, & on les prend avec succès dans certaines maladies. Ayant appris qu'ils étoient salutaires, même pour les personnes qui se portent bien, nous eûmes le plaisir de nous y baigner.

Les plus beaux bains des principales villes de Turquie sont entièrement semblables à celui-ci ; & en vous le faisant connoître, j'aurai réussi à vous donner une idée de tous les autres. Il est composé de deux grandes salles couvertes en voûte, embellies de tables & de colonnes de divers marbres. Chacune de ces salles a plusieurs petits cabinets destinés à différens usages. Au milieu de la première est un grand bassin de porphyre ; & , dans un des angles, est placé un fourneau qui sert pour sécher le linge de ceux qui viennent se baigner. Le long des murs, sont rangés, de distance en distance, plu-

14 SUITE DE LA TURQUIE.

fiéurs sieges couverts de tapis , sur lesquels on se déshabille. Quand on s'est bien lavé dans le bassin , on passe dans une petite salle fort chaude , où l'on sue tant qu'on le juge à propos. On va de là dans la seconde piece du bain , où est encore un grand bassin de marbre , & , tout auprès , une large table de même matiere , sur laquelle on se couche , pour se faire tirer & étendre les membres. A cette opération en succede une autre , qui se fait dans un cabinet voisin , médiocrement échauffé. On se rase le poil partout le corps ; ou bien on se le fait tomber avec une sorte de pâte appelée *rufma* : après quoi les mêmes valets qui vous ont étendu les jointures , viennent vous frotter , depuis les pieds jusqu'à la tête , avec un morceau d'étamine ou de camelot.

Voilà , Madame , tout ce que j'ai pu connoître par moi-même des bains de Turquie. Votre curiosité eût été autrement satisfaite , si vous eussiez voyagé dans ce pays. Vous eussiez vu , sans contredit , le plus beau spectacle ; & le coup-d'œil le plus ravissant qui soit dans la nature. Je parle du rendez-vous des dames Turques aux bains publics. Je ne puis vous apprendre là-dessus , que ce que j'en

SUITE DE LA TURQUIE. 175

ai entendu dire d'une vieille Françoisè , établie à Constantinople , & qui étoit à la fuite d'une ambaffadrice d'Angleterre à la Porte. Elle m'affura tenir de cette ambaffadrice même , qui avoit fouvent affisté à ces bains , tous les détails qu'elle m'apprit à ce fujet. Un homme qui oseroit pénétrer dans ces afsemblées de femmes , feroit fur le champ puni de mort.

Quand le tems du bain eft venu , les dames Turques s'y rendent , chacune avec une efclave , couvertes de deux voiles , dont l'un leur cache tout le vifage , à la réfèrve des yeux , l'autre leur couvre la coëffure , & pend par derrière : enforte qu'il eft impoffible de diftinguer la maitrefle de la fuivante.

Arrivées au bain , elles quittent toutes leurs habits ; & dans l'état de la nature , femblables aux Graces , ou telles qu'on nous dépeint les déeffes du paganifme , elles paffent quatre heures de fuite , occupées chacune felon fon goût. Les unes , couchées négligemment , s'entretiennent des nouvelles de la ville , tandis que leurs efclaves , qui font de jolies filles de dix-fept à dix huit ans , affifés derrière elles , & toutes nues comme leurs maitrefles , s'occupent à trefler leurs cheveux ; d'au-

tres se promeneut majestueusement dans le bain; quelques-unes prennent du forbet, ou s'appliquent à des ouvrages de broderie. Elles ne sont presque jamais moins de deux cent. Jugez si la vue de tant de beautés réunies & à découvert, a rien au monde qui puisse lui être comparé. C'est une partie de plaisir pour les femmes, privées d'ailleurs de tout autre amusement. Elles rient, elles chantent, elles jouent, elles folâtent ensemble comme des enfans : mais la malheureuse influence du climat, & le goût bizarre de quelques-unes d'entr'elles, rendent quelquefois ces jeux moins innocens.

Le bain est encore le théâtre du luxe, comme il l'est des graces & de la beauté. Le fard, les essences, les perles, les bijoux y sont étalés sur les plus riches toilettes. C'est là que les femmes se disputent les unes aux autres le prix de la vanité, de la coquetterie & des graces secretes. Le bain est le seul endroit où elles aient occasion de les faire voir, du moins aux personnes de leur sexe; & il n'est pas étonnant qu'elles s'empressent à paroître avec éclat dans un lieu, hors duquel elles sont presque toujours voilées.

Je crains que vous ne me fassiez des reproches, de vous avoir arrêtée si long-

tems dans un simple village : en récompense , je vous fais grace des deux journées que nous mîmes pour arriver à Loubadi ou Lubat. Cette ville , à feize lieues de Broufa , & à dix du mont Olympe , est de figure quarrée , mal bâtie , & contient peu d'habitans. Ses murs , ou plutôt ses débris , laissent entrevoir quelque forme de bastions. Les morceaux de marbre dont ils sont incrustés , pourroient bien être les restes de la ville d'Apollonie.

Nous traversâmes les belles plaines de la Mysie , & vîmes camper sur les bords du Granique. Cette riviere , le premier théâtre de la gloire d'Alexandre , & que la défaite de Darius a rendue aussi fameuse que le Tigre & l'Euphrate , étoit alors presque à sec. Nous la passâmes deux fois à gué ; la première dans la Mysie , & la seconde dans les champs Phrygiens , à une journée & demie de Lubat. Nous fîmes encore quatorze à quinze lieues à travers des collines & des vallées , jusqu'à Basculembei , gros bourg de la Phrygie , où il se fait un grand commerce de coton.

En cet endroit , nous nous séparâmes de la troupe , pour visiter Sardes & Thiatire , peu éloignées de la route de Smyrne. La ville de Sardes , cette célèbre ca-

18 SUITE DE LA TURQUIE.

pitale de la Lydie , a joué un grand rôle dans l'antiquité. Tout le monde fait comment Gigès fit mourir Candaule , & s'empara de son trône. L'histoire de Crésus , vaincu par Cyrus , est ignorée de peu de monde. Sardes se rendit à Alexandre après la bataille du Granique , & passa successivement à différens maîtres , après la mort de ce conquérant , jusqu'à ce qu'elle tombât sous le joug des Romains. Plusieurs empereurs favorisèrent cette ville de leurs bienfaits , comme le témoignent diverses inscriptions qui subsistent encore. Elle fut une des sept églises citées dans l'apocalypse. Le territoire de Sardes étoit renommé pour certaines productions. La pierre précieuse qui a retenu son nom , & que nous appellons *Sardes* , ou *Sardoine* , y a été découverte ; & ce fut là qu'on en trouva les premières mines.

Parmi ce qui reste des ruines de cette ancienne ville , on peut juger qu'elle étoit située sur le flanc septentrional du mont Tmolus , & qu'elle dominoit une vaste plaine. Les Turcs ont conservé le nom de *Sart* au chétif village qui lui a succédé. Le plus beau monument qui reste de l'ancienne Sardes , sont les débris d'un temple bâti par les Romains. J'y ai vu cinq colonnes d'ordre ionique d'une

pierre froide , de couleur d'ardoise , & extrêmement dure : elles ont environ trente pieds de haut , & soutiennent une corniche & une architrave. Aux environs, une infinité de pieces rondes de la même pierre , indiquent que cet édifice étoit orné d'un grand nombre d'autres colonnes qui ont été successivement renversées. Le docteur apperçut un trou creusé en terre , au pied d'une des colonnes qui soutiennent la corniche. Notre guide lui dit que ce trou avoit été pratiqué par un voyageur Anglois , qui avoit voulu sonder la profondeur de la colonne. Le docteur y descendit à la faveur d'une longue corde ; il vit , avec surprise , que cette colonne avoit presque autant de profondeur en terre , que de hauteur en dehors , sans base , ni aucune autre sorte d'ornement.

Après avoir visité ce lieu & les autres ruines , qui sont en assez grand nombre , ainsi que les inscriptions , nous montâmes le mont Tmolus , pour y voir la citadelle , dont les restes subsistent encore. Nous trouvâmes plusieurs inscriptions , qui prouvent qu'elle a été bâtie dans le moyen âge.

Thiatire est , ainsi que Sardes , une des sept églises de l'Asie , dont parle l'apoca-

20 SUITE DE LA TURQUIE.

lypse : la religion chrétienne y fut introduite par les apôtres. Les Turcs , après avoir détruit cette ville , la rebâtirent sous le nom d'*Akhissar*. Celui de *Thiatire* ne subsiste plus que sur quelques marbres que des voyageurs découvrirent le siècle passé. Nous vîmes plusieurs de ces inscriptions , qui ne laissent aucun doute sur le lieu où elle étoit bâtie. Elles prouvent aussi que Diane y étoit spécialement honorée. Il y en a d'attachées aux murailles ; plusieurs sont placées de haut en bas , & d'autres en travers , qu'il nous étoit impossible de lire , à cause de leur position. Celles que j'ai pu déchiffrer , ont été faites à la gloire de plusieurs particuliers qui ont bien mérité de la patrie , dans l'exercice de leurs charges. Le caravanserai où nous étions logés , conserve encore des vestiges de quelque ancien monument. Ce sont des colonnes de marbre avec leurs bases & leurs chapiteaux. Elles ont été mises sans ordre & sans symétrie , pour soutenir le bâtiment ; & il paroît qu'on les a relevées ou apportées dans ce lieu , selon le besoin qu'on en avoit. Les mosquées , les bains , les cimetières sont pareillement construits , en partie , de ces anciens marbres ; mais la même confusion regne

par-tout, & ils ne contribuent en aucune maniere, à l'embellissement de la ville.

Akhissar contient tout au plus cinq mille habitans, que leur commerce en coton, qu'on trouve ici en très-grande quantité, met fort à leur aise. Elle est arrosée par sept ruisseaux qui se partagent dans différentes rues, & qui se rejoignent à l'extrémité de la ville. N'ayant rien trouvé qui pût piquer notre curiosité, nous n'y restâmes qu'un seul jour, encore y eûmes-nous du désagrément. Nous avions remarqué dans un cimetiere une inscription que nous voulions examiner de près. A peine eûmes-nous commencé, que nous fûmes investis par une multitude de Turcs qui se formaliserent de ce que nous venions, disoient-ils, troubler la cendre de leurs morts, & nous obligèrent de fortir : quelques enfans même nous poursuivirent de loin à coups de pierres.

Nous passâmes l'Hermus, qui prend sa source dans la Phrygie; après avoir arrosé la campagne de Smyrne, il joint ses eaux à celles du Pactole, & se décharge dans la mer Phocide. Ces deux fleuves ont singulièrement dégénéré; car si l'on en croit les poètes, ils couloient l'un & l'autre sur un sable d'or. La fertilité des

22 SUITE DE LA TURQUIE.

pays par où ils passent, a, sans doute ; donné lieu à cette fiction, je m'informai si l'on découvroit encore dans le fable de ce fleuve des paillettes d'or ? Cette demande fit rire quelques payfans, qui crurent que je me mocquois d'eux.

Quel plaisir, Madame, de parcourir ces contrées agréables, Ovide à la main ! On croit voir renouveler tous les prodiges dont ces lieux ont été le théâtre. Ici, c'est un fleuve rapide, qui, fier du riche métal qu'il roule dans ses ondes, s'avance majestueusement dans la mer ; plus loin, c'est une riviere folâtre, qui, éprise de la beauté de ses rives, regrette les lieux qu'elle vient de parcourir, & semble vouloir retourner sur ses pas. Mais n'anticipons point sur les objets qui ne sont pas encore sous nos yeux ; & attendons, pour parler du Caïstre & du Méandre, que nous soyons sur les bords heureux de ces fleuves enchantés.

A un mille ou deux de l'Hermus, est la ville de Magnésie, que les Grecs appelloient *Magnetes*, à cause des mines d'aimant qui y étoit abondantes. C'est le seul endroit de toute la Turquie, où il y ait une maison pour les fous. On y renferme tous ceux qu'on y amène des différentes parties de l'empire. Elle est située

dans la Carie , au pied du mont Sypile . où Scipion l'Africain défit Antiochus , roi de Syrie. La ville est grande & peuplée : son commerce est considérable ; car , sans parler des avantages qu'elle tire du voisinage de Smyrne , qui est la ville de l'Asie la plus commerçante , son terroir est très-fertile, & produit quantité de coton & de froment. Notre séjour à Magnésie ne fut pas long. Nous nous rendîmes promptement à Smyrne , qui , comme je l'ai dit , n'en est pas éloignée.

Cette grande cité est une des plus anciennes de l'orient. Une Amazone , appelée *Smyrna* , en fut , dit-on , la fondatrice. Les Lydiens l'ayant prise & détruite , Alexandre le Grand , d'autres disent Antigonus , rebâtit une autre ville à deux lieues de la première. Elle fut souvent ruinée depuis, par les fréquens tremblemens de terre , auxquels elle est exposée ; mais sa position avantageuse & son port favorable au négoce ont engagé les rois & les empereurs à la rétablir. Elle est assise sur la pente d'une colline , qui domine la mer. Le golfe qui lui sert de port , est le centre du commerce de l'Europe & de l'Asie : il a huit lieues de tour ; & les vaisseaux y sont par-tout à l'abri des tempêtes. Nous logeâmes chez un

24 SUITE DE LA TURQUIE.

Juif des plus riches de la ville , à qui le Génois , notre ami , nous avoit recommandés. Ce bon Israélite nous traita civilement , & nous persuada qu'on peut trouver dans cette nation , de la générosité & même de la politesse.

Le tems invitant à se promener , il nous conduisit sur la rade , où nous fûmes témoins d'un accident singulier. Un matelot qui se baignoit dans la mer , eut la jambe emportée par un marfouin. Peut-être que dans la posture où l'animal le vit nager , le marfouin le prit pour un poisson d'une autre espece que la sienne ; car il est fort ami de l'homme ; & il se plaît à venir jouer auprès des vaisseaux. Vous savez que le marfouin est le cochon de mer. Il aime à prendre l'air & à sauter hors de l'eau , mais d'un saut lent & posé , comme s'il vouloit donner aux gens de l'équipage la satisfaction de le mieux voir. La tête paroît d'abord ; on apperçoit ensuite le corps courbé en forme d'arc. La queue est la dernière qu'on voit en l'air , lorsque la tête & le reste du corps sont déjà replongés en mer. En faisant ainsi ces sauts de distance en distance , il tourne ordinairement vers l'endroit d'où le vent doit venir ; & les mariniers se reglent là-dessus , pour juger , dans la bonace , de quel

quel côté il viendra effectivement. Il y a une si grande quantité de ces marfouins dans le port de Smyrne & dans celui de Constantinople, que quelquefois, en sautant à la queue l'un de l'autre, ils retombent dans les bateaux qui traversent, & deviennent la proie des mariniers. Voici comme les matelots, tout en voguant, font la pêche de ce poisson. Ils ont, au bout d'une longue perche, un dard pointu, de la figure d'une langue de serpent. Les deux fers, ou languettes, qui sont aux deux côtés de la pointe, jouent & se resserrent quand on enfonce le dard dans le corps de l'animal, & s'élargissent au contraire, lorsque le pêcheur retire à lui la perche; de sorte que le dard, par le moyen des deux languettes, tient tellement au corps du marfouin, que plus ce dernier se débat, & plus il se trouve pris. A l'autre bout de la perche est attachée une longue corde, dont voici l'usage. Le poisson, lorsque le dard l'a attrapé, se sentant vivement piqué, s'enfonce dans la mer avec furie; & le pêcheur alors lui laisse aller la corde tant qu'il veut; quand il sent que l'animal ne fait plus beaucoup d'efforts, il juge qu'il est affoibli par la perte de son sang, dont, en effet, l'eau de la mer est toute teinte; &

il retire & ramene à lui la corde peu à peu, Si le marsouin, approchant du vaisseau, réitere ses efforts pour essayer de se défaire du dard qu'il a dans le corps, on lui lâche encore la corde, jusqu'à ce qu'épuisé de sang & de force, il se laisse amener au bord du navire. Celui que je vis prendre à Smyrne avoit huit à dix pieds de longueur, & étoit, par le corps, de la grosseur d'un homme. Il pesoit environ quatre cents livres, & avoit quarante-deux dents à chaque mâchoire. Sa peau étoit sans écailles; sa tête longue, ses yeux assez petits, à-peu-près comme ceux d'un cochon. Cet animal a sur le cou une ouverture, par laquelle il respire, & par où le nôtre jettoit encore beaucoup de sang. On le dépouilla, & on lui leva deux bandes de lard ou d'une graisse ferme, de trois pouces d'épaisseur. Les matelots la firent fondre, & en tirent beaucoup d'huile. Je voulus goûter de sa chair, que je trouvai assez insipide.

On ne connoit presque à Smyrne que des marchands, dont plusieurs ont amassé des richesses immenses; aussi n'y a-t-il rien de plus curieux dans toute la ville, que le bazar. C'est un grand édifice, long de plus de cent-soixante toises; & percé par plusieurs petits dômes, qui donnent

entrée à la lumière. La voûte, ainsi que les murs, sont de pierre de taille. On trouve dans ce marché tout ce que l'Orient & l'Occident ont de plus précieux ; étoffes de soie & de coton, toiles, draps, serges, fourrures, bois de Brésil & de Campêche, sucre, canelle, indigo, cochenille, parfums d'Arabie, vernis, porcelaines de la Chine, tout y abonde. Smyrne, enfin, seroit peut-être une des plus belles & des plus puissantes villes du monde, si les fréquens tremblemens de terre n'y faisoient d'étranges ravages. On dit qu'avant le dernier qui arriva, toutes les rues étoient larges, bien percées, pavées de pierres, & coupées à angles droits. Celle qu'on appelle *la rue des Français*, où logent les Européens, surpassoit en beauté toutes les autres. Elle est encore aujourd'hui la plus belle ; mais les maisons n'en sont pas, à beaucoup près, aussi grandes ni aussi régulières qu'elles étoient alors.

Le caravanseraï qui est près du bazar, est vaste & majestueux : il est aussi bâti de pierre de taille, & contient une infinité de chambres & d'appartemens bien distribués. Ces deux édifices, situés sur le penchant d'une colline, en montant à la forteresse, ont été construits des dé-

28 SUITE DE LA TURQUIE.

bris d'un théâtre antique , qui faisoit un des monumens les plus curieux de la ville : il étoit de marbre blanc , & d'une belle architecture. Nous vîmes aussi l'emplacement de l'ancien cirque ou *stadium* : il est creusé profondément dans la montagne , au couchant de la citadelle : sa longueur est d'environ cent toises , & sa largeur de dix-huit.

A l'extrémité de la ville la plus proche du port , on voit , en grosses pierres , une espece de petit portique , où l'on dit qu'étoit la statue d'Homere , qui , selon la plus commune opinion , prit naissance dans cette ville. Le nom de *Méléfigenes* , donné à ce grand poëte , vient de la riviere de Méléès , qui baigne les murs de Smyrne. Une jeune aventuriere , nommée *Cratéis* , eut le malheur , dit-on , d'être chassée de la ville de Cumes pour une foiblesse très - ordinaire à son sexe. Un reste de pudeur l'empêcha de chercher des secours que sa beauté eût pu mettre à haut prix. Elle erra , pendant quelque tems , dans la campagne , se nourrissant de fruits & de racines , & mit au monde un fils sur les bords du Méléès. L'enfant devint aveugle dans la suite , & , pour cette raison , fut appelé *Homere*. Les Grecs de Smyrne embellissent cette his-

toire de quantité de traits , qui prouvent combien ils sont jaloux que le plus grand des poètes soit né parmi eux. Ils se vantent aussi d'avoir eu pour évêque S. Polycarpe , qui a écrit sur l'apocalypse.

On compte , dans cette ville , environ trente mille ames. Les Turcs en font la moitié , les Grecs le tiers ; le reste est composé de Juifs , d'Arméniens & de Francs , nom que les Turcs donnent à tous les Européens étrangers qui habitent leur empire. On souffre ici toutes les religions ; & le même quartier vous offre indistinctement un temple , une église , une mosquée & une synagogue. Ce qu'il y a de singulier , c'est que les Francs-Maçons sont les seuls qu'on ne tolere pas : ils passent pour des infâmes & des magiciens , que le libertinage & l'avarice conduisent aux assemblées. Le peuple est convaincu qu'ils se servent des ténèbres de la nuit , pour cacher leurs débordemens ; on ne seroit pas en sûreté , si l'on osoit se dire publiquement de cette société.

Les ambassadeurs & les consuls vivent en princes en Turquie , & les marchands en petits seigneurs à Smyrne , principalement les Anglois , les plus riches de tous les négocians du pays. La plupart

y ont des maisons de campagne , ainſi que des chevaux & des chiens , avec ſeſquels ils font de grandes parties de chaffe. Ils tiennent preſque tous table ouverte , & ſe font un devoir d'accueillir ſes étrangers , & de leur procurer toutes fortes d'amuſemens. Ils donnent le matin à leur commerce , & le reſte du jour à leurs plaiſirs. Tous ces gens-là vivent entre eux dans une union que la différence de religion ou de nation n'altère jamais , même pendant la guerre.

L'agriculture n'eſt pas moins en honneur à Smyrne , que le commerce. Les campagnes ſont bien cultivées ; & la terre produit abondamment du bled , du coton , du vin & des olives. La viande , le gibier , le poiſſon , tous les vivres y ſont excellens , & ſ'y donnent à très-bas prix.

On trouve dans les ruines de l'ancienne ville , qui ſont à deux milles de la nouvelle , l'animal ſingulier , appelé *caméléon*. Notre hôte nous mena chez un Caloier ou prêtre Grec de ſes amis , qui en avoit rafſemblé pluſieurs. Je les obſervai avec attention , & fus témoin des changemens qu'ils contractent ſous les différens objets. Ils prennent plus aiſément les couleurs foncées , telles que le verd , le brun , le noir & le pourpre. Le plus ſou-

SUITE DE LA TURQUIE. 31

vent ces couleurs font confondues & nuancées de taches rouges & blanches. Le Caloier nous fit remarquer que ces changemens font plus ou moins fenfibles, felon qu'on irrite plus ou moins l'animal. Il eft cependant certain que, fur un gazon, il devient d'un beau verd, & que, fi on le met enfuite fur une piece de toile blanche, la couleur verte s'éclaircit & eft tachetée de blanc en quelques endroits. Il ne change point de couleur en dormant; mais lorsqu'il eft mort, il devient pâle & livide. Le caméion eft à-peu-près de la figure d'un grand lézard. Il a les jambes plus longues & les épaules plus relevées. Sa tête n'a aucun mouvement; mais il a les yeux d'une vivacité & d'une agilité furprenante. Il fe nourrit des mouches qui s'attachent à une forte de glu qu'il a fur la langue.

Notre deffein, en partant de Conftantinople, étoit de ne pas aller plus loin que Smyrne; mais Ephèfe, qui n'en eft éloignée que d'une journée & demie, piqua notre curiosité. Nous paſſâmes à travers les rochers du mont Mimas, par un chemin que S. Paul coupa, dit-on, de fon épée. Nous nous trouvâmes le lendemain à la vue d'Ephèfe, fur les bords du Caïſtre. Cette petite riviere eft

32 SUITE DE LA TURQUIE.

parfaitement semblable au Méandre, qui n'en est pas fort éloigné. Elle roule ses eaux transparentes sur une belle plaine qu'elle se plaît à fertiliser, & fait mille replis sur elle-même. Les cygnes ont quitté le Caistre depuis que la Grece n'a plus de poètes.

Nous fûmes frappés d'admiration, en approchant d'Ephese. La quantité prodigieuse de marbres dont la plaine est couverte, nous rappelloit l'antique splendeur de cette ville fameuse, qui est réduite aujourd'hui à une forteresse, & ne fait plus qu'un méchant village. Si je ne craignois, Madame, de paroître ici trop savant, je dirois qu'Ephese fut fondée par les Amazones, & considérablement augmentée par Anaronic, fils de Codrus; que l'architecte Ctésiphon commença de construire ce fameux temple de Diane, qui passoit pour une des sept merveilles du monde; qu'on employa plus de deux cents ans à le bâtir, & que toutes les villes de l'Asie mineure contribuerent aux frais de cet édifice. Il avoit, dit-on, quatre cents vingt-cinq pieds de long, & deux cents vingt de large: il étoit enrichi de cent vingt-sept colonnes de soixante pieds de haut; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles avoient

été élevées par cent vingt-sept rois. L'insensé Erostrate , dans le dessein de s'immortaliser par un crime éclatant , mit le feu à ce temple la nuit même que naquit Alexandre. Les Ioniens , qui excelloient dans l'architecture , & auxquels cet art doit l'invention d'un de ses ordres , se surpassèrent eux-mêmes dans la construction de ce monument.

Ephèse est encore célèbre par le troisième concile général , qui y fut tenu , au cinquième siècle , contre Nestorius qui n'admettoit qu'une nature en Jésus-Christ. Les Turcs appellent ce village *Ajasalouc* : il est assis au milieu d'une infinité de débris précieux , où l'on rencontre à chaque pas des pièces de statues , des chapiteaux , des bases de colonnes. Dans ces lieux même où l'église condamnoit avec tant de zèle ceux qui brisoient les images , on ne trouve par-tout que des images mutilées des dieux de l'antiquité.

A travers ces ruines , nous arrivâmes à la grotte des sept Dormans , qui est au bas de la montagne , du côté du temple de Diane. On raconte que sept chrétiens , fuyant la persécution de Dioclétien , se retirèrent dans cette grotte , & y dormirent deux cents ans. A leur réveil , ils trouverent les choses tellement changées

à Ephèse , que non-seulement ils n'y reconnoissoient pas les édifices , mais qu'ils n'entendoient plus la langue du pays. En France même , un pareil sommeil n'eût pas produit un plus grand changement.

De la grotte des sept Dormans , nous allâmes au temple de Diane , qui en est proche. Il ne reste plus que les fondemens , dans lesquels nous descendîmes avec beaucoup de peine , parce que le terrain est fangeux & humide. Nous nous trouvâmes bientôt sous une si grande multitude de voûtes , que nous courions risque de nous égarer. Les chauves-souris dont elles sont remplies , & que la lumière de nos flambeaux attiroit sur nous , précipiterent notre retraite. Nous reprîmes le chemin de Smyrne , où nous nous embarquâmes sur une galere Turque , pour retourner à Constantinople.

J'appris de plusieurs personnes du bâtiment , que la peste , ce fleau terrible , qui cause tous les ans dans cette capitale , les plus grands ravages , avoit commencé à s'y faire sentir pendant notre séjour en Natolie , & que le Grand-Seigneur se disposoit à aller respirer un air plus sain à Andrinople.

Perfuadés , comme je crois l'avoir

déjà dit, que tout ce qui arrive dans le monde, arrive nécessairement, la plupart des Turcs envifagent cette maladie fans la craindre, & la reçoivent fans murmurer. Le Sultan ne permet pas à fes femmes d'être fi philofophes : aux moindres apparences de danger, il les met à l'abri dans quelque ville de l'empire ; & il s'y transporte lui-même avec les principaux officiers. Nous crûmes devoir fuivre une fi sage conduite. Quand nous fûmes près des Dardanelles, nous quitâmes le vaiffeau, & prîmes un petit bâtiment à rames, pour nous conduire à Salonichi, d'où nous efpérions nous rendre en peu de tems à Andrinople.

Les Dardanelles, ainfi appellées du nom de *Dardanus*, le premier roi du pays qui y fit bâtir une ville, font les forteresses qui défendent le canal de l'Hellefpont ; elles confiftent aujourd'hui en deux châteaux fort réguliers, dont l'un est en Europe & l'autre en Afie. Tous les vaiffeaux doivent s'arrêter en cet endroit, pour y être vifités. Le canal, qui n'a qu'une demi-lieue de large, est fi bien gardé, qu'on ne pourroit entreprendre de forcer ce paffage, fans s'exposer à être foudroyé par l'artillerie des deux forts, dont les batteries fe croifent. Les

galeres du Grand-Seigneur font elles-mêmes sujettes à la visite. Plus loin, à l'embouchure du détroit, du côté de l'Archipel, il y a deux autres châteaux, dont les batteries sont à fleur-d'eau ; mais le canal qui les sépare est si large, qu'on peut passer, sans beaucoup de risque, entre ces deux forts.

Nous eussions pu facilement prendre une route moins longue, & débarquer dans quelque port de la Thrace ; mais rien ne nous pressoit ; & nous voulions voir Thessalonique.

Nous fûmes bientôt dans le golfe Therméen, au fond duquel cette ville est située : elle est la capitale de toute la Macédoine, ce royaume fameux, d'où sortit le conquérant de l'Asie. Les Romains la posséderent pendant plusieurs siècles, jusqu'au regne de l'empereur Andronic, qui la céda aux Vénitiens. Amurat I l'enleva à ces derniers ; & les Turcs en sont demeurés paisibles possesseurs. Ils l'appellent *Salonichi* : ses murs ont dix milles de circonférence, & sont flanqués de redoutes & de bastions. Il y a, du côté de la terre, une forteresse appelée *les Sept Tours*, & construite de même que celle de Constantinople ; mais ce qui donne encore à cette ville une sorte de confor-

SUITE DE LA TURQUIE. 37

mité & de ressemblance avec la capitale ; c'est la petitesse & la puanteur de ses rues. Au reste , elle ne manque pas de beaux édifices. On compte à Salonichi quarante-huit mosquées , trente églises Grecques , & trente-six synagogues. Les Juifs sont à la tête du commerce , qui est des plus étendus.

L'église cathédrale , appelée *Saint Demitre* , est un fort beau vaisseau : elle est formée de deux corps bâtis l'un sur l'autre , & qui sont comme deux églises séparées. Celle d'en-haut étoit pavée de mosaïque , dont il reste encore plusieurs morceaux. Vous auriez peine à concevoir le nombre des colonnes de marbre , de jaspe , de porphyre , qui soutiennent ce double édifice. Nous en comptâmes jusqu'à mille ; & y il en a probablement encore plusieurs que nous ne comptâmes pas.

Le terroir de Theffalonique , & , en général toute la province , abonde en grains de toute espece , en bois & en bestiaux. Les délicieux vallons de Tempé , si vantés par les poètes , sont dans cette partie de la Macédoine qu'on appelle *Theffalie*. L'Offa , l'Olympe , le Pelion , le Pinde , ces montagnes fameuses , dont les Titans s'armerent contre les dieux , rendront à jamais ce pays mémorable.

78 SUITE DE LA TURQUIE.

Les Macédoniens passioient autrefois pour être aussi savans que braves ; ils sont aujourd'hui lâches & ignorans.

Nous ne restâmes que huit jours à Thessalonique , après lesquels nous prîmes notre chemin vers la Thrace. Nous passâmes le fleuve Strymon , qui sépare cette province de la Macédoine ; & nous nous rendîmes à Andrinople , où la cour ne faisoit que d'arriver. Andrinople fut fondée par Oreste , fils d'Agamemnon , roi d'Argos & de Mycenes. Ce prince , poursuivi , comme disent les poètes , par les furies vengeresses de la mort de sa mere , & ne pouvant demeurer dans sa patrie , où tout lui rappelloit l'image de son crime , vint en Thrace avec les Grecs qu'il put rassembler , & y bâtit une ville , qu'il appella *Oresta*. Elle conserva ce nom jusqu'au regne de l'Empereur Adrien , qui l'aggrandit & l'embellit extraordinairement : voici à quelle occasion. Étant devenu fou , & voulant , à quelque prix que ce fût , guérir d'une si triste maladie , il envoya consulter l'oracle , qui lui ordonna de *débusquer un furieux de sa maison*. L'empereur obéit , & fit d'Oresta une ville toute nouvelle , qu'il appella *Andrinople*. Au commencement du treizieme siecle , elle fut érigée en capitale de l'em-

SUITE DE LA TURQUIE. 39

pire sous Théodore Lafcaris. Quelques années après, Amurat, sultan des Turcs, sous prétexte de donner du secours à Jean Paléologue, empereur d'orient, s'empara de la Bulgarie, de la Servie, d'une partie de la Thrace, & établit le siege de sa domination à Andrinople.

Cette ville est fort agréablement située sur le penchant d'une colline, & dans un beau vallon que la nature a pris soin d'embellir elle-même. Il est arrosé par trois rivières, qui prennent leur source dans les montagnes voisines, & qui portent avec leurs eaux la fertilité & l'abondance. Vous devez juger qu'une position aussi avantageuse contribue beaucoup à la pureté de l'air : il y est en effet des meilleurs & des plus sains. Les habitans jouissent d'une santé parfaite, & ils parviennent presque tous à une extrême vieillesse. Nous eûmes des nouvelles du Génois, par notre bon ami le capitaine, que les devoirs de sa charge attachent à la suite de la cour. Celui-ci nous accompagna à Andrinople, comme il avoit fait dans la capitale.

Les Turcs nomment cette ville *Adranach* ou *Edrench* : elle s'aggrandit tous les jours ; & les voyages fréquens qu'y fait le Grand-Seigneur, y attirent beaucoup de monde. Les bâtimens sont, en général,

plus beaux qu'à Constantinople. Le bazar surpasse tous les autres : les voûtes qui le composent sont d'une grandeur & d'une beauté singulieres. Il y a aussi plusieurs mosquées royales. Celle du sultan Sélim est la plus curieuse ; elle est soutenue, en dedans sur quantité de colonnes de marbre & de porphyre. Les minarets du dôme sont les plus hauts que j'aie vus ; ils dominent sur toute la ville. On y voit une quantité prodigieuse de tourterelles & de cicognes ; elles sont presque aussi communes ici & aussi privées , que les poules dans nos villages de France.

L'extrême vénération qu'ont les Turcs pour ces oiseaux , est cause qu'ils multiplient prodigieusement , & qu'ils sont impunément leurs nids au pied des maisons & sous les fenêtres. Les tourterelles sont révérees pour leur innocence ; & l'on respecte les cicognes , parce qu'on est persuadé qu'elles vont, tous les hivers, en pèlerinage à la Mecque. « C'est un bonheur , disent les Turcs , pour les maisons où ces oiseaux font leurs nids ; elles sont préservées, pendant toute l'année, du feu & de la peste ». Il est défendu d'en tuer aucun ; & ils vivent dans toute la Turquie avec la plus parfaite sécurité.

Je ne fais , Madame , si je ne paroîtrai

SUITE DE LA TURQUIE. 41

pas vouloir abuser de votre crédulité, en vous faisant part de l'histoire d'une cicogne infidelle, qu'un François, digne de foi, me racontoit dernièrement en ces termes, & dont il m'affura avoir été témoin : « Nous apperçûmes, dit-il, fous » des arbres une troupe considérable de » cicognes, qui s'élevoient fort haut, & » retomboient presque aussi vite. Les » payfans accoururent de ce côté ; & le » boitangi qui nous accompagnoit, nous » y conduisit en même tems. Elles s'arrê- » terent toutes au même endroit, & for- » merent un cercle. Nous avons vu qu'il » y en avoit une au milieu de la troupe, » qui voloit avec peine, & dont les au- » tres sembloient avoir horreur. Elle se » plaça d'elle-même au milieu du cercle, » baissant la tête, avec l'air d'un criminel, » contre lequel on prononce une sen- » tence de mort. Son sort fut bientôt dé- » cidé : une de ces cicognes fortit de sa » place, s'élança contre elle, & lui donna » un coup de bec. Les autres en firent de » même ; & ne finirent cette cruelle exé- » cution, que lorsque la cicogne fut mise » en pieces. Je remarquai qu'elle avoit » été immobile sur ses pattes, jusqu'au » moment où elle étoit tombée noyée » dans son sang. Le boitangi & les pay-

42 SUITE DE LA TURQUIE:

» fans , à qui je demandai l'explication
 » d'une chose qui me paroissoit si extraor-
 » dinaire , me dirent qu'on avoit puni de
 » mort cette femelle coupable , pour
 » avoir manqué de fidélité à son mari ;
 » que c'étoit lui qui lui avoit donné le pre-
 » mier coup de bec ; & que ce trait de
 » sévérité n'étoit pas rare parmi ces oi-
 » seaux ; & on m'en cita plusieurs exem-
 » ples ».

On voit , aux environs d'Andrinople ,
 & sur-tout parmi les Grecs , ces images
 riantes, ces peintures gracieuses & naïves
 de la nature , que nous lisons quelquefois
 ensemble dans les poésies d'Homere & de
 Théocrite. Je n'ai pu voir , par exemple ,
 les danses des villageoises Grecques , sans
 me représenter ces chœurs de nymphes ,
 où présidoit la déesse des bois , sur les
 bords de l'Eurotas. La plus belle fille , ou
 la plus distinguée , mene la danse , &
 chante des airs gais , auxquels répondent
 en chœur les autres filles qui la suivent.
 Rien n'est si ordinaire que de voir dans
 les campagnes , des bergers soupire de
 tendres chansons pour leurs maitresses.
 Ils ont conservé les anciens instrumens
 dont parlent les poètes : les chalumeaux ,
 les flûtes , les musettes sont leurs amuse-
 mens & leurs plaisirs. J'en ai vu qui s'oc-

avoient à faire des guirlandes de fleurs pour celles de leurs brebis qu'ils chérissent le plus. Ils sont presque toujours couchés à l'ombre , au bord de quelque ruisseau , où ils s'amusent entre eux à différens jeux, tels qu'étoient ceux des premiers habitans du pays. Les Turcs eux-mêmes ont adopté quelques-uns des usages de l'antiquité. Le ceinturon des grands , composé des plus riches étoffes , & orné de broderie , rappelle à l'esprit celui de Ménélas. Le voile blanc que portent les dames Turques sur leur tête , représente celui d'Hélène. Cette princesse Troyenne nous est dépeinte dans Homere , occupée à broder au milieu de ses suivantes ; & c'est encore une usage observé dans les harams & dans les bains , parmi les dames de Turquie. Je ne finirois pas , si je voulois rapporter tous les traits de ressemblance que j'ai remarqués dans les coutumes de ce pays & celles des premiers tems.

Tandis que nous visitions les principaux quartiers d'Andrinople & ses environs , accompagnés de notre capitaine , on vint nous avertir que l'ambassadeur de France souhaitoit de nous parler. Nous nous rendîmes sur le champ à son palais ; & après les politesses accoutumées , il nous dit qu'il devoit avoir , dans deux

44 SUITE DE LA TURQUIE.

heures, une conférence avec le premier ministre de la Porte, & que nous lui ferions plaisir d'être de sa suite. C'est un usage en Turquie, que, lorsqu'un ambassadeur marche en cérémonie, tous ceux de sa nation forment son cortège. Notre place fut assignée parmi les gentilhommes de Son Excellence; & nous nous disposâmes à en remplir les fonctions. L'ambassadeur monta seul à cheval pour se rendre au palais; & nous le suivîmes à pied, avec tous les Francs qui étoient alors à Andrinople. Plusieurs officiers du Visir vinrent au devant de nous, & nous conduisirent dans une grande chambre, voisine de la salle d'audience. Nous attendîmes un bon quart d'heure, au bout duquel on nous introduisit dans cette salle. L'ambassadeur s'assit sur un fauteuil, vis-à-vis de la place du Visir; & celui-ci entra un moment après, par une autre porte. Alors on présenta aux deux ministres & à leur suite, des confitures & du café.

Dans les audiences que donne le Grand-Seigneur, on sert, au lieu de café, un repas magnifique dans de grands bassins d'argent, remplis de plats de la plus belle porcelaine de la Chine. J'attendois, avec impatience, qu'on donnât le signal

pour se retirer. Je m'ennuyois d'être debout ; car , dans ces cérémonies , il n'y a que l'ambassadeur & le grand-visir qui soient assis. Nous les laissâmes converser ensemble , pendant une bonne heure , avec chacun leur drogman ou interprete , & leur secrétaire. L'audience finie , on vint nous avertir de rentrer. Le grand-visir , pour faire plus d'honneur à l'ambassadeur , ordonna qu'on nous présentât le sorbet & l'eau-rose , après qu'on auroit servi l'un & l'autre à Son Excellence. La quantité d'ambre dont le sorbet étoit rempli , m'empêcha de trouver cette liqueur aussi agréable qu'elle l'est pour les Turcs. Je ne fis que tremper les levres dans la tasse , & la rendis aussi-tôt. Mes compagnons firent tous de même. L'eau rose fut moins épargnée. Nous nous en laissâmes verser dans les mains & sur nos mouchoirs , tant qu'il plut aux valets du visir. L'ambassadeur sortit ensuite ; & nous nous en retournâmes dans le même ordre que nous étions venus.

Les monarques Ottomans n'entretiennent point d'ambassadeurs ni de résidens auprès des princes étrangers ; ce n'est que de loin à loin , qu'ils envoient des ministres dans quelques cours. Les princes chrétiens , moins sensibles aux formalités

pointilleuses du cérémonial, qu'à l'intérêt des peuples qu'ils gouvernent, suivent une conduite toute opposée. Ils ont toujours des ambassadeurs ou résidens à la Porte, & des consuls dans les principales échelles, pour la protection du commerce. Quand ces ministres sont admis à l'audience du Grand-Seigneur, on leur donne un castan, espece de robe Turque, qu'ils mettent par-dessus leurs habits; & toutes les personnes de leur suite en font de même. Ce déguisement est d'autant plus humiliant, que si l'on exigeoit que les ambassadeurs Turcs prissent un habit Européen dans une audience de réception, ils ne se soumettroient pas à un pareil cérémonial.

Ce n'est pas le seul désagrément qu'éprouvent les ministres étrangers dans ces occasions. On leur ôte leur épée; deux eapigis s'emparent de leur personne, & leur tiennent les bras, comme à un malfaiteur dont on se défie. Cette pratique s'observe depuis le regne de Bajazet II, à l'occasion d'un attentat commis contre ce monarque. Plusieurs ministres de France ont refusé de s'y soumettre.

Quand l'ambassadeur a pris son castan, on le conduit dans une salle plus intérieure du palais. Dans un des coins de

cette salle, est un magnifique trône surmonté d'un dôme d'or. Des festons de diamans, de rubis & d'émeraudes pendent du faite. Le tapis du trône & ceux de la salle sont de drap d'or. L'empereur est assis, les jambes croisées, & les coudes appuyés sur deux piles de carreaux : l'or & les diamans qui brillent sur ses habits, sur son turban & sur sa chaussure, éblouissent les yeux. Il a le maintien si grave, qu'il paroît comme immobile. Les gens de la suite de l'ambassadeur le saluent les premiers, en faisant une profonde inclination. Chacun d'eux est escorté de deux capigis qui lui tiennent les bras, & qui le font retirer à reculons, de manière qu'il ne tourne jamais le dos au Sultan. L'ambassadeur, conduit lui-même par deux capitaines des gardes, s'approche le dernier du trône, & fait un simple salut, quoique ses conducteurs tâchent de lui faire incliner le corps le plus qu'ils peuvent. Ensuite il remet ses lettres, qui sont enfermées dans un sac de drap d'or. Un interprète les explique; & alors chacun se retire. Le Sultan congédie l'ambassadeur avec une légère inclination de tête.

Le roi de France est le seul prince de l'Europe, à qui les Turcs accordent le titre d'empereur. Ils ont, en général, un

souverain mépris pour les étrangers, & principalement pour les juifs & pour les chrétiens. Ils leur donnent à tous un sobriquet injurieux, & appellent les juifs *chiens*, les Persans *têtes rouges*, les Arméniens *mâcheurs de m...*, les Tartares *mangeurs de charogne*, les Arabes *enragés*, les Grecs *beliers sans cornes*, les Bulgares *voleurs*, les Ragusiens *espions*, les Russiens *méchantes ames*, les Polonois *insolens*, *infidelles*; les Allemands *effrontés*, *blasphémateurs*; les Italiens *gens de mille couleurs*, c'est-à-dire *trompeurs*; les Hollandois *marchands de fromage*, les Anglois *ouvriers en laine*, les François *fins & rusés*.

Mais j'en ai assez dit pour cette fois; bientôt je passerai aux usages & aux mœurs des Turcs; & je vous ferai connoître plus particulièrement une nation que ses conquêtes rendent aujourd'hui un des plus puissans peuples du monde. Ce sera le sujet de ma première lettre. Je ne vous l'écrirai qu'à mon retour à Constantinople, où les mauvaises nouvelles que je reçois de la santé du docteur, m'obligent de me rendre incessamment. Je profiterai, pour cela, du départ prochain de M. l'ambassadeur.

Je suis, &c.

A Andrinople, le 19 septembre 1737.

LETTRE

LETTRE XVI.

SUITE DE LA TURQUIE.

ON a attribué à la diversité des climats , la différence des caractères , des mœurs & des goûts de leurs habitans. Mes voyages en Turquie m'ont convaincu , Madame , de cette vérité. Répandus dans tant de vastes pays , les Turcs ne font pas les mêmes par-tout. Ceux d'Europe sont laborieux , vaillans , industrieux ; les Asiaticques sont lâches , paresseux , efféminés. Ceux-ci vivent dans une ignorance profonde des sciences & des beaux arts : ceux-là commencent à les cultiver , mais dussent-ils y faire des progrès , ils ne répareront jamais le tort que leurs ancêtres ont causé aux lettres , en les exilant de ces beaux pays , où elles avoient régné avec tant de gloire , & aux arts , dont ils ont détruit ou mutilé les plus beaux monumens.

Les habitans de l'empire Turc sont un mélange de différens peuples. On y trouve des Turcs naturels , des Arabes , des Tartares , des Maures d'Afrique , & même de l'Inde ; des Mahométans de Perse , des nations vagabondes de Druses , d'Yésides

& de Curdes, qui errent dans les campagnes & dans les bois, sans avoir de demeures fixes; des juifs, des chrétiens de différentes communions & de tous les pays.

Les Turcs, en général, sont fastueux, durs, avares, hypocrites, dissimulés, & si adonnés au vice de l'incontinence, que les femmes, quoiqu'ils en aient plusieurs, ne suffisent pas toujours à leurs plaisirs. Leur avarice a recours à toutes sortes de moyens, souvent même aux plus criminels, pour acquérir des richesses; mais ils les répandent de même, lorsqu'il s'agit de satisfaire, ou leur goût pour la volupté, ou leur luxe pour les habits.

Le vêtement des hommes consiste en un caleçon, une chemise longue coupée à peu près comme celles des femmes d'Europe, & un doliman ou forte de soutane qui pend jusqu'à la cheville du pied, & dont les manches sont courtes & étroites. Ils l'arrêtent au-dessous de la poitrine avec une ceinture. Cette ceinture est d'une grande utilité: ils y attachent leurs mouchoirs, leurs poignards; & dans les replis qu'elle forme, ils serrent leur argent, leur tabac & leurs papiers. Par-dessus le doliman, ils mettent une robe, appelée *feredge*, à manches lon-

SUITE DE LA TURQUIE. 51

gues & larges. Ce féredge est d'une étoffe très-fine pendant l'été , & doublé de riches fourures en hiver. Ils ont des bas de drap , & , par-dessus , des chaufsons de cuir , en forme de brodequins. Leurs souliers , qu'ils appellent *pabouches* , sont des especes de pantoufles. Leur coëffure est fort chargée & très-ample. Je ne fais s'il ne faut pas presque autant d'étoffe pour leur turban que pour leur robe. La tête légère d'un François s'accommoderoit peu d'une pareille coëffure. Ce sont des dômes que leurs bonnets.

L'habillement des femmes est , à peu de chose près , comme celui des hommes ; mais elles se serrent d'avantage , pour mieux faire paroître leur taille. Leur ceinture se ferme avec une boucle d'or ou d'argent , & souvent garnie de pierreries. Leurs culottes ou caleçons sont d'une ampleur extraordinaire , avec des pantoufles de maroquin , ou de quelque étoffe précieuse. Une petite plaque de fer , en forme de croissant , fait le talon de leurs bottines , qu'elles portent lorsqu'elles sortent de la maison. Elles ont sous leur robe , une espece de corset qui leur laisse la gorge presque toute nue ; ou du moins elle n'est voilée en partie , que par une chemise de toile , de soie ou de

72 SUITE DE LA TURQUIE,
gaze extrêmement fine. Le corset est ,
pour ainsi dire , joint au caleçon par une
ceinture de cuir en broderie , ou galon-
née. Les diamans font leur principale ri-
chesse : elles en ont des bracelets & des
garnitures de corset , des aigrettes , des
boucles d'oreilles , des colliers , des mon-
tres de poche , des tabatieres , des étuis ,
avec plusieurs rangs de perles à leurs tur-
bans. On ne leur en conteste jamais la
possession , lorsqu'elles deviennent veu-
ves : elles n'ont pas d'autre ressource dans
ces circonstances , ou dans les désastres
qui peuvent arriver à leurs maris. Elles
font aussi très-pressantes pour en avoir ,
lorsqu'elles les croient en état de leur en
donner.

Telle est la parure des femmes Tur-
ques , quand elles sont dans leur appar-
tement , ou sur leur sofa. Lorsqu'elles
sortent , elles ont une longue robe , dans
laquelle elles s'enveloppent. Elles se cou-
vrent la tête & le front avec un grand
mouchoir triangulaire , dont les deux
bouts , après leur avoir caché la bouche
& le menton , sont noués par derrière ;
elles n'ont donc que les yeux , & une
partie du nez à découvert. Quand elles
marchent dans les rues , il seroit bien dif-
ficile de dire si elles sont belles ou bien

faites, jeunes ou vieilles. Ce font de vrais fantômes, qui n'ont ni gestes, ni démarche. On s'apperçoit néanmoins qu'elles se peignent les ongles, parce que c'est le seul endroit qu'elles ne cachent pas. Mais cette modestie excessive est involontaire, & contraire à leurs mœurs; elles se dispensent d'en avoir, lorsqu'elles cessent de craindre leurs maris & les loix. Les Turcs ne sont pas plus heureux avec elles, qu'un homme riche avec une coquette qu'il entretient. Leurs femmes ont presque toujours les grimaces de l'amour; elles en ont rarement le sentiment; ils n'en effuient pas moins les caprices. S'ils veulent les captiver, toute leur industrie est bientôt en défaut contre les ruses & la malignité d'une jeune personne qui les caresse communément pour les mieux tromper. Tout les alarme, avec raison. On a vu un colporteur de savonnettes faire tourner la tête à toutes les femmes de Constantinople: le grand visir fut contraint, à la prière de plusieurs seigneurs, de l'exiler. Tout homme à talent, ou d'une figure agréable, est dangereux pour les maris, quand les femmes peuvent les connoître. Jugez des licences qu'elles s'accorderoient, si elles étoient libres, par la manière dont elles se com-

54 SUITE DE LA TURQUIE.

portent lorsque rien ne les gêne. On en voit à la campagne , qui se dépouillent nues pour se baigner dans les ruisseaux. Elles ne craignent alors d'être vues que des Turcs ; & elles viennent en cet état , au-devant des chrétiens pour les insulter , parce qu'elles savent qu'ils s'enfuiront sur le champ , de peur d'être surpris avec elles , ce qui seroit pour eux un crime capital.

La maniere de saluer des Turcs differe autant de la nôtre , que leurs habits. Ils mettent la main sur la poitrine , & s'inclinent un peu , pour marquer de la considération ou de l'amitié. On se souhaite réciproquement toutes sortes de prospérités ; & si l'on aborde un homme de distinction , on prend le bout de sa veste & on la baise par respect. Les Turcs n'ôtent point leur turban devant les personnes qu'ils honorent ; & ce qui passe parmi nous pour un signe de déférence , seroit regardé chez eux comme une insulte.

Les Turcs sont généralement assez modérés dans leur nourriture. Je laisse à part les festins , où ils ne manquent guere de s'enivrer ; mais , dans les repas ordinaires , ils vivent de mouton , de pois , de riz & de concombres. Ils aiment les épices & toutes leurs sauces sont de haut

gôût. A la fin du repas, ils boivent de l'eau ou du lait aigre. Le forbet est pour ceux qui vivent dans une certaine aisance. Ils mangent rarement les uns chez les autres, & se visitent peu. Comme les femmes ne sont point admises dans les cercles, tout s'y passe en politesses froides; & une partie du tems s'emploie à fumer. Le maître de la maison présente lui-même les pipes toutes allumées, & fait ensuite apporter des parfums, du café & du forbet. On se lave les mains & le visage avec de l'eau-rose; & on les sèche à la fumée des parfums, qu'on brûle dans des cassolettes. Aux promenades comme dans leurs logis, les Turcs ont toujours la pipe à la bouche; &, soit par un excès de propreté, soit par un goût plus singulier encore, ils avalent leur salive, que la fumée du tabac doit rendre fort désagréable. Leurs pipes sont très-longues, & ne laissent monter à la bouche qu'une vapeur légère, qui ne brûle point le palais.

Dans plusieurs villes de Turquie, les lits sont placés dans la cour, ou sur le comble de la maison, fait en terrasse. En hyver, on couche dans l'appartement le plus bas. Il y a toujours une lampe allumée, & fouvient jusqu'à deux poëles de charbon. L'habitude les sauve, à cet

égard , de toute incommodité. S'il leur arrive de s'éveiller durant la nuit , ils prennent une tasse de café qu'on leur tient toute prête , fument , & mangent un morceau de pâtisserie sucrée. Ils ont un secret fort simple pour s'endormir , c'est de se faire lire quelques morceaux de leurs poètes , ou raconter quelques historiettes , tirées des Soirées Arabes. Si cet usage s'introduit en France , on y trouvera de plus grands secours contre l'insomnie.

Les arts mécaniques sont cultivés dans ce pays : on y excelle sur-tout dans la pelletterie , la tannerie & la teinture. Celle-ci est la plus perfectionnée. Ils ont des fabriques de soie , de laine & de coton. Leurs horlogers sont presque tous Arméniens , Juifs ou Français. On avoit établi une imprimerie à Constantinople , la seule qui fût dans tout l'empire ; mais elle n'a pu s'y maintenir. Ce n'est pas que les Turcs n'en connoissent bien l'utilité ; mais ils disent qu'en recevant cet art , ils feroient mourir de faim plus de cent mille écrivains ou copistes ; d'un autre côté , ils rendroient à la campagne cent mille laboureurs qui valent mieux que des écrivains.

Je vous ai déjà fait entendre que les Turcs n'ont plus tant d'éloignement pour

les sciences. Ils commencent à croire que l'alcoran n'est pas le seul bon livre qu'on puisse lire. Depuis quelques années même, ils se mêlent d'écrire; mais l'histoire de leur vie est ce qui les occupe d'abord. Rien n'est plus plaisant que ces sortes de productions. J'eus la curiosité de me faire traduire celle d'un Pacha & celle d'un cabaretier de Constantinople. Cette dernière étoit remplie d'aventures. L'amour (& quel amour, que celui d'un cabaretier Turc!) tenoit les deux tiers de cette bizarre composition. Dans sa jeunesse, il avoit été corsaire, & s'étoit enrichi par la prise de quelques Maltoises qu'il avoit vendues au grand Caire. Ses combats, ses victoires sur l'un & l'autre sexe, l'avoient rendu fameux. De retour d'égypte, il avoit perdu son brigantin, par le peu d'adresse de ses matelots; & se voyant sans ressource, il s'étoit fait médecin, persuadé qu'en payant d'effronterie, il réussiroit dans cette profession. Dans ce nouvel état, il avoit parçouru la Turquie & la Perse. Son mérite l'avoit fait appeler dans le ferrail d'Ispahan, où il s'étoit fait connoître par des cures merveilleuses. Bref, il devint esclave, maître d'hôtel, & enfin cabaretier.

Tel est le précis de cette narration.

58 SUITE DE LA TURQUIE.

qui est ici une des plus estimées , non par la délicatesse & l'élégance du style , mais par la singularité des faits & les images lascives , dont l'auteur aventurier a enrichi son ouvrage. Il est souvent fait mention , dans cette histoire , des lettres amoureuses qu'il écrivoit à ses maîtresses. Rien n'est plus ingénieux ni d'une invention plus commode , qu'une lettre d'amour à la manière des Turcs. Il n'est besoin ni d'encre ni de papier. On envoie à la personne à qui l'on écrit , une bourse où sont arrangés , par ordre , une perle , un caillou , du bois , du poivre , du girofle ou toute autre chose , dont le nom , en langue Turque , exprime un sens parfait , & souvent même un ou plusieurs vers. J'ai un de ces billets doux , que je conserve pour vous le faire voir. La première pièce est un grain de raisin , la seconde une paille , &c. Voici leur signification :

Uzum , raisin.

Cela veut dire mes yeux.

Hazir , une paille.

Souffrez que je sois votre esclave.

Pul , jonquille

Soyez sensible à mon amour.

Giro , une allumette.

Je brûle , je brûle : ma flamme me consume.

Kihat ; papier.

Mes sens s'égarerent à chaque instant.

Til, fil d'or.

Je me meurs : venez promptement.

« Mes yeux , souffrez que je sois votre
 » esclave ; foyez sensible à mon amour ;
 » je brûle , je brûle ; ma flamme me con-
 » fume ; mes sens s'égarerent à chaque inf-
 » tant ; je me meurs ; venez prompte-
 » ment ».

Cette lettre vous donnera , sans doute , une grande idée de la richesse de la langue Turque ; mais ne vous y trompez pas , tous ces mots sont , pour la plupart , Arabes ; & l'Arabe est , en effet , une des plus riches langues du monde. On s'en sert en Turquie & en Perse , principalement pour les vers & les chansons , parce qu'elle prête beaucoup à la poésie. Les noms sur-tout , qui expriment une perle , un rubis , un diamant , ont les plus jolies significations , telles que , *la plus belle des jeunes , globe de lumiere* , &c. Si la langue Turque n'est pas riche , elle a du moins de la douceur , de l'énergie , & s'apprend plus aisément qu'aucune de celles d'Europe , dont les difficultés , souvent assez bizarres , ne se rencontrent point dans celle-ci. Elle n'admet , à proprement par-

ter, pour les noms, qu'une déclinaison, & qu'une conjugaison pour les verbes. Elle ne connoît ni la différence de genres & d'articles, ni l'embaras d'accorder l'adjectif avec le substantif en genre, en nombre & en cas; malgré cela, on s'y exprime clairement & sans équivoque. Son élégance se fait sur-tout sentir dans leurs discours. Ce sont comme des sentences courtes, vives, & d'ordinaire, allégoriques & figurées, selon le style & la manière de parler des Orientaux. Par exemple, ils disent: *il tombe tous les jours une brique du palais de mon âge*, pour exprimer que nous approchons chaque jour du terme de notre vie. Pour faire comprendre comment Dieu voit & entend tout, les Turcs s'expriment ainsi: *quand, dans la nuit la plus sombre, une fourmi noire marcheroit sur un marbre de même couleur, Dieu la verroit & entendroit le bruit de ses pattes.*

Les Turcs s'appliquent à la logique & à l'étude des langues, telles que l'Arabe & le Persan. Ils n'ont aucune idée de jurisprudence, & ne peuvent en avoir dans un pays où la volonté des juges est la suprême loi. Les grands de l'empire sont en général fort ignorans. Mais parmi les gens d'une condition médiocre, il s'en

trouve qui s'applique à la philosophie des Arabes, & qui entendent assez bien les mathématiques. Pour l'astronomie, ils ne l'étudient qu'autant qu'elle les conduit à l'astrologie judiciaire. La médecine est exercée dans toute la Turquie, par les Juifs, comme elle l'étoit parmi nous dans les siècles de barbarie. Quelques-uns de ces docteurs ont fréquenté les universités d'Italie. On trouve aussi dans le Levant, beaucoup de chirurgiens François qui s'érigent en médecins, chacun étant libre ici d'exercer cette profession, quel'on croit être sans conséquence. On compte à Constantinople plus de six vingt colleges; mais la plupart sont aujourd'hui des écoles de libertinage & de débauche. Leur musique est encore dans son enfance; je ne sai même si elle se perfectionnera jamais: leurs prêtres font tous leurs efforts pour la leur rendre odieuse. Ils craignent qu'on ne déserte les mosquées, pour courir au concert, comme on quitte, en France, les vêpres pour l'opéra. La flute douce est, de tous les instrumens, celui que les Turcs semblent haïr le moins. J'ai vu encore à Constantinople une sorte de luth à trois cordes, dont ils touchent légèrement, mais sans goût & sans mesure.

62 SUITE DE LA TURQUIE.

La divination & l'astrologie judiciaire sont les sciences les plus répandues. On voit, dans la plupart des rues & des carrefours, des devins qui disent aux passans la bonne aventure. Leur maniere de deviner n'est pas fort mystérieuse. Je me suis arrêté plusieurs fois, pour en être témoin. Ils prennent une poignée de fèves au hasard; ils les comptent; & leur nombre examiné dans un livre de divination, décide du bon ou du mauvais sort des particuliers.

Les femmes Turques sont communément belles & bien faites: leur blancheur naturelle se conserve aisément; car, si ce n'est pour aller au bain, elles restent toujours dans leur appartement. La privation du plaisir & de la liberté fait qu'elles desirent l'un & l'autre avec fureur. Trouvent-elles le moyen de se faire voir à un jeune esclave? elles le flattent, le corrompent, & cherchent avec lui ce qu'elles ne peuvent trouver dans leurs eunuques. Un mari n'est sûr d'une femme, qu'autant qu'elle ne quitte ni les eunuques, ni ses compagnes. Mahomet, qui connoissoit leur foible, voulut, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui suivroient sa religion, y trouvassent de quoi se consoler de leur infidélité: il leur permit d'avoir

quatre époufes légitimes , & autant de concubines qu'ils peuvent en entretenir. Malgré cela , leur empire n'eft pas plus peuplé que les autres états de l'Europe. Des révolutions fréquentes le dévaftent annuellement. Le nombre des enfans ne les inquiète point ; ils ne négligent rien pour affûrer leur fortune ; mais ils n'en vivent pas moins dans les délices. Ils ne font point jaloux de laiffer des biens immenfes à leur famille , parce qu'ils peuvent perdre , au même instant , & la fortune & la vie : le Grand - Seigneur eft maître abfolu de l'une & de l'autre. De-là vient que les enfans comptent plus fur les protecteurs & les amis de leurs parens , que fur la fortune aétuelle de leur pere. Il arrive en effet affez fouvent , que le fils d'un Pacha opulent eft réduit à s'enrôler dans les milices , à exercer une profeflion méchanique , à languir à la fuite d'un homme parvenu , qui , peu de tems auparavant , leur avoit fait la cour. Cet aviliffement ne furprend pas ; on fait peu de cas de l'avantage d'être iffu de parens illuftres. On n'eftime un Turc , que fuivant le pofté qu'il occupe , ou les richelfes qu'il poffede.

Une femme , ici , a droit de citer fon époux en juftice , s'il ne lui accorde pas ,

un jour par semaine, le devoir conjugal. En France, des femmes le refusent à leurs maris des années entières, & la justice n'en prend aucune connoissance; ces qu'elles de ménage ne font pas de son ressort.

Le divorce, ainsi que le mariage, se traite devant le juge séculier; & le refus du tribut conjugal n'est pas, pour une épouse, l'unique cause qui lui fait demander la séparation: c'est quelquefois aussi la maniere de le rendre: dans ce dernier cas, la femme prend, dit-on, en main une de ses pantoufles, & la renverse; on entend ce que veut dire cette façon de s'expliquer.

On peut reprendre jusqu'à deux fois, une femme qu'on a répudiée; mais la loi a mis une condition très-singulière à une troisième réconciliation. Il faut, à ce qu'on dit, car je ne garantis pas un fait dont j'en'ai vu aucun exemple, il faut que la femme couche avec un autre homme, avant que d'être reçue dans les bras de son premier époux. L'esprit de cette loi, si elle est vraie, est de mettre un frein à l'inconstance des maris, & d'imprimer une note d'infamie, à ceux qui abusent trop souvent de la liberté du divorce. On dit qu'il s'est trouvé des femmes qui, voyant qu'elles gaignoient au change,

n'ont plus voulu retourner à leur premier engagement.

Lorsqu'un homme riche & puissant veut enlever une jolie personne , mariée à un particulier sans protection , il a recours à une de ces vieilles entremetteuses qui s'influencent dans les ferrails. Celle-ci va trouver la femme en question, & lui persuade de demander au magistrat une séparation juridique. L'infidèle épouse paroît devant le cadi , & produit deux témoins , qui certifient que son mari la maltraite , & lui refuse les choses nécessaires pour son entretien. Le juge , gagné par des présens , prononce la sentence de divorce ; & cette personne devient l'épouse de l'homme opulent qui l'a séduite. En France , il est une autre espèce de divorce ; on donne au mari un emploi en province ; & la femme reste à Paris.

En parlant des Turcs d'Alep , j'ai rapporté quelques détails concernant leurs mariages : on observe à peu près les mêmes usages dans la capitale. Le nouvel époux est chargé du soin de déshabiller sa femme , & de la mettre au lit. Une des petites façons de la jeune mariée , est de faire à sa ceinture plusieurs nœuds , que le mari est quelquefois des heures entières à dénouer. Pendant ce tems-là , la nou-

66 SUITE DE LA TURQUIE.

velle épouse récite ses prieres , & rit fans doute , en fecret , de l'embarras du pauvre mari. Dans plusieurs villes de Turquie , les garçons de la noce reviennent le lendemain au logis des jeunes mariés : s'ils trouvent dans le linge des preuves de virginité , ils portent dans les rues le drap enfanglanté , & le montrent aux paffans comme un témoignage incontestable que la fille étoit sage ; les réjouiffances redoublent alors , & durent plusieurs jours ; elles cessent , au contraire , lorsque ces preuves viennent à manquer : l'épouse est répudiée & renvoyée à ses parens ; ce qui est un affront si sensible , qu'on a vu des peres & des meres étrangler leur fille dans ces occasions.

Les eunuques ont ici le privilege de se marier & d'entretenir des concubines. Leur ferrail est quelquefois aussi nombreux que celui d'un riche & puissant visir ; cet étalage , de pure ostentation , ne paroît pas plus extraordinaire , que parmi nous une bibliotheque chez un homme de finance.

La loi touchant les successions ne varie point en Turquie comme en France , selon les différentes provinces. Le Grand-Seigneur perçoit d'abord ses droits sur l'héritage , qui sont de trois pour cent :

le reste se partage en sept lots , dont deux sont pour la veuve du défunt , trois pour les enfans mâles , & deux pour les filles. La veuve jouit de tout le bien , si les enfans sont en bas âge ; mais dès qu'ils ont atteint quinze ans , elle est tenue de rendre à chacun , aux filles comme aux garçons , sa part de la succession.

Quant au Grand-Seigneur , quoiqu'il ne contracte aucun engagement avec ses femmes , c'est toujours l'aîné de ses fils qui le remplace , à moins qu'il n'ait désigné un autre successeur , qui doit néanmoins être pris dans sa famille. Avant que d'être couronné en présence du peuple , il est d'abord installé dans le ferrail , par les principaux Pachas de la cour , qui lui prêtent serment de fidélité , en baissant le bas de sa robe. Un hérault annonce , dans la place publique , la mort du feu empereur ; & l'élection du nouveau. Le divan s'assemble ; & tous les officiers qui le composent , viennent saluer le monarque. Ensuite le Sultan monte à cheval , & se fait voir dans la ville , accompagné d'un nombreux cortège. Il se rend dans une mosquée , où le moufti lui ceint le sabre ; & c'est proprement en cette cérémonie , que consiste l'inauguration des empereurs Turcs.

Dès que le nouveau Sultan est monté sur le trône, il songe à s'y affermir, par la prison ou la mort de ses plus proches parens. Il en conserve cependant, pour l'ordinaire, quelques-uns, jusqu'à ce qu'il lui soit né un enfant mâle. Ce monarque est despotique, comme tous les autres souverains de l'orient : sa volonté, ou, pour mieux dire, son caprice, est l'unique loi. Le vœu d'obéissance qui se fait dans nos cloîtres, est moins rigoureusement observé, que le précepte d'une soumission aveugle pour tous les ordres de ce monarque. Les Turcs se persuadent qu'il est heureux de mourir par son commandement. On félicitoit un visir, & de sa haute faveur, & des victoires qu'il avoit remportées : « Vous avez raison, » (répondit le ministre, ou fanatique ou courtisan), je suis parvenu au plus haut degré de fortune & de gloire, auquel un sujet puisse arriver ; mais il manque quelque chose à mon bonheur, c'est de mourir par ordre de Sa Hautesse ».

Entre plusieurs titres fastueux que prend le Grand-Seigneur, je rapporterai les plus remarquables ; tels que, « roi des rois, distributeur des couronnes, » ombre de Dieu, seigneur des Seigneurs, » la sublime porte, la porte de justice, la

» porte de majesté , la porte de féli-
 » cité , &c. Tous ces titres de grandeur
 & de puissance n'empêchent pas qu'il ne
 dépende lui-même des janissaires. La né-
 gligence du gouvernement à réprimer
 cette soldatesque insolente , lui a fait
 croire qu'elle pouvoit tout oser.

La coutume des Sultans est de s'appli-
 quer à quelque ouvrage manuel , confor-
 mément à une loi de l'alcoran , qui im-
 pose cette obligation à tous les hommes.
 Pour les préparer à l'accomplissement
 de ce précepte , on leur apprend à tous
 quelque métier , avant qu'ils parviennent
 au trône. L'un fait des fouliers , l'autre
 des cure-oreilles , des flèches , &c.

Le Grand-Seigneur ne s'entretient fa-
 milièrement qu'avec ses femmes ou ses
 bouffons ; aucun de ses officiers n'ose
 lui porter la parole , excepté le grand
 visir , le mouphti , son médecin , & quel-
 ques ministres privilégiés. Les autres
 l'abordent les yeux baissés , les mains
 jointes , le corps même jusqu'à terre , &
 le saluent dans cette posture , sans oser
 lui parler , ni le regarder. Un Sultan qui
 voudroit s'éloigner de cette gravité , tom-
 beroit dans le mépris.

Les empereurs Turcs n'ont point d'ar-
 moiries ; le croissant est plutôt le sym-

bole de l'empire & de la nation , que celui des Sultans. Il l'étoit déjà de l'ancienne Byfance , en reconnoiffance , dit-on , de ce qu'à la faveur de la lune , elle avoit évité de tomber fous la puiffance de Philippe , pere d'Alexandre , qui vouloit la furprendre pendant la nuit. Le Grand-Turc ne met fur fon fceau impérial , que fon nom & celui de fon pere , avec l'épithete d'*empereur victorieux*. Ce prince n'a d'autres armes que fon chiffre : il eft empreint fur toutes les monnoies , écrit en tête de tous les décrets , & peint fur la poupe de fes vaiffeaux. La marque diftinctive qui le fait connoître , eft une aigrette de plume de héron , montée en diamans , attachée à fon turban. Il ne partage cette diftinction , qu'avec fes chevaux de main , qui ont également une aigrette fur le toupet. Toutes les charges font marquées par la différence du turban ; les armoiries & les ordres font auffi peu connus des Turcs , que l'utile préjugé de l'honneur , auquel ces ordres doivent leur institution.

Lorsque le Grand-Seigneur paroît en public , les perfonnes qui ont à fe plaindre de quelque injuftice criante , ou à révéler un fecret important , mettent fur leur tête un flambeau allumé , ou des

charbons dans un vaisseau de terre. Le devoir de l'empereur est de leur donner audience sur le champ : on voit ici de fréquens exemples de cette vertu expéditive.

Ce n'est que pour les grands , qu'on n'observe en Turquie aucunes formalités dans la punition des coupables. Il y a une chambre souveraine de justice , où sont portées les affaires des particuliers. Ce conseil , appelé *divan* , est composé du grand visir qui en est le chef , des deux cadilers ou surintendans de la justice , des autres visirs & des secretaires d'état. L'empereur n'assiste point à ces séances ; mais il peut tout voir & tout entendre sans être vu , par le moyen d'une jaloufie pratiquée au-dessus de la place du premier ministre. Pour donner en peu de mots une idée avantageuse de ce tribunal , il suffit de dire que les moindres particuliers y obtiennent justice contre les plus grands seigneurs.

Toutes les personnes qui sont du *divan* , & même les janissaires , qui se tiennent au nombre de plus de quatre mille dans la seconde cour , où l'Aga reçoit leurs requêtes , sont traités aux dépens du monarque. J'eus occasion d'entrer au palais , un jour que l'on faisoit la montre des janis-

faïres. C'est un spectacle singulier , que de les voir courir après leurs gamelles posées à terre , devant la porte du conseil. On dit que quand ils y vont lentement , c'est une marque de rebellion. Le seul moyen de les appaiser , est de leur livrer la tête des ministres dont ils sont mécontents.

Outre ce premier tribunal , il y a encore ceux des magistrats particuliers , appellés *cadis*. Les cadilerfquers qui sont établis souverains juges , l'un sur les provinces de l'Europe , l'autre sur celles de l'Asie , veillent à l'administration de la justice dans tous ces tribunaux. Ce sont eux qui nomment les Cadis & qui les déposent , quand ils ont manqué à leurs devoirs , & qui les condamnent à l'amende ou à la bastonnade. Le desir seul de m'instruire me porta à assister plusieurs fois aux décisions de ces juges particuliers , dans différentes villes de l'empire. En certains cas , ils ont le pouvoir de condamner à mort sans appel. Cette sévérité a lieu surtout contre les voleurs : il n'y a pour eux ni grace ni adoucissement ; aussi se fait-il beaucoup moins de vols à Constantinople qu'à Paris. En Turquie , dès qu'on est volé , on fait sa déclaration au juge chargé de découvrir le coupable. Si ce dernier échappe aux poursuites , on fait payer

payer ce qui a été pris , aux particuliers de la rue , si c'est dans une ville , ou , si c'est à la campagne , aux villages les plus voisins du lieu où s'est commis le vol. Ne croyez pas cependant que la personne volée retrouve ce qu'on lui a pris ; ici , comme ailleurs , la justice relâche rarement l'argent qui passe par ses mains.

On observe les mêmes loix pour le meurtre : les plus proches habitans du quartier où l'action s'est passée , paient le prix du sang de la personne assassinée ; ainsi on a grand intérêt à ce que le coupable soit arrêté. Cette loi sévère fait que chacun évite les querelles , & s'empresse d'appaiser celles qui s'élevent dans son voisinage.

Les boutiques doivent être fermées au coucher du soleil ; les patrouilles ont ordre d'arrêter tous ceux qui se trouvent dans les rues. Le grand-visir & le Sultan lui-même font quelquefois la ronde dans la ville , accompagnés d'un bourreau qui fait une prompte justice des malfaiteurs. Les Turcs disent communément que les rues ne doivent être fréquentées , pendant la nuit , que par les chiens. Il est vrai qu'elles en sont remplies , non-seulement dans la nuit , mais pendant le jour ; on ne sauroit faire un pas sans en rencontrer une troupe

74 SUITE DE LA TURQUIE.

de cinq ou six qui barrent souvent le chemin. Ces chiens sont de la plus laide espèce. Ils font quelquefois des hurlemens effroyables, sur-tout dans les tems de peste.

J'oublois une particularité au sujet des officiers de judicature, qui fait beaucoup d'honneur aux Turcs; ils n'ont ni avocats, ni procureurs, ni notaires: on plaide soi-même sa propre cause; & quant aux actes & aux contrats, on les passe chez le juge ou chez le mouphti.

Les exécutions sont assez fréquentes dans ce pays. La bastonnade se donne pour la moindre faute. On étend le coupable sur le dos; & deux hommes robustes le frappent sur la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils aient ordre de cesser. Les grands comme les petits sont sujets à ce châtiment qui ne déshonore point chez ce peuple d'esclaves. La bastonnade est toujours accompagnée d'une amende, applicable à celui qui donne les coups, & à celui qui les compte. Les arrêts de mort, prononcés par le Grand-Seigneur, s'exécutent promptement, & ne laissent guere souffrir le criminel. Des muets lui présentent un cordon; & il est le maître de s'étrangler lui-même; & si ces messieurs lui prêtent leurs services,

Ce supplice est pour les visirs, les pachas & les grands officiers de l'empire. Un particulier convaincu de vol, d'assassinat, ou de quelqu'autre crime semblable, n'en est pas quitte pour le cordon : il est pendu ou empalé.

Ce dernier genre de mort n'étant pas connu en Europe, je vais vous dire ce que dernièrement mes yeux ne purent voir sans horreur. Un esclave qui, pour son malheur, n'étoit pas eunuque, fut surpris de nuit avec une des femmes de son maître. Je passois dans ce quartier comme on le conduisoit chez le juge. L'esclave sortit presqu'aussitôt de la maison du cadî ; & l'on me dit qu'il alloit être exécuté. Cette justice, disois-je, est bien prompte ; mais ma surprise cessa, quand je fis réflexion que le criminel étoit pauvre, le maître riche, & le juge peu opulent. Lorsqu'on fut arrivé au lieu du supplice, on dépouilla le coupable ; & on l'étendit à terre sur le ventre. L'exécuteur lui ouvrit le fondement d'un coup de rasoir, & fit entrer dans la plaie, à grands coups de massue, un pal ou pieu pointu, long de huit pieds, & gros comme la jambe. Lorsque l'extrémité du pal eut percé l'épaule droite du patient, on l'éleva de terre, les mains attachées au pieu ;

& dans ce pitoyable état, la populace venoit encore l'accabler d'injures. Ce trait seul vous peint la cruauté de ce peuple barbare.

Je vais parcourir les principales charges de l'empire. Le mouphti est le chef des ecclésiastiques. C'est le Sultan qui le nomme ; il lui donne, en l'installant, une veste de grand prix, & lui met dans le sein une bourse remplie de sequins ; il lui assigne, outre cela, une pension d'environ dix pistoles par jour, ce qui ne vaut guere plus qu'un de nos évêchés ordinaires. Ce pontife a ses entrées libres dans le ferrail ; & le prince fait quelques pas pour le recevoir. C'est le seul officier qui ait le privilege de baiser l'épaule gauche du Grand-Seigneur. Sa principale occupation est de répondre aux consultations qu'on lui fait sur les différens points de la loi. Il ne juge pas ; mais ses décisions sont presque d'un aussi grand poids, qu'en France celles de la Sorbonne ; & l'empereur a pour lui beaucoup de déférence. Ce pontife étoit autrefois si puissant, qu'il se faisoit redouter du Sultan même. On est bien revenu de cet abus en Turquie comme ailleurs. Le mouphti décide ; mais le Grand Seigneur laisse agir son visir comme il lui plaît.

Toute l'autorité du souverain réside dans ce premier ministre, qui seul gouverne tout l'état. Il juge en dernier ressort, regle le commerce, administre les finances, commande les armées. Son maître, qui a bien d'autres occupations dans son ferraïl, se repose sur lui de tous ces détails; mais, au moindre mécontentement, il le fait étrangler. Cette politique rigoureuse prévient les inconvéniens qui pourroient naître d'une puissance absolue.

Le grand-visir est le dépositaire du sceau impérial; il le porte toujours à son cou; & c'est une des marques principales de sa dignité. Il soutient son rang avec beaucoup de faste, & a plus de deux mille personnes qui composent sa maison. Lorsqu'il part pour quelque expédition militaire, l'empereur, à la tête des troupes, détache une aigrette de son turban, & la place sur celui du visir; à cette distinction, on le reconnoît pour général. Ce ministre est environné de tant d'ennemis, de tant d'espions jaloux de sa fortune, que c'est par une espèce de miracle, qu'il évite tous les pièges qu'on lui tend. L'artifice le plus ordinaire, est de soulever contre lui les soldats, qui, sous prétexte de quelque mécontentement, demandent sa tête ou sa dépositi-

tion. Quelque attachement qu'ait alors l'empereur pour son ministre, il ne lui est guere possible de le sauver. Plusieurs de ces princes ont perdu le trône, pour s'être obstinés à conserver un visir, dont le peuple demandoit la proscription.

Les autres grands de l'empire, les gouverneurs, les premiers officiers, ou ceux qui aspirent à ces charges, sont compris sous le titre de *Pachas*. Les plus considérables ont le droit de faire porter devant eux une sorte d'enseigne qui les distingue de tous les autres. C'est un grand bâton, au bout duquel sont attachées trois queues de cheval: de-là vient qu'on les appelle *Pachas à trois queues*. L'origine de cette enseigne militaire des Turcs vient de ce qu'un de leurs généraux, voulant rallier ses soldats qui avoient perdu tous leurs drapeaux, s'avisa de couper la queue d'un cheval, & la mit au bout d'une lance. A ce signal, ses troupes dispersées se rassemblerent, reprirent cœur, & remporterent une victoire complete.

Ce n'est ni par la naissance, ni par les richesses, qu'on parvient à ces dignités. Ces avantages, les seuls qu'on estime parmi les nations polies, sont, pour l'ordinaire, en Turquie, autant d'obstacles à l'élevation de ceux qui les possèdent. Plus

un gouvernement est arbitraire , plus on a lieu de craindre que les sujets ne deviennent trop puissans. Sur ce principe , si un Pacha donne , de son vivant , quelque ombrage par ses richesses , l'empereur lui fait épouser une princesse de son sang. Cet honneur s'achete bien cher. Le pauvre mari devient souvent le jouet de cette beauté orgueilleuse ; & il ne lui est pas permis de se plaindre de ses caprices , ni même de ses extravagances. Par respect pour le sang Ottoman , il est obligé de ne lui rien refuser de tout ce qu'elle demande : il se ruine en bijoux , en pierreries ; & quand il lui a assigné un douaire considérable , on procède à la célébration du mariage. Elle consiste à présenter le Pacha à sa future épouse. Celle-ci tire son poignard en le voyant (car toutes les princesses du sang royal portent le poignard) , & lui reproche sa témérité & son audace. Le pauvre mari se jette à genoux ; & , dans la posture la plus humiliante , il se félicite beaucoup de l'honneur qu'il va recevoir , en devenant son époux. On passe le reste du jour & une grande partie de la nuit en divertissemens , au milieu desquels la Sultane conserve toujours sa dignité. Le lendemain matin , la nouvelle mariée va se mettre au lit ; & , un mo-

80 SUITE DE LA TURQUIE.

ment après, on introduit le mari dans sa chambre. Après s'être déshabillé fort respectueusement & en silence, il se met à genoux aux pieds du lit, leve la couverture, & grate doucement les pieds de la princesse. Il s'avance ainsi peu à peu; & son épouse, déposant insensiblement sa dignité, le reçoit tendrement entre ses bras.

Les forces militaires de l'empire Ottoman sont composées d'infanterie & de cavalerie. La première est la partie la plus redoutable de la milice; la seconde la plus nombreuse; elle peut monter à cent trente mille combattans. Les cavaliers Turcs sont de deux sortes. Les plus considérables, appelés *Zaims* & *Timariots*, sont comme autant de petits seigneurs, qui tiennent chacun une portion des terres de la couronne. Sur leur revenu, qui est à peu près de 2 ou 3000 livres, ils se fournissent de chevaux, de charriots, de tentes, & sont, de plus, obligés d'armer un homme par chaque cent écus du bien qu'ils possèdent. Tels étoient nos seigneurs bannerets, qu'on obligeoit d'avoir, sous leurs drapeaux, un certain nombre de soldats entretenus à leurs dépens.

Après ce corps de cavalerie, vient celui

des Spahis , qui reçoivent leur paie du Grand-Seigneur. Cette paie n'est point la même pour tous : les uns ont jusqu'à un écu ; d'autres n'ont que douze à quinze sols. Ce sont les plus pauvres cavaliers que je connoisse : ils combattent confusément & sans ordre , bien différens des Zaïms & des Timariots , qui sont séparés par compagnies , & commandés par des officiers. Si j'en crois notre capitaine , rien n'est comparable , pour la bravoure & la fidélité , aux troupes des janissaires. Je ne doute pas qu'elles ne soient braves , sur-tout quand elles sont bien commandées ; mais je ne voudrois pas être garant de leur fidélité : elles ont si souvent donné des preuves du contraire , que je ne pense pas que les Sultans aient d'ennemis plus redoutables. L'insolence de cette milice séditieuse va jusqu'à détrôner ses souverains ; & la tyrannie que les préto-riens , ou soldats de la garde des empereurs exercent autrefois dans Rome , les janissaires l'ont pratiquée plus d'une fois à Constantinople. Ce corps est composé de plus de cent mille hommes qui reçoivent la paie , sans compter ceux qui achètent ce titre , pour s'exempter des charges & des taxes. Ils ne sont pas tous à Constantinople : on en envoie dans les

82 SUITE DE LA TURQUIE.

principales villes de l'empire ; mais leur union est telle, que ceux de la capitale fervent toujours de modele & d'exemple aux autres. Cette milice, fiere de ses privileges & de son pouvoir, est naturellement féditieuse & mutine. Le moindre mécontentement la rend furieuse. Quand elle est indisposée contre le gouvernement, sa mauvaise humeur commence à éclater dans le ferrail les jours de divan. Quatre ou cinq cents janissaires y montent alors la garde ; & la coutume est de leur distribuer des plats de pilau, qu'on prépare dans les cuisines de l'empereur. Pour marquer leur indignation, ils repoussent les plats & les renversent avec le pied. L'expérience apprend qu'il faut remédier promptement à ce désordre, soit en apaisant cette milice insolente par quelque légère satisfaction, soit en l'effrayant par des châtimens cruels.

Les janissaires ont un général appelé *Janissar-Aga*, dont l'autorité va de pair avec celle du visir. Je ne puis mieux comparer les janissaires qu'à nos grenadiers François : ils combattent comme eux, à pied, & sont toujours au premier feu. Les postes les plus périlleux leur appartiennent de droit ; ils attaquent avec tant d'impétuosité, que nos troupes Euro-

peennes n'y résistent jamais dans les batailles contre les Turcs. Nos généraux sont obligés , pour empêcher les bataillons d'être rompus , de les couvrir par des chevaux de frise , ou de leur ordonner de s'ouvrir pour recevoir les ennemis au milieu d'eux , & les enfermer entre deux feux. C'est dans cette fureur impétueuse que consiste la principale force des janissaires , car il y a peu de discipline dans les armées Ottomanes ; & j'ai peine à concevoir comment elles peuvent tenir long - tems contre des troupes réglées. Au reste , il n'y a point de doute qu'ils ne soient redevables de leurs victoires à ce dogme si puissant sur l'esprit du vulgaire , qu'on est sûr du paradis , en mourant les armes à la main. Aussi se laissent-ils rarement prendre prisonniers : ils se font presque toujours tuer , plutôt que de se rendre. Ils connoissent d'ailleurs fort peu l'art de la guerre ; & ce sont ordinairement des renégats , qui conduisent les sièges & dirigent l'artillerie.

Les troupes auxiliaires forment un corps considérable par le nombre. L'Égypte , la Tartarie , la Valachie , la Transilvanie fournissent ensemble plus de deux cents mille cavaliers. Ceux de Tunis , d'Alger & de Tripoli donnent des ga-

leres & des matelots pour les expéditions maritimes. Ils font la principale force des armées navales; car cette partie est fort négligée à Constantinople. Le Grand-Seigneur a trente-deux vaisseaux de guerre, depuis cinquante jusqu'à cent canons. Il a de plus, douze galeres à Constantinople, dont le principal emploi, en tems de paix, consiste à transporter les grands que l'on éloigne de la cour, au lieu de leur exil. Quelques-unes accompagnent le capitain - pacha, ou grand amiral, lorsqu'il va, tous les ans, recueillir les tributs de l'Archipel. J'ai vu cette flotte à Smirne; elle étoit composée de deux vaisseaux de guerre, & de cinq galeres. Les vaisseaux étoient très-gros, mais extrêmement lourds & mal construits. Ces pesantes masses n'avancent guere qu'avec le vent en poupe, & ne peuvent que très-mal manœuvrer. Il y a, outre cela, dans toutes les villes considérables de l'empire, sur la Méditerranée, une, deux ou trois galeres toujours prêtes à mettre en mer. Smirne en a trois, Scio deux, Rhodes une ou deux, &c. Ces vaisseaux ont un équipage très-fort, composé de Turcs, de Grecs & d'esclaves. En tems de guerre, les puissances Barbaresques fournissent à la flotte Otto-

mane , beaucoup de foldats & de m-
telots.

En général, la difcipline militaire, telle qu'elle eft pratiquée aujourd'hui en Europe , s'accorde peu avec le génie des Turcs. Une longue paix les a plongés dans une pareffe univerfelle. Contens de leur état , & accoutumés à un luxe fans bornes , ils font devenus ennemis de toutes fortes de fatigues. Ils ne font aucun fervice durant la paix , fi ce n'eft dans les places de guerre, où quelques foldats, armés d'un bâton, fe promènent pendant la nuit autour des remparts , & crient par intervalle , de toutes leurs forces , pour montrer qu'ils font éveillés. Toute efpece d'exercice & d'évolution militaire leur eft inconnue. Le comte de Bonneval, devenu Pacha, effaya inutilement de dresser une troupe , & de l'accoutumer aux mouvemens compaffés de la difcipline Allemande. Les Turcs fe moquoient de fes leçons , & trouvoient qu'il étoit ridicule qu'on exerçât des hommes de la même maniere qu'on dresse des chiens ou des chevaux.

Quelque instruit que fût notre ami dans la loi mahométane (car ici , plus qu'en tout autre pays, on fe fait un point d'honneur e connoître fa religion), il se

voulut pas toutefois que nous nous en rapportassions entièrement à lui. « Nous » allons, dit-il, trouver quelques derviches ; j'en connois plusieurs, dont j'espère que vous serez content ». Il étoit ce jour-là environ huit heures du matin. Nous allâmes avec le capitaine dans un couvent de ces moines ; & il en fit demander deux qu'il croyoit plus en état que les autres, de satisfaire notre curiosité. Comme on nous faisoit attendre trop long-tems, nous gagnâmes le réfectoire, où l'on nous dit que les peres étoient assemblés. Le janissaire entra seul, de crainte que notre vue n'excitât quelque tumulte ; mais ayant trouvé tout le monde dans la joie, il nous fit signe d'avancer.

Les derviches sont bien différens, dans l'intérieur de leurs maisons, de ce qu'ils paroissent en public. Je ne les connoissois encore que pour des fanatiques ; je trouvai cette fois, qu'ils étoient affables & familiers au-delà même des bornes ordinaires. Ils rioient & fautoient autour de nous, les vieux, comme les jeunes, sans prendre garde que nous étions étrangers & chrétiens. Je n'eus d'abord attribuer au vin ces extravagances ; mais quand je vis les tables couvertes de verres & de

bouteilles, je reconnus l'esprit du monastere. Il ne nous fut pas possible de parler avec aucun d'eux, de choses sérieuses. Nous les quittâmes, après avoir bu chacun un verre de vin, de peur de les indisposer; car quand on les surprend en débauche, il faut paroître les approuver, ou s'attendre à toute leur fureur.

Le capitaine, qui ne vouloit plus nous faire faire de démarche inutile, nous mena chez un iman de ses amis. Les imans sont comme en France les curés. Ils font les lectures & les prières ordonnées par la loi, bénissent les mariages, assistent les malades, enterrent les morts, & choisissent les prédicateurs qui doivent instruire le peuple. Les paroissiens de chaque mosquée élisent, pour cet emploi, des hommes éclairés & d'une réputation sans reproche, qu'on présente au cadi. Celui-ci, après avoir fait lire au postulant quelques passages de l'alcoran, l'installe dans le ministère, & lui expédie ses pouvoirs. Il n'y a point d'autre cérémonie pour la consécration des prêtres, qui peuvent redevenir laïcs, en abdiquant leurs fonctions. Le mouphti n'a aucune juridiction sur eux; chaque prêtre est indépendant dans sa mosquée, plus qu'un curé ne l'est de son évêque.

88 SUITE DE LA TURQUIE.

L'iman dont je parle ayant su le dessein qui nous amenoit , nous retint à diner avec lui. On s'entretint beaucoup de Mahomet , de l'alcoran & de la prédestination , que les Turcs admettent sans aucun adoucissement. C'est à elle qu'ils doivent leur courage dans les combats , & leur patience dans l'adversité. Ils croient, d'après leur législateur, que Dieu est seul & vrai Dieu; qu'il a créé le monde, & qu'il le jugera à la fin des siècles. Jesus-Christ , selon eux , étoit un grand prophete , mais non pas fils de Dieu , parce Dieu , disent-ils , étant un être simple , ne sauroit engendrer. Ils donnent aussi la qualité de *prophetes* à Moïse , à Adam , aux patriarches & à tous les grands personnages de l'ancien & du nouveau testament : ils font d'autant moins de difficulté de leur accorder ce titre , que l'alcoran marque qu'il y a eu cent quatre mille prophetes. Quant au talmud des juifs & au nouveau testament , ils disent que Moïse & Jesus-Christ ont apporté du ciel ces livres sacrés, mais qu'ils les ont remportés avec eux , & que ce qui en reste , ne sont que des copies informes & peu exactes. Mahomet a reçu de même son alcoran ; mais il l'a laissé à ses disciples ; & de-là vient la vénération qu'ont

les mahométans pour ce livre impie & fabuleux.

Notre iman donnoit à tout ce qu'il disoit un ton de gâité & de plaisanterie , qui nous le faisoit écouter avec plaisir ; & il me parut qu'il n'avoit pas plus de foi pour l'inspiration de Mahomet , que pour l'infailibilité du pape. Les *effendi* , qui sont les savans parmi les Turcs, sont entre eux, & avec ceux en qui ils ont de la confiance , profession ouverte du déisme , & ne parlent de leur loi, que comme d'une institution politique , que les personnes sages doivent observer à présent, quoiqu'introduite au commencement par des politiques ou des enthousiastes.

Je voulus savoir en quoi les mahométans faisoient consister l'essence de leur religion. Il nous dit que le précepte des purifications leur tenoit presque lieu de tout autre devoir ; qu'avec un bain ou deux , ils se lavoient de toutes leurs taches. Ces ablutions ne sont pas toujours entières : il suffit , pour l'ordinaire , de se mouiller d'eau les doigts des mains , les coudes & quelques parties secrettes du corps. Quand on manque d'eau , on y supplée par un peu de terrè ou de poussière. « Je ne veux cependant pas, ajouta » notre curé, que vous ignoriez nos prin-

90 SUITE DE LA TURQUIE.

» cipaux commandemens. Outre les pu-
 » rifications légales , Mahomet enjoint
 » encore de faire cinq prieres par jour ,
 » en se tournant vers la Mecque : l'au-
 » mône , le pèlerinage & le jeûne du ra-
 » mafan font de la même obligation. Tout
 » mahométan doit aller une fois en fa vie,
 » à la Mecque ; mais il arrive fouvent
 » qu'on y envoie quelqu'un à fa place ,
 » comme on m'a dit qu'on envoyoit fe
 » faire écrire en France , à la porte d'un
 » grand , pour tenir lieu de vifite ».

Si on en croit un proverbe Turc , on
 ne tire pas un grand avantage , pour la
 vertu , de cet acte de religion. « Si un
 » homme , dit-on , a été une fois à la
 » Mecque , donnez-vous de garde de lui ;
 » s'il y a été deux fois , n'ayez rien à
 » démêler avec lui ; s'il y a été trois
 » fois , éloignez-vous pour jamais de lui.

» Nous regardons moins la circoncifion
 » comme un précepre effentiel , continue
 » l'iman , que comme une tradition em-
 » pruntée des Arabes , & un hommage
 » volontaire qu'on rend à la religion. Le
 » jour de la cérémonie on prépare un
 » grand repas ; & tous les parens de
 » l'enfant lui envoient un préfent. On
 » l'habille proprement ; on le fait monter
 » à cheval fur un chameau ; & on le con-

» duit à la mosquée au son des instrumens.
 » Là , on le couche sur un topha ; & le
 » barbier lui ayant tiré le prépuce qu'il
 » ferre avec une pince , en coupe l'ex-
 » trémité avec un rasoir , & le montre
 » aux assistans , en disant à haute voix :
 » *Dieu est grand*. On conduit aussi les filles
 » à la mosquée au même âge , c'est-à-dire,
 » à sept ou huit ans , pour les initier dans
 » la religion musulmane ; en Perse , on
 » leur coupe les nymphes ; mais on les
 » exempte ici de cette opération.

» Voilà , avec les jeûnes prescrits , le
 » précis de toute notre religion. Je ne
 » doute pas qu'elle ne vous paroisse amu-
 » sante , lorsque vous la connoîtrez plus
 » particulièrement ». Là-dessus il se mit
 à nous faire mille contes tirés de l'alco-
 ran & des livres des premiers successeurs
 de Mahomet. Il nous parla de ce paradis
 fameux , où les deux sexes goûteront ,
 chacun à part , les plus douces voluptés ;
 car c'est une chose absolument fautive ,
 quoique communément crue parmi nous ,
 que Mahomet exclut les femmes de toute
 participation à une vie future & bienheu-
 reuse ; il étoit trop galant , & aimoit trop
 le beau sexe , pour les traiter d'une ma-
 nière si barbare. Il leur promet au con-
 traire , un très-beau paradis qui , à la

92 SUITE DE LA TURQUIE.

vérité, sera séparé de celui de leurs maris ; mais il n'en fera que plus agréable pour elles.

La seule vertu que ce prophete exige des femmes , pour leur procurer la jouissance de la félicité future , c'est de ne pas vivre d'une maniere qui les rende inutiles sur la terre , & de s'occuper , autant qu'il est possible , à augmenter le nombre des vrais croyans. Les vierges qui meurent vierges , les veuves qui ne se remarient point , sont exclues de ce lieu de délices ; car les femmes , selon lui , n'étant capables ni d'affaires d'état , ni de celles de la guerre , ne pouvant ni gouverner , ni réformer le monde , Dieu les charge de l'emploi honorable & facile de le peupler , de multiplier la race humaine , & de contribuer autant qu'il est en elles , aux plaisirs de notre sexe.

Jugez , Madame , ce que peut produire sur elles cet article de l'alcoran. Elevées sans aucun principe qui les porte à la vertu , il ne leur manque que l'occasion , pour s'abandonner à la débauche. Parmi les expédiens qu'elles emploient dans leurs intrigues amoureuses , le plus ordinaire est le déguisement. Travesties en esclaves , elles se transportent à l'heure du bain , dans des maisons commodes ,

destinées à ces rendez-vous ; quelquefois elles s'adressent à des étrangers , dont la bonne mine leur plaît , & qu'elles trouvent le moyen d'introduire dans leurs maisons. On assure que ces femmes galantes , mais barbares , après avoir tenu trois ou quatre jours un homme caché dans leur chambre , & l'avoir exténué , le poignent ensuite ou l'empoisonnent , & l'enterrent secrètement , soit dans la crainte qu'il ne trahisse leur secret , soit pour assouvir leurs desirs sur de nouveaux objets , plus propres à leur procurer de nouveaux plaisirs.

Les étrangers ne peuvent être trop en garde contre leurs dangereuses invitations ; car si l'intrigue se découvre , ils sont condamnés au feu , à moins qu'ils ne se fassent mahométans. C'est au Bésistan , que commencent ordinairement ces petits commerces de galanterie. Comme il y a dans ce lieu , tous les matins , un grand concours de toutes sortes de gens , les dames Turques , auxquelles les maris laissent un peu plus de liberté , s'y promènent par troupes , avec un voile qui ne les empêche pas d'être vues , quand elles ont bien envie de se faire connoître. Lorsqu'elles rencontrent un homme à leur gré , elles le heurtent du coude ,

comme si la foule du monde les y contraignoit. Si elles sont belles, on leur en fait autant; & l'on accompagne cette action d'un fourire mutuel. On ne manque pas ensuite de se dire quelques paroles de galanterie, & peu à peu la connoissance se fait & l'intrigue se noue. Certains maris, qui n'ignorent pas ce petit manège, retiennent leurs femmes dans la retraite. Il n'y a guere que celles du peuple, qui aient la permission d'aller au bain deux fois la semaine, & d'assister pendant le rama-zan, aux prieres & aux prédications publiques. Les femmes d'un rang distingué, qui ont des bains & une chapelle dans leurs maisons, ne sortent presque jamais. Elles passent leur vie dans la plus grande oisiveté, ne se mêlant d'aucun soin domestique. Quelques-unes s'occupent à filer & à broder, d'autre à chanter & à jouer des instrumens; toutes s'amusent pendant plusieurs heures à fumer du tabac. Elles se parent avec un soin extrême, pour l'emporter sur leurs rivales, & ne négligent aucun des avantages qu'elles peuvent se procurer, jusqu'à employer des talismans qu'elles mettent dans leurs habits ou dans leurs cheveux. Vous voyez qu'elles remplissent parfaitement les vues de Mahomet sur leur destination,

Les idées de ce même prophète sur la création du premier homme, font encore un des objets de la croyance musulmane, Selon lui, Dieu créa le corps d'Adam, qui, comme une belle statue, étoit immobile au milieu d'Eden. Son ame, qui avoit été créée long-tems auparavant, eut ordre d'aller animer ce nouveau corps. Elle partit aussitôt; mais lorsqu'elle eut considéré le séjour qui lui étoit destiné, elle représenta au Créateur combien il étoit indigne d'elle, d'habiter une masse de matiere fragile & corruptible. Dieu réitéra ses ordres; mais l'ame, qui ne pouvoit se résoudre à se voir ainsi avilie, persistoit dans sa défobéissance. Alors Dieu commanda à l'ange Gabriel de prendre son flageolet & d'en jouer. Aux sons harmonieux de cet instrument, l'ame d'Adam se mit à danser & à voltiger autour du corps. Elle y entra enfin par les pieds, qui furent les premiers à se mettre en mouvement. Il semble, d'après cette historiette, que les mahométans devroient avoir plus de goût qu'ils n'en ont pour les instrumens de musique & pour la danse.

Mais c'est assez vous entretenir des rêveries de ces bonnes gens. Notre iman, qui savoit à quoi s'en tenir sur toutes ces

folies , me fit , à son tour , plusieurs questions auxquelles je satisfis ; & nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre. J'aurai plusieurs fois occasion de le revoir pendant le séjour que je serai encore obligé de faire à Constantinople. Deux raisons m'y retiennent plus long - tems que je ne m'y étois attendu. La première, est la maladie du docteur , que la mort a failli nous enlever , & auquel j'ai donné tous les soins dus à un homme aimable , à un François , à un ami. La seconde , est la difficulté de trouver un vaisseau qui fasse voile pour la Georgie par la mer Noire , ayant résolu de me rendre en Perse par cette route , & de voir en même tems la Circassie , la Colchide , l'Arménie & l'ancienne Médie. Un navigateur Arménien nous fait espérer qu'il pourra bientôt nous faciliter ce grand voyage. En attendant , je vous ferai part de quelques autres particularités , concernant les usages & les mœurs des Turcs.

Autant nous trouvons étrange de leur voir de longues barbes , autant nous leur paroissions extraordinaires avec nos cheveux longs & nos perruques , qu'ils appelloient des nids à diables. Les Turcs différencient encore de nous , dans ce qui concerne la place d'honneur : ils estiment
la

la gauche plus que la droite , parce que c'est le côté où l'on porte l'épée , & que par conséquent , on a dans sa puissance les armes de celui qui a la droite. Il est vrai que d'avoir l'épée au côté , n'est pas une chose si ordinaire chez eux que parmi nous. Les étrangers même ne la portent guere à Constantinople , dans la crainte que le peuple ne se moque d'eux.

Les Turcs ne connoissent la magnificence que dans les édifices publics. Leurs maisons particulieres sont communément fort simples. Les hôtels des grands Seigneurs occupent un terrain assez vaste , environné de hautes murailles qui en cachent tous les dedans. L'appartement des femmes est fermé de plusieurs portes , qui sont gardées par des eunuques ou par de vieilles matrones. Les plafonds sont peints & dorés ; & l'on voit sur les murailles , au lieu de tableaux , des sentences de l'alcoran , écrites en lettres d'or. Les planchers sont pavés de carreaux de marbre ou de porcelaine ; l'escalier n'est qu'une espece d'échelle surmontée d'un petit toit. On étend sur les planchers des nattes ou des tapis ; & l'on range le long des murs , des sofas larges & exhaussés , qui servent de sieges. On y est assis les jambes croisées , & le dos ap-

98 SUITE DE LA TURQUIE.

puyé sur des couffins. On n'y voit pas de lit ; l'usage est de les enfermer , le jour , dans des armoires pratiquées dans le mur , & de les dresser , le soir , sur des nattes. Ils consistent en un ou deux matelas , avec une légère couverture & un oreiller ; les draps sont cousus à la couverture & aux matelas. On met sur sa tête un petit turban , au lieu d'un bonnet de nuit ; & l'on dort avec une camisole & un caleçon de toile.

Les lieux d'aisance consistent ici dans une petite fosse triangulaire , qui n'est relevée de terre que d'un demi-pied ; les Turcs s'accroupissent sur l'ouverture ; & ils ne vont jamais à la garde-robe , sans apporter avec eux de l'eau pour se laver ; ce genre d'ablution est ordonné par la loi. Ils s'accroupissent de la même manière pour lâcher de l'eau , & nettoient , avec le même soin , l'extrémité du canal par où ils rendent l'urine , en le frottant contre la muraille.

Le jeu d'échets est fort en usage chez les Turcs ; mais ils regardent comme un grand péché d'y jouer de l'argent. Soit qu'ils perdent , ou qu'ils gagnent , ils ne font paroître ni joie ni tristesse. Ils ne laissent pourtant pas d'y prendre un grand intérêt , & d'y passer des journées entières. Le jeu de quilles est aussi fort commun en Turquie ; mais l'amusement le

plus ordinaire des gens de guerre, est de tirer de l'arc; exercice auquel ils sont fort adroits. Il y a des maisons à Constantinople, où l'on peut prendre ce divertissement pour un prix très-médiocre. On n'y connoît point les cartes, ni le triste plaisir de ruiner ses amis, & d'ennuyer ceux qui ne jouent pas.

Les Turcs ont des danseuses publiques, qui vont par-tout où on les demande; & ce sont ordinairement des juives, ou des esclaves chrétiennes. Lorsqu'on leur laisse toute liberté, & qu'on paroît prendre plaisir à leurs indécences, elles affectent les postures les plus déshonnêtes. Dès leur jeunesse, elles ont tellement accoutumé leurs corps à toutes ces attitudes, qu'elles expriment, par les mouvemens, les particularités les plus lascives de la débauche. On peut voir une image de ces danses voluptueuses, dans un genre spécialement adopté par quelques actrices de l'opéra de Paris.

Parmi les amusemens des Turcs, on doit encore compter la culture des fleurs, pour lesquelles ils ont beaucoup de goût. Ils préfèrent la tulipe à toutes les autres, & celles qu'ils admirent le plus, sont les tulipes à pétales longs, terminés en pointe aiguë, & dont les couleurs sont vives &

les nuances fortement exprimées. Les Turcs font dans l'usage de couper la tige tout près de l'oignon , & ils la placent dans une caraffe de verre à long col. Autour de ce vase , ils écrivent sur du papier ou du vélin festonné , de quelle espèce est la fleur. C'est ici la marque de la plus haute estime , que d'envoyer une tulipe en présent. Enfin , cette fleur partage , en quelque sorte en Turquie , les hommages de la divinité , puisqu'il y a une fête instituée en son honneur. C'est au mois d'avril communément , qu'on la célèbre au ferrail. On construit , dans la cour de ce palais , des galeries en bois ; & l'on y dresse des bancs , sur lesquels on range , en amphithéâtre , une quantité prodigieuse de caraffes garnies de tulipes. Ces vases sont entremêlés de flambeaux ; & les gradins les plus élevés sont destinés aux serins du Grand-Seigneur , enfermés dans de magnifiques cages , & à des globes de verre , remplis de liqueurs de diverses couleurs. Ces galeries , les pyramides , les tours & les appartemens qui environnent la cour du ferrail , également décorés de fleurs & de lampes , offrent le plus brillant spectacle. Au centre de cette cour est le pavillon du Sultan , devant lequel sont étalés les présens que les seigneurs , ou les premiers esclaves

de Sa Hauteſſe , deſtinent à leur maître. Ses femmes , plus parées qu'à l'ordinaire , ſe mêlent parmi les fleurs ; & pendant tout le jour , la nature & l'art paroiffent ſe réunir pour les plaiſirs d'un ſeul homme , qui contemple toutes ces beautés. Ces femmes forment des danſes , des concerts ; & font , au gré du Sultan , toutes les évolutions qu'il leur ordonne. Cette fête ſe termine par la diſtribution des préſens , que le chef des eunuques diſtribue , de la part de l'empereur , à celles de ſes femmes qui ont ſu lui procurer le plus de plaiſir.

Il eſt pluſieurs occaſions où le Grand-Seigneur lui-même reçoit des préſens : les corps de métiers , lorsqu'il va prendre en perſonne le commandement de ſes armées , viennent lui en faire en cérémonie. Le Sultan eſt à la fenêtre de ſon ſerail pour voir cette marche ſolemnelle , qui ſe fait dans les principales rues. On apperçoit d'abord un effendi monté ſur un chameau , & liſant tout haut quelques chapitres de l'alcoran. De jeunes gens , vêtus de blanc , ſont rangés autour de lui , & récitent , en chantant , quelques verſets du même livre. Vient enſuite un homme couvert de rameaux verts , reſprésentant un laboureur qui enſemence la terre. Il eſt accompagné de pluſieurs

102 SUITE DE LA TURQUIE.

moissonneurs, avec des guirlandes d'épis, comme on en voit à Cérés, imitant, avec leurs faucilles, des gens qui coupent le bled. Ils sont suivis d'une espece de moulin à vent, tiré par des bœufs, où de jeunes gens paroissent occupés à moudre du grain : d'autres bœufs traînent une autre machine, semblable à un four, où deux garçons font cuire du pain, & jettent au peuple de petits gâteaux.

Après eux on voit venir tout le corps des boulangers, marchant à pied deux à deux, vêtus de leurs plus beaux habits, & portant sur leurs têtes des gâteaux, des pains & différentes pâtisseries. Deux bouffons, dont le visage & les habits sont barbouillés de farine, marchent immédiatement après eux, & font rire la populace par toutes fortes de polissonneries.

Les autres corps de métiers passent en revue de la même maniere ; & les plus distingués, tels que les bijoutiers, les marchands merciers, &c. sont superbement montés, ayant chacun des symboles de leur commerce ou de leur profession. Les pelletiers y font voir des peaux d'hermines, de renards, si bien rembourées, que les animaux semblent vivans.

Ce cortège forme un corps de plus de quinze mille hommes, tout prêt à suivre Sa Hauteſſe, si elle l'ordonne. Enfin les

Volontaires ferment la marche , & viennent solliciter l'honneur de pouvoir sacrifier leur vie pour l'état. Ils sont nus jusqu'à mi-corps ; les uns ont , de part en part , les bras percés de flèches , qui y sont encore enfoncées ; d'autres en ont dans la tête , & le sang leur ruissèle sur le visage. Ceux-ci se déchirent les bras avec des couteaux , & font rejaillir le sang sur les spectateurs ; on regarde cette effroyable boucherie comme l'expression de leur amour pour la gloire. Il y en a qui emploient cet affreux moyen pour se faire aimer : quand ils approchent des fenêtres où sont leurs maîtresses , ils s'enfoncent une autre flèche pour leurs beaux yeux ; & les dames font quelques signes pour les encourager , & applaudir à cette barbare galanterie. En Espagne on voit aussi des infensés qui se déchirent le corps à coups de discipline , pour être bien traités de leurs maîtresses.

Autrefois la populace étoit ici d'une insolence extrême , & faisoit souvent mille avanies aux étrangers. Elle en vouloit principalement à leurs chapeaux , qu'elle leur ôtoit à tous momens de dessus la tête. Elle est encore fort choquée de voir arriver , des différentes contrées de l'Europe , de nouvelles modes d'habits ,

104 SUITE DE LA TURQUIE.

qu'elle traite de singeries indignes de la gravité de l'homme ; aussi nous appelle-t-elle des singes sans queue. On peut dire néanmoins que le peuple Turc est aujourd'hui plus poli qu'il ne l'étoit autrefois. Il est vrai qu'il a toujours beaucoup de mépris pour les autres nations ; préjugé faux & barbare , sans doute , mais qui leur est commun avec presque tous les peuples de l'univers.

Quant à la grossièreté qu'on reprochoit autrefois à la populace , vous observerez que dans tous les pays , un homme habillé extraordinairement devient un spectacle pour elle , & s'expose aux huées de la canaille & des enfans. Mais cela se remarque encore moins en Turquie , que dans plusieurs villes de la chrétienté ; un homme , par exemple , habillé à la Française , est beaucoup moins exposé à être insulté à Constantinople , qu'à Londres. Je me suis promené ici presque tous les jours , & souvent dans des endroits écartés , sans jamais avoir essuyé la moindre avanie. On voit dans toute la Turquie , des capucins , des dominicains , des moines enfin de toutes couleurs , gris , noirs , blancs , chauffés , déchauffés , en habit de leur ordre , qui les feroit lapider dans les pays protestans. Je crois vous l'avoir dit , toutes les religions s'exercent avec

autant de fécurité à Constantinople , que dans Amsterdam. Il est vrai que les Turcs regardent , comme nous , tous ceux qui ne font pas de la leur , comme dévoués aux brasiers éternels dans l'autre monde ; mais au moins ils ne les condamnent point aux bûchers & aux échafauds dans celui-ci.

L'avidité est le vice dominant des Turcs. Tout s'achete ici, jusqu'à la justice ; & l'on n'obtient les grâces , que par les présens. L'empereur fait lui-même ce honteux trafic ; & les ministres imitent son exemple.

Mais de tous les défauts de ce peuple , le plus universellement répandu , surtout parmi les grands , c'est , Madame , le penchant honteux qu'ils témoignent pour un autre sexe que le vôtre. Lassés de l'amour des femmes , ils se livrent à des affections , que la nature désavoue , & ne regardent ce vice infame , que comme une simple galanterie. C'est le sujet ordinaire de leurs chansons , & la matière la plus commune de leur conversation. Des eunuques ne sont occupés qu'à parer richement , à embellir , à parfumer de jeunes esclaves destinés aux plaisirs de leurs maîtres.

Je suis , &c.

A Constantinople , ce 3 octobre 1737.

L E T T R E X V I I .

L A G E O R G I E .

FRÉMISSEZ, Madame ; je vais tenter la même entreprise que Jason ; je vais bientôt pénétrer dans la Colchide, pays encore plus barbare aujourd'hui, qu'il ne le fut du tems des Argonautes. Mais une contrée moins sauvage s'offre d'abord sur ma route ; c'est la Georgie. La principale merveille de ce pays consiste dans l'extrême beauté des femmes ; objet de curiosité le plus attrayant que puisse rencontrer un voyageur.

La Georgie fut autrefois plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours ; elle s'étendoit depuis Tauris & Erzerum jusqu'au Tanais, & s'appelloit *Albanie* : elle comprend seulement aujourd'hui toute l'ibérie des anciens. Ce royaume, qui fait maintenant partie de l'empire de Perse, eut très-long-tems ses souverains particuliers. Tantôt soumis, tantôt révolté, il fallut que les Perses en renouvellassent plus d'une fois la conquête. Il a même encore pour gouverneur un héritier de ses anciens rois ; mais ce prince est vassal du Sophi, & lui paie tribut, Sa capitale

est Tifflis, ville assez peu étendue, mais très-agréable. Ce fut où nous nous remîmes de nos fatigues; &, sans prétendre vous en causer à vous-même en vous les racontant, je décrirai succinctement ce qui m'en paroîtra digne. Ne craignez point que ces sortes de descriptions deviennent trop fréquentes dans cette lettre: une ville est ce qu'il y a de plus rare dans les contrées que je vais parcourir.

Tifflis est située au bas d'une montagne, & sur le bord du fleuve Kur, qui traverse la Georgie. Presque toutes les maisons qui avoisinent la rivière, sont bâties sur la roche vive. La ville n'a point de murs dans cette partie; mais les autres sont entourées de fortes murailles. Elle renferme de très beaux édifices publics & particuliers, je dirai même plusieurs palais. Le plus considérable de tous est, sans contredit, celui du prince: il est, en partie, composé de plusieurs grands salons, qui donnent sur le fleuve, & sur de vastes jardins, qui sont ceux du gouverneur. Il y a peu d'arbres fruitiers, mais beaucoup de ceux qui servent à orner ces sortes d'er droits, & à y maintenir l'ombre & la fraîcheur. Ce pays n'est donc pas si barbare: on y préfère souvent, comme dans nos heureux climats, l'agréable à l'utile.

Le devant du palais donne sur une place quarrée , où il peut tenir environ mille chevaux : elle est entourée de boutiques , & tient à un *bazar* placé vis-à-vis de la porte du palais. Vous savez que ces bazars sont des marchés : ils sont grands , construits de pierres , & proprement tenus ; en France , au contraire , ils dégradent nos principales villes.

Une autre sorte d'édifice , également bien bâti , sont les caravanserais. Ils servent , comme en Turquie , de demeure aux étrangers , & sont entretenus aux dépens du souverain. Il y a aussi quelques bains dans la ville , mais en petit nombre : on leur préfère ceux d'eau chaude , qui sont dans la forteresse. L'eau de ces bains est , dit-on , minérale , sulfurée & très-chaude ; elle sert en même tems aux malades & à ceux qui se portent bien. La forteresse , qui les renferme , est située au midi de la ville , sur le penchant de la montagne. C'est un lieu d'asyle , où les criminels & les gens chargés de dettes sont en sûreté ; mais la garnison n'est composée que de Persans. Nous le visitâmes en arrivant : on dit qu'on ne peut venir de Perse à Tiflis , sans y entrer par ce fort. Le viceroi , ou prince , est lui-même obligé de passer au travers , lorsqu'il va ,

ſelon la coutume , recevoir hors de la ville les préfens & les lettres du monarque Perſan ; démarche qui donneroit une grande facilité pour l'arrêter , ſi la cour de Perſe en formoit le deſſein.

Une choſe aſſez ſinguliere , c'eſt qu'il ne ſe trouve pas une ſeule moſquée dans une ville , où le prince & les plus grands ſeigneurs ſont mahométans ; au contraire, on y compte juſqu'à quatorze églifes. On croiroit , ſur ces apparences, que le chriſtianiſme y eſt ſévèrement pratiqué : le tout ſe réduit à quelques marques extérieures de religion. Six de ces églifes appartiennent aux Georgiens ; les huit autres ſont tenues & deſſervies par les Arméniens. La cathédrale eſt un ancien bâtiment , conſtruit de pierres , & très-bien conſervé. Il eſt compoſé de quatre neſs , dont le milieu eſt un grand dôme, ſoutenu de quatre gros pilaftrés , & couvert d'un clocher. Telle eſt la forme de toutes les anciennes églifes qu'on voit en Aſie ; & cette forme vaut bien celles des nôtres. J'oubliois de vous dire que le grand autel eſt au milieu de la neſ oppoſée à l'orient ; mais je ne vous parlerai point des miſérables peintures à la grecque , dont l'intérieur de cette égliſe eſt barbouillé. Qui croiroit que les auteurs

110 LA GEORGIE.

de ces monstueux ouvrages sont les successeurs des *Pharrasius* & des *Apelles* ?

L'évêché joint la cathédrale ; tous deux sont bâtis sur le bord du fleuve. Il en est de même de l'église du catholicoſ, également jointe au palais de ce prélat : c'est presque le ſeul endroit où ce patriarche officie. Les Georgiens diſent que le portrait miraculeux que , ſelon la tradition , Abagare reçut des mains de Jeſus-Chriſt , a été long-tems dans cette église. Celle de la *Rup'ure* étoit ſituée à l'une des extrémités de la ville ; elle portoit ce nom , parce qu'un roi de Georgie la fonda , pour expier la faute d'avoir , ſans ſujet , rompu la paix avec un de ſes voiſins. Le tonnerre ayant depuis abattu une partie de ce bâtiment , un autre prince Georgien la fit reconſtruire ; & , ſans lui ôter ni ſa forme ni ſon nom , il en fit un magaſin à poudre.

La ville de Tiffliſ eſt peuplée & commerçante. On ignore quel fut ſon fondateur & le tems de ſa fondation. Elle a ſoutenu pluſieurs ſieges , & paſſé en différentes mains : elle fut brûlée , en 850 , par les Tartares qui , irrités de la réſiſtance qu'ils trouverent devant cette ville , y firent jeter des pommes de pin enflammées , & la réduiſirent en cendres,

On dit qu'il y périt plus de cinquante mille personnes.

Tel est à peu près ce que je puis vous dire de plus remarquable sur cette capitale. Avant que d'y arriver, nous avions visité une maison royale qu'on appelle *Sefi-Abad*, c'est-à-dire, l'habitation de Séfi : elle est située sur le haut d'une colline, & ne vaut guere moins par l'agrément du paysage qui l'environne, que par ses propres beautés. Joignez à cela, que toute la colline est accommodée en larges terrasses, ornées par-tout de cascades & de canaux : rien, en un mot, n'y sent la barbarie ni le défaut de goût.

De Tiflis nous fîmes quelques excursions à Suram, à Gory & à Aly, qui, après la capitale, sont les seules villes de la Georgie ; & j'avoue que nous fîmes assez mal dédommagés de nos courses.

Suram n'est, à proprement parler, qu'un bourg. Ce qui la fait connoître & valoir, c'est la forteresse qui en est proche : elle est grande, bien construite, & n'a toutefois que cent hommes de garnison.

A peu de distance de Suram, se voit une plaine très-belle, très-bien cultivée, & couverte de bosquets, de villages, de collines, de maisons de plaisance & de petits châteaux de seigneurs Georgiens.

On nomme cette contrée *Sémaché* ; nom du pays , qui signifie *trois châteaux*. Les habitans prétendent que Noé , au sortir de l'arche , choisit ce canton , & que ses fils y bâtirent chacun un château. N'est-ce pas un peu abuser du terme ? Quoiqu'il en soit , on assure que telle est l'étymologie de cette plaine.

Gory est environ du double plus considérable que Suram , & n'est encore qu'une très-petite place. Ses maisons sont toutes construites de terre , ainsi que ses bazars. On y trouve abondamment , & à un prix modique , tout ce qui est nécessaire à la vie. Rien , sur-tout , de moins rare , dans cette ville , que le porc , & rien de meilleur dans son espece. On dit même que le nom de *Gory* dérive d'un terme qui signifie *cochon* ; étymologie moins noble que celle du nom de la contrée dont nous parlions tout à l'heure. Gory a , comme Suram , une forteresse bâtie sur une éminence : elle existe depuis environ six vingt ans , & fut construite sur les desseins d'un augustin missionnaire.

Je n'ai presque rien à dire d'Aly , petite ville située à neuf lieues de la précédente. Elle est placée entre des montagnes , & conduit à un pas étroit qui se ferme d'une grande porte de charpente. Ce lieu sé-

pare la Georgie d'avec le royaume d'Imitette, qui semble en être encore mieux séparé par une partie du mont Caucase.

Ces obstacles surmontés (obstacles qui s'étendent environ à quinze lieues, après lesquels on trouve encore un grand fleuve à traverser), on descend dans une vallée à perte de vue, & qui a presque par-tout une lieue de largeur : elle est bordée d'un très-grand nombre de villages, entre lesquels s'éleva la forteresse de *Scander*. C'est le nom que les Orientaux donnent à Alexandre, à qui, dans ce pays-ci, on attribue la construction de ce fort. Il est peu considérable & moins digne du fondateur qu'on veut lui donner, que celle de Gory ; & cependant cette dernière n'a été fondée que par un moine.

Non loin de là est un village qui passe pour une ville, quoiqu'il n'ait ni portes ni murailles, & ne renferme pas plus de cinquante maisons. Au surplus, Cotatis, qui n'en contient guere que deux cents, est la capitale du royaume : elle n'a de même, ni murs ni fortifications. Elle est placée au bas d'une colline, sur le bord du fleuve de Phafe. De l'autre côté, sur une colline en opposition avec la précédente, mais plus élevée, est la forteresse de Cotatis : elle a des tours, un donjon, un double mur, qui, joints à sa situation,

la rendent très-susceptible de défense.

Le palais du roi & les maisons des grands sont situés du même côté que la ville ; mais une certaine distance les en sépare : ils forment comme un demi-cercle qui l'environne en partie. Ces maisons sont , par elles-mêmes , peu remarquables ; & ce palais n'en a guere que le titre.

Il n'en est pas moins vrai qu'on apperçoit encore, dans cette contrée, des restes d'un état plus florissant. Je dois en dire autant de la Georgie. Si , dans ces deux royaumes, quelques misérables villages ont conservé le nom de *ville*, c'est qu'ils en eurent autrefois l'étendue & la forme.

Le royaume d'Imirette est voisin de celui de Caket ; & tous deux sont à peu près réduits dans le même état. Ce dernier s'étend fort loin dans le mont Caucaze, & est, à proprement parler, l'ancienne Ibérie. Il n'a plus qu'une seule ville, qui est sa capitale ; elle donne son nom à tout le royaume, où les ruines anciennes ne sont pas moins fréquentes, ni moins remarquables, qu'en Imirette & en Georgie. C'est tout ce que j'en puis dire ; & ce que j'en dis même, n'est fondé que sur le récit de quelques missionnaires : ils n'avoient nul intérêt de m'en imposer ; & il eût fallu surmonter trop d'obstacles, pour vérifier les faits.

On trouve encore , aux environs du Phafe , la province de Guriel , non moins dévastée que les pays voisins : elle dépend des Turcs. Acalzihé , qui tient à cette province , est la résidence d'un Pacha. C'est une petite ville , munie d'une forteresse , bâtie dans le mont Caucafe. Ce fort a un double mur flanqué de tours. La ville est peuplée de Turcs , d'Arméniens , de Georgiens , de Grecs & de Juifs. Chacun d'eux peut y professer librement sa religion : c'est pour cela qu'on y voit en même tems des synagogues , des églises & des mosquées.

Voici , je crois , le lieu de vous parler du mont Caucafe : il a été également célébré par les historiens & par les poètes. C'est , à coup sûr , une des plus hautes montagnes du monde : elle est pleine de rochers & de précipices ; mais en quelques endroits , on a cavé des sentiers. Le haut du mont est perpétuellement couvert de neige , & , par cette raison , inhabité : il est cependant garni d'arbres , qui , à la vérité , ne font que des sapins. Nous eûmes la curiosité & le courage d'y monter ; & nous vîmes , du haut de cette prodigieuse élévation , les nuages se mouvoir sous nos pieds ; nous dominions de beaucoup sur eux. L'air qu'on y respire est très-sec & très-subtil : peut-

être est-ce la vraie cause qui empêche aucun habitant de s'y fixer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la *cr* conférence de cette montagne est habitée & cultivée; elle est, de plus, très-fertile en miel, en bled & en *gom*, espece de grain qui ressemble assez au millet.

L'épi de ce *gom* renferme plus de trois cents grains; & son tuyau a beaucoup de rapport avec les cannes de sucre. On le sème au printems; & on le recueillié au mois d'octobre. Il faut aussi-tôt le faire sécher. Pour cet effet, on le pend à des claies élevées & exposées au soleil. Au bout de vingt jours, on l'en retire, & on le ferre. On ne le bat qu'à mesure qu'on veut le faire cuire; & c'est dans l'eau que se fait cette cuisson. Lorsque cette eau commence à bouillir, on le remue doucement avec une petite pelle de bois: il se met en pâte, & cuit en moins d'une demi-heure. C'est l'usage, & même une nécessité, de le manger aussi-tôt qu'il est cuit. Il ne vaut rien ni froid ni réchauffé. La pâte en est fort blanche; mais ceux qui n'y sont pas accoutumés, la trouvent insipide. Il est vrai qu'on s'y accoutume facilement, & qu'ensuite on y renonce avec peine. Plusieurs le préfèrent au pain de froment, qui est réservé pour les gens de condition, & je n'en suis pas surpris.

J'y avois pris tant de goût moi-même , que je ne revins qu'à regret au pain ordinaire. On envoie chercher , de l'Arménie & de la Georgie , des voitures de ce grain ; & les plus grands seigneurs , parmi les Turcs même , font leurs délices de cette nourriture. Il faut boire du vin pur , lorsqu'on en mange , pour corriger sa qualité froide ; régime qui est fort du goût des habitans de ces climats. Heureusement pour eux , ils peuvent se satisfaire. Le vin y est excellent , & au plus bas prix : on en donne jusqu'au poids de trois cents livres pour un écu. Il n'est point rare de voir le raisin pourrir sur le sep , faute de mains qui daignent le cueillir.

J'ai dit que la Georgie étoit traversée , d'un bout à l'autre , par le fleuve Kur. Quelques-uns le nomment *Cyre* , d'autres *Corue*. C'est , nous dit-on , sur ces eaux , que le grand Cyrus fut exposé dans son enfance ; & c'est de-là que le nom de *Cyre* ou *Cyrus* lui fut donné. Un avantage qui distingue ce fleuve de tous ceux de la Perse , c'est qu'il est le seul , dans ce vaste empire , qui porte bateau.

Mais il est lui-même bien moins considérable que le Phasé , autre rivière qui sépare les pays d'Imérette & de Gurie d'avec la Mingrelie : elle prend également

source dans le mont Caucase. On dit que le Phafe est le Physon, un des quatre grands fleuves du paradis terrestre. Je n'en fais rien : mais ce que j'ai remarqué principalement, c'est la bonté de son eau : elle m'a paru exquise, quoique trouble, épaisse & de la couleur du plomb. Le Phafe est parfemé d'isles tres-agréables. Dans la plus grande, on voit les ruines d'une forteresse que les Turcs y ont bâtie. Nous y cherchâmes en vain celles du temple de Rhéa, qui, dit-on, existoit encore en son entier du tems de l'empereur Xénon. Il n'en reste aujourd'hui nul vestige, non plus que de la grande ville de Sébaste, si souvent citée dans les géographes ; non plus que de celle de Colchos, encore plus souvent citée dans les poètes.

Quelques-uns de ceux-ci prétendent que les premiers phaisans qu'on ait vus en Grece, y furent apportés par les Argonautes. Ils ajoutent qu'on les nomma *phaisans*, parce qu'ils avoient été pris sur les bords du Phafe. Il est vrai qu'il y en a beaucoup dans cette contrée : ils y sont même plus gros, plus beaux & d'un goût plus exquis qu'en France, quoiqu'en France même on ait raison de les rechercher.

Je reviens à la Georgie, avec laquelle

on peut confondre Imirette , sur-tout quant à sa température ; aux productions naturelles , aux mœurs & aux usages. Dans l'un & dans l'autre pays , l'air est sain , & le terroir fertile , quand il est arrosé ; précaution qu'il ne faut pas négliger , autrement ce terroir si fécond ne produit rien. La Georgie est la contrée où l'on vit le plus délicieusement & avec le moins de dépense : elle abonde en toutes sortes de grains , de légumes & de fruits. Le pain , le vin , la grosse viande y sont admirables. Rien sur-tout n'est égal au gibier ; & quant au poisson , la mer Caspienne qui est proche de la Georgie , & le fleuve de Kur qui la traverse , en fournissent , à souhait , de mer & d'eau douce. Il est vrai que le même peuple ne vit , pour ainsi dire , que de viande de porc ; mais rien de plus exquis que ce mets , & , comme je l'ai dit , de plus commun que cet animal. Toutes les campagnes en sont peuplées. Le sanglier n'est guere plus rare , & mérite encore de lui être préféré. Le vin de Georgie est admirable , & nul peuple n'en boit plus que les Georgiens.

Les vignes croissent autour des arbres , qui eux-mêmes produisent des fruits excellens , & de toutes les especes. Le sol y est de la meilleure nature , & abonde aussi

en soie ; ce qui fait un objet de trafic considérable , avec la Turquie. Une autre branche de commerce encore plus lucrative , mais moins licite , c'est la vente des femmes , dont l'avarice des Georgiens a su faire une denrée qui est fort du goût des Turcs.

Rien de plus charmant que les femmes de ce pays. Je n'ai pu les voir sans admiration. C'est là proprement le séjour de la beauté. Il est aussi rare d'y appercevoir une laide femme , que d'en trouver une parfaitement belle ailleurs ; & ces beautés parfaites se rencontrent ici presque à chaque pas. Je n'exagere rien. Il est impossible d'imaginer des traits plus réguliers , une taille plus élégante , plus de graces dans le maintien , que n'en offrent la plupart des Georgiennes. On dit même que la merveilleuse beauté des femmes de cette contrée empêcha Mahomet d'y pénétrer. N'est-ce pas faire trop d'honneur à la retenue de ce prétendu prophète , le moins retenu sur cet article ? On fait du moins qu'à cet égard , il a mis ses sectateurs fort à leur aise.

L'habit des Georgiennes est le même que celui des Persanes ; mais elles semblent avoir emprunté de nous la mauvaise habitude de se farder à l'excès ; méthode

thode qui , comme parmi nous auffi , gâte les plus belles. On assure que leur caractere ne répond pas toujours à la beauté de leurs traits : cela se voit également ailleurs ; mais je doute que , dans aucun pays , les femmes aient un penchant plus décidé pour les hommes. Il semble que ces belles Georgiennes ne se croient faites que pour donner de l'amour & pour en prendre ; & il n'est pas possible de les eniviser fans en ressentir.

L'habit des Georgiens est presque semblable à celui des Polonois , dont la forme ne vous est pas , fans doute , inconnue ; mais ces mêmes Georgiens imitent les Persans dans leur chaussure , leurs édifices , leur maniere de s'asseoir , de se coucher , de manger , & , autant qu'ils le peuvent , dans leur luxe. Il s'agit principalement ici de la noblesse. Elle pratique un autre usage où l'imitation n'entre pour rien : c'est celui de tyranniser ses vassaux de la maniere la plus inhumaine. Les biens , la liberté , la vie même de ces malheureux appartiennent aux nobles. Ils ont droit de les faire travailler tant qu'ils veulent , fans leur donner ni paie ni nourriture. Ils prennent leurs enfans , les vendent ou les gardent esclaves ; mais sur-tout ils ont soin de vendre les femmes,

L'extrême beauté du sexe rend pour eux ce commerce aussi facile que lucratif.

D'un autre côté, c'est l'usage, parmi les nobles de Georgie & des autres pays dont je parle dans cette lettre, d'acheter la femme qu'on épouse, c'est-à-dire, de faire un présent considérable à son pere. Il arrive de-là que, pour acquérir celle-ci, on en vend d'ordinaire plusieurs autres, & du moins, autant qu'il en faut pour compléter la somme. A ce mauvais trafic près, l'usage d'acheter une compagnie légitime est en vigueur dans tout l'orient, & s'y pratiqua dans tous les siècles. Seroit-ce par cette raison que les femmes y sont traitées en esclaves?

J'ai remarqué, au surplus, que les seigneurs Georgiens respectent le mariage de leurs vassaux; ils n'enlevent & ne vendent, pour l'ordinaire, que des filles. C'est par cette raison qu'on voit ici des enfans en épouser d'autres: il y en a même que leurs parens ont mariés dès le berceau.

Il regne aussi dans ce royaume une grande liberté en matiere de religion. Chacun est le maître d'adopter & de pratiquer celle qui lui paroît la meilleure ou la plus commode: aussi les habitans de cette contrée sont-ils un mélange de

quantité d'autres peuples. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Turcs, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Moscovites, & même des Européens; mais les Arméniens y forment le plus grand nombre: à peine est-il égalé par celui des Georgiens même. Il regne entre ces deux nations une haine que nourrit la différence de leurs mœurs & de leur caractère. Les premiers sont plus intrigans, plus souples; ils remplissent tous les bas emplois, & n'en trouvent aucun de vil, dès qu'il est lucratif. Les Georgiens, au contraire, ont beaucoup d'orgueil, de faste & de hauteur: ils regardent les Arméniens comme nous regardons les Juifs, & ne s'allient pas plus que nous avec eux.

Les uns & les autres cependant se piquent d'être chrétiens; mais la religion des Georgiens se borne à quelques pratiques extérieures, à jeûner quelquefois & à faire de longues oraisons. Ils furent, dit-on, convertis à la foi par une femme d'Ibérie, qui elle-même s'étoit convertie à Constantinople. On cite encore les miracles qu'elle fit pour prouver sa mission apostolique.

Les Georgiens ont un patriarche qu'ils nomment *Catholicos*: ils ont aussi un ar-

chevêque & plusieurs évêques , tous subordonnés au patriarche. Leurs églises font assez propres dans les villes , & fort fales dans la campagne. La plupart de ces dernières font bâties sur le haut des montagnes. On peut les appercevoir de trois ou quatre lieues : on les falue de cette distance ; on en approche rarement , & on n'y pénètre presque jamais. La raison qui porte les Georgiens à construire ces églises , c'est qu'ils font persuadés que tel d'entre eux qui en fait bâtir une , est lavé de toutes ses fautes , & même de tous ses crimes , fussent-ils des plus énormes. Une autre cause , qui les détermine à les faire édifier dans des lieux inabordables , est , sans doute , pour s'épargner la dépense de les entretenir , & la peine de les fréquenter.

Les prêtres de ce pays font mariés. Le rit Grec , qu'ils suivent , ne les oblige point au célibat : en revanche , le sacerdoce ne les affranchit point de l'esclavage. Les nobles font en possession de les faire emprisonner , de les punir , de les tyranniser comme les autres vassaux ; ils les emploient à toutes sortes de corvées , enlèvent leurs enfans , & souvent les vendent eux-mêmes comme esclaves aux Turcs.

Presque tous ces nobles sont mahométans , depuis que le vice-roi de Georgie est contraint de professer cette religion ; ce qui n'empêche pas ce prince de nommer à toutes les prélatures , & d'y placer ses parens. Il arrive souvent même , que le patriarche est son frere. Il pourroit arriver aussi , qu'en cas de mort du premier, ce patriarche se fît mahométan , pour devenir vice-roi.

J'ai déjà dit que ce vice-roi descend des souverains de Georgie , & est souverain lui-même , à cela près du tribut qu'il paie au roi de Perse. La noblesse , qui traite ses vassaux en esclaves , le devient elle-même du prince , pour en obtenir des pensions & des emplois. Elle descend quelquefois aux plus extrêmes bassesses , jusqu'à lui prostituer ses filles. Un autre usage , non moins fréquent , non moins abusif , quoique d'un genre bien opposé , est celui de vuider certains procès par la voie des armes. On appelle cela *aller au tribunal de Dieu*. Cet abus , il est vrai , n'est toléré que parmi la noblesse ; mais il est autorisé pour elle juridiquement. Lorsque les juges n'ont pu éclaircir , ni même ajuster une querelle entre deux gentilhommes , on leur permet de se battre en champ clos. Les deux cham-

pions se confessent , communient ; après quoi , ils en viennent aux mains ; & le vaincu est réputé avoir eu tort.

Vous vous rappelez , sans doute , d'avoir lu quelque chose de semblable dans notre histoire. Effectivement , cette manière d'éclaircir une difficulté , avoit lieu chez nos aïeux , parce que nos aïeux étoient des barbares , comme le font encore aujourd'hui les Georgiens : peut-être même pourroit-on trouver quelque autre point de ressemblance entre ceux-ci & les François de nos jours.

Nous avons besoin d'un courage égal à celui de Jason , pour entreprendre le voyage de la Colchide. Ce qu'on nous en raconte est effrayant ; je suis pourtant rassuré par la bonne volonté d'un Georgien de Tifflis , qui , pendant notre séjour dans cette ville , s'étoit attaché à nous. Le docteur l'avoit guéri d'une maladie ; & , par reconnoissance , il s'est offert de nous accompagner en Perse. Il a fait plusieurs fois ce voyage , par la route que nous voulons suivre. Il fait le persan ; il est instruit des mœurs des Mingrelins : il pourra nous être utile.

Je suis , &c.

A Tifflis , ce 18 novembre 1737.

L E T T R E X V I I I.

*LA MINGRELIE, autrefois la
COLCHIDE.*

C'EST un terrible pays, Madame, que l'ancienne Colchide ; on n'y trouve plus de toison d'or : & les dangers y font encore plus grands que du tems des Argonautes.

Nous traversâmes le Phafe à Cotatis. Je crois vous avoir dit, dans ma lettre précédente, que l'Imirette est séparée de la Mingrelie par ce fleuve. C'étoit sur ses bords qu'on voyoit l'ancienne ville de Colchos. Nous en cherchâmes inutilement les traces ; & il seroit également superflu de chercher une ville, ni même un bourg, dans toute la Colchide moderne : on y trouve en tout deux villages, situés au bord de la mer. Le plus grand est Anarchie, quoiqu'il ne renferme que cent maisons : il est vrai que leur distance l'une de l'autre lui donne une étendue considérable. On dit qu'autrefois il y avoit au même lieu une ville nommée *Héraclée*. Les autres habitations de la Mingrelie consistent dans des especes de hameaux ; ou, pour mieux dire, ce

font des cabanes éparfes dans toute l'étendue des plaines de cette contrée sauvage. Il y a cependant quelques châteaux, s'il est permis de nommer ainfi des bâtimens de cette efpece. Le principal appartient au fouverain ; c'est le lieu de fa réfidence , & , qui plus est , fon unique place forte en tems de guerre. N'allez point , d'après ce titre , vous figurer une fortereffe imprenable. Celle-ci a , pour fa défenfe , un mur de pierres & quelques canons ; mais ce mur a fi peu de confif-tance , que les moindres pieces de campagne fuffiroient pour y faire breche ; en un mot , ce font de ces places qui , en Europe , auroient peine à tenir contre un détachement de huffards.

Les autres châteaux appartiennent à différens feigneurs : tous font fitués dans le plus épais des forêts , & confiftent d'abord dans une tour de pierres , haute de trente à quarante pieds. Cinq à fix autres tours de bois , avoifinent celle de pierres , & font elles-mêmes accompagnées de plusieurs cabanes , faites , les unes de charpente , les autres de branches d'arbres , quelques autres de cannes & de rofeaux. Tout l'efpace qu'occupe ce bâtiment , est fermé par une haie des plus épaiffes , & fur-tout par le bois , fi

épais lui-même, qu'il rend ces fortes de retraites inaccessibles, excepté par le côté où l'on a eu soin de pratiquer une route; mais, en cas d'invasion, l'usage est de rompre le chemin, & de le couvrir d'arbres; ce qui le rend très-difficile à forcer. Dans ces fortes de cas, ces châteaux servent d'asyles aux nobles Mingreliens & à leurs vassaux. On ferre dans la tour de pierres toutes les richesses du seigneur & de ceux qui se réfugient chez lui. Les tours de bois servent de magasins pour les provisions, & pour retirer, au milieu d'un assaut, les femmes & les enfans. Chacun reste enfermé dans ce poste, jusqu'après la retraite de l'ennemi, dont l'invasion, faute de vivres, ne dure jamais plus de cinq à six jours. Alors chaque Mingrelin retourne habiter sa maison, ou en construit une autre, si la première n'existe plus.

Ces maisons coûtent peu à bâtir; elles sont toutes de charpente, & le bois n'est que trop commun dans ce pays. Celles des nobles ont un étage; celles des paysans n'ont que le rez-de-chauffée: toutes sont fort incommodes, fort mal-propres, & n'ont ni cheminées ni fenêtres. Le jour entre par la porte. La fumée n'a point d'autre issue, le foyer étant placé

au milieu de la salle. On voit, au-devant des maisons du prince & des principaux seigneurs, une grande cour entourée d'une haie, ou, tout au plus, d'une palissade. C'est où ils donnent audience à leurs vassaux, & jugent les différends qui s'élevent entre eux. A l'égard de ces derniers, leur demeure n'offre ni cour ni esplanade : un même logis, une même salle renferme, la nuit, eux, leurs femmes, leurs enfans & leur bétail.

Quiconque veut parcourir ce misérable pays, a différens fleuves à traverser ; mais en vain chercheroit-il un pont dans toute la Mingrelie : il n'y a même de bateaux que sur quelques-uns de ces fleuves. On passe les autres à certains gués, que les habitans connoissent, & qu'ils traversent de cette maniere : ils se réunissent plusieurs ensemble, avancent ferrés l'un contre l'autre, en s'appuyant sur de longs bâtons ; par ce moyen ; ils rompent la force du courant, qui, pour l'ordinaire, est très-rapide. Tous ces fleuves sortent des montagnes du Caucase, & se jettent dans la mer Noire. On nomme ainsi la mer qui côtoie la Mingrelie & les pays adjacens. On l'appelle aussi *Pont-Euxin* ; & c'est même son nom le plus généralement connu. J'ai déjà dit quelque

part , que celui de *mer Noire* lui a été donné par les Turcs , pour exprimer la malignité de ses flots , aucune autre mer n'étant plus orageuse , ni plus fertile en naufrages. On peut dire aussi que l'ignorance des Turcs , dans l'art de naviguer , seconde , on ne peut mieux , la malignité de cet élément.

Le climat est assez tempéré en Colchide : il n'y fait ni trop froid ni trop chaud ; mais les pluies y sont si fréquentes , qu'elles causent une humidité qui , mêlée , dans certains tems , avec la chaleur du soleil , produit ou la contagion , ou des maladies dangereuses. L'air de la Colchide est souvent mortel pour les étrangers qui s'y arrêtent trop long-tems : il n'est guere plus favorable aux naturels du pays : on y chercheroit en vain un vieillard septuagénaire.

Il y a fort peu de terres labourées en Mingrelie ; elles sont naturellement si molles , qu'il suffit de jeter le grain dessus : il vient de lui-même , & prend racine à un pied de profondeur. Lorsque , dans certains cas , on a recours à la charrue , les focs & les coutres ne sont que de bois , & produisent le même effet que s'ils étoient de fer. Au surplus , le sol de la Colchide est mauvais ; il n'y croît que

fort peu de riz , de froment & d'orge ; mais le gom y est très-commun. Les légumes n'y viennent qu'en petite quantité. Nous y vîmes un plus grand nombre d'especes de fruits , & à peu près toutes celles qui sont en France ; mais ils sont très-mal-sains : heureusement ils manquent de faveur ; ce qui prévient les excès qu'on pourroit en faire. Le raisin seulement parut d'un goût exquis. Le sol de la Colchide est des plus propres à la vigne ; elle pousse des sèps monstrueux en grosseur , & qui s'élevent jusqu'à la cime des plus hauts arbres. La vendange est toujours abondante , & le vin toujours bon. Il n'est guere possible d'en trouver de meilleur dans tout le reste de l'Asie ; & notre Bourgogne auroit peine à en approcher , si les Mingreliens avoient , pour le faire , l'industrie de nos vigneronns. Après avoir foulé le raisin dans des troncs d'arbres , qui leur servent de cuves , & qu'ils ont creusés à cet effet , ils versent la liqueur dans de grandes pitarres ou urnes de terre , qui sont enfouies dans leurs maisons ou à peu de distance. Chacun de ces vases est à peu près de la même grandeur qu'un de nos tonneaux ordinaires ; c'est-à-dire , qu'il contient environ trois cents pintes. Aussi-tôt que le

vase est plein , ils le bouchent avec un couvercle de bois , mettent beaucoup de terre par-dessus , & ils n'y reviennent que lorsqu'ils jugent à propos de puiser dans l'urne.

Ce pays produit plusieurs animaux domestiques : on y voit beaucoup de chevaux , un peu moins de bœufs ; mais les porcs y sont encore plus communs , & aussi bons qu'en Georgie. On y trouve du chevreau , mais il manque de goût. On souhaiteroit d'y voir un peu plus de volaille ; elle est excellente , mais assez rare. La venaison y est plus commune , & n'y est pas moins bonne. Les forêts sont peuplées de sangliers , de cerfs , de biches , de daims & de lievres : les perdrix , les phaisans , les cailles , les pigeons sauvages offrent des captures encore plus fréquentes , & plus faciles aux chasseurs Mingreliens. Les pigeons sauvages sont très-gros , & vivent de gland , qu'ils avalent , pour l'ordinaire , tout entier. On prend ces animaux avec des rêts ; & les phaisans , ainsi que les oiseaux de riviere , par le moyen du faucon & de l'épervier.

Il y a peu de pays aussi fertile en oiseaux de proie de toutes les especes , depuis le faucon jusqu'à l'aigle. C'est le

mont Caucaſe qui leur fert de berceau ; ainſi qu'à une infinité de bêtes féroces, tels que les tigres, les léopards, les lions, les loups, &c. Cés derniers ſur-tout y ſont en grand nombre. On y voit auſſi beaucoup de chacals, eſpece d'animal aſſez ſemblable au renard, mais plus gros, plus vorace, & infiniment plus dangereux. Il dévore les animaux plus foibles que lui, déterre les cadavres humains, & attaque juſqu'aux vivans. Il faut, pour l'empêcher de fouiller dans les ſoſſes, les couvrir de groſſes pierres. Cet animal paſſe pour être la hienne des anciens, qui avoit la même avidité à déterrer & dévorer les morts. Il eſt rare que les chacals marchent ſeuls ; ils vont ordinairement par bandes, & hurlent, en ſ'entre-répondant. Leur cri eſt perçant & âcre : ils le traînent comme un chat qui miaule, & imitent encore ces animaux dans l'art de former pluſieurs parties, les unes hautes, les autres baſſes ; eſpece de concert très-effrayant, quand il eſt formé par ces chacals.

Voilà, Madame, tout ce que je crois pouvoir vous dire touchant le local de la Mingrelie, & ſes productions naturelles. Venons à ſa conſtitution civile, & aux mœurs de ſes habitans. C'eſt preſque

abuser des termes , en parlant d'une nation aussi barbare. Ce peuple a cependant un souverain , & eut autrefois une religion ; mais il l'a entièrement perdue , quoiqu'il lui reste des prêtres (qui sont la dernière chose qui se perde) , & même un patriarche. Ceci a l'air d'une énigme , & n'en est peut-être pas une pour vous. Je la développerai cependant , après avoir parlé du prince de Mingrelie.

Ce prince est peu riche , & n'est rien moins qu'absolu. Les nobles Mingreliens lui rendent hommage ; mais ils jouissent de certains privilèges , à peu près semblables à ceux que s'arrogeoient les seigneurs François , il n'y a pas encore deux siècles. Leurs vassaux sont leurs esclaves ; & , ce que n'osoient pas faire les nobles François , ils les vendent comme tels aux Turs , ou à telle autre nation qui veut les acheter. Plus un gentilhomme Colchéen a de vassaux , plus il est riche , chaque payfan étant obligé de lui fournir , selon son pouvoir , tant de grain , de bétail , de vin & d'autres denrées , outre l'obligation où il est de le défrayer , un , deux , & même trois jours de l'année : il va de l'un chez l'autre , tant qu'elle dure , & est , en cela , imité par le prince ; avec cette différence , que le gentilhomme ne

peut manger que les payfans , & que le prince mange les payfans & la noblesse. Les visites qu'il fait ne peuvent être que ruineuses pour ceux à qui il les rend. Il mene avec lui toute sa maison , ses femmes , ses enfans , ses domestiques , & jusqu'aux ambassadeurs qui peuvent se trouver à sa cour. Il a peu de chevaux à sa suite , parce que son bagage est porté à pied , par des hommes & par des femmes. Cet usage paroît plus noble aux Mingrelis , que celui d'employer des chevaux.

C'est dans cette tournée annuelle , que le prince leve ses tributs , & juge les différends qui s'élevent entre ses sujets. Il reçoit les requêtes , chemin faisant , & les donne à son ministre qui les lit à haute voix. Aussi-tôt que la lecture est finie , le demandeur , le défendeur & ses adhérens jettent de grands cris , frappent la terre de leurs bâtons , & gémissent , pour émouvoir le prince , lui prodiguant les noms les plus flatteurs & les plus sacrés , tels que *mon seigneur* , *mon empereur* , *mon dieu* , &c. Chaque partie produit ses témoins. Le prince donne sa décision , qui est toujours définitive ; & tout cela se fait souvent sans qu'il se soit arrêté une minute. Le plus long délai ne s'étend que jusqu'au lieu où il doit passer la nuit &

l'affaire est jugée avant qu'il se couche. Qu'en dites-vous, Madame ? Cette méthode expéditive ne vaut-elle pas bien nos éternelles formalités, nos délais de l'ordonnance & contre l'ordonnance, nos dits, nos contredits, nos appointés à mettre, & ces tas d'inutilités, aussi barbares dans leurs dénominations, que pernicieuses dans leurs effets ?

Au surplus, cette maniere de juger n'a lieu qu'à l'égard des paysans. Les seigneurs décident eux-mêmes leurs différends par la force. Celui qui se croit lésé, fond d'abord à main armée sur les terres de son ennemi, pille & brûle ses maisons, arrache ses vignes, enleve ses bestiaux, maltraite ses sujets, &c. Il arrive souvent, que l'autre adversaire s'oppose à ses violences, & que l'un des deux reste sur la place. Quelquefois aussi le plus foible a recours au prince, qui mande l'accusé par une personne de considération, & accommode plutôt qu'il ne juge le différend : il n'y prendroit même aucune part, si les parties négligeoient de l'en instruire, & si, au moins, l'une des deux n'avoit recours à sa médiation.

Les querelles sont si fréquentes parmi les nobles Mingreliens, qu'ils vont toujours armés, & accompagnés d'autant de

gens qu'ils en peuvent entretenir. Eux & leur suite ne montent jamais à cheval, fans être armés de toutes pieces ; jamais ils ne se couchent que l'épée au côté.

Ce que j'appelle ici *une épée*, est un sabre droit : leurs autres armes sont l'arc, la fleche, la masse d'armes & le bouclier. Ils manient la lance & tirent de l'arc avec une adresse singuliere : ils tuent au vol, avec la fleche, les oiseaux les plus légers : ils usent moins fréquemment & moins habilement des armes à feu : à cela près, ils ont la réputation d'être aussi braves guerriers qu'insignes voleurs. Quiconque a voyagé dans leur pays, ne peut du moins leur refuser ce dernier titre.

Leurs guerres avec leurs voisins ne sont que des courses & des pillages. S'ils sont vainqueurs, ils poursuivent l'ennemi sans relâche, & dévastent ses terres, emmènent autant de captifs qu'il leur est possible, & se retirent avec la même impétuosité qu'ils ont commencé l'irruption. Ils n'est pas question parmi eux d'échange de prisonniers. Chaque parti vend ceux qu'il peut faire, & réclame rarement ceux qu'il a perdus. Tout chef, & même tout soldat, qui a fait un esclave, a sur lui pouvoir de vie & de mort. Leur usage est de les vendre plutôt que de les tuer. C'est

même ce genre de capture qu'ils envisagent le plus dans leurs courtes guerrières : aussi portent-ils toujours, à leur ceinture, une corde destinée à lier les vaincus, & lorsqu'ils n'ont pas d'ennemis à faire prisonniers, cette corde leur sert souvent à garroter leurs voisins & leurs compatriotes, qu'ils vendent comme esclaves & comme ennemis.

Les forces militaires de la Colchide sont peu considérables ; elles ne passent pas quatre mille hommes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'y a guère que trois cents piétons dans cette armée ; tout le reste est cavalerie. Il n'y faut chercher ni ordre ni discipline. Ces troupes ne sont point non plus divisées par régimens & par compagnies. Chaque seigneur, chaque gentilhomme se fait suivre au combat par ses vassaux. Ceux-ci se reglent sur tous ses mouvemens, avancent, reculent, poursuivent ou fuient avec lui : leur valeur dépend absolument de celle du chef.

Pour dire encore un mot du prince de Mingrelie, sa cour est assez nombreuse les jours de fêtes solennelles, & est, pour le moins, de cent gentilhommes les jours ordinaires : il a de plus trois cents officiers & domestiques. La maison de la princesse n'est que de cent personnes,

tant en hommes que femmes. Elle augmente à certains jours de l'année. On y voit alors presque un pareil nombre de dames de distinction , bien faites & bien vêtues, accroître & embellir sa cour. Le prince ne fait point battre monnoie ; & l'argent a peu de cours dans ses états. Tout le commerce s'y fait par échange ; & l'échange le plus ordinaire qui s'y pratique , est de troquer des créatures humaines contre certaines denrées. Tel Mingrelieu qui a besoin de quelque ustensile de ménage , donne , pour l'obtenir , son fils , sa fille , ou sa femme , & quelquefois celle de son voisin.

Je le répète, un peuple si sauvage , si féroce , conserve néanmoins certaines pratiques de dévotion ; pratiques , il est vrai , aussi contraires au véritable esprit du christianisme , qu'aux règles de la bienfaisance & du bon sens. Les Colchéens reçurent , dit-on , la foi catholique par l'organe de cette même esclave qui convertit aussi les Géorgiens. Cette révolution arriva sous le règne de Constantin. Cet empereur , charmé que d'autres souverains l'imitassent dans sa conversion , combla de bienfaits & de présens le prince qui régnoit alors sur la Mingrelie , & qui s'étoit fait chrétien. Les rites grecs furent long-tems en vigueur parmi ces peuples ;

mais les révolutions politiques, les guerres, le laps du tems, & sur-tout l'ignorance & le libertinage des prêtres, ont laissé éteindre ces lumieres primitives. La religion des Colchéens est devenue aussi défectueuse que leur gouvernement, aussi grossiere, aussi absurde que leurs autres usages.

Leur patriarche, qu'ils nomment *Catholicos*, a pour suffragans tous les évêques de Mingrelie. C'est proprement le pape de cette contrée. Son église métropolitaine est à Picciota, vers le pays des Abcas, autre nation encore plus féroce que les Mingreliens. Cette église porte le nom de *S. André*; & si on en croit la tradition de ces peuples, ce fut là que cet apôtre subit le martyre. On voit même encore, vis-à-vis du portail, une colonne de marbre, de laquelle on assure qu'il sortit un torrent d'eau bouillante, au moment du supplice qu'on fit éprouver à ce saint. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Colchéens ont pour cette colonne une vénération singuliere. A l'égard de l'église, elle est métropole de toute la Colchide. Chaque patriarche n'y va cependant qu'une fois en sa vie. Il est alors accompagné de tous les évêques: il y fait la sainte huile, qu'ils appellent *mi-*

142 LA MINGRELIE,
ronne, & qui fert pour les baptêmes &
pour quelques autres cérémonies reli-
gieuses. Cette huile devient si compacte,
au bout d'un certain nombre d'années,
qu'on la coupe au couteau, & qu'elle
ressemble à de vieil onguent.

L'occupation la plus ordinaire du *Catholico*s est de visiter son diocèse. Vous allez croire que ses visites ont pour objet d'édifier & de secourir les âmes qui lui sont confiées, de veiller sur le maintien de la discipline, de même que sur la conduite des évêques & des *papas* (c'est le nom qu'on donne, en Corchide comme en Grece, aux simples prêtres). Détrompez-vous : ce prélat n'a d'autre but que de vivre aux dépens de ses ouailles, & d'y faire vivre toute sa suite, composée au moins de deux cents personnes ; de sorte qu'au bout de l'année, il se trouve n'avoir pas mangé deux fois chez lui, & avoir ruiné tous ceux qu'il a honorés de ses visites. Chacun de ses vassaux est obligé de lui fournir une certaine quantité de pain, de vin, ou différentes sortes de denrées : c'est là son revenu fixe. Le casuel devient quelquefois plus considérable ; car ce patriarche ne confesse que pour une assez forte somme, ne dit pas de messe à moins de cent écus, & en

exige cinq cents pour sacrer un évêque. Il est vrai que son assiduité à la priere est très-grande; qu'il y consacre une partie de la nuit; qu'il fait abstinence en tout tems, ne boit point du tout de vin durant le carême, & jeûne très-austèrement pendant la semaine sainte: aussi passe-t-il pour être saint lui-même. A cela près, son ignorance ne le cede qu'à celle de ses évêques & de ses prêtres subalternes. Il fait à peine lire dans son bréviaire & dans son missel; &, à coup sûr, il n'entend ni l'un ni l'autre.

Les évêques sont encore plus ignares. Plusieurs d'entre eux apprennent une messe par cœur, faute de savoir lire; &, à l'exemple du *Catholicos*, ils ne la disent qu'après s'être bien fait payer. Comme lui aussi, ils sont maigre en tout tems, jeûnent le carême, ne mangent alors qu'une fois le jour, & sur le tard: ils n'usent même, tant qu'il dure, ni de vin ni de poisson; mais, hors de-là, ils ne font nulle difficulté de s'enivrer, en quoi ils sont très-punctuellement imités par leurs inférieurs.

Une chose en quoi ces derniers ne les imitent pas, c'est dans la magnificence des habits. Celui des évêques est très-somp-tueux; celui des prêtres, on ne peut pas

plus méprisable. Les prélats vont souvent à la guerre, & commandent leurs vassaux : ils vont encore plus souvent à la chasse, montés sur d'excellens chevaux, qui, pour l'ordinaire, ne leur ont coûté qu'une absolution.

A l'égard des *papas* ou prêtres Mingreliens, ils sont en très-grand nombre, & très-pauvres. Ils ne subsistent que des droits de leur prêtrise, & ces droits sont peu de chose. Ils sont obligés de cultiver leurs terres, & qui plus est, celles de leurs seigneurs. Ils suivent ceux-ci dans leurs voyages, les servent comme des esclaves, & sont traités de même. Le peuple n'a pas pour eux plus de considération que les nobles : il ne les respecte que quand ils disent la messe ou dans un cas de maladie. Alors on envoie chercher le *papas*, pour savoir si l'on guérira ou non. Celui-ci fait semblant de feuilleter un livre, & enfin déclare au malade, que telle ou telle image est irritée contre lui ; que, pour se la rendre propice, il faut lui faire un présent, faute de quoi, il pourra bien mourir. Les malades chargent quelquefois le *papas* de porter ce présent ; & pour l'ordinaire, il se donne la préférence sur l'image.

C'est quelque chose d'étonnant, que la
vénération

vénération & la crainte que ces sortes de figures inspirent aux Colchéens. Ce n'est point à l'objet que l'image représente, c'est à la figure matérielle, qu'ils adressent leurs vœux & leurs prières. Ils adorent les unes, parce qu'ils les croient bienfaitantes; les autres, parce qu'elles passent pour cruelles; c'est même à celles-ci qu'ils font le plus de présens. Ils n'en approchent qu'en tremblant, & après un grand nombre de prosternations & de signes de croix, après s'être violemment frappé la poitrine. La prière la plus ordinaire qu'un Mingrelien fait à ces effigies, est de veiller sur ses jours & de tuer ses ennemis. S'il arrive qu'il soit volé, il vient à elles, accompagné d'un *çapas*, & muni de deux petits pains & d'une bouteille de vin. Il s'adresse à l'image, & lui parle en ces termes: *Tu fais que j'ai été volé, & que je ne puis avoir le larron dans mes mains; je te prie donc, par ce présent que je te fais, de le tuer, de l'anéantir, & de lui faire comme je fais à ce bâton.* En prononçant ces derniers mots, il plante un bâton en terre devant l'image, & le frappe avec un maillet, jusqu'à ce qu'il soit enfoncé de manière qu'on ne l'apperçoive plus. Vous voyez que le pardon des injures est un précepte aussi peu connu de ces prétendus

chrétiens , que celui d'aimer leurs semblables. Ils prient très-ardemment pour la ruine & la mort de leurs ennemis. Peut-être desirez-vous savoir ce que devient le présent offert à l'image ? Le prêtre & le suppliant l'emportent , & vont entre eux le boire & le manger.

Les Mingreliens ont aussi un très-grand nombre de reliques , & plusieurs même qui passent pour très-précieuses , entre autres , un morceau de la vraie croix , une chemise qu'on dit être de la sainte Vierge , quelques poils de la barbe du Sauveur , &c. J'ai vu cette chemise ; elle est d'une toile tirant sur le jaune , & parsemée de fleurs brodées à l'aiguille. De pareils ornemens à une chemise , qu'on dit avoir été celle d'une vierge , marquent bien le peu de jugement de ces peuples.

Quoi qu'il en soit , les Mingreliens préfèrent leurs images à toutes ces reliques. Ils n'estiment que l'enveloppe de quelques-unes , c'est à-dire la châsse qui les renferme , parce que ces châsses , pour l'ordinaire , sont ornées d'or & d'argent. Il est vrai que quelques-unes de leurs statues sont de ce dernier métal , & que plus elles sont riches de matière , & chargées d'ornemens , plus ils les réverent.

Leurs églises sont plus ou moins dignes

de porter ce nom. Celles des évêques sont tenues très-proprement ; quelques-unes mêmes le sont avec magnificence : celles des *papas* sont horreur & pitié. L'étable de Bethléem ne pouvoit pas être plus mal-propre. D'ailleurs, les choses les plus nécessaires au culte & au sacrifice y manquent, ou sont indignes d'y figurer. Pour en juger, représentez-vous un autel fait en rond, porté sur un piédestal de pierre ; sur cet autel, des purificatoires sales & puans ; une tasse de bois au lieu de calice ; une petite planche, qui sert de patene ; de vieilles guenilles, qui tiennent lieu de nappe ; un encensoir de fer ; le reste des ornemens proportionné à ce détail : & vous aurez une idée assez juste de l'appareil avec lequel se célèbre, dans cette contrée, le plus auguste sacrifice de notre religion. Encore une fois, ceci ne regarde que les *papas* ; mais les *papas* sont les curés de toute la Mingrelie.

Il y a, outre les évêques & eux, des especes d'abbés qui vivent en prélats, & qui en ont presque les revenus : ils ont leurs églises particulières, & beaucoup mieux entretenues que celles des chétifs *papas*. Il y a aussi des moines de l'ordre de saint Basile, à qui on donne le nom de *beres*. Ils sont vêtus d'une étoffe de

laine noirâtre ; ils portent la barbe & les cheveux longs ; ils jeûnent & prient très-exactement , disent la messe quand on les paie bien , & bornent là toutes leurs fonctions & tous leurs devoirs. Le même pays fournit encore différentes fortes de religieuses , qui toutes sont vêtues de noir , portent le voile de même couleur , ne sont jamais gras , mais ont la liberté d'aller par-tout où elles veulent , & de quitter , quand il leur plaît , la vie monastique. Ces filles , par humilité , prennent des noms de religion ; l'une s'appelle *le baïai de l'entrée de la maison de Dieu* ; l'autre , *le torchon de la lampe* , &c.

Les prêtres de ce pays jouissent de certains privilèges , dont ils usent très-amplement : je parle de ceux du mariage. Les rites grecs leur permettent de se marier une fois en leur vie , sous condition qu'ils prendront une fille vierge ; mais ces bons *papas* épousent indifféremment fille ou femme , & se remarient autant de fois qu'ils deviennent veufs. Ils en sont quittes pour obtenir de l'évêque des dispenses qu'il leur fait payer le double , à mesure qu'elles se renouvellent.

La plupart de ces prêtres n'ont pas même été baptisés : leurs évêques sont très-souvent dans le même cas , & s'embar-

fassent fort peu si on baptise les enfans de leur diocese. De leur côté, les prêtres n'administrent le baptême qu'à ceux dont les parens peuvent les biens régaler après la cérémonie. Ainsi l'enfant d'un particulier qui n'a pas le moyen de tuer, ou un bœuf, ou un veau, ou un cochon, est réputé indigne d'être chrétien.

J'ai vu quelques-uns de ces *papas* dire la messe. Rien de plus indécent que la maniere dont ils s'en acquittent. Il seroit impossible de porter plus loin l'inattention. Lorsque plusieurs prêtres se rencontrent dans une église, comme il n'y a qu'un autel, ils y disent tous la messe en même tems; ou, pour mieux dire, ils n'en disent qu'une entre eux tous. Il leur est assez ordinaire de s'interrompre pour parler de choses indifférentes, & souvent même peu honnêtes. Il arrive aussi que, lorsqu'un prêtre trouve l'église fermée, il ne prend pas le tems de la faire ouvrir. Il dit sa messe sous le porche; il la dit même souvent dans des maisons particulieres, & plus souvent encore dans la cave. Ils consacrent, ou du moins prétendent consacrer toutes les fois qu'ils disent la messe. A l'égard du viatique destiné pour les malades, ils le préparent, pour toute l'année, le jour du jeudi saint; ensuite, faute

de mieux , ils le mettent dans une bourse de toile ou de peau , qui , pour l'ordinaire , est très-sale. Ils ont , en tout tems , & en tous lieux , cette bourse attachée à leur ceinture. Lorsqu'un malade leur fait demander le viatique , ils le lui portent , ou bien le lui envoient par la personne qui est venue les avertir , soit homme , soit femme , soit enfant. Ceux ou celles qui assistent le malade , écrasent avec leurs mains ce viatique , pour le mêler avec le vin , & le faire avaler au moribond ; ils le lui donnent ensuite , en priant l'image de ne pas le tuer. Mais peu de gens prennent ce viatique ; on se contente de le jeter dans une bouteille ou callebasse remplie de vin : on observe s'il va au fond ou s'il surnage. Ce dernier cas est , selon ces bonnes gens , un signe de guérison ; le premier est un signe de mort. La pâte de ce viatique est composée de farine , de vin & de sel ; ce qui contribue à le conserver toute l'année. Au bout de ce tems , s'il en reste dans la bourse , les prêtres le portent sur l'autel , & l'y laissent en proie aux souris , qui ne manquent jamais de le manger.

On n'enterre ici les morts qu'au bout de quarante jours ; les parens vivent pendant ce tems-là aux dépens de la succes-

tion ; tout ce qui reste du mobilier , est donné aux prêtres qui font les funérailles. Ainsi la mort d'un particulier entraîne toujours la ruine de la famille , comme parmi nous les enterremens , les scellés , les inventaires absorbent le bien de la veuve & de l'orphelin , qui n'ont pas même les quarante jours de nourriture prise , comme ici , sur la succession.

Tous ces détails , & quelques autres dont je n'ai pu m'instruire par moi-même , m'ont été faits & certifiés par les missionnaires de Mingrelie. Ce sont des théatins , fort honnêtes gens , & fort zélés pour la réforme de ces abus ; mais ils n'y travaillent que sourdement , & avec peu de succès. Rien de plus attaché que ces peuples à toutes ces pratiques ridicules. Ils sont persuadés que les devoirs essentiels du christianisme se réduisent à jeûner certains jours de l'année , à commencer , toutes les grandes fêtes , par manger une poule & s'enivrer , à faire de fréquentes signes de croix , de fréquentes prières aux images , & sur-tout à boire du vin & manger du cochon ; devoirs qu'ils observent très-scrupuleusement.

Je viens à leurs usages civils , parmi lesquels je comprends le mariage. Rien , pour ainsi dire , n'annonce qu'ils le regar-

dent comme un sacrement. Ils achètent leurs femmes , comme en Georgie , & , en général , ont pour maxime d'en épouser plusieurs. Quelquefois même la première sert de domestique aux autres ; souvent ils la renvoient chez ses parens ; & d'autres fois ils la vendent aux Turcs. Ils soutiennent que c'est une bonne œuvre , d'épouser plusieurs femmes & d'avoir plusieurs concubines , parce qu'il en résulte un plus grand nombre d'enfans , & , par conséquent , un plus grand profit pour le pere , celui-ci étant dans l'usage de les vendre comme esclaves à des étrangers.

Voici quelques-unes des cérémonies qui s'observent dans les mariages des nobles Mingreliens. Lorsqu'un d'entre eux est tombé d'accord , avec son futur beau-pere , du prix que celui-ci met à sa fille , le premier vend quelques-uns de ses vassaux , c'est-à-dire , un nombre suffisant pour compléter la somme. En attendant , il lui est libre d'aller , de tems en tems , voir son accordée ; & presque toujours la consommation du mariage en devance la cérémonie : elle est également précédée par des festins qui durent plusieurs jours , & même plusieurs nuits. Au surplus elle se fait indifféremment le jour

ou la nuit, dans la cave ou à la porte de l'église ; car l'usage de ce pays ne permet pas de marier personne dans l'église même. Il interdit de plus, en tout tems, l'entrée de l'église aux femmes, excepté à la princesse de Mingrelie : les autres personnes du sexe doivent rester sous le porche. Outre le ministre qui préside au mariage, il y a encore, comme dans la Grece, un parrein qui, tandis que le prêtre lit certaines prieres, est chargé de coudre les époux ensemble par leurs habits ; ensuite il prend deux couronnes faites de fleurs naturelles ou de soie, & les place alternativement sur la tête des deux époux, les changeant de l'un à l'autre, à mesure que le papas dit certaines oraisons. Lorsqu'elles sont finies, le parrein prend du pain, le rompt en plusieurs morceaux, met le premier dans la bouche de l'époux, le second dans celle de l'épouse, retourne jusqu'à trois fois de celui-ci à celle-là, & mange le septieme morceau ; après quoi, il leur donne à chacun, l'un après l'autre, trois fois du vin à boire dans une même coupe, & boit lui même ce qui reste. Ainsi se termine la cérémonie.

Le parrein contracte, dès ce moment, une alliance des plus étroites avec les

nouveaux mariés. C'est lui qui est chargé d'ajuster tous les différends qui surviennent entre eux : leur maison lui est ouverte comme la sienne propre ; & il peut avoir tous les tête-à-tête qu'il juge à propos avec la nouvelle épouse , sans que le mari s'en formalise : ils ne font pas d'ailleurs fort délicats sur l'article de la foi conjugale. Un Mingrelien qui surprend sa femme en flagrant délit , a droit de contraindre le galant à payer un cochon : c'est , pour l'ordinaire , la seule vengeance qu'il tire de cette injure ; & , ce qui ne vous surprendra pas moins , ce cochon se mange entre lui, son épouse & le galant.

Presque toutes ces femmes sont belles ; & toutes , jusqu'aux plus laides , sont engageantes. Celles-ci se fardent grossièrement tout le visage , sans en excepter le front , le nez & le menton : les vieilles les imitent. À l'égard de celles qui réunissent la jeunesse à la beauté , elles ne se peignent que les sourcils. Elles portent sur la tête un voile qui n'en couvre qu'une partie , le derrière & le dessus : le reste de leur coëffure ressemble à celle des femmes d'Europe , & leur habit à celui des Persanes. Celui des hommes , & même des plus distingués , ne consiste que dans une espèce de chemise & un caleçon ,

Les grands ont des ceintures de cuir, larges de quatre doigts, couvertes de plaques d'argent. Ils attachent à cette ceinture un couteau, une pierre propre à l'aiguifer, trois bourses de cuir, l'une remplie de sel, l'autre de poivre, la troisieme d'haleines, de fil & d'aiguilles: ils y attachent jusqu'à un fusil propre à faire du feu, & portent de plus une corde de plusieurs brasses, qui les entoure, & leur sert à attacher ce qu'ils enlèvent à leurs ennemis, ou qu'ils dérobent à leurs voisins. Ils se rasent le haut de la tête en forme de couronne, & couvrent cette large tonsure d'une calotte de feutre. L'hiver, ils portent, par-dessus cette calotte, un bonnet fourré; mais, pour ménager l'un & l'autre, ils les mettent dans leur poche lorsqu'il pleut, aimant mieux mouiller leur tête que leur coëffure.

Cette économie prend sa source dans leur pauvreté: celle des gens du peuple est si excessive, qu'ils vont presque nus. La plupart n'ont, pour se couvrir, qu'un méchant feutre qui ne descend que jusqu'aux genoux, & ne couvre qu'une partie du corps: ils passent la tête de laus, & le tournent à leur gré, & l'oppotent, selon le besoin, au vent ou à la pluie.

Leur chaussure consiste dans une semelle de peau de buffle, qui n'est point préparée. A cela près, ces sandales ressemblent à celles de nos capucins. On n'en peut pas dire autant de leur habit. Un capucin passeroit pour être vêtu somptueusement en Mingrelie.

J'ai eu occasion d'assister aux repas du prince & de la princesse. Toute leur suite, jusqu'à leurs palefreniers, mange avec eux : il n'y a d'autre distinction de rangs, que celle d'être placé plus haut ou plus bas. Ces sortes de festins ne sont pas splendides, même chez le souverain ; ils le sont moins encore chez les grands. Quelque peu de viande ou de poisson sec rôti, ou même des légumes, composent le plat du maître ; du gom tout simplement forme la portion des domestiques : c'est là du moins ce qui se pratique le plus souvent. Il est vrai que les jours de fêtes, ou lorsqu'on traite quelqu'un, on a de la venaison ; autrement on tue ou un porc, ou un bœuf, ou une vache. Il n'est pas question de ragoûts. On fait bouillir l'animal dans cette grande chaudière, où l'on met cuir le gom dont je vous ai parlé plus haut : on sert la viande demi-cuite, sans aucun assaisonnement. La meilleure partie reste toujours devant le

maître du logis, ainsi que le pain de froment, la volaille & le gibier. Il envoie une portion de toutes ces choses à ceux qu'il distingue le plus dans la compagnie. Deux hommes fervent à boire à la ronde, & n'en donnent pas moins qu'un demi-septier à chaque coup. Il seroit incivil de ne pas boire autant de fois que ces deux pages ont fait leur office; &, aux repas de cérémonie, ils le répètent jusqu'à ce que les principaux conviés soient absolument ivres. Alors ceux-ci dédaignent les coupes ordinaires; ils boivent dans les plats ou dans la cruche.

Dans ces fortes d'occasions, & même dans toutes les autres, la conversation, entre hommes, roule sur des combats; des vols, des assassinats, des enlevemens & des ventes d'esclaves: on parle aux dames d'autre chose, & toujours de choses assez peu honnêtes, ce qui paroît les amuser infiniment. Les mots les plus sales ne les font point rougir; & elles instruisent de bonne heure leurs enfans à les prononcer. A juger de ces femmes par leur extérieur, on ne les croit que douces, tendres, sensibles; mais au fond, presque toutes ressemblent à Médée, qui, comme vous le savez, étoit née dans le pays qu'elles habitent. Je ne vous cache-

ra pas que j'ai le plus grand desir de le quitter ; car on n'est point en sûreté de sa vie avec des peuples si barbares. Sans le secours des missionnaires, pour lesquels les nobles ont une sorte de considération, nous aurions été exposés à bien des périls. Ces mêmes religieux faciliteront notre départ pour l'Arménie, où nous ne tarderons pas à nous rendre.

Je suis, &c.

En Mingrelie, ce 30 décembre 1737.

LETTRE XIX.

L'ARMÉNIE.

C E nom, Madame, ne peut vous être inconnu ; il est souvent cité dans les histoires sacrées & profanes. On regarde l'Arménie comme le pays que peuplerent d'abord les personnes échappées au déluge. Il fut encore plus anciennement habité, s'il est vrai, comme le prétendent certains auteurs, que le paradis terrestre y étoit situé ; mais on a tant de fois placé & déplacé ce jardin merveilleux, qu'on ne peut rien statuer de solide à cet égard.

Quelques-uns prétendent qu'Aram, petit-fils de Noé, eut en partage l'Arménie, & lui donna son nom; d'autres cherchent à ce nom une étymologie différente. Quoi qu'il en soit, l'Arménie est, par elle-même, très digne d'être connue; elle a été le théâtre de grands événemens & de sanglantes batailles; elle a eu, à différentes reprises, ses rois particuliers; mais ils savoient mal défendre leurs états.

Nul conquérant n'attaqua cette contrée sans la soumettre. Haïcus fut le premier qui réduisit les Arméniens sous une forme de gouvernement; & leur puissance ne fit qu'augmenter sous ses successeurs, jusqu'au règne d'Aræus, surnommé le beau, qui fut vaincu par Sémiramis. Cette reine, que le crime venoit de placer sur le trône d'Assyrie, ayant entendu parler de la beauté de ce prince, lui envoya des ambassadeurs chargés de présents, pour le prier de se rendre à sa cour. Le souverain d'Arménie, qui aimoit sa femme, vit d'un œil indifférent les avances de Sémiramis. Elle lui offrit sa main & le trône d'Assyrie; mais l'amour de ses peuples, & le cœur de son épouse, étoient la seule ambition d'Aræus: il refusa la main & la couronne qu'on lui offroit. La reine outrée, rassembla une

armée formidable , vient fondre sur les états du prince d'Arménie : mais en combattant l'ennemi , elle donne les ordres les plus précis d'épargner l'amant dans le combat. La valeur du prince trompe les mesures qu'elle prend pour se le conserver ; il meurt à la tête de ses meilleures troupes. La reine , désespérée , employa jusqu'aux enchantemens pour le rendre à la vie , & lui fit élever un monument superbe , avec des caracteres qui exprimoient la passion la plus emportée.

L'Arménie , réduite sous la domination des Assyriens , n'a été , pendant long-tems , qu'une province de ce grand empire. Elle fut de nouveau gouvernée par des rois particuliers , jusqu'au regne d'Alexandre , qui s'en rendit maître. Durant la minorité d'Antiochus le Grand , plusieurs généraux firent révolter les provinces dont ils venoient d'obtenir le gouvernement. L'Arménie fut divisée en deux royaumes , appellés la grande & la petite Arménie. Le commencement du regne de Tygranes fut l'époque de la grandeur des Arméniens ; & la fin , le tems de leur décadence. Tour à tour soumis aux Parthes & aux Romains , quelquefois à l'une & à l'autre puissance en même tems , ils supporterent tous les

malheurs , & presque tout le poids des guerres dont ils étoient l'objet. Ces troubles durèrent jusqu'à la réduction de l'Arménie en province Romaine , par Trajan , sous l'empire de Marc-Aurele. Elle fait aujourd'hui partie de celui des Persans & des Turcs. Ces deux puissances combattirent long-tems pour la possession entière de ce pays , & finirent par le diviser entre elles. Il résulte de ce partage , que la haute Arménie , ou l'Arménie majeure , est une province de Perse , & l'Arménie mineure une province de Turquie.

C'est la première , que je vais parcourir dans cette lettre. L'Araxe la sépare de la Médie. Nous passâmes ce fleuve à Julfa-la-Vieille. C'étoit autrefois une ville considérable : ce n'est aujourd'hui qu'un amas de trente à quarante maisons ou cabanes. Rien de plus hideux que ce canton ; il n'offre pas un seul arbre , ni aucune autre sorte de verdure. L'ancienne ville , située sur la pente d'une montagne , s'étendoit sur les bords de l'Araxe , & y formoit un long amphithéâtre. Elle fut ruinée par Abas le Grand , roi de Perse , qui vouloit empêcher les Turcs de s'y fortifier.

À sept lieues de Julfa , on trouve Nacchivan. Cette seconde ville est moins ruinée que la première , & n'est cependant

que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. Certains auteurs assurent qu'on y comptoit jusqu'à quarante mille maisons. A peine en trouve-t-on deux mille aujourd'hui. Le milieu de la ville est ce qu'il y a de mieux bâti : il offre de grands bazars, plusieurs caravanferais, des bains & d'autres édifices publics ; mais la plupart sont plus utiles que magnifiques.

Si l'on en croit quelques auteurs Arméniens, Noé fut le fondateur de Nacchivan, & y établit sa demeure, après le déluge : ce ne peut être là qu'une conjecture. Celle qui porte à croire que Nacchivan est l'ancienne Artaxate, est fondée sur la vraisemblance, & sur une histoire qui se conserve dans le plus célèbre monastère de toute l'Arménie. Ce fut aussi Abas le Grand, qui ruina & dépeupla Nacchivan, après l'avoir conquise sur les Turcs. Il en usa ainsi, parce qu'il n'espéroit pas pouvoir la conserver.

De cette ville, qui est regardée comme la capitale d'une partie de la haute Arménie, on fait environ vingt-cinq lieues pour arriver à Irvan, autre capitale plus considérable que la première. Le pays, que l'on traverse, est rempli de villages ; il est en même tems très-fertile & assez bien cultivé : c'est là tout ce qu'on peut

en dire , excepté qu'on y trouve un assez grand nombre de couvens d'hommes & de femmes. Je vous parlerai ci-après des plus considérables ; mais entrons d'abord dans Irivan.

Cette ville est grande , mais sale , & moins peuplée que son étendue ne l'annonce. Ses jardins occupent la plus grande partie de son enceinte : ses principaux bâtimens sont l'évêché & l'église , nommée *Catovike* , bâtis l'un & l'autre sous les derniers rois d'Arménie ; la mosquée de Deuf-Sultan , nom de son fondateur ; quelques caravanserais : encore tous ces édifices ne sont-ils que d'un goût assez médiocre. La ville est située entre deux fleuves , l'un nommé *le Zenguy* ; l'autre , d'un nom Arménien , qui signifie *quarante fontaines*. On dit qu'il a un pareil nombre de sources ; mais son cours est peu étendu. La principale place d'Irivan est de forme carrée , très-vaste & entourée d'arbres. Elle sert aux exercices & aux divertissemens usités parmi cette nation ; tels que les carroufels , les courses , la lutte , le manège , &c. La forteresse est séparée de la ville , & en forme , pour ainsi dire , une autre. On y compte jusqu'à huit cents maisons , toutes habitées par des Persans naturels. Les Arméniens

n'y ont que des boutiques ; encore n'y peuvent-ils pas rester la nuit. Cette forteresse est défendue, d'un côté, par trois murailles de briques, & garnie de créneaux, mais sans régularité. Un épouvantable précipice, au fond duquel passe le fleuve Zenguy, la defend du côté opposé. C'est dans cette citadelle, & sur le bord de ce précipice, que se trouve le palais du gouverneur ; situation qui semble rappeler à cet officier les périls qui, dans tout empire, & sur-tout dans ceux de l'Asie, avoisinent toujours les grandes places.

Le fleuve Zenguy, dont je viens de vous parler, traverse une partie de l'Arménie, & tire sa source d'un lac situé à trois petites journées d'Irivan. Ce lac est très-profond, & a vingt-cinq lieues de circonférence. On le nomme, en langue persane, *le lac doux*, parce que son eau est très-douce. Il produit jusqu'à neuf especes de poissons. Au centre de ce lac, est une petite isle, & au milieu de cette isle, un monastere fondé depuis plus de six cents cinquante ans. Le prieur a titre d'Archevêque, & prend celui de patriarche : dignité que celui d'Arménie lui conteste ; mais lui-même refuse de reconnoître ce grand patriarche pour son supérieur.

Vous jugez bien que la capitale d'Arménie doit passer pour très-ancienne, au moins parmi les Arméniens. Noé l'habita même avant le déluge. Ce fut aussi, disent-ils, le paradis terrestre ; mais on peut comparer ces prétentions à la chimere de certaines grandes maisons parmi nous. Il pourroit même en être d'Irivan comme de ces familles très-modernes, qui cherchent à reculer leur origine. Nous n'aperçûmes dans cette ville aucune marque réelle d'antiquité. Je la crois moins ancienne qu'une partie des couvens épars dans ce canton de l'Arménie. Ils sont au nombre de ving-huit, parmi lesquels on en compte cinq de femmes. Les deux plus considérables sont Couer-Virab, nom arménien, qui signifie *église sur le puits* ; & Utch-Cliffie, c'est-à-dire, *les trois églises*. Le nom du premier dérive de ce que son église est bâtie sur un puits, où S. Grégoire fut, dit-on, jetté, comme autrefois Daniel dans la fosse des lions, & nourri miraculeusement comme ce prophete. Le second monastere est extrêmement révééré des Arméniens. Ils le nomment *Er-Miaçin*, c'est-à-dire, *la descente du Fils unique engendré*, parce que, disent-ils, Jesus-Christ y apparut, de la maniere la plus distincte, à S. Grégoire, qui fut & le fon-

dateur de cette église , & le premier patriarche d'Arménie. Ils ajoutent que le Fils de Dieu traça lui-même , avec un rayon de lumière , le dessein de cette église , qui n'offre cependant rien de merveilleux , ni dans son plan , ni dans sa structure. C'est un bâtiment des plus massifs & des moins éclairés. Tout en est de pierres de taille , jusqu'aux clochers , qui se terminent en fleches. L'intérieur de l'édifice ne renferme aucune sorte d'ornemens , soit en peinture , soit en sculpture. Nous n'y comptâmes qu'un seul autel , & trois chapelles. Cet autel est aussi de pierre , comme tout le reste ; mais ses accessoires me parurent assez riches. Ce qu'on nomme le trésor de cette église , pourroit servir de pendant au trésor de S. Denis en France. On y voit des croix & des calices d'or , des lampes & des chandeliers d'argent d'une grandeur prodigieuse , des châffes de même métal , &c. On y révere sur-tout un nombre extraordinaire de reliques , entre autres , une côte de S. Jacques , évêque de Jérusalem , un doigt de S. Pierre , deux doigts de S. Jean-Baptiste , & un bras de S. Grégoire , le même qui a fait construire cette église , le même qui passe pour avoir converti toute l'Arménie , & que , par cette

raison, les Arméniens ont furnommé l'*Illuminateur*.

On voit au milieu de cette église une grande pierre quarrée, au fujet de laquelle les Arméniens nous débiterent bien des faits merveilleux. Ils nous dirent qu'elle est placée à l'endroit même où Jéfus-Christ apparut à S. Grégoire leur apôtre. Ils ajoutèrent auffi qu'elle couvre un précipice dans lequel le Fils de Dieu, après avoir tracé le plan de cet édifice, précipita les démons qui rendoient leurs oracles dans les temples voisins. Ce n'est pas tout : ils prétendent que l'autel où Noé offrit un sacrifice, au fortir de l'arche, fut élevé au lieu même qu'occupe cette pierre mystérieuse.

Ce qui a fait donner à ce monastere le furnom de *Trois Eglises*, est le voisinage de deux chapelles situées à quelque distance de là, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche. La premiere est dédiée à sainte Carane, la seconde à sainte Repfine. Ce font deux vierges Romaines, qui, dit-on, s'enfuirent en Arménie durant la neuvieme persécution, & qui furent martyrisées au même lieu où ces églises ont été depuis construites ; mais elles font abandonnées depuis long-tems ; & ce n'est que par leurs ruines, qu'on s'apperçoit

qu'elles aient existé. A l'égard du monastere en question , c'est la demeure ordinaire du patriarche d'Arménie. Il ne lui est permis de s'en absenter , que pour des causes entièrement relatives à son ministère ; mais il n'observe pas toujours cette loi à la rigueur. Plus d'un exemple prouve que la résidence n'est pas plus agréable à ces prélats d'Asie , qu'à certains prélats de l'Europe.

Le patriarche d'Arménie a pour suffragans une vingtaine d'évêques, tirés, pour la plupart, d'entre les moines. Les évêques de cet ordre prêchent assis, & portent le bâton pastoral : c'est par-là qu'on les distingue des autres. Ils passent aussi pour être les grands docteurs des Arméniens ; ce qui ne veut pas dire beaucoup. Ces mêmes docteurs seroient fort ignorans, à côté des moins instruits de notre clergé. Au surplus, toutes les dignités ecclésiastiques sont mises à l'encan chez les Arméniens. Les évêques achètent leur office du patriarche, qui lui-même, comme je l'ai dit, achète le sien des mahométans.

Les prêtres séculiers de ce pays sont tous mariés, ou du moins peuvent se marier, comme les laïques. Il leur est seulement défendu de dire la messe durant les sept premiers jours de leur mariage, &
de

de voir leur femme plutôt que sept jours après l'avoir dite ; mais cette contrainte n'a lieu que pour une fois. Il est libre ensuite à ces prêtres d'en user comme bon leur semble.

Pour ce qui est des moines , ils gardent le célibat , comme parmi nous , & sont infiniment plus bornés dans leurs fonctions ecclésiastiques. Elles consistent uniquement à dire la messe : tout autre usage du sacerdoce leur est interdit. Leur noviciat est plus ou moins long. Quelques-uns ne reçoivent l'habit qu'au bout de huit ans d'épreuves ; méthode louable , & qui mériteroit de n'être pas concentrée dans un coin de l'Asie.

Aussi-tôt qu'un de ces religieux a pris l'habit monachal , on le séquestre pour quarante jours , dans un lieu où il ne parle à personne , où même la clarté du soleil lui est interdite. Il est , de plus , obligé de passer en jeûnes & en prières , tout le tems de cette retraite. Une abstinence de deux ans succede à cette quarantaine ; après quoi , il peut manger de la viande , & vivre en tout comme ses confreres. J'oubliois de vous dire qu'en leur donnant l'habit , on leur coupe les cheveux en forme de croix. Lorsque ces cheveux sont revenus , on les coupe de nouveau , mais

en forme de couronne , que ces moines ont soin de conserver , comme nos prêtres ont soin d'entretenir leur tonsure. Une chose singulière , c'est que cette couronne est commune à tous les Arméniens. Persuadés qu'elle a pour objet de retracer l'idée de la couronne d'épines , & que cette marque extérieure est une des plus essentielles à un chrétien , tous la portent , les laïques , comme les prêtres & les religieux.

Au reste , la religion de ces peuples ne consiste guere qu'en pratiques habituelles & de routine. On leur apprend , dès leur enfance , à faire le signe de la croix , à dire *Chisious* , à jeûner. C'est là tout ; & ils se figurent que c'en est assez. Tout autre point de doctrine , toute autre pratique de dévotion leur sont inconnus , excepté d'aller à l'église , lorsqu'ils sont à portée de le faire. Leurs jeûnes sont très-longes & très-fréquens ; ils emportent plus des trois quarts de l'année : ils sont d'ailleurs si rudes , qu'on n'imagine pas comment ces peuples peuvent y suffire. Jeûner en Arménie , c'est ne manger qu'au soleil couchant ; c'est s'abstenir de chair , de poisson , d'œufs , de beurre , de toute espece de laitage , & même de vin. Ce dernier article n'est pas toujours observé à la rigueur ; mais il est rare que les autres

soient enfreints : il est encore plus rare de voir un Arménien abjurer sa religion. Esclave des mahométans, vexée par ces maîtres impérieux, cette nation n'a jamais varié dans son culte : il est encore le même qu'il fut, il y a douze cents ans. On y lit, on y chante l'office dans la langue du pays; & lorsque la communion eucharistique a lieu, elle est générale entre le prêtre & le peuple, sans en excepter les enfans même : tous mangent du pain consacré, & boivent dans le même calice.

Parmi les articles qui distinguent la religion Arménienne d'avec la nôtre, on compte la différence du pain, & le mélange du vin & de l'eau dans la consécration : les Arméniens y emploient du vin pur & du pain ordinaire. Un autre point de différence, infiniment plus grave, a pour objet l'incarnation du Verbe. Ils soutiennent qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ : ils soutiennent encore, touchant la troisième personne de la Trinité, que le Saint-Esprit procède, non du Père & du Fils, mais du Père par le Fils. Au reste, il y a bien peu de leurs docteurs qui soient aujourd'hui capables, je ne dis pas de discuter, mais même d'entendre cette doctrine. Ils suivent tacitement les opinions de leurs ancêtres, & s'en écartent d'au-

tant moins, qu'ils ne cherchent jamais à les approfondir. Il est difficile de démontrer la fausseté d'une opinion à des hommes qui ne veulent ni se la laisser expliquer, ni l'entendre combattre.

J'oubliois de vous parler des revenus du clergé Arménien ; ils sont très-considérables ; & ce qui contribue à les rendre tels, le croiriez-vous ? c'est la vente des saintes huiles. On ne peut nombrer toutes les vertus spirituelles que leur attribuent les chrétiens de ce canton. Aucune maladie de l'ame, selon eux, n'y peut résister. D'après cette idée, que le clergé a soin d'entretenir, le débit de cette marchandise sacrée est immense. Le patriarche la vend aux évêques, ceux-ci aux prêtres, & ces derniers au peuple.

J'ai dit que l'Arménie renfermoit un assez grand nombre de couvens d'hommes. Tous ces moines suivent la regle de S. Basile, dont les successeurs ont moins prospéré en Asie que ceux de S. Bernard en Europe, Il s'en faut de beaucoup que les richesses des premiers égalent celles des seconds. A cela près, les mahométans les laissent libres dans leurs fonctions, & même dans la jouissance de ce qu'ils possèdent.

Il est également libre à tous les chrétiens de ce pays, d'exercer publiquement leur religion. Les musulmans, occupés

de leurs fréquentes ablutions & de leurs nombreuses prieres, laissent paisiblement les Arméniens se consumer par leurs macérations & leurs jeûnes continuels. Si on en excepte la Trape, il n'y a presque aucune de nos sociétés religieuses, qui puisse faire assaut de pénitence avec un Arménien qui observe toutes les pratiques dévotieuses de sa secte.

Un des principaux pèlerinages de cette nation, est un couvent qu'elle nomme dans sa langue *le monastere des apôtres*. Il est situé au pied de la montagne où l'on prétend que l'arche de Noé s'arrêta. Les Arméniens croient que ce patriarche fit, au lieu même où est situé ce couvent, sa première demeure & ses premiers sacrifices après le déluge. Ils ajoutent qu'on y a trouvé les corps de S. André & de S. Mathieu; que le crâne de cet évangéliste est dans l'église du monastere. C'est ce que je n'ai pas été à portée de vérifier; mais il est certain que la dévotion de ces peuples pour ce séjour est extrême; c'est leur terre sainte.

A l'égard du mont voisin, les Arméniens & les Persans le nomment communément *Macis*. Les premiers dérivent ce nom de *Mas* ou *Mesech*, fils d'Aram, de qui ils prétendent être issus. Les seconds

le nomment encore dans leur langue ; tantôt *Coub-Roub* , c'est-à-dire , *Mont-Noé* , tantôt *Sahat-Toppus* , c'est-à-dire , *Heureuse Butte*. C'est en faisant allusion à l'avantage qu'eut cette montagne de recevoir l'arche qui portoit le second pere du genre humain & toute sa famille. Les Arméniens prétendent que cet antique & célèbre vaisseau est encore sur la pointe de ce mont : ils ajoutent que Dieu en a interdit l'accès aux hommes ; & , en effet , il seroit difficile qu'aucun homme parvint jusques-là : il suffiroit des seuls obstacles naturels , pour l'en empêcher ; & vraisemblablement il n'en existe pas d'autres. Ce mont est perpétuellement couvert de neiges qui ne fondent jamais , & dont une partie est peut-être aussi ancienne que l'année qui suivit celle du déluge même ; car il n'est pas douteux que les eaux n'aient alors fondu celles qui existoient depuis la création. Au surplus , l'écriture ne donne à cette montagne aucun nom particulier ; elle dit simplement , que l'arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat ; & il paroît qu'on s'accorde assez généralement à dire qu'Ararat n'est autre chose que l'Arménie.

Si on en croit quelques auteurs , entre autres , l'historien Jofephe , on monroit , de leur tems , les restes de l'arche ; & on prenoit comme un préservatif salutaire la

poudre dont elle étoit enduite. Ce fait contredit l'opinion des Arméniens, qui prétendent même l'étayer d'un miracle. Ils difent qu'un moine d'Ex-Mazin, nommé *Jacques*, & qui fut depuis évêque de Nifibe, réfolut de parvenir jufqu'au fommet de la montagne dont ils s'agit, ou de périr dans ce hardi deffein. Il arriva, non fans peine, jufqu'au milieu du mont : il crut même pouvoir paffer outre; mais, chaque matin il fe retrouvoit au même endroit d'où il étoit parti la veille. Enfin Dieu, touché de fa perfévérance, lui envoya, par un ange, une piece de l'arche, en lui ordonnant de renoncer à une entreprife qui étoit contraire à fa volonté, &, par conféquent, au-deffus des forces humaines. Pour moi, je fuis perfuadé qu'un ange eft fort peu néceffaire pour empêcher les hommes trop curieux d'arriver au fommet de cette affreufe montagne, & que, pour qu'ils y arrivaffent, il faudroit que lui-même les y transportât.

L'Arménie eft un pays fertile, &, en général, très-agréable. On y respire un air fort fain, quoiqu'un peu épais. L'hiver y eft long & rude. Les neiges fur-tout y font fréquentes & confidérables : toutes les plaines en font alors couvertes. Il arrive auffi que les rayons du foleil, dar-

dant tout le jour sur cette neige, éblouissent les voyageurs, & leur causent aux yeux une ardeur cuisante, qui les affoiblit. Pour s'en garantir, les gens du pays ont recours à un expédient qui au moins diminue le mal : c'est de mettre devant les yeux un mouchoir de soie verte ou noire. Un autre inconvénient très-grave, est que quand deux voyageurs se rencontrent, il faut disputer à qui entrera dans la neige, le sentier étant trop étroit pour que deux chevaux puissent y passer de front. Si la partie est égale, on en vient aux mains; autrement, c'est le plus foible, ou le moins courageux, qui livre passage à l'autre.

La rigueur de l'hiver, dans cette contrée, oblige les payfans d'enterrer leurs vignes, aussi-tôt qu'il commence : ils ne les déterrent qu'au printems. Vous savez que Noé fut le premier qui cultiva cette plante. La tradition des Arméniens porte que ce fut chez eux que ce patriarche fit cet heureux essai : ils en montrent même la place à une petite lieue d'Irivan. Si cela est, Noé dut s'applaudir de sa tentative. Le vin qui croît dans ce canton est excellent. On en peut dire à peu près autant de tout le terroir d'Arménie. Il produit abondamment tous les fruits, toutes les denrées nécessaires à la subsistance & à l'entretien de ses habitans. Une meilleure

culture pourroit le rendre encore plus fertile ; ce qui n'empêche pas que les vivres ne se vendent au plus bas prix. Le gibier & le poisson n'y font guere plus rares que les fruits de la terre. On vante , chez toutes les nations voisines, les truites & les carpes du lac d'Irivan. On voit de ces carpes qui ont jusqu'à trois pieds de longueur. En un mot , l'Arménie est un des meilleurs cantons de l'Asie , cette contrée , autrefois si abondante & aujourd'hui si dévastée , du moins dans la partie qu'on assure avoir été le berceau du genre humain. Sa misere actuelle semble démentir sa splendeur ancienne. Disons mieux : son état de vétusté devient la preuve de cette antique splendeur. On peut comparer le climat Asiaticque à un vieillard dont on admiroit autrefois la force , & que l'âge a rendu extrêmement débile. Une postérité nombreuse l'environne ; mais il est le plus foible de tous ceux qui tiennent de lui la naissance.

L'ancien pays des Medes , où nous ne tarderons pas d'arriver , n'est pas dans un état plus florissant , si l'on en croit notre Georgien ; mais je vas bientôt être à portée de vous en rendre compte par moi-même. Je suis , &c.

A Irivan, ce 19 février 1738.

H. V.

L E T T R E X X.

L A M É D I E.

Nous voici, Madame, arrivés à Tauris, qui fait partie de l'ancien royaume des Medes : on assure même qu'elle en fut dès-lors la capitale. Tauris n'est, dit-on, autre chose que la fameuse Ecbatane, bâtie par Déjocès. Vous vous rappelez, sans doute, l'histoire de ce prince qui, du rang de simple particulier, s'éleva sur le trône. Cet exemple n'est point rare ; mais ce qui l'est davantage, c'est que Déjocès ne devint roi, que parce qu'il s'étoit acquis la réputation d'homme juste ; choix bien remarquable dans un peuple aussi féroce, aussi indiscipliné que l'étoient alors les Medes. Les malheurs attachés à l'anarchie, leur firent connoître le besoin qu'ils avoient d'un chef ; & celui qu'ils choisirent, remplit leur attente. Il leur donna des loix, & , qui plus est, des mœurs. L'histoire nous a transmis une partie des révolutions qu'éprouva depuis ce royaume. Il est enfin redevenu province de celui de Perse, comme il l'étoit sous les successeurs de Cyrus.

Tauris elle même a effuyé bien des vicissitudes. Fondée, ou du moins rebâtie par la femme du célèbre Aaron Réchild, calif de Bagdat, elle fut presqu'entièrement abattue par un tremblement de terre. Ayant été relevée avec plus d'étendue & de magnificence, un autre tremblement de terre, plus violent que le premier, la ruina toute entiere en une nuit. Un célèbre astrologue avoit, dit-on, prédit ce désastre, & n'avoit pas été écouté. Plus de quarante mille hommes, qui n'avoient pas voulu se retirer à la campagne, furent accablés sous les ruines de leurs maisons. Tauris fut rebâtie une troisieme fois. Le même astrologue prédit que cette ville n'auroit désormais à craindre nuls tremblemens de terre, mais qu'elle étoit menacée de grands débordemens d'eaux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'événement a encore justifié cette prédiction. L'astrologue auroit dû ajouter que Tauris risquoit aussi d'être bien des fois prise, reprise & saccagée. Aucune autre ville n'a été plus sujette à ces fortes d'événemens. Sélim, empereur des Turcs, la subjugna. A peine se fut-il retiré, que les Taurisicns égorgerent la garnison Ottomane. Le successeur de Sélim reprit cette ville puissante, y fit cons-

truire une citadelle qu'il munit de plus de trois cents pieces de canon , & d'une garnison de quatre mille hommes ; ce qui n'empêcha pas un second soulèvement , aussi efficace que le premier. Nouveau siège de Tauris sous le regne du même empereur (Soliman II) & par le même général qui l'avoit fournie quelques années auparavant. Il prit la ville d'assaut, la livra aux flammes, au pillage & à toutes les horreurs qu'un vainqueur féroce & irrité peut se permettre. Il y laissa une garnison de dix mille hommes , en se retirant ; mais ces dix mille hommes furent encore passés au fil de l'épée. Osman , grand-visir d'Amurat , vint pour tirer vengeance de cette nouvelle révolte. La ville fut reprise & raccagée une quatrième fois. Ensuite les Turcs la fortifierent plus qu'elle ne l'avoit encore été. Malgré toutes leurs précautions , Abas le Grand , roi de Perse , les en chassa. Depuis ce tems , Tauris est restée au pouvoir des rois de Perse. Une chose qui mérite d'être observée, c'est que jusqu'à lors (c'étoit au commencement du siècle passé) les troupes Persanes n'avoient fait à la guerre aucun usage des armes à feu. Il n'y eut même qu'un seul régiment à qui Abas en eût fait prendre ; mais ayant vu l'effet

qu'elles avoient produit , il rendit cet usage presque universel dans ses armées.

La ville de Tauris est située au bas d'une montagne , qu'on croit être le mont Oronte , fort souvent cité dans les auteurs anciens. Un petit fleuve , nommé *Spingtcha* , passe au travers de cette ville ; un autre , plus considérable que n'est la Seine à Paris , la côtoie au septentrion. L'eau en est salée durant six mois de l'année. C'est qu'alors il est grossi par des torrens qui , avant que de s'y jeter , passent sur des terres couvertes de sel. Tauris renferme quinze mille maisons , & un pareil nombre de boutiques ; ce qui forme deux genres de bâtimens séparés. Les boutiques sont placées au centre de la ville , dans des rues voûtées , très-longues , très-larges , & de quarante à cinquante pieds de hauteur. Ces lieux , qu'on nomme *bazars* ou *marchés* , sont éclairés par des dômes , & remplis d'une infinité de marchandises. Leur forme intérieure , jointe au peuple nombreux qui les fréquente , offre un coup-d'œil des plus frappans. A l'égard des maisons , elles occupent le contour & l'extérieur de cette vaste cité , la seconde de la Perse en richesse , en grandeur & en nombre d'ha-

bitans. On y compte jusqu'à trois cents caravanferais ; & chacun d'eux peut contenir trois cents personnes. Ces caravanferais , qui devoient servir d'hôtelleries aux étrangers , ne leur servent que d'asy'e ; car ceux-ci sont obligés de fournir eux-mêmes à leurs autres betoins. En revanche , il y a trois hôpitaux , dans lesquels on donne à manger *gratis* , deux fois le jour , à tous ceux qui se présentent ; mais on y donne rarement à coucher. Je n'ai vu , à Tauris , que peu de maisons ou de palais magnifiques. J'y ai vu , au contraire , beaucoup de belles mosquées , une , entre autres , dont tout le dedan & une partie de l'extérieur est doré : elle a été bâtie par un roi de Perse , qui se faisoit nommer *Géoncha* , ou *le roi du monde*. De très-petits princes Orientaux se font plus d'une fois arrogé ce titre fastueux. La mosquée , qu'on nomme *celles des deux Tours* , n'est remarquable que par ces tours mêmes : elles sont d'une architecture singulière , en ce que la tour supérieure a beaucoup plus d'étendue & d'amètre que celle qui lui sert de base. Le nombre total des mosquées de Tauris est de deux cents cinquante. On voit , au bout , & à l'occi-

dent de la ville, un très-joli hermitage, que les Persans nomment *les yeux d'Ali*. Cet Ali, gendre de Mahomet, étoit, disent les sectateurs, le plus bel homme qu'il y ait jamais eu. C'est par cette raison que, lorsqu'ils veulent signifier une fort belle chose, ils l'appellent *les yeux d'Ali*.

Vous ne doutez pas que les ruines ne soient fréquentes, dans une ville qui a efflué tant de sièges & tant de révolutions. Il y a peu de rochers & de pointes de montagnes voisines de Tauris, où l'on ne remarque des restes de fort ou d'autres édifices. Le palais des derniers rois de Perse étoit situé au midi de la ville. Celui où logeoit le célèbre Cotroès, étoit placé à l'orient. Les Arméniens disent que ce fut dans ce château, que ce prince mit en garde les dépouilles sacrées qu'il avoit emportées de Jérusalem, parmi lesquelles se trouvoit la vraie croix.

Une chose qui m'a le plus frappé, est l'étendue de la place d'armes de Tauris; elle pourroit contenir plus de trente mille hommes rangés en bataille: elle est aussi des plus fréquentées, sur-tout les foirs. C'est le tems où le menu peuple vient y jouir de différens spectacles, tels que les

fours d'adresse & les bouffonneries des saltinbanques, les combats de taureaux & de belliers, les danses de loups. Ce dernier passe-tems est un des plus agréables pour les spectateurs dont nous parlons. Ils ont aussi des lutteurs, & , qui plus est, des acteurs qui récitent certains morceaux de poésie. Tels furent les premiers essais dramatiques chez les Grecs, & même parmi nous; mais je doute que Tauris produisît jamais un Sophocle ou un Corneille.

On peut évaluer le nombre des habitans de Tauris à trois ou quatre cents mille, entre lesquels il se trouve beaucoup d'étrangers. C'est une ville des plus commerçantes de l'Asie, & une de celles où l'industrie est le plus en vigueur. Elle est remplie de métier en coton, en soie & en or. On y emploie, par année, jusqu'à six mille balles de soie; & on y fabrique les plus beaux turbans de toute la Perse. Un autre avantage, non moins réel, c'est l'abondance des choses nécessaires à la vie, & même au luxe. Le pain, le vin, la viande, le gibier, le poisson, la volaille, &c, s'y donnent à vil prix. Je dois observer, à ce sujet, que les Persans font très-peu de cas du gibier, qui,

par cette raison , devient la pâture du peuple. Un aigle s'y donne quelquefois pour cinq sols : un daim n'y est vendu un peu plus cher , que parce qu'il pèse davantage. Il croît jusqu'à soixante fortes de raisins aux environs de cette ville.

Ces mêmes environs offrent encore de vastes carrieres de marbre blanc , une mine de sel & une mine d'or. On y trouve aussi une grande quantité d'eaux minérales , les unes froides , les autres chaudes. Parmi les carrieres de marbre que je viens de citer , il y en a une qui produit un marbre transparent , qui se forme , dit-on , de l'eau congelée d'une fontaine minérale.

L'air qu'on respire à Tauris est extraordinairement sec , mais fort sain : le froid y est plus vif , & y dure plus long-tems qu'en beaucoup d'autres endroits de la Médie. C'est que la ville est exposée au nord , & dominée par des montagnes , qui , durant neuf mois de l'année , sont couvertes de neiges. On y voit des nuages en toutes les saisons ; mais il y pleut rarement pendant l'été.

A dix lieues de Tauris , en avançant vers l'Arménie , on trouve Marant , ville composée d'environ deux mille cinq cens

maisons , & presque d'un pareil nombre de jardins , ce qui fait plus que doubler son étendue. Cette ville est assez belle , sans rien offrir de remarquable , si vous en exceptez une tradition Arménienne , qui porte que Marant fut le lieu de la sépulture de Noé. Le principal indice qu'on en cite , est que le nom de *Marant* dérive d'un verbe arménien , qui veut dire *enterrer*. Je ne vous donne cette preuve que pour ce qu'elle vaut. Il m'est plus facile de vous assurer que lorsque le tems est serein , on voit , sans quitter Marant , la montagne où l'on dit que s'arrêta l'arche qui sauva du déluge ce patriarche & toute sa famille.

Marant est située au bout d'une plaine qui peut avoir cinq lieues de long sur une de large , & traversée par un petit fleuve , dont on a tiré plusieurs ruisseaux , pour arroser des terres & des jardins. Les fruits de ces jardins sont les meilleurs , & cette plaine la plus riante & la plus fertile de toute la Médie. On y trouve jusqu'à de la cochenille , production rare & précieuse. Il est vrai qu'on ne la rencontre pas ici en abondance , & qu'on ne peut la recueillir que durant huit jours de l'été , lorsque le soleil est au signe du lion. Les

gens du pays affurent qu'avant ce tems , elle n'est pas en maturité , & que plus tard elle y est trop. Le ver d'où on la tire , disparoît , après avoir percé la feuille sur laquelle il est né & s'est accru.

Le pays est très-rude à traverser , pour arriver jusqu'à l'Araxe , fleuve célèbre , qui sépare la Médie d'avec l'Arménie. Il prend sa source dans la montagne d'Ararat ; de là il se rend dans la mer Caspienne. Ce fleuve est si rapide & si furieux , surtout dans certains tems de l'année , qu'aucune digue n'y peut résister.

La Médie moderne , cet ancien royaume , ne fait pas même aujourd'hui une province entière. Elle est enclavée dans celle d'Azerbayan , qui en renferme encore d'autres , nommément celle d'Assyrie. Le nom d'*Azerbayan* signifie , en langue persanne , *lieu de feu* ou *pays de feu*. On nomme ainsi , dit-on , cette province , parce que le plus célèbre temple du feu y fut autrefois bâti. Vous savez que Zoroastre introduisit parmi ses sectateurs , le culte de cet élément , qu'il disoit être la divinité même. Ce culte , un des plus anciens dont l'idée soit venue jusqu'à nous , existe encore chez les Guebres de la province d'Azerbayan : ils montrent

le lieu où étoit bâti le temple dont il s'agit. Ce temple ne subsiste plus ; mais , si on en croit les Guebres , le feu sacré occupe toujours la même place. Ils disent que ceux que la dévotion y conduit , le voient sortir de terre , en forme de flamme. Ils ajoutent même qu'en creusant cette terre , & en y plaçant une marmite , on voit à l'instant bouillir ou cuire ce qu'elle renferme. Je n'ai point vérifié ce prétendu prodige.

Le gouvernement de la province de Tauris , ou d'Azerbayan , est le premier du royaume de Perse. Il y a peu de différence entre la cour de ces sortes de gouverneurs & celle du roi même. Ce prince leur envoie , pour l'ordinaire , ses ordres par un *Coulomcha* , officier , dont le nom signifie *esclave du roi*. Ce n'est pas que ceux qui portent ce nom , soient réellement esclaves : ils ont à la cour de Perse à peu près le même emploi , que les gentilhommes ordinaires ont à celle de France. Ils sont presque tous enfans de qualité , & entrent quelquefois au service de la cour dès l'âge de cinq ans. Leurs appointemens sont assez modiques , ils augmentent , à proportion de la bienveillance que le roi leur porte ; & cet

accroissement n'est jamais à la charge du prince. Veut-il faire entrer dans la bourse d'un *Coulomcha*, dix, quinze, & jusqu'à vingt mille livres de notre monnoie ? il envoie ce noble courier porter des ordres à quelque riche gouverneur. Celui-ci est obligé d'habiller le *Coulomcha* dès l'instant de son arrivée, de le bien traiter, de le divertir durant tout le tems de son séjour, & de lui faire un présent considérable à son départ.

Le Sophi a quelquefois recours au même expédient pour satisfaire les artistes & même les ouvriers qui travaillent pour lui. Il les envoie porter quelque nouvelle favorable à un seigneur de sa cour ; & le présent que ce dernier est obligé de leur faire, acquitte la dette.

Il y a une autre espece de couriers à l'usage des gouverneurs de province. Ceux-là sont chargés des ordres les plus pressans, & voyagent toujours en poste, ou du moins, en courant à pied, lorsqu'ils ne trouvent pas de chevaux à leur disposition ; car il n'y a point de postes établies dans tout l'orient. Ces sortes de couriers Persans ont le droit de démonter les voyageurs qu'ils rencontrent. Alors il faut que ceux-ci courent après leurs chevaux, ou y fassent courir jusqu'à la

premier traite ; car il est défendu à ces couriers d'en faire plus d'une sur le même cheval. On peut, au moyen de quelque argent, ou d'une résistance vigoureuse, éviter d'être démonté ; mais il est rare que cette résistance ait lieu : le plus sûr est d'ouvrir sa bourse, ou de mettre pied à terre.

Ce récit ne vous donne pas, sans doute, une haute idée de la police de cet état ; elle est, en effet, bien inférieure à celle qui regne en France. On ne connoît bien tous nos avantages, à cet égard, qu'après avoir parcouru l'Asie, l'Afrique, & même une partie de l'Europe. Le plus sûr moyen de fermer la bouche aux frondeurs, seroit de les contraindre à voyager. S'ils ne revenoient pas meilleurs patriotes, ils seroient du moins des critiques plus circonspects.

Dans ce moment, on vient m'avertir qu'à deux pas de la maison où je suis, on voit passer le cortège d'une jeune mariée, que ses parens conduisent dans la maison de son nouvel époux. Je quitte la plume, que je reprendrai dans l'instant . . .

La jeune dame qui vient de passer avec son cortège, est la fille d'un riche négociant de cette ville, qui épouse un

officier du gouverneur. Je ne puis vous dire si elle est jolie ; car son voile ne laissoit rien voir , ni de ses traits , ni de sa taille. Elle étoit montée sur un cheval , & conduite à la lueur des flambeaux. C'est vous dire qu'il est nuit actuellement ; mais le sommeil ne me gagne point encore ; & comme il est ici question d'une cérémonie de mariage , je vous dirai ce qui se pratique à ce sujet chez les Medes , & même chez les Persans ; car ces deux peuples , soumis à la même religion & au même prince , ont , à cet égard , à peu près les mêmes usages. Ils regardent le mariage comme une obligation indispensable pour tout vrai fidele , & le célibat comme l'abus le plus contraire au vœu de la nature. Ils en alleguent , pour preuve , un passage du livre de leur prophete , qui assure *qu'au jour du jugement, la terre sur laquelle un homme vivant dans le célibat a coutume de se coucher, s'élèvera contre lui, & lui dira: quel crime avois-je commis, pour qu'un homme ennemi de la nature m'ait foulé, moi qui travaillois incessamment à la génération & à la production des êtres.* Ces idées sont tellement enracinées dans l'esprit des musulmans , qu'ils ne peuvent comprendre que les chrétiens regardent la chasteté comme une vertu , & qu'il y ait parmi eux des gens qui s'en ;

gagent par état à observer la continence. Il est vrai, disent-ils, que, depuis Jesus-Christ jusqu'à Mahomet, le célibat étoit permis, parce que l'auteur de la religion chrétienne avoit été lui-même célibataire, & étoit né d'une vierge ; mais, continuent-ils, depuis l'avènement d'un législateur nouveau & l'établissement d'un autre culte, Dieu ne veut plus être servi par la continence : tout homme se trouve obligé de pratiquer l'acte du mariage.

Les mahométans, successeurs d'Ali, en connoissent de trois sortes, tous également autorisés par leur religion & leurs loix civiles. On peut chez eux, ou épouser une femme, ou l'acheter comme esclave ; ou simplement la prendre à louage pour tant d'années & à tant par an. Il est vrai qu'on ne reconnoit pour légitimes, que celles qu'on a épousées dans toutes les regles ; & la loi permet d'en avoir quatre : mais il est rare qu'un Persan use de cette permission, tant par des raisons d'économie, les mariages étant très-dispendieux en Perse, que pour prévenir les querelles toujours inévitables entre plusieurs femmes qui ont les mêmes droits sur un mari, la même autorité dans sa maison. Il leur paroît plus commode & sans doute plus agréable, de louer ou
d'acheter

d'acheter autant d'autres femmes qu'ils en ont envie. La loi déclare légitimes les enfans qui proviennent de ces mariages ; de sorte que si l'esclave met un fils au monde avant l'épouse de son maître, celle-ci, fût-elle née princesse, le fils de l'esclave devient l'aîné de la famille, & jouit de tous les droits attachés à ce titre. La raison de cet usage, c'est qu'en Perse, la noblesse & la qualité dérivent absolument du pere ; la condition de la mere n'y influe à aucun égard.

Il n'y a d'ailleurs, dans ce pays, que les gens de qualité & ceux qui jouissent d'une fortune honnête, qui prennent une épouse légitime. Les mariages y sont par procureur, l'usage ne permettant pas aux femmes de se laisser voir aux hommes. Un pere n'assiste jamais au contrat de sa fille : il va seulement à la rencontre de son gendre futur, l'embrasse, le conduit dans le lieu de sa maison, où les parens des deux parties sont assemblés, après quoi il se retire. C'est, dit-on, pour laisser le futur époux en pleine liberté : les autres parens n'assistent point non plus à la facture du contrat. Le prétendu est seul avec les procureurs & le prêtre qui est chargé de dresser cet acte. Ce prêtre est encore tenu d'en faire exécuter les clauses : quelque-

fois aussi ce contrat est dressé par le grand pontife ou par le grand-juge ; mais il faut, pour cela, que les parties soient de la première qualité. Dans tous les cas, l'accordée n'est point présente à cette cérémonie ; elle a seulement soin de se rendre dans une chambre voisine, dont la porte reste à demi ouverte ; mais la portière en est abattue ; par ce moyen, l'accordée est toujours invisible. Son procureur se range de son côté ; & étendant la main vers l'entrée du lieu où elle se trouve, dit tout haut : *moi, un tel, procureur, autorisé de vous, une telle, je vous marie à N. ici présent. Vous serez sa femme perpétuelle à tant de douaire préfix, dont vous êtes convenus.* Le procureur du mari dit de même : *moi, un tel, autorisé d'un tel, je prends, en son nom, à femme perpétuelle N. qui lui a été donnée, à condition de tant de douaire, &c.* Ensuite le ministre, ou tel autre personnage chargé de dresser le contrat, se leve ; & approchant la tête du cabinet où est l'accordée, lui demande si elle ratifie la promesse que son procureur vient de faire en son nom. Elle répond simplement *oui.* Pareille question est faite au jeune homme qui répond de même ; après quoi, le contrat est dressé & scellé. Il se fait moins de cérémonies pour les mariages entre les

gens du menu peuple : ils ne prennent point de procureur. La future entre voilée dans le même lieu où font les hommes ; tous s'affeyent ; & alors l'accordé lui dit : *moi , un tel , procureur de moi-même , je prends vous une telle à femme perpétuelle , à tant de douaire préfix ; je vous prends pour telle sur mon ame.*

La maniere d'avoir une femme à louage ou d'en épouser une à perpétuité , ne differe que dans les termes qui constituent la promesse. Dans le premier cas , on spécifie le tems ; dans le second , on se marie pour toujours. L'homme a la liberté de renvoyer la femme louée avant l'expiration du bail ; & l'un & l'autre peuvent le renouveler.

Au reste les mariages légitimes durent quelquefois moins que ces mariages à terme. Le divorce est permis chez tous les mahométans. Il suffit que l'une des parties en forme le dessein bien ou mal fondé ; l'autre est obligée d'y consentir. Si c'est le mari qui répudie sa femme , il est contraint de lui payer son douaire ; mais elle n'a rien à prétendre , si c'est elle qui exige la séparation. Le divorce entre les mêmes personnes peut se renouveler jusqu'à trois fois ; c'est-à-dire , qu'on peut jusqu'à trois fois se quitter & se reprendre. On

peut même se réunir une quatrième fois ; mais alors il faut , dit-on , subir la bizarre cérémonie d'*Arlequin Hulla* , comédie connue au théâtre Italien. J'ai parlé , dans mes lettres sur la Turquie , de cet usage singulier , par lequel les femmes jouissent tout à la fois du mérite de la constance , & du plaisir que peut donner l'infidélité.

La dot d'une femme ne consiste ici que dans ses habits , ses bijoux , des meubles , des esclaves , des eunuques ; encore faut-il qu'elle soit d'un rang distingué. On envoie toutes ces choses chez le marié le dixième jour de la noce , jour qui en fait la clôture. Cet envoi se fait avec faste & au son des instrumens ; souvent même on y joint beaucoup de meubles d'emprunt , pour enfler l'appareil. La mariée ne se rend chez son époux que la nuit suivante. Elle y est conduite sur un chameau , ou à cheval , à la clarté des flambeaux , avec plus ou moins de pompe , selon la qualité. Un voile plus ou moins riche , mais impénétrable aux regards , la couvre de la tête aux pieds. C'est , dit-on , pour éviter les malélices qu'on pourroit diriger contre elle. Mais j'ignore quelle raison la porte à rester invisible aux yeux de son époux. Il ne peut encore l'approcher que quand

elle est au lit ; & il ne lui est même libre d'entrer dans la chambre , que quand la lumière est éteinte : de cette manière , un homme ne connoît si sa femme est belle ou laide , que quand il a consommé le mariage.

Outre les quatre femmes qu'un Persan peut épouser , la loi lui permet d'avoir autant d'esclaves qu'il peut en entretenir , & d'en disposer à sa volonté. Lorsqu'une d'entre elles a eu l'avantage de servir de femme à son maître & de le rendre père , elle est aussi-tôt pensionnée , bien vêtue , & séparée des autres esclaves : elle en perd même entièrement le titre ; & l'enfant peut , comme je l'ai dit , devenir le premier héritier de la maison.

Le prix ordinaire des femmes de louage , même des plus jeunes & des plus belles , est d'environ quatre cents livres par an , en y joignant la nourriture , le logement & l'entretien des habits. L'usage des femmes publiques est interdit aux mahométans par leur loi. Ils regardent ce commerce comme un péché ; mais ils disent que , pour le rendre légitime , il suffit d'épouser une de ces femmes pour aussi peu de tems que l'on voudra en jouir. C'est l'expédient auquel ont recours les musulmans scrupuleux. Ils épousent une

courtisane pour un mois , une semaine ; un jour , une nuit , & quelquefois même pour une heure ; après quoi , on voit ces gens-là dire froidement dans leur langage : *j'ai fait le contrat de jouissance ; je me suis marié.*

Bien loin d'épouser, comme autrefois, leur propre sœur, les Persans ne peuvent prendre pour femme ni leur belle-mère, ni leur tante, ni leur nièce. On en voit qui se marient avec la veuve de leur frère; mais ces sortes d'exemples deviennent rares. Les autres mahométans sont moins scrupuleux à cet égard. On a vu, parmi eux, des princes épouser leur propre fille, & trouver des casuistes qui les justifioient, en disant : *un homme peut manger du raisin de la vigne qu'il a plantée.*

Je pourrois rapporter plusieurs autres usages des peuples de la Médie ; mais comme ils sont à peu près les mêmes que ceux des Perses, je reviendrai sur cet article, pendant le séjour que je ferai à Ispahan, où nous comptons arriver bientôt & demeurer long-tems ; car de-là, nous nous proposons de faire différentes excursions dans toute l'étendue de ce vaste empire.

Je suis, &c.

A Tauris, ce 13 avril 1738.

L E T T R E X X I.

L A P E R S E.

C'EST une tradition ancienne , que les Persans tirent leur origine d'un fils de Sem. La fable les fait descendre de Persée , fils de Jupiter & de Danaë. Pour moi , Madame , je ne remonterai qu'au regne d'Achémene , pere de Cambyse , qui fut , dit-on , le premier roi connu des états de Perse. Cyrus , fils de Cambyse , étendit les bornes de son royaume par la prise de Babylone , & par la conquête de l'Assyrie & de la Médie. La Perse , inconnue jusqu'alors , parut comme la reine des nations ; sa gloire effaça celle des autres empires. Les successeurs de Cyrus y ajoutèrent de nouvelles provinces ; & la Grece elle-même , cette nation belliqueuse , vit ses campagnes désolées par les troupes innombrables des monarques Persans. Alexandre , roi de Macédoine , résolut de venger sa nation , & porta la guerre en Asie. Tout céda à l'effort de ses armes ; & Darius fut dépouillé de ses états.

Depuis ce fameux conquérant , la monarchie des Perses fut déchirée par les guerres & par les dissensions domestiques.

jusqu'à ce qu'Arface , roi des Parthes , s'en emparât. Ses successeurs , appelés de son nom *Arfacides* , la posséderent pendant près de six cents ans. Enfin un Persan , nommé *Artaxerxès* , secoua le joug des Parthes ; & Cosroës le Grand , un de ses successeurs , rendit la Perse redoutable à tout l'Orient. Le calife Omar , chef des Arabes , déposséda de ce royaume les descendans de Cosroës , & le fit gouverner par des lieutenans. Plusieurs siècles après , Timur ou Tamerlan , roi des Tartares , s'en rendit le maître , comme il avoit fait de presque toute l'Asie ; mais Uffum-Cassan , gouverneur d'Arménie , détrôna les fils de Timur , & les obligea de se retirer dans cette partie des Indes qui fait aujourd'hui l'empire des Mogols , dont ils furent les fondateurs.

Un certain Ismaël ou Safi , autrement Chah-Safi , de la famille d'Uffum-Cassan , se mit à la tête d'un parti considérable , que la fausse dévotion lui avoit attiré. Il se disoit de la famille d'Ali , gendre de Mahomet ; & , à la faveur de cette imposture , il s'empara de la couronne , dont sa postérité jouit l'espace de deux cents ans. Elle régnoit encore au commencement du dix-huitième siècle , lorsque le célèbre Thamas-Kouli-Kan , fils du gou-

verneur de Kielar , dans la province de Khorasane , & qui , de simple soldat , étoit parvenu à la dignité de grand-vifir , força le roi Chah-Thamas à renoncer au trône. Il mérite le titre d'*usurpateur* par ses violences , & celui de *conquérant* par ses victoires *. Mais je reviens à mon voyage.

Nous partîmes de Tauris au mois de mai. De vastes plaines , couvertes de nombreux haras , & bordées de villages & de collines , formoient un horizon à souhait. Nous quitâmes ces belles prairies , pour nous enfoncer dans des vallées fertiles , ombragées de peupliers & de tilleuls. L'air y est doux & tempéré ; & les Zéphirs y entretiennent un printems éternel. On voit de tous côtés mille petits ruisseaux , dont les uns se perdent sous les fleurs , & les autres se jettent dans le Miana. Ce fleuve & la montagne qui est au-delà , séparent la Médie de la Parthide. Nous traversâmes l'un & l'autre , non sans quelques regrets de quitter de si beaux lieux.

* Chah-Thamas vivoit encore lorsque notre voyageur étoit en Perse. Depuis la mort de ce prince , qui fut assassiné par ses propres parens , la Perse est devenue la proie des factions qui la déchirent , & qui l'exposent encore à présent aux incursions des Turcs & des Mogols.

La Parthide est une des plus grandes provinces de l'empire, sous le nom de *Frak-at-Zem*. Sultanie, Casbin, Com, Cacham & Ispahan en sont les principales villes. Ispahan est la capitale de tout le royaume. Nous ne crûmes pas devoir nous arrêter long-tems à Sultanie, parce qu'elle n'a rien de remarquable que ses dehors couverts de ruines & de débris. On croit qu'elle étoit autrefois la capitale du pays des Parthes, & qu'elle s'appelloit *Tigranocerte*. Plusieurs rois de Perse y ont résidé; & les habitans assurent qu'elle fut jadis une des plus grandes villes de l'Asie: ce qui paroît assez par plusieurs ruines qu'on trouve encore dans les environs.

Casbin, place considérable, au midi de Sultanie, n'offre rien de plus curieux. Les rois de Perse y firent long-tems leur séjour ordinaire, jusqu'à Abas le Grand, qui transféra sa cour à Ispahan. Les gens du lieu vantent fort leur raisin, qui fait leur principale richesse; il est en effet d'une beauté & d'une grosseur surprenantes: on en tire aussi beaucoup de vin, qui, malgré la défense de Mahomet, est fort du goût des Persans; & , contre sa défense aussi, ils prennent quelquefois la liberté d'en boire.

Pendant notre séjour à Casbin , nous vîmes la célébration d'une fête solennelle , qui se fait en mémoire de Houssein , fils d'Ali ; & de Fatmé , fille de Mahomet. Cet Houssein , vaincu par les troupes d'un calife de Damas , se retira dans un désert ; mais au bout de dix jours , ayant été trouvé par quelques soldats ennemis , il fut percé de coups. Le peuple fait paroître un zele singulier pour cette solennité. Pendant les dix jours que dure la fête , on ne voit , dans les rues , que deuil & que tristesse. Les dévots , contre leur usage , affectent un extérieur négligé & mal-propre. D'autres , qu'un excès de religion transporte , paroissent nuds en public , le corps teint de sang ; & peint de couleurs lugubres. Ils crient , ils pleurent ; ils se frappent la poitrine , & font les grimaces les plus hideuses. Un soir , entre autres , que nous nous promenions par la ville , un bruit effroyable vint frapper nos oreilles. Des cris lamentables d'hommes , de femmes , d'enfans , accompagnés d'un fracas & d'un tumulte extraordinaires , terminoient le dernier jour de la fête. Nous vîmes , un moment après , des troupes d'effrénés courir çà & là , en criant de toutes leurs forces , & frappant l'un contre l'autre de gros cailloux qu'ils

renuoient dans leurs mains. On eût dit que l'ennemi étoit entré dans la ville, & qu'il mettoit tout à feu & à sang. On ne peut s'empêcher de rire, en voyant leurs contorfions, & l'air sérieux avec lequel ils tirent la langue, pour imiter ce que la légende persane rapporte du malheureux *Hossein* qui, forcé de fuir dans le désert, y souffrit une soif cruelle, qui le réduisit aux abois. On construit dans les carrefours & dans les places publiques, de petites chapelles semblables à nos repositoires. A côté est une chaire où un prêtre fait au peuple une exhortation pathétique sur quelque trait tiré de l'histoire du saint. Il prêche avec tant de véhémence, que les assistans fondent en larmes, se frappent la poitrine, & paroissent pénétrés de la plus vive douleur. Le sermon fini, le peuple crie de toute sa force : *Hessien*, *Hossein*, mêlant à ces hurlemens le bruit des tambours & des clochettes.

Avant que de passer outre, je crois devoir faire ici une remarque, qui servira pour toute la suite de mes voyages : la plupart des noms orientaux paroissent si figurés, dans presque toutes les relations, qu'on a peine à les reconnoître. La difficulté de les bien prononcer, cause

fans doute, ces différences; ainsi l'on dit *Sophi* pour *Safi*, *Chorassân* pour *Khorassane*, & *Saba* pour *Sava*. Je n'ai rien épargné pour avoir la véritable prononciation; & j'ai suivi là-dessus l'avis des interpretes, que j'ai consultés sur les lieux.

Près de *Sava*, ville grande & à demi ruinée, nous vîmes la mosquée appelée *Samuel*, où l'on dit qu'est enterré ce prophete. Nous trouvâmes aussi des vestiges de la ville de *Rey*, si célèbre dans l'orient, pour son antiquité, sa grandeur & son commerce, qu'on l'appelloit la *reine des villes*, *l'épouse du monde*, & le *marché de l'univers*. Elle passoit encore, dans le neuvieme siecle du christianisme, pour la plus riche & la plus peuplée de l'Asie; & si l'on en croit les géographies persanes & arabes, elle contenoit plus d'un million de maisons, 6400 colleges, 16600 bains, 12000 moulins, 1700 canaux, & 13000 caravanérais. Ceci sent l'hyperbole, & outre un peu la vraisemblance: cependant tous les auteurs orientaux s'accordent sur ce point; & leurs histoires sont remplies des titres fastueux qu'on donnoit à cette ville superbe. Les Persans d'aujourd'hui enchérissent beaucoup sur ces idées; & ils n'ont rien, ce semble, tant à cœur, que d'entretenir les

étrangers de l'ancienne splendeur de la ville de Réy. Les guerres civiles, jointes aux incursions des Tartares, détruisirent cette grande cité, dont il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges.

Je fus surpris, en approchant de Com, de voir dans la campagne plus de quatre cents petites mosquées, où reposent les corps d'autant de descendans d'Ali, qui sont ici révéérés comme des saints. Com est une ville du premier ordre, célèbre par la magnificence de ses quais, de ses bazars & de ses temples. Elle fait un fort grand commerce en savon, en lames d'épée, & en poterie blanche. Une des propriétés de cette poterie, c'est qu'elle rafraîchit l'eau & les liqueurs qu'on y met. Le plus bel ornement de cette ville, & peut-être le plus beau temple de la Perse, est une mosquée superbe, où sont enterrés les rois Abas & Sefi. On y entre par quatre grandes cours, plantées d'arbres, divisées en compartimens, comme des jardins, & entourées d'édifices où logent les prêtres, les docteurs, & un grand nombre d'étudiens qui sont entretenus dans cette riche mosquée. Le portail & la porte sont de marbre, & les battans enrichis de vermeil doré. L'intérieur de la chapelle répond parfaitement

aux dehors. Le bas des murs est revêtu de porphyre, & peint des plus vives couleurs. Le haut & le dedans du dôme font ornés de figures & de fleurs d'or & d'azur. Au-dessus est une fleche d'or massif, surmontée d'un croissant du même métal. Les deux tombeaux font des chefs-d'œuvres de mosaïque. J'ai vu peu de morceaux plus riches & plus précieux ; de sorte que le luxe & l'éclat qui accompagnent les rois de Perse pendant leur vie, les suivent encore après leur mort. La patronne du temple est une certaine *Fatmé*, parente d'Ali, dont le tombeau occupe le lieu principal de la mosquée. Il est couvert d'un drap d'or, & environné d'une grille d'argent. Les prêtres exposent ses reliques à la vénération des peuples, dans les tems de calamités ; & depuis plusieurs siècles, elles attirent dans ce temple une grande multitude de pèlerins.

De Com nous allâmes à Cachan, autre ville de la Parthide, qu'on croit avoir été l'ancienne Ctésiphonte. Les scorpions y sont communs & fort dangereux ; ce qui a donné lieu à cette imprécation familière aux Persans : *que le scorpion de Cachan puisse te piquer la main !* La chaleur y est excessive pendant l'été ; mais elle a en récompense quantité de citernes &

de sources. Son commerce est fort étendu ; car , outre ses melons d'eau , dont elle fournit la capitale & les environs pendant une grande partie de l'année , elle tire encore de grandes richesses de ses manufactures de velours & de soie. C'est le lieu de toute la Perse , où se font les plus beaux fatins & les plus riches brocards d'or & d'argent.

A mesure que nous approchions d'Ispahan , nous trouvions les campagnes mieux cultivées , le paysan plus aisé , les bourgs et les villages plus nombreux. Les maisons de plaisance , les palais paroissent se multiplier sur la route , & nous annoncent d'avance l'opulence & la grandeur de la capitale. Je ne cessois de comparer ces belles & fertiles contrées avec les superbes & délicieuses habitations qui environnent Paris à vingt lieues à la ronde.

Ispahan est peut-être la plus grande de toutes les villes d'orient. En y comprenant les faubourgs , son circuit a au moins onze lieues ; mais les maisons n'y ont qu'un étage : & chaque maison a un grand jardin , sans compter une infinité d'autres détachés dans les divers quartiers de la ville. Elle n'en est que plus agréable ; car ces jardins , ces vergers ,

semblables à peu près à ce qu'on appelle les vignes à Rome , sont remplis de fleurs & de fruits dans toutes les saisons , & présentent aux yeux la scene la plus riante. Il y a d'ailleurs dans les rues les plus larges , de grandes allées d'arbres , appelés *schinars*, presque aussi hauts & aussi droits que nos sapins , & qui , de leur tronc , jettent quantité de branches. Cette multitude d'arbres , jointe au peu d'élévation des maisons , empêche qu'en approchant de la ville , on n'y découvre presque aucun édifice ; on la prendroit plutôt pour une immense forêt , que pour la capitale d'un vaste état. Son ancienneté est bien moins certaine , que celle de beaucoup d'autres du même empire. Ce n'est pas que plusieurs savans ne fassent monter fort haut son origine. Les uns en attribuent la fondation à Honchen , petit-fils de Noé ; les autres à Juda , un des douze patriarches. Les grandes villes , comme les grandes maisons , cherchent à se perdre dans les chimères de l'antiquité ; mais l'histoire ne fait mention de cette capitale de la Perse , que depuis le fameux Tamerlan , qui la prit & la saccagea jusqu'à deux fois. Je tiens ceci du docteur ; les Persans sont plus discrets sur cette anecdote.

On prétend qu'Ispahan s'est formée de

deux villages , qui font encore aujourd'hui deux des principaux quartiers de la ville , & dont les habitans se haïssent mortellement. Ils ont transmis à leurs descendans la même antipathie , qui éclate dans les défis journaliers que se font les braves des deux partis. Quelquefois ils en viennent aux mains au nombre de deux ou trois cents de chaque côté ; & quoiqu'ils n'aient d'autres armes que des bâtons ou des pierres , les deux troupes laissent toujours quelques morts sur le champ de bataille.

Cette grande ville , avantageusement située sur les confins de la Parthide & de la Perse , est environnée de murailles fort basses & peu solides , comme presque tous ses édifices publics & particuliers. Elle surpasse en grandeur Londres & Paris ; Pékin peut seul lui être comparé. Sa figure est alongée d'orient en occident , & fort irrégulière.

Nous étions munis de lettres de recommandation pour l'Envoyé de la compagnie Françoisse , & pour quelques négocians Hollandois. Le lendemain même de notre arrivée , j'appris que le roi devoit donner audience , le jour suivant , à un ambassadeur Indien. Cette cérémonie est une des plus pompeuses de la cour de

Perse. Nous n'eûmes garde de laisser échapper cette occasion de voir le faste & le luxe des princes orientaux. La grande place , appelée la *place royale* , qui est en face du palais , étoit magnifiquement ornée. De beaux chevaux couverts de houffes & de harnois enrichis d'or & de pierreries , bordoient les deux côtés des maisons. Des lions , des tigres , des taureaux & des léopards , destinés à combattre les uns contre les autres , étoient étendus de distance en distance , sur des tapis de pourpre. Une autre troupe non moins féroce , les gladiateurs , les es-crimeurs , les lutteurs occupoient le quartier opposé. L'ambassadeur Indien , suivi d'un brillant cortège , fut conduit , par un officier de la Couronne , jusqu'à la salle d'audience. Le maître des cérémonies lui fit faire trois inclinations jusqu'à terre , en lui tenant la tête. L'ambassadeur se releva , & présenta , sans parler , la lettre de son maître. Un capitaine des gardes la reçut & la remit au grand-visir , qui la donna au Roi. Ce prince la jeta sur un carreau qui étoit à sa droite , sans daigner l'ouvrir , ni même la regarder , & sans dire une seule parole.

Dès que le ministre étranger se fut éloigné , & que ses présens , qui étoient fort

riches , eurent défilé sous les fenêtres du palais , on donna le signal pour commencer les jeux. Au même instant , les trompettes & tous les instrumens de musique se firent entendre. Les danseuses , qui sont , en Perse comme en France , des femmes publiques , firent éclater leur joie par mille sauts & par mille extravagances. Ici , les taureaux furieux s'élancent , en mugissant , contre d'autres bêtes qu'on leur oppose. Là , des troupes de lutteurs , plus cruels que ces animaux , se frappent , se saisissent & se renversent. Par-tout on voit voler les fleches & les javelots. Tout retentit des acclamations du peuple & du bruit des combattans. Les jeux ne finirent qu'avec le jour , & firent place à des plaisirs plus doux & moins tumultueux.

Le lieu où se livrent ces combats , est un grand quarré , long de plus de cent quatre-vingt toises sur soixante-six de largeur. Il est entouré de maisons bien bâties , couvertes en terrasse , & toutes de niveau , au nombre de deux cents. Au bas des maisons , à une distance de cinquante pieds , est un canal bordé de platanes qui fournissent un ombrage délicieux. En dehors de la place , regnent de longues galeries , appellées le *grand bazar* , où les marchands étalent leurs denrées.

Rien n'est plus commode , dans les villes d'orient , que ces bazars , pour se mettre à l'abri de la chaleur ou du mauvais tems. A Ispahan , par exemple , ils font en si grand nombre , que , dans les jours pluvieux , on peut traverser la ville d'un bout à l'autre à pied sec.

On découvre , dans la même place , une partie considérable du palais des sophis. C'est un des plus grands & des plus beaux édifices de l'univers. Les richesses y font entassées , pour ainsi dire , les unes sur les autres avec profusion , mais toujours sans goût , sans délicatesse & sans art. Les Orientaux ne connoissent point ces rapports combinés , ces regles de proportion qui regnent dans nos appartemens , & qui plaisent plus par l'ordre & la symmétrie , que par l'or & le marbre qui les couvrent. C'est le seul genre de richesse que connoissent les Persans. Tout ce qui frappe grossièrement les sens , leur paroît seul grand & magnifique ; ce qui n'est pas or ou matiere précieuse , n'est à leurs yeux d'aucun mérite.

Le palais royal a plus d'une lieue de circonférence. On y entre du côté de la place , par un portail très-élevé , & tout entier de porphyre. Cet endroit est un asyle inviolable pour tous ceux qui s'y

refugient ; ce qui est d'autant plus remarquable , que les mosquées mêmes n'ont pas ce privilège. Il est vrai qu'en France les maisons royales ont le même avantage sur les églises.

Au-delà du portail est une grande allée qui aboutit à de vastes corps-de-logis. Ils sont habités , comme les galeries du Louvre , par des gens de tous les métiers , qui travaillent pour le roi & pour sa maison. Ces ouvriers sont gagés & nourris toute l'année , soit qu'ils soient occupés , soit qu'ils se reposent. Je visitai les magasins d'étoffe , de porcelaine , & d'autres , que vous prendriez pour autant de palais. Les salles de ces magasins ont chacune un grand bassin dont les bords sont de porphyre. Les murailles sont enrichies de jaspe , de bois précieux , & de peintures. Le pavillon , appelé les *quarante piliers* , est encore plus magnifique : on y remarque , sur-tout , deux belles chambres lambrifiées de mosaïque , dont les murs sont revêtus de marbre doré. Dans l'une des deux est le trône du roi. Les perles , les saphirs , les émeraudes y brillent sur des brocards d'or.

Vous serez peut-être surprise que je ne vous aie point encore parlé du sérail ; c'est sans doute le plus bel endroit de

tout le palais ; mais il n'est guere moins difficile aux hommes d'y entrer, qu'aux femmes d'en sortir. Il est environné d'une si haute muraille, qu'il n'y a point de monastere de filles, qui soit mieux fermé. Le terrain qu'il occupe est immense ; & l'on y compte une infinité de petits palais où tout respire la volupté. Ce ne sont que jardins embellis de canaux, de volieres, de bassins & de pavillons dispersés çà & là. Il y a une enceinte particuliere pour les enfans des rois, & une autre beaucoup plus vaste, pour les sultanes disgraciées. A quelques différences près, les loix du ferrail sont à peu près les mêmes à Isphahan & à Constantinople. En perse, les concubines du roi peuvent recevoir les visites de leurs parentes ; ce qui ne se pratique point dans les autres ferrails de l'orient. Elles sont, malgré cela, plus étroitement gardées qu'en Turquie ; & elles ne peuvent entrer les unes chez les autres, sans permission. On leur défend toutes les familiarités qui passent les bornes d'une amitié ordinaire ; mais malgré ces précautions, il n'est guere possible de contenir tant de jeunes personnes qui, privées de tout commerce avec les hommes, cherchent à se dédommager de cette contrainte avec leur propre sexe, & se

livrent à de secrets défordres, dont l'habitude n'est que trop commune parmi les femmes de l'Asie. Celles qui s'attirent les regards & les préférences du monarque, sont en butte à la haine des autres, qui emploient les plus noires impostures pour renverser leur crédit. Ces débats remplissent le ferrail de troubles, & font de ce lieu de volupté, un séjour de discorde. Le roi, qui ne trouve, dans presque toutes ces femmes, qu'un manège perfide, sans aucun attachement pour sa personne; leur fait subir, pour les moindres fautes, de terribles châtimens, tels que la prison, la bastonade, le fouet, & d'autres supplices aussi humilians.

Une occasion imprévue me fait quitter Ispahan. Je pars; & je remets, à mon retour, à vous entretenir plus au long de cette capitale. Le reste de cette lettre roulera sur mon nouveau voyage, & sur les monumens célèbres dont j'ai promis de vous parler. Je vais auparavant vous exposer les raisons d'un départ si précipité. Nous avons appris, à notre arrivée à Ispahan, que le chemin qui mene de cette ville à la plaine de Persépolis, & à Chiras, capitale de la province de Perse, étoit infesté, depuis quelque tems, de brigands & de voleurs. Cette nouvelle nous avoit
alarmés,

allarmés ; & le docteur s'informoit avec soin , des moyens de faire cette route sans danger ; on lui dit que le roi en voyoit la calaatte au gouverneur de Chiras , par un des principaux eunuques du palais. La calaatte est un habillement complet , que le prince fait prendre dans ses garde-robes , & dont il récompense les grands de sa cour. L'habillement est plus ou moins riche , suivant le rang de celui à qui on le donne , & c'est la marque d'honneur la plus usitée parmi les Persans. L'eunuque qui étoit chargé de porter la calaatte au gouverneur , étoit prêt à partir ; & outre un grand nombre de domestiques , dont sa maison étoit composée , il devoit être suivi par plusieurs marchands de Chiras , qui n'attendoient que l'occasion favorable de s'en retourner. Nous fîmes nos préparatifs à la hâte ; & notre petite troupe se joignit à celle de l'envoyé.

On compte de la capitale à Chiras environ quatre-vingt lieues de Perse , qui reviennent à plus de cent vingt de notre pays. Après avoir traversé la plaine d'Isbahan , & les montagnes qui l'environnent , nous entrâmes dans de belles & vastes campagnes , couvertes de bestiaux & de fruits de toute espece. On y cultive

quantité de melons & de dattiers ; & pendant l'espace de près de vingt lieues , ce ne font que vergers délicieux , que prairies émaillées de fleurs. Jusques-là , nous n'avions rencontré aucuns brigands ; mais un soir que nous venions de nous mettre en marche , nous apperçûmes , vers les montagnes qui séparent la Parthide de la province de Perse ou Farestan , une compagnie de quinze à vingt hommes arrêtés & tournés de notre côté. Ils n'étoient pas loin du chemin par où nous devions passer ; mais comme notre troupe étoit quatre fois plus nombreuse que la leur , nous avançâmes sans rien craindre. Nous n'eûmes pas fait deux cents pas , qu'ils s'enfoncerent dans le bois , & nous laissèrent le passage libre. Quatre jours après , nous nous engageâmes dans un chemin étroit , bordé des deux côtés de rochers & de montagnes ; c'est le seul qui mene à Persépolis ; & c'est aussi celui qu'Alexandre suivit avec tant de bonheur , lorsqu'il alla combattre l'armée de Darius. Ne croyez pas que je puise cette particularité dans l'histoire ; je la tiens de plusieurs Persans. On se souvient encore ici du nom d'Alexandre ; & ses ravages y sont plus connus , que dans aucun autre endroit du monde. Il falloit que l'impression que fit

ce conquérant sur l'esprit des peuples ,
 fût bien terrible , puisqu'après tant de
 siècles , on montre encore , avec effroi ,
 jusqu'aux lieux où il a passé , & qu'il a dé-
 vastés , comme font tous les pareils.

Enfin la plaine de Persépolis s'offrit à
 nos yeux ; & je me représentai toutes
 les forces de l'Asie s'ébranler contre la
 petite armée de Macédoine. La vue de
 cette plaine où expirèrent l'orgueil & la
 puissance des rois de Perse , me rappella
 les divines peintures de l'immortel le
 Brun ; & je ne doutai point que ce grand
 artiste ne se fût transporté souvent en
 idée sur les mêmes lieux , pour y pren-
 dre ces traits riches & hardis qui brillent
 dans ses chef-d'œuvres.

Nous quittâmes le gros de la troupe, qui
 prit le chemin de Chiras ; & nous tournâ-
 mes vers Persépolis. On voit de loin les
 vastes édifices de cette ville , si vantés par
 les curieux , former , par leurs superbes
 débris , un magnifique amphithéâtre. Je
 ne pouvois me lasser d'admirer l'étendue
 & la majesté de ces hardis monumens ,
 dont la hauteur sembloit atteindre aux
 nues. Le plus grand de ces ouvrages , &
 celui où il reste plus de morceaux entiers ,
 est le palais de Darius , que d'autres
 croient avoir été un temple du soleil.

Quoi qu'il en soit de ces opinions , qui toutes deux peuvent être défendues , il est certain qu'Alexandre , lorsqu'il détruisit Persépolis , voulut qu'on conservât cet édifice ; & il subsisteroit peut-être encore aujourd'hui , si la fureur des Barbares & des Tartares l'eût également épargné.

La façade de ce palais peut avoir deux cents cinquante toises de largeur du nord au midi , & cent quarante-six de l'orient à l'occident. Il est formé de trois enceintes & de trois murailles , dont la première a bien six cents quatre-vingt-onze toises de circonférence ; sa hauteur est de vingt-quatre pieds. Les pierres qui la composent , sont noires & polies comme du marbre , & d'une si prodigieuse grosseur , que quelques-unes ont jusqu'à cinquante pieds de long. Nous avons , en France , un beau recueil des ruines de Persépolis , que je vous prie de consulter. Il est aussi exact qu'il peut l'être ; & la noblesse du dessein répond parfaitement à celle de l'original.

Considérons maintenant l'intérieur du bâtiment. La seconde enceinte comprend un espace d'environ soixante-deux toises de large sur quarante-six de profondeur. Un bel & grand escalier de cent trois degrés , situé au nord de l'édifice , en est la

principale entrée. Il aboutit à un vaste portique , bordé de pilastres & de colonnes de marbre blanc , à demi-ruinées. Quelques-unes de ces colonnes ne sont pas endommagées ; & les pilastres qui subsistent encore , paroissent appuyés sur des figures d'animaux monstrueux & gigantesques. A droite de ce portique , à une distance de vingt-sept toises , est une terrasse soutenue par un mur de marbre de quarante-sept toises de long. On y monte par trois beaux escaliers ; & c'est sur cette terrasse , qu'on voit les morceaux les plus entiers & les plus curieux. Un , entr'autres , attira mes regards. C'est un triple rang de figures d'hommes , hautes de quatre pieds , au nombre de plus de soixante , & toutes sur la même ligne. L'un de ces trois rangs a été rompu ; & l'on ne voit plus que la moitié des statues. Les deux autres qui sont dans leur entier , représentent une espece de triomphe. Tel étoit le sentiment du docteur , & si je fondeur , je crois , avec raison sur la variété des habits , des armes & des attributs de toutes ces figures. En effet , les unes paroissent enveloppées de linceuls , comme les Indiens ; d'autres sont nues jusqu'à la ceinture ; quelques-unes conduisent des chameaux , des chars , des captifs ; la plu-

part portent des vases , des boucliers , des lances , que je crois être les dépouilles des peuples vaincus.

Un autre morceau bien curieux encore , ce sont les colonnes de marbre , qui remplissent une enceinte au bas de la terrasse. Il y en a une grande quantité de renversées & couvertes de terre ; mais , par celles qui sont entières , on voit aisément quelle devoit être la grandeur & la majesté du bâtiment. Ces colonnes ont plus de cinquante pieds de haut avec leur fût & leur chapiteau : leur grosseur est d'environ quinze pieds de circonférence. Il pouvoit y avoir six rangs de colonnes , & trente-six colonnes dans chaque rang.

On rencontre encore beaucoup d'autres figures parmi ces précieuses ruines ; mais leur description me meneroit trop loin. Un voyageur prudent évite les détails longs ou multipliés. Au milieu des chef-d'œuvres de l'art & des raretés sans nombre , où il se trouve quelquefois , il doit se comporter comme vous feriez vous-même , Madame , dans un vaste jardin rempli des plus belles fleurs. Vous n'iriez pas examiner toutes ces plantes séparément ; mais contente de l'ensemble , vous en admireriez l'ordre & la variété ; & si votre goût vous portoit vers quel-

ques-unes en particulier , ce feroit toujours vers les plus rares.

Je ne dirai donc plus qu'un mot de deux grands monumens creusés dans les roches de la montagne , à deux cents toises du palais de Darius. Ce font les tombeaux des anciens rois de Perse , situés , l'un au nord , & l'autre à l'orient. Leur façade est de soixante-douze pieds de long , & de plus de cent vingt de haut. Plusieurs grandes colonnes , dont les chapiteaux sont sculptés en figures d'animaux , forment le portail de ces édifices ; mais on n'y trouve point de porte , ni même aucune marque qu'il y en ait jamais eu. Au-dessus des colonnes sont les tombes , ou plutôt ce n'est que la perspective des tombes. On voit , à droite & à gauche , quantité de figures d'hommes & d'animaux , le tout surmonté d'un autel où semble brûler le feu sacré , & d'une statue en posture d'adorateur. J'eus la curiosité d'entrer dans ces monumens par une petite ouverture , faite depuis quelques siècles ; & je fus surpris de n'y trouver que quelques cercueils taillés dans le marbre , qui auroient peine à contenir un corps mort. Ils étoient ouverts & brisés en plusieurs endroits. Sans doute que les dehors brillans & majestueux de ces tombeaux

avoient fait croire à quelques brigands ; qu'ils renfermoient de riches trésors. Nous prenons plus de précautions pour assurer le repos aux cendres de nos souverains ; un lugubre & chétif caveau leur sert de sépulture ; l'appas des richesses n'y excite point la cupidité.

Je ne parle pas des inscriptions ni des hiéroglyphes tracés sur toutes ces ruines. Depuis tant d'années que les savans se tourmentent pour les entendre, ils n'ont pu encore les déchiffrer ; & je ne pense pas qu'ils y réussissent jamais. On distingue quelques lettres grecques & arabes ; mais les autres, & c'est le plus grand nombre, sont d'une langue tout-à-fait inconnue. Le docteur & moi ne cessons de discourir sur l'antiquité de ces caractères : mais nous nous perdions dans nos conjectures ; nous trouvions plus de plaisir à parcourir la plaine, & à fouler aux pieds ces palais superbes qu'habiterent autrefois les Cyrus & les Alexandre.

Il seroit difficile de rien décider à l'égard de ces monumens, puisqu'il n'y reste pas la moindre partie d'un édifice élevé, sur laquelle on puisse fonder des conjectures raisonnables. Cependant on ne sauroit disconvenir que ces ruines ne ressemblent beaucoup plus à celles d'un

palais, qu'à celles d'un temple. On ne peut douter qu'il n'y ait eu de superbes portails & de grandes galeries pour joindre toutes ces pieces détachées ; & la plupart des colonnes, dont on voit de si beaux restes, ont apparemment servi à soutenir ces galeries. En un mot, on ne sauroit trop admirer la magnificence de ces mazures, ni assez regretter la destruction de ces superbes monumens, la gloire de l'orient & le siege de ses rois. Alexandre, après les avoir sauvés des fureurs de la guerre, les réduisit en cendres, à la sollicitation d'une courtisane Grecque, qui voulut se venger de ce que les Perses avoient autrefois brûlé la ville d'Athenes, sa patrie. Ce prince, pour célébrer ses conquêtes, donna une fête où il invita la courtisane Thais. Cette femme le voyant échauffé de vin, lui conseilla de mettre le feu au palais, & excita les conviés à suivre l'exemple du monarque. L'armée qui campoit hors de la ville, accourut pour prévenir les suites de cet incendie ; mais les soldats trouvant Alexandre la torche à la main, jetterent l'eau qu'ils avoient apportée, & se joignirent à lui pour achever de détruire ces chef-d'œuvres d'architecture. Revenu à lui-même, le prince se repentit de cet acte de barbarie, & dit

que les Perfes auroient été plus fâchés de le voir affis dans le palais & fur le trône de Xerxès , que de voir ce même palais réduit en cendres.

Enfin il fallut quitter Perfépolis, & nous arracher de fes précieux débris. Nous prîmes le chemin de Chiras ; & pendant notre route , nous mefurions des yeux , avec admiration , la grande plaine de Perfépolis , qui a près de quatorze lieues de longueur. Elle est entrecoupée d'une infinité de canaux & de fossés , auxquels le fleuve Araxe fournit de l'eau en abondance. Des troupeaux de chevaux la couvroient d'un côté ; & de l'autre , des moutons , des chameaux & des laboureurs. Au fortir des montagnes qui forment cette belle vallée , nous apperçûmes la ville de Chiras , où nous arrivâmes quelques heures après.

Cette ville est , comme je l'ai dit , la capitale de la province de Perse , aujourd'hui Fars ou Farestan. Son origine est des plus anciennes. Les habitans prétendent qu'elle fut bâtie par Cyrus qui la nomma *Cyropolis* ; d'autres lui donnent pour fondateur Fars , petit-fils de Sem , & disent que c'est de lui qu'est venu le nom de *Fars* ou *Farestan*, que porte aujourd'hui cette province. L'entrée de Chiras , qui

répond à la route d'Isfahan , est fort agréable. La rue a cent cinquante pieds de large , & est bordée à droite & à gauche , de grands & beaux jardins , comme presque toutes les autres rues. La mosquée cathédrale seroit la plus belle de toute l'Asie , si on avoit soindela réparer & de l'entretenir : elle est soutenue sur quantité de pilâtres & de colonnes de marbre , qui tombent en ruines. Il en est de même des hopitaux , qu'on appelle ici *les palais de la santé*. Leurs revenus sont administrés par des prêtres qui s'en attribuent la plus riche portion , & laissent périr les malades ; ce qui a donné lieu à ce proverbe qui peut convenir à bien d'autres hôpitaux : *Le palais de la santé est le palais de la mort.*

On montre , aux environs de Chiras , le tombeau du poëte *Sady* , & les ruines d'un monastere dont il avoit la direction ; car *Sady* étoit moine , quoique poëte & homme d'esprit. Le terroir de cette ville est renommé pour ses excellens pâturages , ses grenades & son raisin , dont on fait le meilleur vin de la Perse.

De Chiras nous voulions aller jusqu'à Laar , capitale de la province de ce nom , au midi de la Perse proprement dite ; mais nous quittâmes bientôt ce projet. Nous

fîmes que cette ville n'avoit rien de remarquable que ses bois d'orangers & de dattiers ; & nous ne voulûmes point faire, de gaieté de cœur, soixante grandes lieues par un pays sec & brûlant. Nous attendîmes quelques jours à Chiras le départ de l'envoyé qui avoit apporté la calaatre au gouverneur ; & nous reprîmes, avec lui, la route d'Ispahan.

Je suis , &c.

A Ispahan , ce 30 juillet 1738.

LETTRE XXII.

SUITE DE LA PERSE.

DE retour à Ispahan , je reprends , Madame , la description de la capitale , interrompue par notre voyage de Persépolis. Le desir de m'instruire me fit faire connoissance avec un molla ou docteur de la loi , qui m'avoit paru un homme respectable , & sur-tout peu scrupuleux. Une curiosité réciproque des usages & des mœurs de nos pays , nous avoit d'abord engagés dans quelque conversation ; certaine conformité d'idées & de caractère nous unit insensiblement l'un à l'autre.

Je lui rendois des visites assidues ; & il ne faisoit nulle difficulté de nous introduire dans les meilleures maisons d'Isfahan. Lorsque ses confreres , gens charitables & dévots , lui faisoient des reproches de se fouiller par un commerce intime avec des chrétiens , il répondoit que nous étions dans la plus belle disposition du monde d'embrasser la foi mahométane , & que ses conseils avoient opéré ce miracle. Il s'en falloit bien cependant qu'il voulût nous convertir ; il avoit trop de bon sens pour être persuadé des absurdités de sa religion. Nous étions enchantés de sa connoissance ; & nous nous félicitions les uns les autres d'avoir rencontré un ami , dans un pays où les étrangers trouvent si peu de bonne foi , sur-tout parmi les ecclésiastiques. Il avoit la complaisance de nous accompagner par-tout , & de nous faire observer les choses les plus remarquables.

Outre le palais royal , dont je vous ai parlé , on voit encore sur la même place plusieurs beaux édifices , qui semblent se le disputer en grandeur & en magnificence. Tels sont , entre autres , la mosquée royale , la mosquée du grand-pontife , & le marché impérial. La première est un grand édifice polygone , autour

230 SUITE DE LA PERSE.

duquel regnent de longs balcons en façon de balustres. Le portail forme une belle & large voûte, ornée de figures azurées, dont les niches sont de jaspe & d'émail. Les battans de la porte sont couverts de lames d'argent fort épaisses, & d'une mosaïque très-brillante. Le molla, qui remarqua l'attention avec laquelle j'examinois cet ouvrage de rapport, me dit que cette mosaïque frappoit les étrangers par la beauté de la matiere ; mais que pour lui il ne trouvoit aucun art à assembler ainsi des morceaux de jaspe, de porcelaine & d'azur. Là-dessus, il nous fit observer mille défauts de justesse & de proportion, qui nous persuaderent de plus en plus de son bon goût.

Après avoir passé le portique, nous aperçûmes un beau bassin de jaspe, soutenu sur un piédestal de même matiere. Nous avançâmes ensuite-entre quatre grandsportiques, vers une cour immense, au milieu de laquelle est un vaste bassin dont les bords sont de jaspe. En face du bassin, s'élevent cinq autres portiques, couverts de dômes, & soutenus sur des pilastres de marbre. Celui du milieu est d'une hauteur surprenante, & domine sur toute la ville. Au fond de ce portique, qui fait la principale piece de la mosquée,

est une espece de jubé ou de balcon, qui est comme l'autel des mahométans. Il regarde la Mecque ; & c'est là que le prêtre fait la priere accoutumée. Ce jubé & toutes les murailles sont incrustés de jaspe , de porphyre & de bois de senteur , où l'on voit gravés divers passages de l'alcoran. Je priaï notre ami de nous en expliquer quelques-uns ; il en traduisit un ou deux , mais d'une maniere si obscure , que je lui avouai que je n'y entendois rien : il me dit , en riant , que le texte n'étoit pas plus clair , & qu'il faudroit bien des interprétations avant que d'en venir au sens adopté par ses confreres.

Nous parcourûmes tous les corps-de-logis de cette mosquée superbe ; & comme notre molla y avoit son appartement , il nous offrit une collation à l'européenne. Nous le suivîmes dans une belle salle à manger , parée de tapis & de carreaux de velours. Il nous dispensa de croiser les jambes , & s'en dispensa lui-même en notre faveur. Nous nous assîmes autour d'une grande nappe qui fut bientôt couverte de dattes , de melons , de grenades , & de quelques bouteilles de vin de Chiras. Cette collation nous parut délicieuse , autant par le choix des fruits les plus excellens , que parce que notre hôte en avoit

banni toute contrainte. Il porta le premier les fantés ; & nous rimes avec lui du précepte de l'alcoran , qui interdit l'usage du vin. Entre autres fruits , il y avoit deux gros melons d'eau , qui pesoient bien chacun vingt livres ; je craignois d'en manger , parce que je savois combien ils sont dangereux en Europe : mais le molla nous assura qu'il n'y a rien de si salutaire en Perse ; que le peuple en fait presque sa seule nourriture pendant neuf mois de l'année , & que les médecins voient avec chagrin le retour d'un fruit dont l'usage diminue considérablement leurs revenus. Il nous raconta , à ce sujet , que deux médecins Arabes étant venus à Ispahan , & voyant que les rues étoient pleines de ces melons , se dirent l'un à l'autre : « passons outre ; il n'y a rien ici » à faire pour nous ; ce peuple a le remède à tous les maux ». Il a des gens qui mangent jusqu'à trente livres de ce fruit dans un repas , sans s'incommoder. Il y en vient ici une si grande quantité , qu'il s'en consume plus en un jour à Ispahan , que dans toute la France pendant un mois. On en sert durant toute l'année aux bonnes tables , parce que les vieux se conservent jusqu'au retour des nouveaux. On les garde dans des caves

où il n'entre point d'air ; & l'on y entretient des lampes toujours allumées , pour empêcher que le froid ne gele cet excellent fruit.

De retour à notre logis , nous trouvâmes deux domestiques qui venoient m'avertir que le visir fouhaitoit de me parler. Je leur dis qu'ils me prenoient certainement pour un autre , & que je n'étois ni d'un rang , ni d'un état à avoir relation avec le premier ministre. Je pensois même que ces gens-là pouvoient bien être quelques filoux ; mais on m'assura que c'étoient en effet des gens du visir ; & , quelques momens après , j'en vis arriver deux autres qui me déterminèrent à partir. Je trouvai ce seigneur assis , les jambes croisées , au milieu de plusieurs courtisans , sur le bord d'un bassin de porphyre , qui faisoit le principal ornement d'un vaste salon. C'est la coutume des grands & des riches du pays d'avoir , dans leurs appartemens , de ces sortes de bassins pleins d'eau , pour entretenir une fraîcheur continuelle. J'abordai le visir avec respect ; & , en me montrant à ceux qui l'accompagnoient , il me fit placer près de lui , avec de grandes démonstrations d'amitié. J'étois surpris de voir , dans un personnage aussi considé-

234 SUITE DE LA PERSE.

nable , tant d'affabilité & de politesse ; mais je ne fus pas long-tems sans en connoître le motif. Il me pria de lui faire voir un bijou curieux , dont on lui avoit parlé. Je me doutai qu'il en vouloit à une montre , dont la beauté avoit pu frapper quelques persans. Je la lui présentai avec joie ; & après l'avoir admirée pendant près d'un quart d'heure , il me demanda ce que je voulois la vendre. Cette question m'embarraffa. Je ne voulois point me défaire de cette montre ; mais comme il me pressa de nouveau , je lui dis qu'il pouvoit disposer de tout ce qui m'appartenoit. Cette réponse ne le satisfit pas. Je fus obligé de lui dire , au hasard , un prix fort au-dessous de la valeur du bijou. Je croyois qu'il auroit égard à ma politesse , & que s'il ne me rendoit ma montre , il me la paieroit beaucoup plus que je ne lui avois demandé. Je fus trompé dans mon attente ; il redoubla ses amitiés , me flatta , me caressa , & proposa la moitié de la somme que j'avois fixée. J'eus beau lui représenter que , si j'étois homme à me défaire de ma montre , j'en aurois d'un simple jouaillier trois fois plus qu'il ne m'en offroit ; il me promit sa protection , & m'affura que je ne me repentirois point de lui avoir rendu , disoit-il , un service si

important. Je rougissois de son avarice ; mais , ne voyant aucun jour à me tirer de ce mauvais pas , je fis valoir mon défintéressement ; & je n'insistai pas davantage. Le visir loua fort ma complaisance ; & après m'avoir fait compter mon argent , il me remercia dans les termes les plus obligeans. On m'a rapporté depuis , de pareils exemples d'avarice de la part du roi même , & des grands. D'après cela , vous ne devez pas vous former une idée bien avantageuse de la cour de Perse.

Quand je revis le molla , je lui contai mon aventure. Il en fut fâché ; mais il me dit que si j'eusse mécontenté le premier ministre , je me serois attiré un ennemi mortel , comme cela étoit quelquefois arrivé ; qu'au reste je serois bien venu à la cour , & que j'aurois au mois l'agrément d'être considéré des grands seigneurs. Cet ami , qui nous prévenoit en tout , nous proposa de nous accompagner à la mosquée du grand-pontife , & au marché impérial , que nous n'avions pas encore vus.

La mosquée du grand-pontife , ainsi appelée , parce que ce prélat y officie , ressemble assez à la mosquée royale , pour la construction de laquelle elle a servi de

modele. Elle n'est pas tout à fait aussi grande ; mais elle est bien aussi belle & aussi riche. Les murailles en sont, de même , garnies de tables de jaspe , & peintes de figures d'or & d'azur. Les cours sont remplies de beaux bassins pour les purifications ; & plusieurs belles colonnes d'émail verd soutiennent le jubé , qui est tout entier de jaspe. Le mollah nous demanda si les temples des chrétiens l'emportoient en grandeur & en magnificence sur les mosquées mahométones ? Je lui dis qu'il y avoit en Europe des temples moins vastes , à la vérité , mais d'une architecture plus belle & plus régulière ; que quant au luxe , la seule différence que je remarquois dans les temples des deux religions , c'est que l'or & l'argent , qui brillent sur les murs des mosquées , sont renfermés dans nos sacristies , ou enrichissent les vêtements sacrés de nos prêtres & de nos moines.

De-là nous passâmes au marché impérial , après avoir vu défilér grand nombre de femmes qui alloient à l'église. Ce qui les rend si assidues aux exercices de la religion , c'est qu'elles n'ont la liberté de sortir de leurs maisons , que pour aller à la prière. Leur dévotion leur fournit un adoucissement à leur esclavage ; elles ne

manquent point d'en profiter. Les plus jeunes font les plus exactes ; bien différentes de nos dames Françoises , qui ne se font dévotes que sur le retour.

Le marché impérial est le plus grand & le plus beau bazar d'Isphahan ; le portail , qui donne sur la place royale , est d'une architecture riche & majestueuse. Il est tout entier de porcelaine peinte ; & les parapets qui l'environnent , sont revêtus de jaspe & de porphyre. Nous entrâmes , par ce portail , dans le bazar , composé , comme je l'ai dit , de vastes & longues galeries remplies de marchandises & de denrées de toute espece. Le milieu du bazar forme une belle place voûtée , & surmontée d'un dôme fort élevé. Ce lieu est le plus fréquenté d'Isphahan ; & , dans les grandes chaleurs , le menu peuple vient y coucher pendant la nuit. Nous nous promenâmes long-tems sous ces belles galeries & particulièrement dans les quartiers des marchands d'étoffes & des orfèvres , qui sont les plus brillans. Les autres sont occupés par des ouvriers de tous les métiers , par des vivandiers , des droguistes & des écrivains. L'occupation de ces derniers est de composer des lettres , des placets , des mémoires pour le public. Outre le

grand portail , ce bazar a encore deux portes principales , dont l'une conduit à l'hôtel des monnoies , l'autre au caravanferai royal , ainfi appellé parce qu'il est du domaine du roi. Ces bâtimens ont chacun un superbe portail , semblable à celui du grand bazar.

Il y a un grand nombre de caravanferais dans toutes les villes de Perse , & sur les grandes routes. Les uns sont fondés gratuitement ; mais on y est si mal servi , qu'à moins que de payer , on manque des choses les plus nécessaires. Les autres sont affermés à des particuliers qui en rendent un revenu fixe tous les ans. On est beaucoup mieux dans ces derniers , parce qu'il n'y loge que des personnes riches & aisées. Dans les villes considérables , comme à Ispahan , chaque province , chaque nation a son caravanferai. Ainsi un étranger , ou un homme de la campagne , qui arrive dans une ville , s'informe , au premier endroit , d'un logement ; on lui demande de quel pays il est ; & on le fait conduire dans le caravanferai de ceux de sa nation. Il est toutefois le maître de loger où bon lui semble , dans tel caravanferai , plutôt que dans tel autre , s'il le juge à propos.

Le molla ne s'étoit point trompé, lors-

qu'il me dit que le grand-vifir fe reffouviendroit de moi. Trois jours après l'aventure de la montre , ce feigneur eut la bonté de m'envoyer dire que fi j'étois curieux de voir un feftin de cérémonie , que le roi devoit donner aux grands de fa cour , il me feroit placer avantageufement moi & ma compagnie. Au jour marqué , nous nous préfentâmes à la porte du palais ; & un officier du miniftre , qui nous attendoit , nous fit entrer dans une falle qui donnoit fur le grand fallon ou fe faifoit la fête. Il y avoit au moins trois cents convives , tous des premiers de l'état , placés chacun felon fon rang. On commença par le deffert , & l'on finit par le potage.

Dès que la fymphonie fut arrivée , on couvrit les tapis d'affiettes d'or & de porcelaine , remplies de fruits & de confitures. De jeunes feigneurs verfoient les vins les plus exquis dans des coupes d'or & de vermeil. Après le premier fervice , qui dura plus de deux heures , on leva les nappes , & l'on en étendit d'autres auffi fines & auffi riches que les premières. Ce fervice confiftoit en ragoûs , en viandes & en poiffons rôtis. Chaque convive avoit devant foi fa portion , qui n'étoit guere moins que de vingt fortes de mets

220 SUITE DE LA PERSE.

dans des plats d'or fin & émaillé. Le troisieme & dernier service étoit composé de potages , de bouilli , & de riz apprêté de cent manieres différentes. Tous les vases étoient d'or & de porcelaine ; les flambeaux , les lampes , étoient d'or massif ; les nappes même étoient de taffetas à fleurs d'or. On croit que la vaisselle du roi monte bien à quarante millions. Au reste , cette vaisselle fait la principale richesse du monarque Persan. Par une avarice fordide , on emploie presque tout l'or du trésor royal à faire des plats & des assiettes , qui se gardent.

Si cela est , me direz-vous , il n'y a presque pas de souverain en Europe , qui ne puisse en avoir une beaucoup plus riche , s'il vouloit y employer tous ses revenus. Je pense de même ; & après les plus exactes recherches , je me suis pleinement convaincu que la Perse n'est pas , à beaucoup près , aussi opulente que la font nos voyageurs. Tout cet éclat de la cour Persanne n'est qu'une pure montre & un voile brillant , qui couvre une pauvreté réelle. L'or est rare dans ce royaume ; & le peu qu'il y en a , se tire presque tout des Indes & des marchands Européens , qui viennent acheter de la soie & des perles,

Nous

Nous fûmes d'autant plus satisfaits de cette fête, que le grand-vizir nous avoit fait l'honneur de nous envoyer des rafraîchiffemens & des confitures de la déferte du festin. Nous allâmes le lendemain le remercier ; & il m'affura de nouveau de sa protection.

Depuis plus d'un mois que nous étions de retour à Ispahan, nous sortions régulièrement tous les matins pour visiter les quartiers les plus curieux de la ville. Chaque jour nous offroit quelque objet nouveau ; & cependant il s'en falloit encore, que notre curiosité fût satisfaite. Je vous épargne une infinité de détails, qui pourroient ne pas vous plaire tous également. Je crains le sort des voyageurs ; ils fatiguent ou ennuient, pour la plupart, parce qu'ils croient toujours ne pouvoir en trop dire. Jugez seulement de la grandeur & de la magnificence de cette capitale, par le nombre de ses édifices. Sans parler des hôtels, où le luxe & la richesse égalent, en quelque sorte, le faste du souverain, on compte dans Ispahan soixante-deux mosquées, deux cents soixante-trois bains, & dix-huit cents caravanerais. Je ne mets point les cafés au nombre des édifices publics, quoiqu'après les bains, ce soient les lieux les plus fréquentés.

242 SUITE DE LA PERSE.

Les bains font composés de trois chambres bien closes , & à l'abri du moindre vent. On quitte ses vêtemens dans la premiere chambre ; & l'on passe dans la troisieme , où est l'étuve. La seconde contient un grand bassin d'eau chaude , qui se distribue , par des canaux , dans la troisieme.

La premiere fois que j'allai au bain , je crus que j'y laisserois tous mes membres. Deux grands valets , après m'avoir arrosé le corps , m'étendirent sur un lit de pierre , comme une victime qu'on va égorger. L'un des deux , avec un morceau d'une étoffe grossiere , se mit à me frotter si rudement , que j'eusse voulu n'être jamais entré dans ce lieu. Je souffrois d'abord sans rien dire ; mais je ne fus plus maître de mes cris , lorsque je me sentis arracher les bras & les jambes avec de violentes secousses. J'étois si peu au fait de cet usage , que j'eusse volontiers assommé ces deux hommes. Ils me firent des excuses , en me montrant plusieurs Persans qui se laissoient étriller & disloquer avec patience. Je les remerciai de leurs services ; & dans la suite je me contentai de l'étuve , sans vouloir passer outre,

J'allois plus volontiers & plus souvent

au café. Notre petite fociété , nouvelle-
ment augmentée de deux gentilhomme ;
Hongrois , qui arriverent peu de tems
après nous à Iſpahan , n'étoit pas toujours
tellement inféparable, que nous n'euffions
quelquefois beſoin de nous raffembler.
Le rendez-vous commun étoit le café ;
j'avois ſoin de m'y trouver des premiers ;
& voici ce qui m'amuſoit davantage. Tan-
dis que les uns prennent des rafraichiffe-
mens , que d'autres jouent aux échecs ,
aux dames , à la marelle , un faifeur de
contés ſe poſte au milieu de la ſalle , &
par ſes bons mots , tâche de divertir la
compagnie. En même tems que le far-
ceur épilogue de ſon mieux , un molla
déclame contre les vanités du ſiecle ; &
d'un autre côté , un poète débite des odes,
des idylles , des épigrammes. C'eſt une
choſe riſible , que de voir ces trois cham-
pions s'agiter , ſe tourmenter pour ré-
veiller l'attention des auditeurs , qui ne
ſongent cependant chacun qu'à ſon jeu
ou à ſes affaires. Vous voyez à quel point
d'eſtime ſont ici les prédicateurs & les
poètes ; ils n'ont pas même , comme en
France , le mérite d'amuſer le défœuvre-
ment des perſonnes oiſives.

Une des choſes les plus rares qui ſe
voient à Iſpahan , eſt la tour des cornes ,

244 SUITE DE LA PERSE.

ainsi appellée , parce que dans sa construction, il n'est entré ni bois, ni briques, ni pierres , & qu'elle n'est bâtie que des ossemens & des têtes de gazelles , & autres bêtes sauvages. On les avoit prises dans une seule chasse que fit faire un roi de Perse , & où il se trouva plus de cent mille chasseurs. Cette tour est fort haute; & les têtes de gazelles , qui ressemblent assez à celles de nos chevres , y sont si bien arrangées , que depuis le bas de la tour jusqu'à la pointe , on la voit toute hérissée de cornes. L'histoire porte qu'elle fut bâtie durant un festin , c'est-à-dire , dans l'espace de sept à huit heures , & que l'architecte étant venu dire au roi qu'il y manquoit la tête de quelque grosse bête pour faire le couronnement ; le roi , échauffé de la débauche , lui répondit : « où veux-tu que nous allions chercher , » à l'heure qu'il est , une tête comme tu » la demandes ? On ne pourroit trouver » de plus grosse bête que toi ; il faut y » mettre la tienne ». En même tems le prince ordonna qu'on la lui coupât , & qu'on la plaçât au haut de la tour.

Nous n'étions pas tellement occupés des curiosités de la capitale , que nous ne fissions quelquefois des promenades dans les environs, Notre molla vint un jour

nous annoncer qu'un cari de ses amis nous attendoit à souper dans une maison de plaisir, située à deux lieues de la ville. Après quelques civilités de part & d'autre, nous partîmes pour la campagne ; & notre ami nous présenta au cari qui nous reçut fort civilement. Les caris sont des juges ecclésiastiques, nommés par le grand cari, qui est comme le souverain jurisconsulte. Ils connoissent des affaires civiles, mais particulièrement des différends qui surviennent au sujet des contrats de mariage, des testamens & autres actes judiciaires. Celui dont je parle étoit un personnage savant, & respectable par ses années, mais d'un caractère aimable & enjoué. Il nous dit en entrant, que nous étions ses prisonniers pour huit jours ; mais qu'il feroit en sorte que nous ne regrettions point notre liberté. En effet, tout le tems que nous passâmes avec lui, fut un tems de plaisir & de divertissement. Les jeux, les concerts, les festins, les promenades se succédoient les uns aux autres ; & les heures s'écouloient trop rapidement à notre gré.

Le neuvième jour, de grand matin, le cari vint lui-même nous presser de partir, ajoutant qu'il nous accompagneroit, & qu'il auroit plus long-tems le plaisir de la

promenade. Nous fûmes bientôt en marche ; mais quel fut notre étonnement , lorsqu'après un quart d'heure de chemin , nous vîmes la grande route couverte d'un peuple innombrable ! Le bruit des trompettes & des instrumens de musique , mêlé d'applaudissemens & de clameurs , retentissoit au loin. Je me doutai alors que notre ami ne nous avoit menés à la campagne , que pour nous donner le plaisir de quelque surprise agréable. Ma conjecture étoit bien fondée. Le car nous dit que ce qui l'avoit empêché de nous retenir plus long-tems , c'étoit la fête solennelle , dont l'appareil venoit de nous frapper.

Cette fête , ajouta-t-il , s'appelle la *fête du chatir* , ou valet de pied du roi. Celui qui veut être reçu dans cet emploi , doit aller douze fois à pied , depuis le lever du soleil jusqu'au coucher , à une colonne éloignée de la ville d'une lieue & demie ; ce qui fait trente-six lieues en douze heures. La grande place , poursuit-il , est ornée aujourd'hui , comme à un jour d'audience d'ambassadeur. Elle est remplie d'animaux , de gladiateurs & de danseuses. Les rues & le chemin par où passe le chatir , sont parés de tapis & de fleurs , arrosés & parfumés d'essence. Mais vous allez

voir par vous-même toutes ces choses , mieux que je ne pourrois vous les dire. En même tems nous avançâmes vers la colonne. Le coureur venoit d'en partir pour la seconde fois. Chacun faisoit l'éloge de sa légéreté ; & en attendant qu'il revint , le peuple s'abandonnoit à la joie. Il y avoit , des deux côtés du chemin , des tentes dressées pour recevoir le monde : c'étoient comme autant de cafés , où se vendoient toutes sortes de rafraîchissemens & de liqueurs. On buvoit , on chantoit , on s'enivroit ; & des que les trompettes annonçoient le retour du valet de pied , tous se précipitoient en foule , jetoient des cris d'allégresse , & voloient à sa rencontre. Le chatir étoit toujours accompagné d'une brillante escorte. Les plus grands seigneurs , les fils des ministres , & tout ce qu'il y a de plus distingué à la cour , se font honneur de courir avec lui tour à tour.

Ce spectacle m'enflamma du desir de faire comme les autres ; & nos deux Hongrois voulurent être aussi de cette courue. Le cari & le molla approuverent notre projet ; mais ils nous défendirent de revenir avec le coureur. Nous saluâmes la compagnie , dès que nous entendîmes l'arrivée du chatir ; & nous nous dispo-

âmes à le suivre. Je ne crois pas avoir jamais couru de si bon cœur, ni avec tant de vitesse. Nous prenions pour nous les applaudissemens du peuple ; & les accords mâles & animés des musiciens nous donnoient de nouvelles forces. Nous arrivâmes un peu après le chatir ; mais s'il eût fallu recommencer, le son des instrumens & les louanges des spectateurs eussent été pour nous d'un foible secours.

Vers la fin de la douzieme course, le roi, accompagné de ses favoris, alla au-devant du chatir & lui dit en passant, qu'il le recevoit au nombre de ses valets de pied. Cette fête est la plus belle que j'aie vue dans tous mes voyages ; elle se célèbre rarement ; & c'est ce qui la rend si solemnelle.

Je ne vous ai point encore parlé du cours d'Ipahan ; il semble que c'est par-là que j'aurois dû commencer. Ce cours fait la plus belle entrée de la ville, du côté de Julfa, bourg, ou plutôt fauxbourg considérable, où logent tous les étrangers & les chrétiens. Figurez-vous une avenue longue de plus de treize cents toises, & large d'environ cinquante : au milieu est un canal dont les bords, larges de six pieds, servent de parapets aux passans. De vastes & superbes jardins, avec cha-

cun deux pavillons , bordent des deux côtés cette charmante allée. Elle aboutit à une maison de plaifance du roi , la plus riante & la mieux ornée qu'on puiſſe voir. J'y ſuis entré bien des fois ; & tout ce que la nature & l'art produiſent de plus beau dans ces contrées , m'a paru réuni dans ce palais. Les eaux , les caſcades , les vergers , les fleurs préſentent une eſquiſſe des plaifirs que Mahomet promet dans ſon paradis aux fideles muſulmans. Un magnifique pont , bâti ſur la riviere de Zenderouht , joint l'avenue aux faux-bourgs d'Iſpahan. Ce pont eſt fait de briques & de pierres de taille ; & ſa largeur eſt diviſée en trois parties , qui ſont comme trois ponts paralleles l'un à l'autre. La partie du milieu eſt la plus large ; & il y pourroit paſſer aiſément trois carroſſes de front. Les deux autres , à droite & à gauche , ſont plus étroites , & ſéparées de celle du milieu par une muraille de huit ou dix pieds de hauteur ; enſorte que trois perſonnes peuvent paſſer enſemble ſur le pont ſans ſe voir. Il y a dans les deux murs de ſéparation , des ouvertures en forme de portes , de diſtance en diſtance , de maniere qu'on peut aller des ponts collatéraux ſur celui du milieu , & de celui-ci ſur les ponts de côté. Ces

250 SUITE DE LA PERSE.

derniers , qui sont voûtés & couverts par le haut , mettent les passans à l'abri de la pluie & des ardeurs du soleil :

La ville d'Isfahan est , en général , assez mal bâtie , & remplie d'édifices qui tombent en ruine. La plupart des rues sont étroites ; & il n'y en a pas une qui soit pavée ; ce qui les rend fort désagréables. Les maisons sont faites de briques , & n'ont , pour l'ordinaire , qu'un rez-de-chauffée ; quelques-unes ont un étage , mais jamais plusieurs. Les murs sont enduits d'un mortier mêlé de chaux & de talc , qui jette un éclat merveilleux. Un dôme , plus ou moins élevé , couvre tous les bâtimens. Ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans l'intérieur des maisons , ce sont ces grands bassins dont je vous ai parlé , & les riches peintures qui ornent les appartemens. Les couleurs sont plus belles & plus éclatantes en Perse que partout ailleurs ; & l'air sec du pays leur conserve toujours la même vivacité. Chaque maison a , près de la porte , une espèce d'égout où l'on jette les immondices ; mais il ne s'exhale aucune mauvaise odeur à cause de la grande sécheresse de l'air. Ce que ces égouts ont de fort incommodé , c'est qu'étant à fleur de terre , il est aisé d'y tomber.

Le terroir des environs de cette capitale est assez fertile & bien cultivé ; ses productions font les mêmes qu'en plusieurs provinces de Perse.

Outre les arbres qui croissent dans nos contrées , on en voit ici de particuliers aux pays méridionaux ; tels que le platane , les plantes qui portent l'encens , la gomme & la manne. Le platane fait le plus bel ornement des promenades , des jardins & des villes ; il jette beaucoup d'ombre ; & les orientaux prétendent que l'odeur qu'il répand , purifie l'air & empêche la contagion. L'arbre de l'encens ressemble à un grand poirier. Il distille cette gomme odoriférante , dont les chrétiens font usage dans leurs temples , les mahométans dans leurs festins. La manne est une autre sorte de gomme , ou de rosée , qu'on recueille tous les matins sur les feuilles de l'arbre qui la produit.

La Perse abonde en drogues médicinales : j'ai vu des champs tout couverts de casse , de séné , de rhubarbe. La rhubarbe est une racine qu'on mange ici , comme on fait les betteraves en Europe. J'en ai quelquefois goûté par curiosité. Vous jugez bien que le docteur avoit une hôte-carrière : aussi , à l'entendre , la Perse est-elle le paradis de l'univers.

252 SUITE DE LA PERSE.

Ce que je regretterai le plus, en quittant ce pays, ce sont les melons; les dattes, les grenades & les oranges. Tous ces fruits sont délicieux, sur-tout les melons & les dattes. Ces dernières croissent en grappes, sur l'arbre appelé *palmier*. Ce fruit est de la grosseur d'une longue prune, si doux & si agréable au goût, que c'est, à mon avis, un excellent régal pour un étranger.

Les montagnes de la Perse, qui sont en très-grand nombre, ne le cedent point, en richesse, aux campagnes les plus fertiles. Celles-ci abondent en fruits & en grains de toute espece, celles-là en métaux & en minéraux. Les Persans disent qu'ils n'ont point de mines d'or ni d'argent; mais si j'en juge par les mines de soufre & de salpêtre dont toutes leurs montagnes sont remplies, j'ose croire qu'ils auroient de ces deux métaux en abondance, s'ils étoient plus laborieux. Ils se contentent des richesses qu'ils tirent de leurs manufactures de soie, parce que ce commerce est moins pénible. C'est par-là qu'ils font entrer l'or dans le royaume, au lieu de l'arracher eux-mêmes des entrailles de la terre.

C'est ici le lieu de vous parler des turquoises. Ce nom qu'on donne aux pierres

ines du mont Siroufe, vient de ce que la contrée où est située cette montagne, faisoit autrefois partie de la Turquie. Il y a deux mines, en Perse, de ces turquoises; & ce sont les seules qu'on connoisse. On les distingue en vieille & nouvelle roche. Je voulus aller voir celle de Siroufe dans la Parthide; mais on me dit qu'il étoit défendu d'y entrer. Cette mine est gardée jour & nuit par des soldats: & toutes les pierres qu'on en tire, appartiennent au souverain.

J'ai vu peu d'animaux rares dans la Perse. Le plus utile & le plus commun est le chameau. Ce pays nourrit des chevaux aussi beaux qu'en Arabie. Plusieurs grandes plaines en sont couvertes, & surtout celles de Tauris & de Persépolis. La race des ânes n'a point dégénéré en Asie, comme en Europe. J'ai vu par-tout, dans l'orient, les ânes en réputation; & je ne suis plus surpris qu'Homère ait comparé Achille à cet animal. Le pélican, cet oiseau, dit-on, si extraordinaire, m'a paru un fort vilain animal. J'eus occasion d'en voir plusieurs dans mon voyage de Chiras. Un gras corps, à peu près comme celui d'un mouton, couvert de plumes blanches; une petite tête emmanchée d'un gros & long bec: c'est là l'oiseau.

174 SUITE DE LA PERSE.

qu'en France on nomme *pélican*. Il s'appelle ici *porteur d'eau*, à cause d'une large bourse qu'il a sous le bec, & qui en contient un grand volume. Je n'ai point entendu dire ici que cet animal s'ouvrit le sein pour nourrir ses petits de son sang. Ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'est la peine singulière qu'il prend pour les élever, ou parce qu'il leur apporte de l'eau dans la poche qu'il a sous son bec.

Je suis, &c..

A Ispahan, ce premier septembre 1738.

LETTRE XXIII.

SUITE DE LA PERSE.

QUAND je vous écrivis ma dernière lettre, Madame, je ne pensois pas que je dusse faire encore plusieurs voyages dans la Perse. Depuis ce tems, j'ai parcouru diverses provinces; & ce n'est qu'après bien des dangers & des fatigues, que je suis de retour dans la capitale, d'où je ne partirai désormais que pour prendre la route de l'Arabie. Voici ce qui donna lieu à mon voyage. J'appris, par plusieurs marchands nouvellement arrivés en cette

ville, qu'un jeune François, venu avec eux de Constantinople, étoit tombé malade à Kirman-Chah, capitale de la province de Kirman, sur la frontière de Perse. Cette nouvelle ne me fut pas indifférente. J'attendois un de mes neveux, à qui j'avois écrit en Turquie de me venir joindre à Ispahan. Je m'informai plus particulièrement des gens de la caravane, s'il n'y en auroit pas quelqu'un qui fût chargé pour moi de quelques lettres; mais je ne pus rien apprendre de plus positif. On me dit d'attendre le retour de plusieurs Arméniens qui, pour affaires, étoient demeurés à Cachan. En effet, je reçus, deux jours après, par ces derniers, une lettre de mon neveu, qui m'informoit des commencemens & des progrès de sa maladie. Je fis céder toute autre considération à l'amitié que j'ai pour ce jeune homme; & je partis à la hâte, pour me rendre à Kirman-Chah. J'allai droit au caravanferai où il étoit logé. La fièvre l'avoit quitté depuis quelques jours; la joie qu'il eut de me revoir, & les soins que je pris de sa fanté, le rétablirent entièrement.

Nous commençâmes par visiter Kirman-Chah, & le des plus considérables de la Caravanie. Elle avoit un magnifique château, défendu par l'art & par la na-

ture. De vastes jardins contribuoi^{ent} surtout à son embellissement. On compte encore , parmi ses raretés , les vestiges d'anciens couvens de moines , dont le nombre étoit prodigieux. Quant aux édifices publics & particuliers , ils sont irréguliers & mal bâtis ; la plupart même sont ruinés. Les courses fréquentes des Turcs & des Arabes ont causé ces désastres. Le pays produit quantité de fruits ; de safran & de coton.

Me trouvant dans une province qui m'étoit inconnue , je voulois en voir les principales villes ; nous commençâmes par Hémedan , au nord-ouest de Kirman-Chah. Ce qui piquoit sur-tout ma curiosité , c'étoit le nom d'Echatane , & le titre de capitale de la Perse , qu'elle portoit anciennement. Les souverains y faisoient leur séjour pendant l'été , qui est fort doux dans ce pays. Elle fut bâtie par Arphaxad , roi des Medes. Il n'y avoit pas de plus grande ni de plus belle ville dans toute la Médie , au milieu de laquelle elle est située : les murailles qui l'envir^{on}noient , étoient remarquables. Il y en avoit sept de hauteur inégale , & de différentes couleurs. On les eût prises de loin , plutôt pour les décorations d'un théâtre , que pour l'enceinte d'une place. Hémedan peut encore passer pour une grande

ville. Elle est peuplée, & bien fortifiée. Les Juifs y font en grand nombre ; & il en vient en pèlerinage de tous les pays voisins, pour visiter les tombeaux d'Éther & de Mardochée, qu'on dit avoir été enterrés à Ecbatane. Nous allâmes voir ces monumens célèbres, dans une espece de chapelle au milieu de la synagoga. Ils sont construits de briques revêtues de bois peint en noir. Nous y vîmes plusieurs de ces bons Israélites, pénétrés de la plus tendre dévotion. Ils parlent de ces illustres morts avec cette joie & cette reconnoissance toujours vives, que les grands bienfaits ont coutume d'imprimer dans les cœurs reconnoissans.

Depuis que Nadir-Chah, connu sous le nom de *Thamas-Kouli Kan*, occupe le trône de Perse; qu'il a usurpé sur Chah-Thamas, dernier roi de la race Saférienne, il n'a cessé d'être en guerre, tantôt avec ses sujets révoltés, tantôt avec les Indiens, les Turcs & les Arabes. Ce prince belliqueux est toujours en campagne. Il ne loge point dans les villes, mais sous des tentes, au milieu de ses soldats. Pour l'exécution de ses vastes projets, il a fait de Hémédan son principal arcenal ; & il campe à une lieue de cette ville. On nous avoit si souvent parlé des richesses & de la magnificence

de ce camp , que nous profitâmes du voisinage pour le voir. Il contient environ deux cents mille hommes , plus de la moitié autant de femmes , & un nombre prodigieux de vivandiers & de valets. Il est disposé par quartiers très-régulièrement distribués : & on y observe une police exacte. L'endroit où se tient le marché public , est grand & spacieux. Il a la forme d'une longue & large rue , dont les côtés sont bordés de tentes pleines de toutes sortes de provisions. Le prix de chaque denrée est fixé ; & il n'y a pas à craindre la moindre malversation.

Nous allâmes de-là au quartier impérial , que nous reconnûmes de loin , à la hauteur & à la beauté des pavillons. Les ministres & les principaux officiers ont leurs tentes devant celles du Chah , à droite & à gauche. Elles sont faites de toile de coton de différentes couleurs. Le haut & les côtés sont doublés de soie ou de laine , & ornés de peintures fort brillantes. De grandes nattes , étendues à terre , défendent ces lieux de l'humidité , & les rendent aussi sains que les appartemens des maisons. Le pavillon , dans lequel l'empereur donne audience , est soutenu sur trois colonnes dont l'extrémité est ornée de boules dorées. La couverture est de toile très-fine , de couleur

de brique , & tapiffée en dedans du plus beau fatin. Ce pavillon communique à plusieurs autres qui fervent à différens ufages. Les plus reculez font ceux où habitent les femmes du Chah. Elles font environ foixante , avec autant d'eunuques ; & quand l'armée eft en marche , elles fuivent , à quelque diftance , montées fur des chevaux blancs. Les grands feigneurs & tous les officiers ont auffi les leurs , qui logent dans des tentes féparées , environnées de grandes toiles , en forme de paliffades. Pendant le tems que nous demeurâmes au camp , car il y a des caravanferais pour les voyageurs , comme à la ville , nous vîmes une fois le roi faire la ronde dans les différens quartiers. Il étoit monté fur un cheval orné de pierrieres. Je n'ai jamais rien vu de fi riche ni de fi précieux. On dit qu'il a quatre harnois complets , dont le premier eft d'émeraudes , le fecond de rubis , le troifieme & le quatrieme de perles & de diamans. Je vis la garniture d'émeraudes ; elle jettoit un éclat éblouiffant ; & les pierres étoient toutes d'une groffeur & d'un prix ineflimable. Les habits du monarque répondoient à cette magnificence. Ils étoient pareillement enrichis de pierrieres ; & fon turban en étoit tout couvert. Il venoit d'acquérir ces richesses.

immenses dans son expédition des Indes, en s'emparant de la capitale & des trésors de Muhammed-Chah, empereur du Mogol.

On trouve dans ce pays, des montagnes qui n'ont pas moins de vingt à trente lieues de circonférence. Celle qu'on appelle l'*Elvend*, à quelques lieues de Hémedan, est une des plus considérables; son sommet, toujours couvert de neige, est comme un réservoir qui distribue l'eau aux campagnes d'alentour, tant il en sort de ruisseaux & de sources. La montagne de Bisotun, à trois journées de l'*Elvend*, a cela de particulier, qu'elle semble, d'un côté, prête à tomber dans la plaine. On dit qu'un nommé *Ferha*, l'homme le plus fort de son tems, la coupa en cet endroit, pour se faire un passage. On voit encore la trace du ciseau; & dans cette coupure, on distingue douze figures d'hommes, taillées en bas-relief dans le rocher. Les Persans des villages voisins nous vanterent beaucoup plusieurs autres figures taillées pareillement dans le roc, à l'extrémité occidentale de la même montagne. Ce monument me parut de la dernière antiquité. Il consiste en deux niches, dont l'une peut avoir vingt, l'autre dix pieds de haut. Sur la plus grande, entre deux colonnes can-

éléés d'ordre corinthien , est tracé un éant à cheval , qui porte sur son épaule une lance monstrueuse. Plus bas , sont deux anges qui tiennent chacun un cercle à la main. Le fond de la niche est orné de trois grandes statues , que les Persans disent être celles de deux de leurs rois , & d'une reine célèbre dans leur histoire. Il y a aussi , dans la petite niche , deux figures en bas-relief , comme celles de la grande. On voit au bas plusieurs caractères d'une langue dont il ne reste plus de vestige.

Nous allâmes en deux jours à Tarimara , petite ville défendue par une bonne forteresse. On nous fit voir une pyramide qui fut élevée en l'honneur d'un ancien sultan. Elle a cent vingt coudées de hauteur , & cent de diamètre. Le pays abonde en fruits & en olives , qui sont les plus estimées de la province de Tarimara.

Nous arrivâmes le jour suivant à Sirouz-Abad , & de-là à Nohavend. Cette dernière ville fut bâtie par le patriarche Noé , au rapport des orientaux ; elle est située sur une montagne , mais n'a aucun monument qui atteste son antiquité. Je fus surpris que les vignes ne fussent pas plus communes en ce canton , que par-tout ailleurs. Il y en a cependant , mais pas assez , selon moi , pour une ville qui se glorifie d'avoir pour fondateur l'inven-

teur du vin. Elle est fameuse par une victoire signalée, que les mahométans, commandés par Omar, ont remportée sur les Persans. Les Arabes parlent beaucoup de cette journée; & ils l'appellent *la victoire des victoires*.

Kounsar, où nous arrivâmes quelques jours après, est une petite ville fort jolie, dans une belle plaine, arrosée de plusieurs ruisseaux, qui servent à fertiliser une infinité de jardins. L'air de ce pays est pur, les promenades charmantes, les campagnes riches & fertiles. Il y croît une sorte de manne fort estimée, dont les Persans font de petits gâteaux, en la mêlant avec des pistaches & de la fleur de farine.

Nous avançons toujours vers Isphahan. Mon neveu, qui n'avoit vu qu'une très-petite partie de ce royaume, me témoigna la peine qu'il ressentoit d'arriver à la capitale, pour en partir peut-être au bout de quelques jours, & nous rendre en Arabie, sans avoir vu les principales villes de la Perse. Je compris qu'en effet il n'auroit pas lieu d'être satisfait de son voyage, si je n'avois pour lui quelque complaisance. Cette raison, & le désir de connoître des pays que je n'avois pas encore vus moi-même, m'engagerent à visiter les provinces de Chusistan, de Ghilan, de Mazenderan & de la Koras.

lane. J'écrivis ma résolution au docteur, qui faisoit, de son côté, des courtes aux environs d'Ispahan.

Nous allâmes d'abord à Suze, autrefois la capitale de toute la Perse. Le nom de *Suze*, qui signifie *Lys*, lui fut donné, parce que cette fleur croît abondamment dans son territoire. On dit que Memnon, fils de ce Tithon que la fable fait époux de l'Aurore, fut le fondateur de cette ville. Cyrus, après avoir subjugué les Medes, en fit le siege de son empire. Il y avoit, dit-on, un superbe palais, soutenu sur des colonnes d'or, & enrichi de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs de Suze étoient de briques & de bitume, comme ceux de Babylone. Depuis Cyrus, les rois de Perse y venoient passer l'hiver, qui est fort doux dans cette contrée. Je fais, pour moi, que l'été y est insupportable, & que les serpens y sont fort dangereux. C'est dans cette ville, sur le rivage du fleuve Eulée, que le prophete Daniel eut la vision du béliar à deux cornes, & du bouc qui n'en avoit qu'une. Le tombeau de cet homme de Dieu s'y voyoit encore il y a quelques années : mais on l'a transporté sur le bord du fleuve ; & les eaux le couvrent aujourd'hui entièrement. Darius, fils d'Hystaspes, que l'écriture appelle *Assue*

rus, donna à Suze ce fameux édit contre les Juifs, à la sollicitation du perfide Aman; mais Esther fut, par ses charmes, fléchir le cœur du monarque; & les pleurs de cette belle Juive sauverent la vie à toute sa nation. C'est dans ce lieu aussi, que le même prince donna ce magnifique banquet qui dura cent quatre-vingt-trois jours. Alexandre y trouva neuf mille talents d'or monnoyé, & quarante mille en lingots. Suze n'est plus qu'une méchante ville ruinée; & dans peu, ce ne sera, comme tant d'autres, qu'un triste amas de décombres.

Chuzter, aujourd'hui la capitale du Chufistan, n'est pas la même que Suze, comme l'ont cru fauffement quelques voyageurs. Elle est bâtie sur une élévation, & a pour fondateur, à ce qu'on dit, Hou-Cheng, petit-fils de Noë. Cette ville est considérable, quoiqu'elle ait beaucoup souffert dans les dernières guerres. Il s'y fait un grand commerce de soie & de drap d'or, dont nous vîmes plusieurs riches manufactures. La digue, qui fait monter la rivière jusqu'à Chuzter, est une des plus belles qu'on puisse voir. En général, le Chufistan abonde en pâturages & en fruits excellens. Il y vient quantité de coton, de cannes de sucre,

de

de riz & de grains de toute espece.

Nous parcourûmes la province de Ghilan, qui ne le cede point à la précédente pour la fertilité. Reshd en est la principale ville. Elle est agréablement située, à quelques lieues de la mer Caspienne, dans une plaine environnée de hautes montagnes. L'air y est mal-sain, & les habitans presque toujours malades. Ils sont maigres & pâles, pour la plupart. Nous n'eûmes garde d'y faire un long séjour.

En côtoyant le rivage de la mer, nous nous trouvâmes dans le Mazenderan ou Taberistan, province très-agréable & très-fertile. On l'appelle communément *le jardin de la Perse*. Elle est remplie de montagnes inaccessibles & inhabitables; mais, en récompense, ses vallées & ses campagnes sont délicieuses. Elles produisent du coton, du sucre, & toute sorte de bons fruits. Djurdjan, sa capitale, est grande & fort peuplée. Nous y vîmes plusieurs pans d'une muraille qui avoit cinq lieues de long, & deux meules que les habitans conservent précieusement. Elles ont chacune près de cinquante coudées de circonférence.

Pendant notre séjour dans cette ville, on fit la célébration d'une triple fête,

rus, donna à Suze ce fameux édit contre les Juifs, à la sollicitation du perfide Aman; mais Esther fut, par ses charmes, fléchir le cœur du monarque; & les pleurs de cette belle Juive sauverent la vie à toute sa nation. C'est dans ce lieu aussi, que le même prince donna ce magnifique banquet qui dura cent quatre-vingt-trois jours. Alexandre y trouva neuf mille talens d'or monnoyé, & quarante mille en lingots. Suze n'est plus qu'une méchante ville ruinée; & dans peu, ce ne sera, comme tant d'autres, qu'un triste amas de décombres.

Chuzter, aujourd'hui la capitale du Chufistan, n'est pas la même que Suze, comme l'ont cru fausement quelques voyageurs. Elle est bâtie sur une élévation, & a pour fondateur, à ce qu'on dit, Hou-Cheng, petit-fils de Noë. Cette ville est considérable, quoiqu'elle ait beaucoup souffert dans les dernières guerres. Il s'y fait un grand commerce de soie & de drap d'or, dont nous vîmes plusieurs riches manufactures. La digue, qui fait monter la rivière jusqu'à Chuzter, est une des plus belles qu'on puisse voir. En général, le Chufistan abonde en pâturages & en fruits excellens. Il y vient quantité de coton, de cannes de sucre,

de

de riz & de grains de toute espece.

Nous parcourûmes la province de Ghilan, qui ne le cede point à la précédente pour la fertilité. Reshd en est la principale ville. Elle est agréablement située, à quelques lieues de la mer Caspienne, dans une plaine environnée de hautes montagnes. L'air y est mal-sain, & les habitans presque toujours malades. Ils sont maigres & pâles, pour la plupart. Nous n'eûmes garde d'y faire un long séjour.

En côtoyant le rivage de la mer, nous trouvâmes dans le Mazenderan ou Taberistan, province très-agréable & très-fertile. On l'appelle communément *le jardin de la Perse*. Elle est remplie de montagnes inaccessibles & inhabitables; mais, en récompense, ses vallées & ses campagnes sont délicieuses. Elles produisent du coton, du sucre, & toute sorte de bons fruits. Djurdjan, sa capitale, est grande & fort peuplée. Nous y vîmes plusieurs pans d'une muraille qui avoit cinq lieues de long, & deux meules que les habitans conservent précieusement. Elles ont chacune près de cinquante coudées de circonférence.

Pendant notre séjour dans cette ville, on fit la célébration d'une triple fête,

presque toute entiere à l'honneur de Mahomet. La premiere s'appelle *Cheb-Mârâzîd*, c'est-à-dire, la nuit de l'ascension. Elle se célèbre en effet pendant la nuit, par des prieres, & par de fréquentes lectures de l'alcoran. Les sectateurs du faux prophete disent que, le troisieme jour après sa mort, l'ange Grabiél lui amena, de nuit, à son sépulcre, un cheval ailé, nommé *Borac*, sur lequel il le fit monter, & l'enleva au ciel. Le second objet de la fête est le jour auquel l'ange Gabriel apporta, dit-on, à Mahomet l'ordre de commencer sa mission, & le revêtit de l'esprit de prophétie. La troisieme partie de la solemnité est pour honorer je ne sais quel retour d'Abraham à la Mecque, où ce saint patriarche avoit, dit-on, fixé sa demeure.

Djurdjan est à trente lieues d'Amol, ville assez jolie, aux pieds du mont Taurus, où l'on dit que campa l'armée d'Alexandre. Il y a dans cette ville un fort beau palais, d'où l'on découvre toute la campagne. C'est la maison de plaisance des gouverneurs du Mazenderan. On voit encore sur la riviere un pont magnifique de douze arches. Les jardins & les promenades d'Amol sont plantés de cyprès, d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires. On trouve dans ses environs plu-

Beaux mines de fer , où l'on a établi depuis peu une fonderie de canons.

Afrhées , dans la même province , est plus voisine de la mer. Le Chah y a fait construire un superbe palais. Les armes de Perse , qui sont un lion avec un soleil levant , embellissent la principale entrée. Les avenues sont plantées de pins & d'orangers , les jardins remplis d'arbres fruitiers , les plus beaux & les plus rares. Plusieurs ruisseaux d'eau vive , qui aboutissent à de grands bassins de marbre , portent par-tout la fertilité & la fraîcheur. Les bâtimens sont d'une magnificence vraiment royale. Je fus frappé sur-tout de la salle du divan. Elle est belle & spacieuse. Les murs & le plafond sont peints en azur , & ornés de fleurs d'or.

Nous séjournâmes quelque tems dans cette ville , où nous eûmes plusieurs fois le plaisir des spectacles , pour lequel les Persans ont , en général , un goût décidé. il n'est pas de gouverneur un peu considérable , qui n'ait ses lutteurs , ses musiciens , ses danseuses. Les premiers sont encore ce qu'ils étoient chez les Grecs , excepté qu'ils ne s'exercent qu'à la lutte. Les musiciens & les danseuses occupent les théâtres. Tout s'y chante comme dans nos opéra ; & ce qui rend l'analogie en-

core plus marquée, la danse y est réunie au chant ; & la galanterie est l'apanage des danseuses : mais c'est là tout : un François chercheroit vainement une Armide sur la scène orientale. Les drames Asiaticques ne consistent que dans des peintures lascives de l'amour & de ses plaisirs les plus immodérés. Les actrices , pour l'ordinaire , se surpassent dans ces descriptions. Leur danse n'est ni moins expressive , ni moins indécente. Elles y joignent une légèreté extraordinaire , une volubilité , une variété dans leurs mouvemens , qui étonne. La danse n'est pratiquée que par elles dans toute la Perse ; on y regarde cet exercice comme infame. Ce qui y contribue , est sans doute le dérèglement des danseuses ; toutes sont femmes publiques , & affichées pour telles. Cette même raison n'empêche pas en France, les honnêtes femmes de danser.

Nous quittâmes Aïrhées , & bientôt après le Mazenderan , pour entrer dans la Korafa. Cette province , autrefois la Bactriane , qu'Alexandre le Grand eut tant de peine à réduire , a quatre principales villes , qui se disputent le titre de capitale. On les appelle *Mesched* , *Hérat* , *Mérou* , & *Balk*. La première n'étoit d'abord qu'un bourg peu considérable ; mais le tombeau de l'iman Riza , de la famille

d'Ali, y attira un tel concours de peuple, qu'elle est devenue depuis une grande ville. Elle est environnée d'une forte muraille, défendue par trois cents tours, éloignées d'une portée de fusil l'une de l'autre. La mosquée où est le tombeau du saint, atteste, par sa magnificence, la dévotion & la libéralité des Persans. On trouve dans les cours, de grands bassins de marbre; & l'intérieur de l'édifice est orné de quantité de colonnes de jaspe, de marbre, de porphyre. Des lampes d'or & d'argent sont suspendues aux voûtes; & les murs sont tapissés de la plus riche mosaïque. Il ne faut pas oublier que les prêtres qui desservent cette mosquée, jouissent d'un immense revenu. Mesched est près de Nichapour, gros bourg, d'où viennent les vieilles turquoises.

Hérat, autrefois Aria, est, comme Mesched, l'une des quatre capitales de la Korasane. Quelques-uns attribuent sa fondation à Nabuchodonosor, d'autres à Alexandre. Elle est située dans une plaine couverte de jardins & de vignobles, entrecoupés de ruisseaux abondans, qui reçoivent l'eau d'une montagne voisine. Elle est défendue par une bonne citadelle, & par de fortes murailles, environnées de fossés pleins d'eau. Il y avoit ancien-

nement dans le voisinage de cette ville ; un fameux temple de guebres. Sa grandeur & sa magnificence faisoient ombrage aux mahométans , qui avoient , près de là , une misérable mosquée. Les prêtres de Mahomet , jaloux du concours de peuple qui se rendoit , de tous côtés , au temple du soleil , persuaderent à leurs partisans de le brûler. Le temple fut réduit en cendres ; & le gouverneur de la province ayant voulu punir les incendiaires , on dit que quatre mille mahométans jurèrent qu'ils n'avoient jamais vu , dans ce lieu , de temple du soleil , mais seulement une mosquée. Hérat fut prise & saccagée plusieurs fois , tantôt par les troupes de Gengiskan , roi des Indes , tantôt par celles de Timur. Les Turcs la posséderent aussi avec une partie de la Korafane. On vante les fruits de son territoire , & sur-tout les roses , dont on fait la meilleure eau-rose de l'univers. Les beaux tapis qui se fabriquent à Hérat , sont en grande réputation dans toute la Perse.

En allant à Mérou , autre ville de la même province , nous pensâmes être engloutis sous les sables que le vent élève dans cette contrée. Nous fûmes précipités plusieurs fois en bas de nos chevaux ; & nous restâmes souvent aveuglés & couverts de poussière. Le pis étoit que

nous ne favions quelle route tenir ; parce que le vent couvroit , en quelques endroits , tout le chemin de sable ; & nous ne trouvions alors aucun veffige qui pût nous guider. Nous fûmes obligés de prendre , avec nous , deux hommes de la province , pour nous conduire. Ils nous firent marcher la nuit ; & je remarquai qu'ils confultoient les étoiles , comme font les pilotes en pleine mer. La ville de Mérou eft bâtie au milieu de ces sables , d'où l'on tire quantité de fel. Elle fut fondée , dit-on , par une fille du roi Artaxerxès Longue-main. Quoique le pays foit naturellement aride , cependant , comme il eft arrofé par trois rivières , il produit abondamment des grains , & fur-tout du froment d'une groiffeur extraordinaire. L'air de Mérou eft pur & falutaire ; les maladies y font rares , & prefque jamais dangereufes.

Je n'oublierai pas que c'eft à Mérou , que je vis célébrer une fête plus curieufe par la fable qui y a donné lieu , que par fes cérémonies. On la nomme *Cheel-Camer* , qui fignie *coupure de la lune*. Mahomet , difent les Perfans , voulant autorifer fa religion par quelque miracle figné , après l'avoir établi par la force des armes , convoqua trente des princi-

paux de ceux qui refusoient de le reconnoître pour prophete. Il attendit qu'il y eût pleine lune ; & ce jour-là il les mena dans la campagne , où il leur dit de regarder le ciel. Alors , levant la main , il fit un mouvement de ses doigts , par lequel il coupa la lune en deux pieces. L'une des deux descendit doucement à terre ; & Mahomet l'ayant prise , la fit passer par la manche de son bras gauche ; après quoi elle remonta à sa sphere , où elle se rejoignit à l'autre moitié. C'est là , Madame , un des plus fameux miracles de la religion mahométane. Il paroît si grand & si merveilleux aux yeux des Persans , qu'ils le célèbrent par une fête solennelle.

De toutes les villes qui prennent le titre de capitale de la Korasane , Balk me paroît y avoir le plus de droit. Avant qu'on transportât le siege de l'empire dans la province de Fars , elle-même l'étoit de toute la Perse. Il reste encore des vestiges de son ancienne splendeur. Cette ville est grande & remplie de beaux édifices. Ses murailles sont solidement construites , & flanquées de fortes tours. La plaine où elle est située , est belle & agréable. On y recueille quantité de bled , de fruits & de légumes. Le fleuve Oxus , le plus grand de tous ceux qui arrosent la Bac-

triane , coule dans cette campagne qu'il fertilife de fes eaux.

Remarquez l'impreffion que laiffent fur les peuples les grandes calamités. On n'a pas oublié à Balk le nom d'Alexandre le Grand , qui faccagea cette ville : on fe fouvient de Timur , qui la pillâ ; mais le nom de Gengiskan y eft encore plus connu. On ne le prononce qu'avec horreur. Voici ce qu'on nous raconta à ce fujet. Gengiskan ayant mis le fiége devant cette place , crut qu'elle fe rendroit bientôt , à l'exemple de tant d'autres , que la terreur , plutôt que la force de fes armes , avoit contraintes de capituler. Mais il trouva une réfiftance opiniâtre , à laquelle il ne s'attendoit pas. Les affiégés firent plufieurs forties , dans lesquelles ils lui tuèrent beaucoup de monde , jufques-là qu'une nuit où le camp des ennemis étoit tranquille , ils forcerent les retranchemens , & pénétrèrent jufqu'aux tentes de Gengiskan. Ce prince , outré de dépit qu'une poignée des gens eût entrepris ce que des peuples nombreux n'avoient ofé faire , jura qu'il fe vengeroit d'un fi fanglant affront. Il donna plufieurs affauts ; & tandis que tout ce qu'il y avoit de foldats dans la ville fe défendoit courageufement , plufieurs Tartares pénétrèrent

par un fouterrein dans l'intérieur des murailles , près d'une porte principale qu'ils ouvrirent & livrerent aux assiégeans. Gengiskan , maître de la place , ordonna à tous les habitans de se rendre dans la campagne , où il les fit massacrer. On ajoute que ce prince barbare ne cessa lui-même de tuer , que lorsque les forces lui manquèrent. Ceux de Balk ne sont pas moins jaloux de l'antiquité de leur ville , que du courage de ses habitans. Ils disent qu'elle fut fondée par Bacchus , & que ce héros , à son retour des Indes , y célébra des jeux & des fêtes.

C'est ainsi que nous parcourûmes , le plus souvent à travers de vastes solitudes , cette province qu'on disoit autrefois contenir plus de mille villes. Le grand Zoroastre , inventeur de l'art magique , y donna des loix. On trouve encore aujourd'hui dans la Korasane quantité de guebres ou adorateurs du soleil.

Cette province est bornée à l'orient par le Sigistan , contrée remarquable dans les antiquités Persanes , parce qu'elle a été la patrie du fameux Rustan , héros célèbre dans tous les romans orientaux. Les plus anciens rois de Perse y faisoient leur résidence ; & depuis la conquête des Arabes , plusieurs princes mahométans s'y sont établis. Un de ces Sultans imagina

de former un paradis à l'imitation de celui de Mahomet, dans une vallée délicieuse, dont il fit le plus beau lieu de l'univers. On y trouvoit des retraites agréables, des femmes d'une beauté ravissante, des liqueurs exquisés, les parfums les plus rares, des lits voluptueux, &c les mets les plus délicats. Il bâtit à l'entrée du vallon une forteresse qui en rendoit l'approche inaccessible. Lorsqu'il avoit quelque entreprife dangereuse à exécuter, il choisissoit un jeune homme d'une force extraordinaire; après l'avoir enivré jusqu'à perdre connoissance, il le faisoit transporter dans son paradis, où il le laissoit deux ou trois jours, s'empresant à lui faire goûter tous les plaisirs de ce lieu enchanté. Au bout du terme, on l'enivroit comme la première fois, pour avoir occasion de le transporter chez lui sans qu'il s'en apperçût. Le Sultan lui propoisoit alors le coup hardi qu'il vouloit exécuter, & l'engageoit sans peine à lui prêter son bras, par la promesse de lui faire toujours habiter ce paradis, dont il avoit déjà goûté les délices.

Nous nous rendimes enfin à Isphahan, où le docteur nous attendoit,

Je suis, &c.

A Isphahan, ce 21 novembre 1729.

LETTRE XXIV.

SUITE DE LA PERSE.

UN voyageur qui cherche à s'instruire, doit étudier les mœurs, les usages, les loix des nations qu'il a sous les yeux ; & je vous ai dit, Madame, que c'étoit là le but que je m'étois proposé.

Vous aimeriez à voir les Perfans : ils sont, pour la plupart, bien faits, beaux de visage, & naturellement vigoureux ; mais leur penchant à l'amour & au plaisir les amollit & les énerve. Vous n'auriez pas moins de satisfaction à converser avec eux ; je leur trouve l'esprit vif, pénétrant & facile. Leur tempérament voluptueux étouffe assez souvent ces qualités naturelles. Ils sont paresseux, flatteurs, hypocrites ; mais ce qui doit plaire aux étrangers, & sur-tout à des François, est leur affabilité, leur douceur, leur politesse. C'est dommage que la vanité & sur-tout l'intérêt en soient le plus souvent le motif ; car avec toutes leurs qualités aimables, ils ne sont ni essentiels ni généreux. « Jamais ils ne vous parlent mal, dit un ambassadeur Portugais ; mais jamais ils ne vous font de bien ». Leurs

alliances avec les Georgiennes & les Circassiennes ont embelli les deux sexes. Les femmes ont communément la physionomie agréable, la taille fine, les yeux noirs & vifs, la peau belle & le teint délicat. Elles aiment la table & la musique. Elles sont enjouées, sensibles à l'amitié, plus sensibles encore aux offenses, passionnées pour le plaisir, & uniquement sages par contrainte.

La noblesse du sang est ici un vain titre. Les plus élevés en dignité sont les plus nobles. Telles est la maxime de tous les orientaux; & c'est peut-être aussi la plus sage, me disoit notre molla, lorsque je parlois de nos préjugés sur la naissance. Le desir de parvenir par son propre mérite, excite & entretient l'émulation, & élève l'ame à une plus noble gloire, qu'à celle d'avoir des ancêtres plus illustres que leurs descendans.

Un des premiers soins de ce peuple, est l'éducation des enfans. On les met entre les mains d'un eunuque, ou d'un prêtre, jusqu'à l'âge de vingt ans, à moins qu'on ne les marie plutôt. Hors de ce cas, on les observe scrupuleusement; & on les élève avec la plus grande sévérité. Comme en France, on leur apprend toutes les sciences, avec cette dif-

férence, qu'en Perse on approfondit la science à laquelle on les applique, & qu'en France on s'en tient à la superficie.

Les jeux & les exercices du corps sont fort en usage chez les jeunes Persans. Nous nous rendions souvent à la place royale, où toute la jeunesse d'Isbahan se rassemble certains jours de la semaine. Les uns lancent le javelot; les autres manient l'arc & le sabre; d'autres se disputent le prix de la lutte & de la course à cheval. J'oubliois alors que j'étois chez un peuple mou & paresseux; & la vue de ces jeux me rappelloit ce qu'on raconte de la jeunesse de Cyrus, qui préludoit ainsi à la conquête de l'Asie. Mon neveu, plein d'ardeur & de vivacité, ne put s'en tenir au simple spectacle. Ce jeune homme voulut donner aux Persans des preuves de son adresse. Il ne resta pas long-tems indécis sur le genre de combat. L'arc, la lutte, le javelot étoient pour lui des exercices inconnus: il savoit assez bien maniere le sabre; mais la course à cheval fut plus de son goût. Il avoit un excellent cheval arabe; & il savoit si bien le manège, qu'il resta victorieux, au témoignage de ses rivaux.

Cette inclination pour les usages des Persans nous attira leur bienveillance;

une chose acheva de nous les gagner. Je venois de toucher une somme d'argent considérable chez un banquier Hollandois. Celui du docteur ne lui en laissoit pas manquer. Nous résolûmes de nous habiller à la persanne, persuadés que pour être véritablement François, il falloit s'affujettir à l'empire de la mode. L'habillement du pays est des plus agréables & des plus galans. Pour les hommes, c'est un caleçon qui descend jusqu'à la cheville du pied, une longue chemise, une robe ouverte sur la poitrine, & serrée sur les reins par plusieurs ceintures. Ils passent sur cette robe une veste courte & sans manches. Leur chaussure est aujourd'hui la même qu'en Europe. Une piece d'étoffe précieuse fait plusieurs tours sur leur tête, & forme leur turban.

Vous ne sauriez croire qu'elles graces nous donnoit cet habillement. La première fois que nous parûmes ainsi vêtus dans les rues de cette capitale, plusieurs personnes vinrent nous complimenter & nous féliciter sur notre bonne mine. On ne doutoit pas qu'avec les habits persans, nous ne suivissions bientôt la religion du pays. Le molla avoit sa part dans ces complimens; & on louoit son zele pour la foi mahométane.

L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes. Leur chemise est plus ouverte par le haut, leur veste plus longue, & leur ceinture moins large. Ces ceintures font un effet merveilleux sur une jolie taille. Les femmes ont de plus des brodequins ; & sur leur tête , plusieurs voiles , dont quelques-uns leur couvrent le visage , & tombent jusqu'aux genoux.

On connoît peu ici le plaisir de la promenade. Un Persan , qui reste des jours entiers les jambes croisées , croiroit déroger à sa gravité , s'il alloit & venoit du bout d'une avenue à l'autre. Le repos & la volupté sont uniquement ce qu'il desire. Il semble donc que les carrosses ou les chars devroient être fort communs chez cette nation ; l'usage néanmoins en est absolument inconnu. Les hommes vont à cheval ; les femmes quittent rarement leur ferrail ; & quand elles voyagent , elles sont portées sur des chameaux , dans de grandes boîtes ou berceaux couverts. Comme ces femmes sont belles , pour la plupart , elles perdent infiniment à n'être pas vues. Il faut convenir d'ailleurs , que leur beauté leur coûte cher : quoi de plus triste , en effet , que de passer sa vie dans l'esclavage le plus rigoureux & le plus dur ? Vous aurez

peine à croire la servitude & la gêne où l'on tient ici le beau sexe. Les Persans , plus amoureux qu'aucun peuple d'orient , sont , par-à même , plus jaloux. Leurs épouses , & ils en ont plusieurs à proportion de leurs richesses , sont renfermées dans le lieu le plus retiré de la maison. Outre une triple enceinte de hautes murailles qui forment de ce séjour une citadelle imprenable , ils sont encore entrés la religion dans leurs intérêts. Ils supposent une loi de Mahomet , qui a dit , étant à l'agonie : « gardez votre religion & vos » femmes ». Selon ce précepte , ils prétendent que celle qui ose jeter la vue sur un homme , commet un crime irrémissible.

Malgré cette extrême jalousie , les Persans regardent comme une grande gloire , que le roi veuille bien honorer leurs épouses de ses faveurs ; il arriva même une aventure assez particulière à ce sujet. Un roi de Perse ayant beaucoup bu chez un de ses favoris , voulut entrer dans l'appartement des femmes. Celui qui en gardoit la porte , lui dit : « Il n'entrera jamais » ici , tant que j'aurai mon emploi , d'autre » moultache que celle de mon maître. » Comment , répartit le monarque , est-ce » que tu ne me connois pas ? Je fais , ré-

» pondit le garde , que vous êtes le roi
 » des hommes , mais non pas celui des
 » femmes ». Cette faillie plut au roi qui
 se retira. Le favori ayant appris cette
 incartade , alla se jeter aux pieds de son
 maître & lui dit : « Seigneur , je viens
 » vous prier de ne point m'imputer la
 » faute de mon malheureux domestique ;
 » je l'ai chassé de chez moi. Ce garde
 » n'a point mal fait , répondit ce Prince ;
 » & puisque vous l'avez renvoyé , je le
 » prends à mon service ».

Les dehors & les dedans des appartemens des femmes Perfanes sont consiés ici à ces vieux monstres appelés *eunuques* , dont la vue seule suffiroit pour mettre en fuite les amours. Ces gardiens farouches & intraitables , ne pouvant être d'aucune utilité au beau sexe , se plaisent à en être la terreur & l'effroi ; c'est ce qui leur donne tant de crédit dans les maisons des grands , & sur-tout à la cour. Un eunuque a presque toujours la confiance de son maître , & le maniemnt de ses affaires. On en voit de fort puissans ; & plusieurs même sont revêtus des premières dignités de l'empire.

Le même Hollandois , dont j'ai parlé ci-dessus , me fit voir dernièrement un livre nouvellement arrivé de France , où

j'ai mieux appris à connoître les mœurs & la vie particulière des eunuques & des femmes qui habitent les serrails Perfans, que dans la capitale même de cet empire. Ce font des lettres charmantes, où l'auteur nous représente avec autant de vérité que d'intérêt, ces hommes mutilés, qui, tantôt cruels, tantôt rampans, font tout à la fois les tyrans & les esclaves des belles & jeunes recluses dont la garde leur est confiée. Voyez, Madame, comme successivement, du lit du maître, elles passent sous le fouet des eunuques, & éprouvent alternativement des embrassemens voluptueux qui les rendent meres, & des châtimens humilians qui les ramènent à l'enfance. C'est de la bouche de l'auteur, qu'il faut entendre tous ces détails; ou plutôt de celle d'un seigneur Perisan, de ses maîtresses, & de ses eunuques même.

« Gardiens fidelles des plus belles femmes de Perse, ces derniers tiennent
 » dans leurs mains les clefs de ces portes
 » fatales, qui ne s'ouvrent que pour un
 » seul homme. Tandis qu'ils veillent sur
 » ce précieux dépôt, le maître se repose
 » & jouit d'une entière sécurité. Ils font
 » la garde dans le silence de la nuit comme
 » dans le tumulte du jour. Leurs soins in-

284 SUITE DE LA PERSE.

» fatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle
 » qu'elle chancelle ; & si quelqu'une d'elles
 » vouloit sortir du devoir , ils leur en fe-
 » roient perdre l'espérance ; ils font le
 » fléau du vice & la colonne de la fidélité.
 » Mais s'ils commandent à ces femmes ,
 » ils leur obéissent en même tems : ils
 » exécutent aveuglément toutes leurs vo-
 » lontés , & leur font exécuter de même
 » les loix du ferrail. S'ils trouvent de la
 » gloire à leur rendre les services les plus
 » vils , s'ils se soumettent avec respect &
 » avec crainte à leurs ordres légitimes ,
 » par un retour d'empire & d'autorité ,
 » ils commandent en maîtres , quand ils
 » craignent le relâchement des loix de la
 » pudeur & de la modestie. En même
 » tems qu'ils se tiennent dans un abaiffe-
 » ment profond auprès de celles qui par-
 » tagent l'amour du maître , ils ne man-
 » quent pas de leur faire sentir leurs ex-
 » trême dépendance. Mais ils leur pro-
 » curent tous les plaisirs qui peuvent être
 » innocens , trompent leurs inquiétudes ,
 » les amusent par la musique , les danses ,
 » les boiffons délicieuses ; les rassemblent
 » souvent , les menent à la campagne ; &
 » quand il faut qu'elles quittent leurs li-
 » tieres pour traverser une riviere , elles
 » se mettent dans leurs boîtes ; des esclaves

« ves les portent sur leurs épaules pour
 » les souffraire à tous les regards ».

Ecoutez , Madame . de quel ton un
 seigneur Perfan parle à ses eunuques , &
 de quel œil il les regarde. « Qui êtes-
 » vous , que de vils instrumens que je
 » puis briser à ma fantaisie ; qui n'ex itez
 » qu'autant que vous savez obéir ; qui
 » n'êtes dans le monde que pour vivre
 » sous mes loix , ou pour mourir dès que
 » je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant
 » que mon amour , ma jalousie même ,
 » ont besoin de votre bassesse ; & enfin ,
 » qui ne pouvez avoir d'autre partage
 » que la soumission , d'autre ame que mes
 » volontés , d'autre espérance que ma
 » félicité » ?

Pour achever de vous faire connoître
 les eunuques , je vais vous offrir un autre
 tableau , où un de ces messieurs peint lui-
 même les avantages & les détagrémens de
 son emploi. « Je suis dans le ferrail comme
 » dans un petit empire ; & mon ambition,
 » la seule passion qui me reste , trouve
 » toujours de quoi se satisfaire. Je vois
 » avec satisfaction , que tout roule sur
 » moi , & qu'à tous les instans je suis né-
 » cessaire. Je me charge volontiers de la
 » haine de toutes ces femmes , qui m'affer-
 » mit dans le poste où je suis. Aussi n'ont-
 »

» elles pas affaire à un ingrat ; elles me
 » trouvent au-devant de tous leurs plai-
 » sirs ; je me présente toujours à elles
 » comme une barriere inébranlable. Elles
 » forment des projets , & je les arrête sou-
 » dain ; je m'arme de refus ; je me hériffe
 » de scrupules ; je n'ai jamais dans la
 » bouche que les mots de devoir , de
 » vertu , de pudeur , de modestie. Je les
 » désespere , en leur parlant sans cesse de
 » la foiblesse de leur sexe , & de l'autorité
 » du maître.

» Ce n'est pas qu'à mon tour , je n'aie
 » un nombre infini de désagrémens à es-
 » sayer , & que tous les jours ces femmes
 » vindicatives ne cherchent à renchérir
 » sur ceux que je leur donne. Elles ont
 » des revers terribles ; il y a entre nous
 » comme un flux & reflux d'empire & de
 » soumission. Elles font toujours tomber
 » sur moi les emplois les plus humilians ;
 » elles me font lever la nuit dix fois pour
 » la moindre bagatelle. Je suis accablé sans
 » cesse d'ordres , de commandemens , de
 » caprices ; il s'emble qu'elle se relayent
 » pour m'exercer , & que leurs fantaisies
 » se succedent. Souvent elles se plaisent
 » à redoubler ma vigilance , en me faisant
 » faire mille fausses confidences. Tantôt
 » on me vient dire qu'il a paru un jeune

» homme autour de ces murs ; une autre
 » fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien
 » qu'on doit rendre une lettre. Tout cela
 » me trouble ; & ce trouble les amuse &
 » les divertit. Elles font charmées de me
 » voir ainsi me tourmenter moi-même.
 » Une autrefois elles m'attachent derrière
 » leur porte, & m'y enchainent nuit &
 » jour. Elles s'étudient à feindre des ma-
 » ladies, des défaillances, des frayeurs.
 » Il faut, dans ces occasions, une obéis-
 » sance aveugle, une complaisance sans
 » bornes. Un refus, dans la bouche d'un
 » homme comme moi, seroit une chose
 » inguie : & si je balançois à leur obéir,
 » elles seroient en droit de me punir.

» Ce n'est pas tout : je ne suis jamais
 » sûr un instant de la faveur de mon maî-
 » tre ; ce sont autant d'ennemis que j'ai
 » dans son cœur, qui ne songent qu'à me
 » perdre. Elles ont des quarts-d'heure où
 » je ne suis point écouré, des quarts-
 » d'heure où l'on ne refuse rien, des
 » quarts d'heure où j'ai toujours tort. Je
 » mène dans le lit de mon maître des fem-
 » mes irritées : croit-on qu'on y travaille
 » pour moi, & que mon parti soit le plus
 » fort ? J'ai tout à craindre de leurs lar-
 » mes, de leurs soupirs, de leurs embras-
 » semens, de leurs plaisirs même. *Etc.*

» tend parler ni de divisions , ni de que-
 » relles : un silence profond regne par-
 » tout. Toutes les femmes sont couchées
 » à la même heure , & levées de même.
 » Elles entrent dans le bain tour à tour ;
 » Elles en sortent au moindre signe que
 » leur font les eunuques ; le reste du tems
 » elles sont presque toujours enfermées
 » dans leurs chambres. On les oblige à se
 » tenir dans une grande propreté ; elles ne
 » se couchent point , qu'elles ne se soient
 » parfumées des essences les plus déli-
 » cieuses. Elles n'entrent jamais dans la
 » chambre du mari , qu'elles n'y soient
 » appellées ; elles reçoivent cette grace
 » avec joie , & s'en voient privées sans
 » se plaindre. Elles n'en font pas moins
 » attentives sur les démarches les unes
 » des autres ; il semble que , de concert
 » avec les eunuques , elles travaillent à se
 » rendre plus dépendantes.

» Ces êtres affreux , dont la moindre
 » imperfection est de n'être point hom-
 » mes , se forment de bonne heure aux
 » maximes d'un gouvernement inflexible ;
 » ils étudient le cœur des femmes , ap-
 » prennent à lire leurs penchans , leurs
 » dissimulations , à connoître leurs pen-
 » sées les plus cachées , leurs paroles les
 » plus secrètes , à profiter de leurs foi-

» bleffes , à ne point s'étonner de leur
 » hauteur , à foutenir leurs larmes fans
 » s'émouvoir , & à les châtier fans mifé-
 » ricorde. Egalemeut ennemis des deux
 » sexes , ils consentent à être tyrannifés
 » par le plus fort , pourvu qu'ils puiffent
 » défoler le plus foible. Rebut indigne de
 » la nature humaine , esclaves vils , dont
 » le cœur a été fermé pour jamais à tous
 » les fentimens de l'amour , ils ne gémi-
 » fent fur leur condition , que pour ren-
 » dre celle des femmes encore plus mal-
 » heureufe. Pour la moindre faute ils leur
 » font fubir un traitement indigne ; car
 » ces barbares fe plaifent à les outrager
 » jufques dans la maniere de les punir. ils
 » leur infligent ce châtement qui com-
 » mence par alarmer la pudeur , & qui
 » jette dans une humiliation extrême.
 » L'ame de ces malheureufes , d'abord
 » anéantie par la honte , reprend le fenti-
 » ment d'elle-même , & commence à s'in-
 » digner ; mais leurs cris font bientôt re-
 » tentir les voûtes de l'appartement ; on
 » les entend demander grace aux plus
 » méprifables de tous les humains , &
 » tenter leur pitié , à mefure qu'ils font
 » plus inexorables. Mais ce n'eft qu'en
 » les traitant avec cette rigueur , que le
 » ferrail peut être pour elles un aïyle

» favorable contre les atteintes du vice ;
 » & un temple sacré, où leur sexe perd sa
 » foiblesse, & se trouve invincible, mal-
 » gré les défavantages de sa nature. Tout
 » s'y ressent de la subordination & du de-
 » voir ; les plaisirs même y sont graves,
 » & les joies féveres ; & on ne les goûte
 » presque jamais, que comme des mar-
 » ques d'autorité & de dépendance ».

Le soin de réparer les pertes du fer-
 rail appartient encore aux eunuques.
 « C'est en quoi ils témoignent le plus de
 » zele, que de faire naître de nouvelles
 » grâces dans ces lieux de volupté, à me-
 » sure que le tems & la possession ont tra-
 » vaillé à détruire les anciennes ». Voyez,
 Madame, combien il faut de chose, pour
 qu'un homme seul ait du plaisir.

Les femmes ne sont pas plus libres à la
 campagne qu'à la ville; car, outre que leurs
 argus ne les quittent jamais, on a soin de
 faire crier par-tout où elles doivent
 passer, dans les rues & dans les chemins,
 que les hommes aient à se retirer. Ces
 ordres sont bien plus rigoureux, quand
 le roi sort avec les sultanes ; alors tout
 déserte, tout fuit ; & un malheureux qui
 se trouveroit sur le passage, seroit, sur
 le champ, puni de mort. On laisseroit
 plutôt périr les femmes, que de les

fauver, si, pour leur conserver la vie, il falloit les exposer aux regards des hommes.

En Perse les épouses n'apportent point à leurs maris d'autre dot, que quelques bijoux & quelques meubles. Elles obtiennent de leurs époux, en forme de préciput, une somme d'argent qui leur est assurée par contrat, & qu'elles peuvent exiger lorsqu'on les répudie. Mais il faut qu'elles la retiennent avant que de passer une nuit hors de la maison du mari; autrement, elles ne seroient plus en droit de la demander. Quant à leurs habits & autres effets, il ne leur est permis d'emporter que ce qu'elles peuvent embrasser dans leurs mains.

Je vous ai dit qu'ici l'on prend une femme à vie ou pour un tems seulement. Ainsi, selon ses espérances ou ses craintes, on signe un bail de trois, de six, de neuf années; & si l'on est content de son acquisition, on le renouvelle à l'échéance. Notre ami nous fit voir un Persan qu'on appelloit *l'homme aux femmes*; il avoit une épouse que l'on nommoit *la femme aux hommes*. L'un avoit eu trente femmes; l'autre, vingt-quatre maris.

Les loix du mariage sont très-favorables à la population; le consentement des

peres n'est point requis pour la validité de ces unions ; & chacun peut suivre son penchant à cet égard. Les enfans d'un même pere ont tous les mêmes droits à la succession , soit que la mere ait le rang d'épouse , soit qu'elle ne soit que concubine ; on ignore ici ces distinctions cruelles de légitimes & de bâtards.

S'il y a peu de pays où les femmes soient plus belles qu'en Perse , elles ne sont nulle part si superstitieuses. J'ai vu les servantes des premières dames d'Ispahan , demander l'aumône aux passans , au profit de leurs maîtresses , qui font faire ces quêtes , afin que mangeant d'un bien si légitimement acquis , elles puissent devenir fécondes. D'autres se persuadent que , pour cet effet , il faut passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches patibulaires. D'autres se lavent dans de l'eau qui a servi aux bain des hommes. D'autres enfin prennent des prépuces de circoncis , qu'elles avalent pieusement.

Les filles de joie sont si communes en Perse , qu'elles ont , dans les villes , des quartiers & un gouvernement particuliers. Elles sont inscrites sur les registres publics , & paient un tribut fixe à l'état. Une chose assez singulière , c'est que leur

nom indique le prix qu'elles mettent à leurs faveurs. On ne dit point en Perse la Zaïde, la Fatime, mais *la Douze-Tomans*, *la Vingt-Tomans*. C'est comme si l'on disoit en France, *la Douze-Louis*, *la Vingt-Louis*, au lieu de *Victoire & Rosette*.

Vous jugez bien qu'elles n'ont pas toutes des noms aussi chers; car le roman revient à quarante-cinq livres: il est de ces femmes à un prix plus modique; cela dépend de l'âge, de la beauté, ou des talens. Leurs noms changent avec la perte de leurs charmes; & quelquefois *la Vingt-Tomans* reprend celui de la plus petite monnoie.

Il est défendu aux danseuses de vendre leurs faveurs au-dessous de deux tomans; lorsqu'elles ne valent plus cette somme, on les congédie de la troupe avec quelque légère gratification. Elles peuvent alors se donner à moindre prix. Toutes les villes sont remplies de ces filles, qui se livrent dans les caravanérais, dans les basars écartés, & jusques dans les cours des mosquées & des colleges. On les voit même entrer quelquefois dans les cellules des mollas. On en compte onze à douze mille dans la seule ville d'Isphahan. C'est presque autant qu'à Paris.

Les Persans aiment mieux prendre leur

repas à l'auberge , que de l'apprêter eux-mêmes. Je ne parle ici que du menu peuple. Les grands & les riches font faire chez eux leur cuisine. Je fus entré , par curiosité , dans ces auberges , ou , pour mieux dire , dans ces gargottes , capables de faire perdre l'appétit aux moins délicats & aux plus affamés. Je fus obligé d'y manger , un jour que des affaires m'avoient retenu trop long-tems. Les premiers objets qui frappent la vue , en entrant dans ces lieux de bonne chere , sont trois chaudieres immenses , qui répandent une odeur de graisse très-dégoutante. Le feu qui chauffe les fourneaux , s'entretient avec des bruyeres & des feuilles seches , parce que le bois est extrêmement rare dans ce pays. Au fond de la boutique , derriere un sale rideau , sont des especes de perrons , hauts de deux à trois pieds , où les convives vont s'asseoir. J'allai me placer , comme les autres , sur ces tristes sophas ; & je ne fus pas long-tems à attendre. On nous servit à chacun un plat d'un ragoût dont la fumée attiroit les passans. C'étoient des morceaux de mouton , de chevre & de cheval ; le tout assaisonné d'une sauce fade & épaisse. J'enviois l'appétit , ou plutôt l'avidité de ceux qui m'accompagnoient. Je crus que

le rôti feroit plus paffable ; mais il ne me fut pas poffible d'en arracher une piece. Il étoit dur & coriace ; & cependant il avoit été une nuit entiere fur le feu. En récompense , je mangeai bien une douzaine de pains : ceci ne doit point vous furprendre ; les pains font ici des especes de galettes fort minces , qu'on fait cuire entre deux plaques de fer.

Au fortir de là , je courus chez mon ami , qui rit beaucoup du régal que je venois de faire. Puisque vous êtes aujourd'hui fi bien en fête , me dit-il , je veux vous mener au cabaret ; je vous réponds que vous y aurez du plaisir. La proposition me plut ; nous partîmes aufi-tôt. Il y a beaucoup de cabarets à Ispahan ; nous ne fîmes pas long-tems fans en trouver. Nous entrâmes dans une grande falle , qui n'avoit rien de remarquable que les perfonnages qui l'occupoient. Les uns paroiffoient transportés de la joie la plus vive ; d'autres étoient comme des furieux & hors d'eux-mêmes ; quelques-uns fembloient affoupis & fans mouvement. Le molla me dit d'examiner attentivement les derniers , & de les fuivre dans les différentes opérations du breuvage qu'ils avoient pris. Cette boiffon est une décoction de graine de pavot. Ceux qui n'en

avoient pas encore bu , me paroïssent tristes & abattus. Lorsqu'ils en eurent avalé quelques tasses , leur tristesse dégénéra tout à coup en mauvaise humeur ; ils grondoient , ils s'emportoient , ils se querelloient les uns les autres. Quelque tems après , la gaieté s'empara de leurs sens ; ils se mirent à rire , à chanter , à folâtrer. J'admirois ces changemens rapides ; & je m'amusois à les voir ainsi passer d'une extrême fureur à une joie excessive. Enfin un stupide engourdissement succéda à ces transports ; & après avoir dormi quelque tems , ils s'en retournerent aussi tristes qu'ils étoient entrés. Ce sont là les étranges effets de cette boisson , pour laquelle les Persans sont si passionnés , qu'ils aimeroient mieux mourir , que d'en être privés.

Les particuliers que leur aisance met à portée de faire chez eux leur cuisine , ne chargent point leurs tables de différentes sortes de viandes , comme font les Européens. Ils ne mangent guere que du mouton & de la volaille ; mais la délicatesse & le goût assaisonnent leurs repas. Ils n'en font que deux par jour. A midi , ils couvrent leurs tables de laitage & de fruits , tels que des melons , des dattes , des raisins , des grenades. Le soir , ils se

nourrissent de riz & de viande. Comme le vin leur est interdit, ils y suppléent par d'autres boissons composées, les unes de jus de citrons & de grenades, les autres d'essences de rose & de pavot. L'ambre & le musc entrent dans toutes ces compositions. Hors de leurs festins, les Persans sont assez sobres, sans doute à cause de la chaleur du climat. Les repas de cérémonie se font le soir; mais les convives s'assemblent dès le matin. On leur sert alors une légère collation. Le tems qui précède le souper, se passe à fumer, à discourir, à réciter des vers, ou à les chanter. Ces peuples sont assez heureux pour ne pas connoître nos jeux de cartes.

A la faveur de notre vêtement à la Persane, & sous les auspices de notre bon ecclésiastique, nous étions admis non-seulement aux tables des riches, mais encore dans la société des savans, & les ateliers des artistes. Quelque paresseux que soient les Persans, c'est peut-être le peuple de l'Asie, qui s'applique le plus aux arts & aux sciences.

Les arts les plus estimés sont l'orfèvrerie, la teinture, l'architecture & la poterie. J'ai vu, chez plusieurs port culiers, des orfèvres travailler avec autant de facilité que d'adresse. On fait faire chez

foi la vaisselle d'argent, & les autres meubles. L'ouvrier apporte ses fourneaux & ses outils, & établit son atelier par-tout où on le place.

A juger de l'architecture Perfane, par la beauté des édifices dont j'ai fait mention, il semble qu'on ne puiffes'en former une plus belle idée; cependant elle n'est pas comparable à celle des Européens. J'ai déjà remarqué que les couleurs font plus vives en Perse qu'en aucun pays du monde; c'est ce qui rend la teinture plus belle & plus éclatante. J'aimois à voir, dans les magasins d'étoffes, ces nuances, ce lustre, dont la diversité présente le coup-d'œil le plus flatteur. Je n'oubliai point de visiter les belles manufactures de porcelaine, qui font en très-grand nombre à Ispahan. On en fait dans presque toutes les autres villes: la plus estimée vient de Chiras & de la Caramanie; mais de tous les arts, le plus perfectionné & le plus universel est la fabrication des étoffes. Comme la soie & le coton font fort communs, il n'y a pas de village où l'on ne les travaille; aussi le débit en est-il prodigieux. On se sert de moulins, de tours, de fuseaux à dévider la soie, comme en Europe. Mais ce qui fait le prix des étoffes, c'est la broderie, dans laquelle les Perfans

sont très-habiles. Ils savent encore imprimer en or & en argent ; & j'ai eu de la peine à distinguer les brocards d'or, dont les fleurs & les figures étoient brodées, d'avec ceux où elles n'étoient que gravées.

Je n'insisterai point sur les autres arts mécaniques & libéraux ; le détail en feroit trop long. Il suffit de dire qu'excepté l'horlogerie, l'imprimerie, la sculpture, la peinture, ils sont, à peu de chose près, les mêmes qu'en Europe. Quant aux sciences sublimes, elles diffèrent encore moins de celles des Européens. Les Persans ont entre les mains les sources des sciences, ces ouvrages fameux des Aristotes, des Archimedes, des Hippocrates, des Platon. Ils ont aussi leurs savans, dont les écrits en tout genre sont fort estimés. Ce que j'ai appris de leur philosophie, m'a paru assez plaisant. La métempfycoïe est le système des Persans & de tous les Indiens. C'étoit aussi celui du molla, qui disoit, en badinant, que son ame étoit entrée dans le corps d'un prêtre Persan, en punition des sottises & des impertinences qu'elle avoit commises, lorsqu'elle habitoit celui d'un financier.

Leur morale est plus saine, en apparence ; car leurs philosophes ont toujours

à la bouche quelque précepte , quelque maxime grave & judicieufe. J'ai même remarqué que les mosquées , les maifons , & jufqu'aux portes , font couvertes & ornées de ces fentences. J'en ai copié quelques-unes , que j'expose ici fous vos yeux.

« Un homme peut paffer pour fage ,
 » lorsqu'il cherche la fageffe ; mais s'il
 » croit l'avoir trouvée , c'est un fot.

« Trois chofes ne fe connoiffent qu'en
 » trois occafions ; la valeur dans le com-
 » bat , la fageffe dans la colere , & l'amitié
 » dans le befoin.

« Si le roi cueille une pomme dans le
 » jardin d'un particulier , les courtifans
 » arracheront l'arbre jufqu'à la racine.

« Le cœur du pere eft fur fon fils ; le
 » cœur du fils eft fur une pierre.

« Quand on vous dira qu'une monta-
 » gne a été transportée d'un lieu à un
 » autre , croyez-le , fi vous voulez. Mais
 » fi on vous dit qu'un homme a changé
 » de naturel , n'en croyez rien ».

L'hiftoire & la géographie Perfanes font peu érudues ; & mon ami m'avoua qu'avant qu'il fe fût instruit par le commerce des Européens , il n'avoit aucune idée de grands royaumes d'Espagne , de France & d'Angleterre. Les contrées du

nouveau monde lui étoient encore plus inconnues. « Cette ignorance , me dit-il ,
 » où nous vivons , au fujet des pays étran-
 » gers , ne doit point vous furprendre.
 » Notre commerce hors du royaume
 » est fort borné ; nos Persans n'ont pas
 » cette curiosité que j'admire dans les
 » Européens. Trop occupés des plaisirs
 » des sens , ils s'embarraffent peu des
 » usages des autres peuples , & ne con-
 » çoivent pas qu'un homme entreprenne
 » de parcourir des pays immenses , par
 » d'autres motifs que par celui de l'inté-
 » rêt. Ajoutez à cela , lui dis-je , que vous
 » n'avez point d'imprimerie. Ce défaut ,
 » il est vrai , vous met à l'abri des inon-
 » dations littéraires ; mais il ensevelit les
 » plus belles connoissances , & en em-
 » pêche la propagation ».

Le turc est la langue la plus commune en Perse , parce que les soldats étant presque tous originaires de Turquie, ceux qui les commandent , & conséquemment les grands du royaume , apprennent cet idiome , qui passe de la cour à la ville , & se répand dans les provinces. L'arabe est la langue des sciences & des savans ; c'est aussi celle des ecclésiastiques & des jurifconsultes , parce que l'alcoran , qui est le grand livre de la jurisprudence Persane ,

est écrit en arabe. On emploie le langage du pays dans les actes publics, & dans les ordonnances du prince. Un proverbe dit que le « persan est propre à flatter les » hommes, le turc à les reprendre, l'arabe à les persuader ; que le serpent » qui séduisit Eve par son éloquence, » parloit arabe ; qu'Adam & Eve s'entretenoient de leurs amours en persan ; que l'ange qui les chassa du paradis, » leur parla turc ».

On se sert du persan dans la poésie, qui est rimée & cadencée, & dont l'objet est presque toujours l'amour & les femmes. On est ici poète, dès qu'on fait aimer ; & l'on aime dès qu'on a l'usage de la raison. Le molla nous traduit plusieurs piéces qui nous plurent autant par le feu & l'action qui y regnent, que par les hyperboles singulieres dont elles sont remplies. Les odes, les épigrammes réunies de nos petits versificateurs François ne valent pas une chansonnette persane. On ne permet pas aux femmes de s'appliquer à la poésie ; de-là ce proverbe très-peu galant : « si la poule veut chanter comme le » coq, il faut lui couper la gorge ».

Quoique l'art du chant & de la danse soit ici fort méprisé, il ne laisse pas d'y avoir d'assez bons musiciens. Le chant est

gai , délicat & passionné , comme la poésie. Les instrumens ordinaires sont le luth, le violon , la harpe , la guitare. Il est surprenant qu'avec tant de penchant pour le plaisir , ces orientaux fassent si peu de cas de deux arts qui en font le principal assaisonnement.

Les sciences les plus révérees des Persans , celles qui menent plus sûrement à la gloire & aux richesses , sont l'astrologie judiciaire & l'astronomie. Ils ont tant de vénération pour la première , qu'ils n'entreprennent rien , sans avoir auparavant consulté quelque astrologue. Le roi en a toujours plusieurs à sa cour , qu'il mène par-tout avec lui. Je ne fais s'ils sont bien persuadés de la certitude de leur science ; mais le peuple m'a paru plein d'une confiance aveugle pour leurs prédictions.

Vous ne doutez pas que les médecins ne soient en grande considération dans un pays où l'on a tant d'estime pour l'astrologie ; aussi sont-ils les plus riches , après les astrologues : le nombre en est considérable en Perse comme ailleurs , quoique les maladies n'y soient pas aussi multipliées que dans nos climats. La fièvre , la dysenterie , le pourpre , la pleurésie , la jaunisse sont les maladies ordinaires des Persans : ils ne connoissent ni les maux de

tête , ni la goutte , ni l'apoplexie , ni la petite vérole : le mal vénérien même , tout commun qu'il est parmi eux , n'est presque jamais dangereux. La sécheresse de l'air est , je pense , ce qui contribue le plus à conserver & à rétablir la santé

J'en étois à cet endroit de ma lettre , lorsque je fus interrompu par l'arrivée du molla , qui me dit qu'une foule de peuple étoit assemblée devant le palais royal. La curiosité nous porta à y accourir. Nous apprîmes que le roi ayant mandé à la cour un gouverneur , dont on lui avoit fait quelques plaintes , celui-ci étoit venu à bout , par son crédit , d'assoupir cette affaire. Nous vîmes le roi , qui , sortant du palais , étoit environné de payfans & de malheureux qui crioient vengeance , jetoient par terre leurs turbans , déchiroient leurs habits , élevoient en l'air des tourbillons de poussière , & conjuroient le monarque de réprimer les violences & les concussions de leur gouverneur. C'est ainsi que le peuple & les gens de la campagne présentent leurs requêtes au souverain , & demandent qu'on leur fasse justice. Le roi , que ce spectacle avoit ému , se tourna , fort irrité , vers un officier de ses gardes , & lui ordonna d'aller fendre le ventre à celui dont on faisoit

rant de plaintes. Je vis exécuter cette sentence terrible. Le gouverneur étoit à la suite du monarque. L'officier , chargé de l'exécution , lui cria que le roi le condamnoit à mourir. Aussi-tôt il écarta la foule , renversa le malheureux , & lui ouvrit le ventre en présence de toute la cour.

Tel est le despotisme qui regne en Perse comme dans toutes les autres contrées de l'Asie. Les grands , qu'un joug si rigoureux accable , se font honneur de leur servitude ; & le peuple , que sa bassesse met à l'abri des orages , respecte & chérit son souverain. En vain les prêtres prétendent les dépositaires de l'autorité suprême , & soutiennent que la royauté ne doit point être séparée du sacerdoce , sous prétexte que Mahomet étoit roi & pontife en même tems : leurs discours font aussi peu d'impression sur les esprits , qu'en feroient actuellement en Europe des prétentions semblables , tant de fois renouvelées par le clergé Romain. Mais (ce qu'on ne fait pas toujours en Europe) les rois de Perse , qui ont senti le danger de ces maximes séditionnelles , ont éloigné les prêtres des principaux emplois du ministère.

Le royaume des Persans est héréditaire ; & les seuls enfans mâles ont droit

à la couronne. L'aîné des fils succede ordinairement à son pere : je dis ordinairement ; car le roi peut nommer , pour héritier , celui de ses enfans qu'il aime le plus. A peine le nouveau monarque est-il monté sur le trône , qu'il envoie arracher les yeux à ses freres , à ses oncles & à tous leurs enfans mâles. Le ministre chargé de cette cruelle exécution , se rend à la porte du ferrail avec un ordre du roi , qu'il remet aux eunuques. Ceux-ci lui amènent les jeunes princes ; & tandis qu'ils les tiennent , il leur ouvre d'une main la paupiere , & de l'autre il sépare l'œil de la cavité avec la pointe d'un couteau. Les eunuques reconduisent au ferrail ces malheureuses victimes , & pansent leurs plaies en y appliquant des caustiques. Quelque barbare que soit cette politique , elle paroît moins dure aux orientaux , que celle des empereurs Turcs , qui égorgeoient sans pitié leurs freres & leurs neveux. Les Persans y trouvent un avantage ; c'est qu'elle ne les expose point à voir éteindre la famille regnante.

Comme c'est principalement en Asie , que les souverains se livrent aux plaisirs & à la mollesse , ils se déchargent du poids des affaires sur un grand-vizir ou premier ministre. Il a inspection sur les magistrats ;

& les affaires civiles & criminelles, finance, commerce, militaire, tout passe par ses mains. Les autres ministres d'état, au nombre de cinq, sont le *divan-bagui*, sur-intendant de la justice ; le *courtchi-bachi*, chef des troupes des frontieres & général des courtches ; le *coulas-agasi*, chef des troupes d'esclaves ; le *télim-chi-agasi*, général de l'infanterie ; & le *topchi-bachi*, grand-maître de l'artillerie. On peut mettre de ce nombre le *nazir* ou sur-intendant de la maison du roi. Ces ministres forment une espece de conseil, dont le grand-visir est le chef ; mais leurs décisions ne sont certaines, qu'autant que le *ferrail* ou le conseil des femmes & des eunuques n'en ordonne pas autrement.

Les provinces ont à leur tête, les unes des intendans, les autres des gouverneurs ou *kans*. Ceux-là sont obligés d'envoyer au trésor royal, les tributs qu'ils levent sur le peuple. Les gouverneurs sont autant de petits souverains, qui ont, chacun dans leur capitale, une cour souvent magnifique & nombreuse. Ils n'envoient au roi que quelques présents des choses les plus rares de la province ; mais ils sont obligés d'avoir toujours sur pied & d'entretenir un certain nombre de troupes pour les besoins de l'état. Dans les pre-

§ 10 SUITE DE LA PERSE.

miers siècles de la monarchie , on appelloit ces gouverneurs des *satrapes* ; & ils n'étoient pas moins puissans alors , qu'ils le sont aujourd'hui.

Outre ces premiers officiers , chaque ville est régie par un gouverneur particulier , qui a la principale juridiction. Les justices inférieures sont celles des *cazis* ou juges. Les uns sont établis sur les marchands , les autres sur les troupes , & d'autres sont chargés de la police. Ces tribunaux ne sont rigoureux que pour les pauvres. L'argent a le même pouvoir en Perse qu'en Europe. A la vue de ce métal, les loix se taisent, la justice s'endort, l'autorité se dépouille de ses droits. Ainsi le criminel opulent marche le front levé ; le coupable indigent est le seul qui expie dans les supplices son crime & sa pauvreté.

Les peines les plus usitées en Perse , sont la bastonnade & le carcan. La bastonnade est pour le menu peuple ; elle se donne sur la plante des pieds , & est fort douloureuse. On ne met guere au carcan que les personnes de considération , qui ne sont pas encore jugées. Ce carcan est d'une structure singulière : il est long de près de trois pieds , & composé de trois pièces de bois , dont une plus courte que les autres , forme un triangle allongé. Le

patient a le col pris vers le sommet du triangle, & le point attaché à l'extrémité. Il marche ainsi avec son carcan; & un des seigneurs de la cour est chargé de le garder.

Quand le criminel est condamné à mort, ce qui arrive rarement, le supplice le plus ordinaire est de lui fendre le ventre des deux côtés du nombril. On l'attache sur le dos d'un chameau par les pieds; on lui fait au ventre une large ouverture; & après l'exécution, on le promene dans toute la ville, un homme marchant devant le chameau, & publiant à haute voix le crime du malfaiteur. On finit par l'exposer dans un fauxbourg, pendu à un arbre par les pieds.

Les autres genres de mort sont ou d'empaler les criminels, ou de leur couper les mains & les pieds, & de les laisser mourir lentement après cette mutilation; ou de les enterrer jusqu'au cou dans une fosse remplie de plâtre; de leur faire sur la peau quantité d'incisions, & de passer dans les trous de petites meches allumées, qui s'entretiennent de la graisse du corps, & le brûlent à petit feu. Si c'est un meurtrier, le juge le livre aux parens du mort, qui lui font souffrir tous les tourmens que la vengeance leur inspire. Il leur dit, en

leur confignant le coupable : « Il vous est » permis, selon la loi, de répandre son » sang; mais souvenez-vous que Dieu est » miséricordieux ». Les valets du tribunal le conduisent alors aulieu que les parties lui indiquent, le couchent à terre, lui lient les pieds & les mains, & l'abandonnent à ses ennemis. L'homicide est un crime capital, que le roi même n'a pas le pouvoir de pardonner, & dont les seuls parens du mort peuvent remettre la peine.

Un créancier a ici de grands droits sur ses débiteurs. Il peut les arrêter, les emprisonner dans sa maison, les charger de coups, pourvu qu'il ne les estropie pas, vendre leurs biens, leurs femmes & leurs enfans.

Il n'y a point de pays où l'on plaide avec tant de liberté qu'en Perse. Les parties paroissent devant le magistrat; chacun amene ses témoins & plaide sa cause sans l'entremise d'avocats. Quand les plaideurs font trop de bruit, le juge les fait battre par ses gens. Il n'y a point de lieu affecté à l'administration de la justice; chaque magistrat tient son tribunal dans sa maison, au milieu d'une grande salle. On y voit un endroit en forme d'alcove, fermé de jaloufies. C'est là que les femmes
se

se rangent. Elles plaident comme les hommes, mais avec tant de bruit, que l'audience est souvent interrompue, parce que les huïniers n'ont pas droit de les frapper. La plupart de leurs procès sont des demandes en cassation de mariage; & le moyen le plus ordinaire qu'elles emploient, c'est l'indifférence, & même l'impuissance de leur mari.

Faute de témoins, dans les procès, on a recours au serment. Les chrétiens jurent sur l'évangile, les mahométans sur l'alcoran, les juifs sur le pentateuque, les guerres sur le feu, les indiens sur le corps d'une vache.

Tous les actes importans doivent être légalisés par les magistrats. On les fait sceller par le cady, par le gouverneur, par les prêtres, & par d'autres personages considérables. Plus il y a de sceaux au bas d'un acte, plus il est authentique. Si l'affaire regarde les finances, ou si c'est une commission expédiée au nom du prince, eile doit être enregistrée par des juges particuliers, dont les fonctions sont à peu près les mêmes que celles de nos chambres des comptes. A r. s l'examen, six officiers y appliquent leurs sceaux, avec des notes particulières. L'un écrit: *L'acte est justifié sous la plume; l'autre: il est*
10. c 11. O

juste ; l'autre : il est venu à notre connoissance ; l'autre : il a passé par les registres ; l'autre : il a été inséré dans les archives du palais. Chaque sceau contient le nom de l'officier & le titre de son emploi. Un acte qui tombe dans tant de mains , ne peut manquer de causer des frais considérables.

Toutes les terres du royaume de Perse sont censées appartenir au souverain ; & ceux qui les possèdent , ne les tiennent qu'à titre de bail emphytéotique. Quand ce bail est expiré , on le renouvelle , en payant au roi le revenu d'une année. Les Persans afferment rarement leurs biens de campagne ; mais ils s'accordent avec le laboureur , qui leur donne le quart , le tiers , la moitié ou les trois quarts du revenu , suivant la nature du bien , & la peine qu'il y a à le cultiver. Aussi la condition des paysans de Perse est-elle très-douce ; & dans les contrées les plus libres & les plus fertiles de l'Europe , il seroit difficile de rencontrer des hommes plus heureux.

Ce que je disois au sujet de la police des Turcs , pour empêcher la fraude dans la vente des denrées , s'observe également chez les Persans. Un bourgeois d'Espahan retournoit chez lui avec une piece

de viande qu'il venoit d'acheter. Il rencontra dans une rue le commissaire, qui lui demanda ce qu'il portoit ? « C'est de la » viande, répondit-il ; un tel boucher me » l'a vendue, & me l'a fait payer plus haut » que la taxe ; encore ne m'a-t-il pas donné le poids ; il manque au moins deux » ou trois onces à ce morceau. Menez-moi, dit le commissaire, dans l'endroit » où vous l'avez prise ». Y étant arrivé, il ordonna au boucher de peser la viande ; & il s'y trouva effectivement quelques onces de moins. « Quelle justice demandez-vous de cet homme, dit le commissaire au bourgeois ? J'exige, répondit l'autre, autant d'onces de ta chair, qu'il en a retranché du morceau qu'il m'a vendu. Vous l'aurez, reprit le commissaire, & vous la couperez vous-même ; mais si vous en prenez plus ou moins que le poids juste, vous aurez le poing coupé ». Le bourgeois ne demanda plus son reste.

Les forces militaires de la Perse sont composées de trois corps de troupes, de milices, de courtches & d'esclaves. Ces derniers forment un corps de vingt-deux mille hommes d'infanterie & de cavalerie, entretenus aux dépens du roi, & sont presque tous Georgiens & étrangers.

Les courtches sont les descendans des anciens Tartares qui soumirent la Perse sous le grand Tamerlan : ils sont au nombre de trente mille , tous pâtres & endurcis aux travaux de la campagne. Le corps des milices est le plus considérable, au moins par le nombre. Ce sont les troupes que les gouverneurs des provinces entretiennent pour la garde & la sûreté des frontieres. Les courtches & les milices sont tous à cheval ; mais ce qui fait la principale force des armées & des états, j'entens la discipline & l'exercice militaire , n'est pas plus connu des Persans , que des autres peuples de l'orient ; aussi n'est-il pas surprenant que la Perse & toute l'Asie aient été tant de fois la proie des conquérans. Tantôt une poignée de Grecs bien disciplinés mettoit en fuite des nations entieres ; tantôt un déluge de Barbares inondoit ces vastes contrées , & procuroit le titre de héros aux Alexandres & aux Tamerlans.

Les Persans suivent , dans leurs combats , l'ancienne méthode des Parthes. Ils voltigent autour de l'ennemi ; le harcellent par de fréquentes escarmouches ; prennent la fuite lorsqu'ils sont attaqués , & reviennent à la charge quand on cesse de les poursuivre. Ils négligent de se retrancher

cher dans des camps fortifiés, & se contentent de choisir des postes avantageux, tels qu'un bois couvert, ou un rocher. Lorsqu'une province est menacée d'une irruption, tous les habitans l'abandonnent, après y avoir fait le dégât; ils enterrent dans des fossés leurs meubles & leurs grains. Une armée d'observation, partagée en plusieurs petits corps, occupe les passages les plus difficiles, & dispute pas à pas le terrain, évitant l'occasion de combattre avec avantage. Si l'ennemi la ferre de pres, elle recule à mesure qu'il avance, faisant toujours le dégât dans les lieux qu'elle abandonne, & forçant le peuple de se réfugier dans l'intérieur du pays. Les troupes persanes ne mènent point en campagne d'artillerie ni de gros bagages; elles s'arrêtent si peu dans les mêmes lieux, qu'elles y trouvent aisément de quoi subsister. Les payfans du canton s'empresent de porter au camp leurs denrées. Ce peuple s'obre, accoutumé à vivre d'un peu de riz ou de fruits, n'a pas besoin d'autres munitions. Ainsi, une armée de quarante mille hommes se remue avec autant ou plus d'agilité, qu'un petit corps de nos hussards.

Un embarras des généraux Persans, c'est d'être obligés, dans toutes leurs

opérations , de prendre l'avis des astrologues. Comme ces derniers sont responsables des prédictions qu'ils hasardent , leurs conseils sont timides. D'ailleurs ces gens d'étude sont naturellement ennemis de la guerre , & tâchent toujours d'en dissuader le prince , en lui annonçant qu'elle sera malheureuse.

La situation avantageuse de cet empire entre le golfe Persique & la mer Caspienne , devoit , ce semble , rendre sa marine très-florissante : mais elle y est entièrement négligée ; & l'exemple des Européens qui commercent dans toutes les parties du monde , n'a pu encore engager les Persans à bâtir des ports , & à construire des navires.

Pour changer de matière , je vais , Madame , vous faire part de quelques remarques que le moïla , notre ami , me fit dernièrement sur la religion de son pays. Mahomet y est reconnu , ainsi qu'en Turquie , pour le véritable prophète , l'envoyé de Dieu. Ces deux peuples ont un respect religieux pour l'alcoran , dont ils admettent cependant diverses interprétations. Mahomet , disent les Persans , de retour de son dernier voyage de la Mecque , voulut prévenir toutes les contestations qui pourroient naître parmi

ses disciples , sur le choix de son successeur. Il fit assembler son armée ; & ayant élevé sur un faisceau d'armes , Ali , son neveu & son gendre , il le fit reconnoître pour celui que Dieu destinoit à lui succéder. Abubekre , Omar & Osman , capitaines de Mahomet , approuverent en apparence le choix du prophete ; mais ils tâcherent secrètement de persuader au peuple de ne point reconnoître Ali , dont ils publioient par - tout les défauts & les crimes. Cependant Mahomet tomba malade à Médine , & mourut peu de tems après. Ali ne croyant pas qu'on voulût lui contester son éléction , s'occupoit à pleurer son beau-pere , & à lui rendre les devoirs funebres. Abubekre , Omar & Osman convoquerent le peuple , & lui laisserent la liberté d'élire un successeur à Mahomet ; mais pour le déterminer en leur faveur , ils lui persuaderent de s'en rapporter à un vieillard de l'assemblée , qu'ils avoient gagné. Celui-ci nomma Abubekre , beau-pere de Mahomet ; & on ne songea plus à Ali. Omar & Osman se consolerent , par l'espérance que le nouveau roi , déjà avancé en âge , ne vivroit pas long-tems. En effet , deux ans après son éléction , Abubekre fut attaqué d'une maladie dangereuse ; & se sen-

tant proche de sa fin , il voulut rendre à Ali la couronne qu'il avoit usurpée. Omar, qui voyoit par-là ses espérances frustrées, étouffa le malade dans son lit , & montra au peuple un faux papier , scellé du sceau d'Abubekre , par lequel il le désignoit pour son successeur. C'en fut assez pour le faire reconnoître héritier légitime du prophete. Il regna douze ans , après lesquels Osman lui succéda. A la mort de celui-ci , Ali rentra dans ses droits. Hossein , son fils aîné , prétendit lui succéder ; mais l'armée s'y opposa , & en nomma un autre. Les descendans de cet Hossein , quoique toujours fugitifs & persécutés , sont regardés comme les seuls & véritables successeurs du prophete. Les Persans les appellent *Imans* ; & ils disent que le douzieme & dernier Iman , nommé *Mahomet Medhi* , disparut de dessus la terre , & qu'il reviendra un jour prendre possession de l'empire. Ils l'attendent en effet , comme les juifs font le messie ; & ils tiennent , en tout tems , dans les principales villes de Perse , des chevaux sellés & bridés pour le recevoir.

Cette histoire fait le fondement de la religion de ces peuples. Ils disent qu'Ali est le seul vicaire de Mahomet ; & ils ont en horreur Abubekre , Omar & Osman ;

mais ils détestent sur-tout Omar, qu'ils maudissent par principe de piété. Les Turcs, au contraire, reconnoissent ces trois capitaines comme les héritiers & les successeurs du prophète. Cette diversité de sentimens cause une inimitié irréconciliable entre ces deux puissantes nations, & elles montrent, par leur aversion mutuelle, ce qu'une triste expérience a fait éprouver dans d'autres pays, que le fanatisme est le plus cruel fléau des empires.

Je ne m'en tins pas tellement à cette fable, que je ne voulusse savoir encore du molla, les points importants de sa religion; mais ce qu'il me dit là-dessus me parut entièrement conforme à tout ce qui est prescrit, chez les Turcs, par la loi Mahométane.

Quoique persuadés par un préjugé très-naturel, que la religion qu'ils professent est la meilleure, les persans n'ont point, pour les autres cultes, ce mépris instant, & cette aversion brutale, que l'on remarque dans les états du grand seigneur. Abbas II, ce monarque si révéré dans l'empire Persan, avoit pour maxime, que les rois doivent une justice égale à tous leurs sujets, & qu'il n'a partient qu'à Dieu de gouverner les consciences. Son successeur, également dégagé de fanatisme,

tisme , demanda à un ambassadeur Polonois , quel traitement le roi Sobieski , son maître , feroit aux Turcs après la réduction de Constantinople , dont on disoit qu'il alloit commencer le siege ? « Nous » les ferons tous mourir , répondit le Polonois , à moins qu'ils n'embrassent le » christianisme. Eh bien, dit le monarque , » en faisant le signe de la croix , si votre » maître prend Constantinople , je me » ferai aussi chrétien ». Le feu roi examinant une montre que lui avoit faite un Genevois : « j'observe , dit-il , que les Francs » travaillent beaucoup mieux qu'on ne » fait en Perse ; je crains que , comme ils » sont plus éclairés que nous en ce qui » concerne les arts , ils ne le soient aussi » sur ce qui regarde la religion ».

Une dernière preuve de l'humeur traitable des Persans sur cet article , c'est qu'ils tolèrent chez eux tous les cultes , jusqu'à permettre aux étrangers qui ont embrassé le mahométisme , de l'abjurer. Ils croient efficaces les prières de tous les hommes ; & dans leurs maladies , ils ont recours aux sacrifices des religions étrangères. Mais cet esprit d'humanité & de tolérance ne s'étend pas jusqu'aux ecclésiastiques , dont le caractère est d'être naturellement persécuteurs. *En excepte*

notre honnête molla, qui sur ce point, comme sur mille autres, ne tient point aux préjugés de son état.

Lorsqu'il m'eut mis au fait de la religion, ou plutôt de la secte Persane, je lui demandai ce que c'étoit que le fedr, dont j'avois tant de fois entendu parler. Je lui fis aussi quelques questions sur le moufti & les derviches du pays. « Le fedr, dit-il, ou le grand-pontife, est ici le plus considérable personnage après le visir. Il juge de toutes les affaires ecclésiastiques, & dispose de tous les revenus des mosquées. Il prétend même que les matieres civiles sont du ressort de son tribunal; mais le divan-béguï, dont la juridiction est soutenue de l'autorité royale, ne laisse au fedr que les procès touchant les successions, les dettes & les contrats. Le cheic-el-islam & le cazï sont les premiers magistrats ecclésiastiques après le fedr. Leurs pouvoirs sont fort étendus, parce qu'ils ont droit de connaître de toutes les affaires contentieuses; & qu'ils nomment les cazis ou juges intérieurs. Le moufti a peu d'autorité dans le royaume: on le consulte dans les difficultés qui naissent sur les interprétations de l'alcoran; mais ce n'est que par respect pour son caractère: ses

324 SUITE DE LA PERSE.

» décisions ne passent plus, comme autre-
» fois, pour des oracles ».

Les biens d'église consistent en fonds de terre, en maisons, en rentes sur le trésor royal & sur les octrois des villes, en bains publics, en caravanserais, & en d'autres fonds de même nature. Ils peuvent monter à trente-six millions, & sont administrés & distribués avec tant d'économie, qu'à la réserve du sedr, qui a près de deux cens mille livres de revenu, les plus riches bénéficiers en ont à peine dix ou douze mille. Les casuistes Mahométans ont, sur cette matière, des principes plus rigides que les nôtres. Non-seulement ils condamnent la pluralité des bénéfices; mais ils soutiennent encore que l'usage de ces biens doit être interdit à ceux qui peuvent se procurer une substance honnête par leur travail.

Outre les bénéfices, il y a aussi, comme en France, des pensions. On expédie des provisions pour les unes & pour les autres. On ne touche les pensions qu'en présentant son brevet à une chambre ecclésiastique; & lorsqu'elle est mécontente d'un sujet, elle retient ses provisions, & le prive de son revenu. Ceux qui ont des fonds de terres, se paient par leurs mains; mais ils sont obligés de faire renouveler

leur brevet tous les cinq ans. S'il y a quelque reproche contre leur conduite, la chambre leur refuse cette expédition, & fait leur temporel. Politique très-sage, qui contient les gens d'église dans la régularité & dans la soumission.

Les derviches font une sorte de république de moines, moins nombreuse en ce pays, que chez les autres nations mahométanes. Le gouvernement les méprise; & le peuple a pour eux plus de pitié que d'estime. Ils font mal-propres dans leur extérieur, grossiers, orgueilleux, & d'une ignorance que rien n'égale. « Je me souviens, dit le molla, de vous » avoir entendu parler d'une sorte de » gens à peu près semblables, dont vos » pays d'Europe sont remplis ».

J'ai parlé de quelques fêtes qui se célèbrent dans la Perse; celle du Nauraz ne doit pas être oubliée. C'est le commencement de l'année solaire; & cette fête, la plus ancienne du pays, fut autrefois la plus solennelle. On en attribue l'origine à un roi des premières dynasties de cet empire. « Ce prince, me dit le molla, » étant monté sur son trône pour se faire » voir à ses sujets, comme il étoit d'une » merveilleuse beauté, l'éclat de sa figure, » joint à celui des pierreries dont sa cou-

» ronne étoit ornée , & que les rayons
 » du soleil rendoient encore plus bril-
 » lantes , éblouit tellement les yeux de
 » ses peuples , qu'ils s'écrierent à haute
 » voix : *Voici le Nauruz* , c'est-à-dire, le
 » nouveau jour ; & , à cette occasion , le
 » jeune monarque institua une fête qui
 » ouvroit alors l'année Persane. Elle du-
 » roit six jours ; les cinq premiers étoient
 » marqués par les bienfaits du prince ; &
 » le sixieme , par des témoignages de re-
 » connoissance de la part de ses sujets.
 » Le roi délivroit plusieurs prisonniers :
 » faisoit des largesses , & accordoit des
 » graces à tous les ordres de l'état. Le soir
 » du cinquieme jour , on amenoit au pa-
 » lais un beau jeune homme , qui passoit la
 » nuit dans l'antichambre de sa majesté.
 » Le matin il entroit sans être annoncé ; le
 » prince lui demandoit qui il étoit , d'où
 » il venoit , comment il s'appelloit , & ce
 » qu'il apportoit ? Le jeune homme ré-
 » pondoit : je suis auguste ; mon nom est
 » *le Bénit* ; je viens de la part de Dieu ; &
 » j'apporte la nouvelle année. Il avoit à
 » peine achevé ses paroles , que les chefs
 » du peuple entroient , ayant chacun dans
 » leurs mains un vase d'argent , où étoient
 » différentes sortes de grains , une canne
 » de sucre , & deux piéces d'or. **A la fin**

» de la cérémonie, on apportoit un grand
 » pain ; le prince en mangeoit , & invi-
 » toit les assistans à imiter son exemple, en
 » leur adressant ces paroles : voici un
 » nouveau jour , qui est le commence-
 » ment d'un nouveau mois , d'une nou-
 » velle année. Il est juste que nous renou-
 » vellions réciproquement les bienfaits
 » qui nous unissent les uns aux autres :
 » ensuite , revêtu d'un manteau royal , il
 » donnoit aux assistans sa bénédiction , &
 » les renvoyoit avec de riches présens.

» Cette cérémonie , qui marquoit avec
 » éclat le commencement de l'ancienne
 » année Persane , subsista jusqu'à l'invaa-
 » sion des Arabes. Ces barbares , dont
 » l'année lunaire ne s'accordoit point
 » avec celle des Persans , & qui avoient
 » d'ailleurs un éloignement marqué pour
 » toutes les coutumes étrangères à leurs
 » préjugés , négligerent cette fête , qui
 » tomba insensiblement dans l'oubli : mais
 » un sultan la rétablit dans le cinquième
 » siècle de l'hégire , & la fit célébrer
 » avec une pompe & un appareil qui ont
 » été imités de tous ses successeurs.

» Quelques jours avant que le soleil
 » entre dans le signe du bélier , les astro-
 » nomes du palais s'assemblent pour ob-
 » server le moment de l'équinoxe. Lors-

» qu'il est arrivé , on l'annonce au peu-
 » ple , par des décharges d'artillerie , &
 » au bruit des timbales , des cors & des
 » trompettes. La fête dure huit jours ,
 » qui sont consacrés à toutes sortes de
 » réjouissances. Il y a dans la place , des
 » comédies , des danses , des feux de joie
 » des joutes & des spectacles. Tout le
 » peuple , même dans les conditions les
 » plus misérables , est habillé de neuf ; &
 » les grands se surpassent les uns les au-
 » tres en magnificence. On s'assemble
 » chaque jour , hors de la ville , dans dif-
 » férens lieux de promenade , où le con-
 » cours de monde est extraordinaire
 » Outre plusieurs présens que l'on se fait
 » le jour de cette fête , on s'envoie de
 » ceufs peints & dorés. Le roi en distribu-
 » cinq ou six cents dans son ferral. Le
 » officiers de la couronne viennent saluer
 » le sopher , & lui font leurs présens , tou-
 » jours proportionnés à leurs richesses.
 » Le prince , de son côté , donne de ma-
 » gnifiques étrennes à ses femmes , &
 » des gratifications considérables à ses
 » eunuques. Il y a tous les jours un re-
 » pas somptueux dans le palais pour tou-
 » les seigneurs qui se présentent. Le
 » grands reçoivent dans leurs maisons
 » les mêmes hommages de leurs infé-

» rieurs, & ne leur font pas de ces fou-
 » missions, qu'autant qu'elles font accom-
 » pagnées de prétens ».

Ici le molla nous quitta pour aller rendre les derniers secours à un parent qui se mouroit ; & nous fûmes témoins des cérémonies qui s'observent dans ces occasions. Quand un malade touche à sa dernière heure, on allume, sur la terrasse de la maison, plusieurs petites lampes, pour avertir les passans & les voisins de prier pour lui. On fait venir en même tems quelques prêtres qui l'exhortent au repentir, en lui rappelant tous les péchés de sa vie ; de sorte que c'est moins lui qui se confesse, que les prêtres qui font sa confession, A chaque article qu'on lui remet sous les yeux, il répond : *je me repens* ; ensuite on lui fait faire sa profession de foi ; & lorsqu'il a perdu l'usage de la parole, on récite sur lui les prières des morts, & quelques chapitres de l'alcoran. Si l'agonie est longue & douloureuse, on le porte dans le lieu où il avoit coutume de faire sa prière ; & on le couche sur le dos, les pieds & le visage tournés vers la Mecque, afin que son ame obtienne une plus prompte délivrance.

Quand il a rendu le dernier soupir, tous ceux qui l'environnent, poussent des cris

mugubres, déchirent leurs habits, se frappent le visage & la poitrine, & donnent des marques de la plus sensible affliction. Pendant cette scene lamentable, on envoie chez le commissaire du quartier, pour lui donner avis du décès, & obtenir la permission d'enterrer le mort. On ferme les yeux & la bouche du défunt; on lui lie fortement la tête avec un bandeau, pour empêcher sa bouche de s'ouvrir. On lui tire les bras & les mains; & l'on fait en sorte de les étendre dans toute leur longueur sur les côtés du corps. On lave ensuite le mort, soit dans sa maison, soit dans un bassin public, destiné à cet usage: il y en a plusieurs dans toutes les grandes villes. Ces ablutions sont de trois sortes: la première se fait avec de l'eau commune, dans laquelle on met un bouquet de feuilles d'alifier: la seconde, avec de l'eau de camphre; & la troisième, avec de l'eau simple. On essuie bien le corps; & l'on en bouche tous les conduits avec du coton. On l'enveloppe ensuite d'un drap qui le couvre entièrement, & sur lequel les dévots font écrire les passages de l'alcoran. On enferme ensuite le mort dans le cercueil, le plus promptement qu'il est possible, parce qu'au bout de neuf ou dix heures, le ca-

dayre enfleroit de maniere, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire entrer dans la biere : c'est une chose particuliere aux morts de cette contrée, qu'on attribue à la grande sécheresse de l'air. Si le cercueil doit être porté dans quelque endroit éloigné, comme les malades l'ordonnent quelquefois, on le remplit de sel, de chaux & de gomme, sans vider le corps; on n'embaume point autrement les morts dans cette partie de l'Asie; on croiroit commettre une impiété, que d'en ôter le foie, le cœur ou les entrailles.

Le convoi se fait sans aucune pompe; le curé & quelques domestiques en forment communément tout le cort. ge. Le corps est porté par les esclaves ou les amis du défunt, qui sont relevés par les premières personnes qui se rencontrent sur la route. Chacun, dans ces occasions, prête volontiers la main; & l'on voit des gens de la première considération, descendre de cheval, pour rendre aux morts ce pieux devoir. Quelquefois on porte devant le cercueil, les enseignes de la mosquée, & l'alcoran partagé en une trentaine de volumes, qu'un pareil nombre d'étudiants tiennent à la main. Dans les convoies des gens de qualité, quelques chevaux soutiennent, les armes & le tur-

bain du défunt. Dans les mêmes obseques; on enterre, à côté du mort, son turban & ses armes, comme autrefois nos évêques avec leurs habits pontificaux. Chacun des assistans jette sur lui un peu de terre, en disant : « nous sommes à Dieu; » nous venons de Dieu; & nous retournerons à Dieu ».

On couvre la fosse de sable ou de briques, afin que l'herbe n'y croisse pas; & le plus souvent on y met une tombe de pierre, sur laquelle sont gravées quelques paroles de l'Alcoran. On reconnoît que c'est la fosse d'un homme, par la figure d'un turban, représentée sur le tombeau. Les parens viennent, par dévotion, dans certains tems de l'année, visiter le sépulcre, & y laissent des gâteaux & des fruits consacrés aux anges qui en font les gardiens, & destinés pour la table des prêtres.

Le deuil dure quarante jours, dont les huit premiers se passent dans une tristesse affreuse. On s'enferme durant tout ce tems, pour pleurer, sans autre vêtement, qu'une robe de grosse toile, déchirée par lambeaux. On se refuseroit toutes sortes d'alimens, si les voisins n'en apportoient, & ne forçoient de prendre quelque nourriture. Le neuvième jour on va au bain;

& l'on se fait raser la tête & la barbe ; on prend de meilleurs habits , & l'on commence à faire des visites. Cependant les lamentations continuent dans les maisons , non pas sans relâche , comme dans les premiers jours , mais deux ou trois fois la semaine , sur-tout à l'heure où le deuil a rendu l'ame. Les regrets vont toujours en diminuant , jusqu'au quarantième jour , que finit le deuil.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son malade , notre molla vint me retrouver , & me proposa , pour dissiper les idées funebres que laisse la vue d'un mourant , de faire venir des jongleurs & des joueurs de gobelets. Ils nous amuserent par différens tours , où je remarquai beaucoup de dextérité. Il y en eut deux qui se firent de se quereller. L'un donna un coup de pied sur le turban de l'autre ; & aussitôt il en sortit une douzaine de serpens qui se mirent à courir par la chambre. Un de ces animaux vint à moi , & m'offensa de lui dérober ma place ; mais on me dit pour me rassurer , qu'ils ne faisoient aucun mal , parce qu'on leur avoit arraché toutes les dents. Celui qui les avoit lâchés , les rambla , & les remit sous son turban.

Au sortir de là , nous allâmes faire une

promenade hors des fauxbourgs. C'étoit le tems où les payfans fouloient le bled avec des bœufs & des ânes ; car ils ne le battent pas comme nous , pour tirer le grain de l'épi. Je m'amusai quelque tems de ce spectacle : je leur vis faire un grand cercle d'environ trente pieds de diamètre , autour duquel ils arrangerent leurs gerbes. Ils attelerent ces animaux à un petit traineau , sur lequel un homme étoit assis , & qu'il conduisit autour du cercle , autant de fois qu'il étoit nécessaire pour que toutes les gerbes fussent foulées. Cette opération attendrit la paille , & la rend plus propre à servir de nourriture aux bestiaux. Comme il n'y a presque pas de foin en Perse , on ne nourrit les chevaux qu'avec cette paille , à laquelle on mêle un peu d'orge.

A notre retour , comme nous étions en hiver , nous vîmes remplir plusieurs glaciers ; car les Persans consomment beaucoup de glace. Vous serez peut-être bien aise de savoir d'où ils la tirent , dans un pays où le climat est si chaud , & où le froid dure si peu de tems. Vous ferez donc , que pendant l'hiver , il y a des gens qui vont dans les montagnes voisines , y creusent de petits bassins profonds de quatre à cinq pouces , y répandent

de l'eau qui se trouve glacée le lendemain , & réitérent cette opération , jusqu'à ce que la glace ait acquis une épaisseur suffisante. Ils la coupent par morceaux , & l'enferment dans des glaciers creusés dans le roc , où elle se conserve pendant tout l'été. Elle est si commune dans le pays , qu'elle ne se vend , pour l'ordinaire , que deux liards la livre , & qu'on la donne même gratuitement aux pauvres. Les Persans conservent aussi de la neige , & trouvent que sa fraîcheur est plus délicate que celle de la glace , surtout pour les sorbets. Les jours où l'on remplit les glaciers , & ceux où elles s'ouvrent , sont des fêtes pour le peuple comme parmi nous les tems de vendange.

Il est tems que je finisse cette lettre , & que je termine mes remarques sur la Perse. Nos entretiens avec notre bon ecclésiastique rempliroient des volumes. Mon dessein n'étant point de vous détailler scrupuleusement toutes les particularités qui ont rapport aux Persans & à leurs usages , il m'a suffi de vous indiquer les plus curieuses. J'ai essayé d'éclaircir & de rectifier les idées que vous vous étiez déjà formées de la grandeur & des coutumes de ce peuple.

De tous les pays où nous avons voyagé, il n'en est point où nous ayons été plus aimés ; plus fêtés, que dans celui-ci : aussi aurons-nous beaucoup de peine à le quitter ; c'est à quoi néanmoins nous nous disposons. Notre dessein est toujours de visiter l'Arabie, avant que d'aller dans les Indes, malgré la proximité qui semble nous inviter à ce dernier voyage. Nous nous embarquerons sur le golfe Persique ; & comme je crois vous l'avoir déjà dit, ce sont moins les routes les plus courtes, les plus droites, que les plus agréables ou les plus commodes, qui nous décident dans nos voyages.

Je suis, &c.

A Ispahan, ce 15 décembre 1738.



L E T T R E X X V .

L' A R A B I E .

Vous frémissez, Madame, de me savoir parmi des Arabes ; car sans doute que la lecture des voyageurs vous a prevenue contre cette nation, que vous regardez comme un peuple de brigands & de voleurs. Rassurez-vous ; il y a parmi eux des gens estimables ; & , tout préjugé à part , les Arabes , si décrits dans nos relations , ne sont pas si féroces , si barbares , si Arabes en un mot , qu'on se l'est imaginé.

La distinction reçue parmi nous , des trois Arabies , l'*Heureuse* , la *Déserte* & la *Péree* , est inconnue aux géographes orientaux. Vous savez qu'elles forment ensemble une maniere de presqu'isle , la plus grande de toute l'Asie , bornée , à l'orient par le golfe Persique , à l'occident par la mer rouge , & qu'on appelle simplement *Arabie*. Nous suivîmes la distinction reçue en Europe ; & nous commençâmes par le pays que la fertilité de son terroir , la beauté de son climat , l'étendue & l'activité de son commerce ont fait nommer l'*Arabie Heureuse*.

38 L'ARABIE HEUREUSE.

Aden , d'où j'ai l'honneur de vous écrire , en est la capitale. C'est une ville ouverte , grande , bien peuplée , mais , en général , assez mal bâtie. On y voit cependant des édifices publics d'une grande beauté , & des débris qui semblent annoncer l'ancienne magnificence de ses palais. Son port , qui est vaste & sûr , est comme rendez-vous général de toutes les nations. Européens , Turcs , Africains , Perses , Indiens même , tout y abonde en foule , & cette succession continuelle , si je l'ose dire , ce flux & reflux de nations différentes , diversifiées d'ailleurs par la singularité de leurs mœurs & de leurs vêtemens , forment un spectacle de les ports les plus fréquentés de l'Europe n'offrent jamais.

Le peuple d'Aden , sans manquer de cette vivacité qui caractérise les orientaux , est néanmoins doux & civil. Quoiqu'il fasse sa principale occupation du commerce , il aime & cultive les sciences ; ceux qui ont le bonheur de s'y distinguer , jouissent ici d'une considération que les richesses & les dignités n'obtiennent pas toujours. Comme j'avois des lettres de recommandation pour un de ces doctes Arabes , nommé *Aboul-Méhé-*

dès le lendemain de notre arrivée. Me croirez-vous ? & vos préjugés tiendront-ils encore contre le récit que je vais vous faire ?

A peine fus-je entré dans un salon agréable, qui sert de cabinet d'étude à notre philosophe, que je vis venir à moi l'homme du monde le plus aimable & le plus poli. Après les premiers complimens & le café, cérémonie d'étiquette dans ce pays, on parla de sciences, & en particulier, de mathématiques. Comme j'avois une teinture de géométrie, d'astronomie & de pilotage, je fis bonne contenance ; & je me tirai si bien de ce premier entretien, que notre Arabe me prit sérieusement pour un savant du premier ordre. Charmé de ma conversation & de mes manières, il me retint à dîner, & pour me faire plus d'honneur, il fit inviter les principaux lettrés de la capitale. Le repas fut médiocre ; car outre que la sobriété est la vertu des Arabes, Aboul-Méhémet n'est pas riche ; mais, en revanche, la conversation fut gaie, intéressante & instructive. On effleura presque toutes les sciences. J'ai payé d'audace, ainsi que j'avois fait le matin ; & comme je ne possédois pas parfaitement l'arabe, on attribuoit au manque d'usage

e la langue , plutôt qu'au défaut de con-
 oissance , les fautes dans lesquelles je
 ouvois tomber. Quoi qu'il en soit , il me
 semble que je soutins assez bien ma ré-
 putation de docteur Européen; mais, crai-
 nant qu'à la longue , mon impéritie ne
 fut à percer , je fis tomber insensible-
 ment le discours sur d'autres matieres ; &
 témoignai à mes convives un grand
 desir d'être instruit des principaux événe-
 mens de leur histoire. Je leur fis bien ma-
 voir ; car les Arabes (passez-leur ce foible
 que nous partageons si généreusement
 avec eux) ont une grande idée de leur
 nation , & se préfèrent modestement à
 tous les peuples de l'univers. Ils avouent
 cependant que les commencemens de
 leur histoire sont fort obscurs , & qu'on
 ignore jusqu'au nom de leurs premiers
 souverains.

Ils sont dans l'opinion que leurs ancê-
 tres descendent d'Ismaël , fils d'Abraham
 d'Agar. Ils furent gouvernés d'abord ,
 ainsi que toutes les autres nations , par
 des chefs de familles ; mais l'espece hu-
 maine venant à se multiplier insensible-
 ment , les plus forts , comme il arrive
 ordinairement , asservirent les plus foibles ;
 peu à peu l'Arabie se trouva partagée
 en différens états , dont les chefs , ainsi

que nos anciens ducs & comtes, se firent une guerre cruelle pendant plusieurs siècles.

Ces dissensions domestiques eurent du moins cet avantage, qu'elles aguerrirent si bien les Arabes, que ni les Cambyfes, ni les Cyrus, ni les monarques qui régnerent à Ninive & à Ecbatane, ne purent les assujettir. Cette gloire étoit réservée à Alexandre, qui conquit en effet l'Arabie en assez peu de tems. Après la mort du conquérant, qui pensoit, dit-on, à y transférer le siege de son empire, ces peuples profitant des divisions de leurs vainqueurs, secouèrent le joug des Grecs; & rendus à eux-mêmes, ils se choisirent de nouveau des rois de leur nation.

Cette forme de gouvernement subsista jusqu'au siècle d'Auguste, qui réduisit les Arabes sous la domination romaine. Depuis ce moment, ce peuple sembla languir dans une honteuse obscurité; mais au milieu du sixième siècle, & sur la fin de l'empire de Justinien, il parut un de ces hommes extraordinaires, qui, né pour changer la face du monde, porta, jusqu'au cœur de l'Asie, qu'il remplit du bruit de son nom, la gloire & la religion des Arabes.

Cet homme singulier, ce pontife lé-

gifleur & conquérant, ce célèbre imposteur, qui de simple marchand devint le monarque de l'Arabie; ce fondateur d'un empire florissant, dont les débris ont formé trois puissantes monarchies; ce génie vaste, qui, sans le secours des sciences humaines, a effacé la gloire des plus habiles politiques; ce prophète si renommé, auteur d'une religion qui, par son étendue, le dispute au christianisme; ce destructeur de tant de royaumes, qui inonda la terre de sang, & qui chercha à détruire tout ce que les hommes avoient acquis de lumières & de connoissances; ce monstre & ce grand homme est le fameux Mahomet, qui, né comme Cromwel dans le fein de l'obscurité, parvint, comme lui, à force d'hypocrisie, de bravoure & de bonheur, à s'élever jusqu'au souverain pouvoir qu'il eut la gloire de perpétuer dans sa maison; ce que ne fit pas l'odieux usurpateur du trône de Charles I.

Mahomet eut pour successeur, comme vous le disois il y a peu de tems, le sage & vaillant Abubekre, qui substitua au nom de *roi*, celui de *Calife*, lequel, dans la langue des Arabes, signifie *vicairé du prophète*. Omar, plus entreprenant que son prédécesseur, se répandit comme un torrent, dans la Syrie, la Palestine &

L'Egypte, qu'il conquit avec une rapidité sans exemple. C'est ce Calife qui, par zèle pour l'alcoran, fit brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, rassemblée par les Ptolomées, & composée, dit-on, de plus de six cents mille volumes; perte irréparable pour les sciences & pour les arts, & qui doit rendre le nom d'Omar éternellement odieux dans les fastes de la littérature.

Omar laissa la couronne à Othman, qui conquit l'Afrique, & détruisit le fameux colosse de Rhodes. Othman fut remplacé par Ali, qui, peu content d'occuper le trône de Mahomet, son beau-pere & son oncle, innova dans la religion, & fut l'auteur d'un schisme qui fit couler bien du sang, & qui subsiste encore aujourd'hui dans la Perse & les pays circonvoisins. Après la mort d'Ali, qui fut tué la quatrième année de son règne, Novias usurpa le califat, & fit passer le sceptre de Mahomet dans une autre maison; mais ce ne fut que pour un tems; & le sang du prophete remonta sur le trône, dans la personne d'Aboul-Abas, chef de la dynastie des Abassides, ainsi appellée, parce qu'Aboul descendoit d'Abas, frere d'Abubekre, & oncle de Mahomet.

Que ne puis-je, Madame, ouvrir à vos yeux les annales des Arabes, & rendre ci, dans leurs expressions orientales, ce que j'ai appris dans la conversation de vos savans ! Quels prodiges de courage & de valeur ne liriez-vous pas ! Quelle hardiesse dans les projets ! Quelle célérité dans l'exécution ! Quelle rapidité de conquêtes & de succès ! Ici, vous verriez les Arabes, parcourir, sous différens noms (1), l'Asie, l'Europe & l'Afrique, & conquérir plus de provinces, dans l'espace de deux siècles, que les Romains n'en soumirent durant plus de cinq cents ans. Là, vous admireriez les exploits d'un Saled, d'un Hégiage, d'un Amrou ; noms ignorés parmi nous, & à qui il n'a manqué, pour être fameux, que des historiens pour les célébrer, ou des poètes pour les chanter.

N'en concluez pas cependant que les Arabes aient eu peu d'hommes illustres dans les sciences & dans les lettres. Je ne rains pas d'avancer que peu de nations ont produit plus de savans en tout genre ; philosophie, géométrie, médecine, astronomie, géographie, poésie, éloquence,

(1) Les Sarrafins étoient des peuples sortis de l'Arabie.

tout est de leur ressort. Les Avicenne ,
 les Averroës , les Albufeda , les Alhazen ,
 mille autres que je pourrois citer , sont
 des noms connus , même en France : leurs
 ouvrages se recueillent avec soin , & figu-
 rent , avec honneur , dans nos bibliothè-
 ques. Que dis-je ? la langue des Arabes
 n'est-elle pas , ainsi que celle des Grecs
 & des Hébreux , l'objet des études de nos
 savans , & , si je puis parler de la sorte ,
 une des branches de notre érudition ?
 Mais je sens que la matière m'emporte ,
 & que mon objet est moins de vous ap-
 prendre ce que les Arabes firent autre-
 fois , que de vous dire ce qu'ils font au-
 jourd'hui. Je reviens donc à mon sujet ;
 & je reprends la description d'Aden , que
 j'avois commencée & abandonnée.

Cette ville , ruinée d'abord , ensuite
 rebâtie par les Romains , est assise au pied
 d'une haute montagne , qui , se courbant
 en forme de cercle ou d'ovale , l'environne
 presque entièrement. Cette situa-
 tion , qui fait la sûreté de son port , la ren-
 droit infailliblement la proie du premier
 agresseur , si l'on n'y avoit pourvu , en
 bâtant , au haut & aux gorges de la
 montagne , des forts munis d'une bonne
 garnison & d'une forte artillerie. La ville
 est entourée d'une muraille assez foible ,

sur tout du côté de la mer ; mais elle est défendue , de ce même côté , par des redoutes & par cinq ou six batteries , dont le canon est de fonte , & fort gros. On ne peut entrer dans Aden , du côté de la terre , que par un chemin étroit , qui , joignant la ville au continent , s'avance assez loin dans la mer , en maniere d'isthme ou de langue de terre. Trois forts , bâtis d'espace en espace , l'un à la tête de l'isthme , le second vers le milieu , & le troisieme assez proche de la ville , & munis chacun d'hommes & de canons , rendent la descente impraticable par cet endroit , & , conséquemment , la place imprenable du côté de la terre ; & comme , d'ailleurs , elle est défendue du côté de la mer , tant par de bons ouvrages & de fortes batteries , que par une citadelle munie de cinquante pieces de canon , il est aisé de voir qu'Aden sur autrefois , & doit être encore aujourd'hui , une des plus fortes places de l'Asie. Aussi se glorifie-t-elle d'avoir soutenu plusieurs sieges avec gloire , & d'avoir vu échouer sous ses remparts , un Alonse d'Albuquerque , qui l'assiéga inutilement , au commencement du seizieme siecle ; un Rais-Soliman , le Barberousse de son tems , & quelques autres chefs moins renommés dans

l'histoire. On y entre , en venant de mer , par une vaste baie , dont l'ouverture est d'environ huit ou neuf lieues. Cette baie se divise en deux rades , l'une plus grande , & l'autre moindre. Celle-ci , qui est plus proche de la ville , & qui forme proprement le port , a une lieue de largeur ; on y mouille partout , à dix-huit , vingt & vingt-deux brasses ; & les plus gros vaisseaux peuvent y aborder.

Aden est composée d'environ six mille maisons , dont plusieurs sont à deux étages , & en terrasse. Le palais du gouverneur , sans avoir rien de bien magnifique , trappe néanmoins , par un air de grandeur , qui éblouit au premier coup-d'œil. Nous ne vîmes , dans l'intérieur de ce palais , ni glaces , ni dorures , ni aucun des colifichets qui décorent nos appartemens d'Europe. De superbes tapis de Perse , des tables de porphyre , des vases de prix , d'où s'exhalent sans cesse l'aromate & le parfum le plus exquis , font tout l'ornement de ce séjour , d'où l'on découvre d'ailleurs tout ce que la terre & la mer peuvent offrir aux yeux , de plus agréable & de plus varié. Les principaux officiers de justice & de guerre sont logés aussi commodément. Cependant , en général , on voit peu de belles

maisons : il faut excepter encore l'édifice des bains publics , que la chaleur rend nécessaires , & que la religion consacre dans ce pays. J'ai vu peu de morceaux , même en Égypte , qui lui soient comparables. Il est couronné d'un dôme à jour , orné , en dedans , de galeries superbes , soutenues par des colonnes de toute beauté. Tout le bâtiment est parfaitement bien distribué en chambres , cabinets , pieces voûtées , qui aboutissent toutes à la salle principale du dôme. Cette salle est revêtue par-tout de jaspe & de marbre du plus beau grain. Des bassins , d'où jaillit sans cesse une eau pure & limpide , y entretiennent , en tout tems , une délicieuse fraîcheur ; en un mot , tout conspire à orner cet édifice , qui , s'il n'est pas l'ouvrage des Romains , est certainement très-digne , & tout-à-fait dans le goût de ces maîtres du monde. Il y a encore à Aden quelques bazars qui ont de la beauté. Ils abondent en viandes , en poissons & en légumes ; mais la grande consommation , causée par l'affluence des étrangers , hausse beaucoup le prix des denrées ; & , en général , il fait ici très-cher vivre.

Vous me demanderez , sans doute , si cette ville dépend du Grand - Seigneur. Elle lui fut fournie autrefois ; mais elle

est aujourd'hui sous la domination du roi d'Yémen. Un voyage que j'ai fait en cette cour, à la suite d'un jeune prince Arabe, issu du sang des Abassides, nommé *Tiz-Almanzor*, me met en état de vous entretenir de ce royaume, & du monarque qui le gouverne. Le cortège du jeune prince étoit d'environ vingt-cinq personnes. Il me parut flatter de l'empressement que je témoignai d'augmenter sa petite cour. Nos savans Arabes lui avoient parlé de moi avantageusement; & il me marquoit beaucoup d'estime.

Nous partîmes d'Aden dans les premiers jours du printems; & nous arrivâmes, à petites journées, à Moka, dont le nom est si connu en Europe depuis un demi-siècle. Cette ville, située sur le bord de la mer Rouge, à quelque distance du détroit de Babel-Mandel, est moins considérable qu'Aden; mais elle est peut-être aussi marchande, & bien des gens croient qu'elle l'éclipsera un jour. On y compte environ dix mille habitans. Son port est fermé par deux langues de terre, qui, se courbant d'un côté, se rapprochent de l'autre en forme de croissant. Sur les deux pointes de ce croissant, on a bâti des forts pour défendre la rade, dont l'entrée a environ une lieue de largeur.

Les gros vaisseaux peuvent y mouiller; mais ils ne sauroient arriver dans le port, qui n'est pas assez profond pour les recevoir.

Le gouverneur de Moka, qui l'est aussi de quelques autres places, est riche & puissant. Il habite un palais superbe, & entretient un grand nombre d'officiers. Son faîte égale celui d'un Pacha de Turquie; jamais il ne sort qu'il ne soit précédé de six cents soldats, & suivi d'une cour nombreuse. Il marche au son des tymbales & des hautbois, faisant porter devant lui les étendards du roi, ceux d'Ali & de Mahomet. Les troupes tirent, à plusieurs reprises, pendant la marche, & toujours à balle. Quant aux environs de Moka, rien de plus triste & de plus stérile. C'est une erreur de croire qu'il y vient du café: d'ailleurs, le climat est brûlant; & sans la bonté de son port, Moka seroit une bourgade inconnue.

Nous n'y fîmes pas un long séjour, non plus qu'à Mofa, petite ville qui n'est remarquable que par la beauté de ses paysages, & la volaille excellente qu'on y élève. Comme nous étions bien montés, & que les chameaux de ce pays peuvent faire dix-huit à vingt-lieues dans une matinée, nous arrivâmes de bonne heure de

Mofa à Manzéri , bicoque où l'on ne compte que fept ou huit maifons ; ce qui nous obligea de paffer la nuit fous des palmiers , dont ce pays abonde , & où je dormis d'un profond fommeil. Le lendemain , nous partîmes dès l'aurore ; & nous entrâmes enfuite dans une belle & vafte plaine , qui nous conduint , par un très-beau tems & le plus beau chemin du monde , à Tage , où nous n'entrâmes qu'au coucher du foleil. Tage eft une ville confidérable , environnée d'un bon mur , & flanquée d'un château qu'on apperçoit de fix lieues. Ce château , qui eft bâti fur une montagne , & muni de trente piéces de canons de fonte , eft la baftille du royaume d'Yémen : c'eft là qu'on enferme les prifonniers d'état. On a pratiqué , fur la montagne , des jardins en terraffe , qui font un très-bel effet , & qui , en procurant à la ville une promenade agréable , lui font encore d'une très-grande reflource pour les excellentes légumes qu'ils lui fourniffent. Je ne remarquai rien d'extraordinaire à Tage , à la réfervede huit ou dix mofquées , dont plufieurs font incruftées de marbre granit , & foutenues par un doule rang de colonnes , qui me parurent d'une grande beauté.

De Tage nous allâmes coucher à Marzuel. Elle fut autrefois la demeure des rois du pays ; ce n'est plus qu'un amas de ruines qui n'annoncent rien de grand & de noble. On y voit cependant encore deux châteaux , dont l'ancienneté fait tout le prix. Yrame, où nous nous rendimes en deux jours de marche , est une des plus belles & des plus considérables villes de l'Yémen. Nous couchâmes , le premier jour , à Gabala , ville forte , & qui a ordinairement pour gouverneur , un fils du roi , ou un prince du sang.

Jusques-là nous avions voyagé dans la plus belle contrée du monde ; mais au sortir d'Yrame , nous entrâmes dans des montagnes arides & escarpées , où nous pensâmes périr de chaud & de soif. Nous errâmes , une journée entière , dans ces montagnes , qui nous conduisirent jusqu'à une lieue de Damar , ville du premier ordre , située au milieu d'une plaine fertile & agréable. Nous y séjournâmes quatre jours , tant pour nous remettre de nos fatigues , que pour nous disposer à paroître à Mouab , où le roi d'Yémen tient sa cour.

Moab , qu'on appelle ici *Mouab* , est située sur une éminence qui domine la plaine de Damar : c'est l'ouvrage du feu

roi, ainsi que plusieurs châteaux des environs ; car ce prince aimoit à bâtir : mais quoiqu'il eût du génie, & même une connoissance assez étendue des regles, il manquoit de goût ; & pourvu que ses appartemens fussent vastes, il avoit peu d'égard à la distribution. Cependant une de ses maisons de plaisir qu'il affectionnoit fort, & qui n'est située qu'à une lieue de Mouab, m'a paru d'un dessein assez correct : aussi l'appelle-t-on *le palais des Graces* ; & le roi la regardoit comme son chef-d'œuvre.

L'audience accordée à Tiz - Almanzor fut fixée au cinquieme jour après notre arrivée à Mouab. Ce prince étoit monté sur un cheval Turc, d'une grande beauté & très-richement harnaché. J'avois un cheval Arabe, ainsi que les principaux officiers ; le reste de la suite étoit, partie à pied, partie sur des chameaux. Nous traversâmes ainsi la ville, aux acclamations d'un peuple infini, accouru de Damar & des bourgades voisines, pour voir un descendant de la race du grand prophete. Etant arrivés au palais, il nous fallut mettre pied à terre, & passer par cinq différentes portes, dont chacune avoit son corps-de-garde, avant que d'arriver à la premiere cour, qui est vaste, mais

peu régulière. Là, un officier de la chambre ayant reçu & complimenté Tiz-Almanzor, nous conduisit jusqu'à l'appartement du roi ; après quoi, nous ayant priés, selon l'usage, d'ôter nos souliers, nous fûmes introduits dans la chambre du monarque. Ce prince est d'une figure noble & assez agréable, quoiqu'un peu bafané. Il étoit assis sur une estrade couverte d'un tapis de Perse, appuyé sur des coussins, & ayant, à quelque distance de lui, les principaux officiers de sa cour. Tiz-Almanzor s'étant prosterné aux pieds du souverain, le harangua en arabe avec une noblesse & une dignité qui me surprirent. Le roi parut flatté du compliment ; & pour marquer sa satisfaction, il donna au prince sa main à baiser ; & il lui dit mille choses obligeantes. L'audience fut d'environ un quart-d'heure, pendant lequel il me fit aussi l'honneur de m'adresser la parole, & me questionna sur l'étendue, la puissance & le commerce de la France. Ce que je lui dis de nos forces de terre & de mer le surprit beaucoup ; mais il redoubla d'admiration, lorsque je lui parlai des victoires & de la modération du roi, & de son amour pour son peuple, qui le fera nommer un jour *Louis le Lion-Aimé.*

L'audience étant finie, on conduisit Tiz-Almanzor à son appartement, qui étoit dans le palais même du monarque, qui avoit ordonné que le prince & les principaux de sa suite y fussent logés. Ce palais est bâti sur deux grandes ailes qui forment un quarré immense ; mais, du reste, nul goût d'architecture, nulles proportions, nulle régularité. Les dedans ne sont pas mieux soignés que les dehors. Vous en jugerez par l'appartement du monarque, où une simple indienne, de la hauteur de cinq à six pieds, regne autour de la chambre. Ce prince est mis lui-même fort simplement ; de sorte qu'on le prendroit pour un homme du commun, si un air de maître ne disoit assez ce qu'il est. Tant de simplicité dans un roi vous surprend sans doute : pour moi, je conjecture que la religion est pour beaucoup dans tout ceci. En effet, le roi d'Yémen est non-seulement monarque, mais encore iman ou pontife de la loi de Mahomet : or tous les ministres de la religion mahométane, ainsi que les cadis ou officiers de justice, ont pour principe d'affecter une grande modestie dans leurs habits & dans leur logement. Le moubhti même, quoique chef souverain de la religion, & l'interprete suprême de la loi,

vit sans faite , & se contente des respects attachés à sa dignité de grand-prêtre.

Cependant il y a des jours où le souverain se montre au peuple dans toute la pompe de la majesté royale. J'en fus témoin un vendredi , que ce prince alloit à une mosquée qui est aux environs de Mouab. La marche commençoit par un corps d'infanterie , composé de mille soldats , qui firent une décharge en sortant du palais. Après cette infanterie , marchoient deux cents cavaliers de la garde du roi , richement vêtus & très-bien montés. Ces cavaliers , outre le sabre & la carabine , portent des demi-piques , dont le fer est orné de franges ou houppes d'or. A quelque distance paroissoit le monarque , monté sur un cheval blanc , tout éclatant de pierreries. Un officier , porté sur un cheval de haute stature , tenoit un grand parasol ou dais , sous lequel le roi marchoit à l'abri du soleil. Ce dais est de damas verd , orné d'un falbala enrichi de crépines d'or. On voit au dessus un globe d'argent doré , & , au-dessus du globe , une petite pyramide aussi dorée. Immédiatement devant le prince , marchoit un officier à cheval , portant l'alcoran dans un sac rouge ; & , immédiatement après , un autre officier , aussi à

cheval , tenoit le fabre de fa majesté , dont la poignée & le fourreau font très-riches. Ce fourreau est enfermè dans un autre d'une étoffe rouge , brodée en or. Aux côtés du monarque flottoit un magnifique étendard verd , qu'on appelle *l'étendard du roi*. Cinquante chevaux de main , tout brillans d'or , & cinquante chameaux richement caparaçonnés , fermoient la marche , pendant laquelle les tambours ne cessèrent de battre, les trompettes de sonner , & les hautbois de jouer. Le retour de cette cavalcade eut encore quelque chose de très-piquant , par les évolutions de l'infanterie , & les joutes des cavaliers qui , courant l'un sur l'autre à bride abattue , présentèrent au peuple l'image d'un combat régulier. Ces exercices durèrent jusqu'au coucher du soleil , après lequel les troupes ayant fait une salve générale de mousqueterie , se retirèrent en bon ordre , au bruit des tambours & des fanfares.

Tel est le faste qu'étale la cour d'Yémen dans les jours de cérémonie. Quant à la vie privée du roi , rien de plus uni. Il se leve dès que le jour paroît : il dîne à neuf heures , se recouche à onze , se leve à deux ; à trois heures , il se promene ou entre au conseil , il soupe à cinq ,

&c est toujours couché à onze heures. Cette étiquette est invariable. A deux heures , lorsqu'il se relève , les tambours battent ; les troupes prennent les armes , c'est le moment de la parade , & celui où les grands de l'état sont admis à lui baiser la main. Quant à sa table , jamais on n'y sert de gibier ; mais , en revanche , elle abonde en chairs de cabri , de veau , de bœuf , de mouton , &c , hâchées par petits morceaux , & bouillies ensemble , avec force riz , raisins secs , & épices de toute espece. Pour la volaille , on l'écorche dès qu'elle est tuée ; & , sans lui donner le tems de se mortifier , on en fait une friture qu'on sert aussi-tôt. Ces mets sont exquis pour les Arabes. Pour moi , ils me révoltoient si fort , que je faisois préparer mes repas par mon valet qui entend un peu la cuisine ; mais , pour ne pas choquer la cour d'Yémen , j'allois manger secrètement dans un fauxbourg de Mouab , où j'avois loué un appartement.

Quelle bicoque que ce Mouab , Madame ! & quelle demeure pour un roi ! On n'y voit pas une mosquée , ni même une maison qui soit de pierre. Je me suis souvent étonné que les souverains d'Yémen aient préféré le séjour d'une bour-

garde à celui de Sanaa , où leurs prédécesseurs ont réfidé si long-tems. En effet , Sanaa est une ville puissante , & , après Aden , la plus riche & la plus peuplée de l'Arabie. Mille débris précieux , épars çà & là , prouvent qu'elle a souffert de l'absence des rois. Malgré cela , on y voit encore de fort beaux palais , & un grand nombre de mosquées superbes. On la compare d'ailleurs à Damas pour la beauté de ses jardins & la fraîcheur de ses eaux. Elle est fort bien fortifiée ; & ses murs sont si larges , que huit chevaux peuvent y marcher de front. Au milieu de la ville , s'éleve une colline , sur laquelle le palais des rois étoit situé. On ne voit plus que les ruines de ce palais ; mais elles suffisent pour en faire conjecturer la grandeur & la somptuosité. D'ailleurs , rien n'égale la beauté des environs de Sanaa. Vergers , prairies , bocages , vallons délicieux , tout semble fait pour l'œil ; & comme l'air y est toujours tempéré , & que les arbres s'y couvrent , en tout tems , les uns de fleurs , les autres de fruits , on y jouit d'un printems éternel ; ou plutôt le printems & l'automne semblent s'y confondre , & ne former qu'une saison. Tant d'avantages , devoient , ce semble , faire regretter aux rois d'Yémen le séjour de Sanaa ;

mais ils ont préféré, avec raison, leur sûreté à l'agrément. En effet, l'ordre de la succession au trône n'est point réglé dans ce pays; c'est-à-dire, que qu'on choisisse toujours le roi dans la même maison, le fils, & beaucoup moins le fils aîné, ne succède pas toujours à son père; mais, à la mort du monarque, celui des princes, qui a le plus de mérite, ou d'intrigue, ou d'amis, se fait couronner: or, comme de pareils souverains ont toujours des rivaux à craindre, ainsi qu'il n'y en a eu que trop d'exemples, ils ont cru qu'il étoit plus sûr de s'enfermer dans des châteaux où ils sont les maîtres, que dans de grandes villes, où les révoltes sont toujours dangereuses. Voilà pourquoi Mouab, Manzuel, & quelques autres places fortes, situées dans les montagnes, ont été préférées aux délices de Sanaa.

Au reste, le roi d'Yémen est un puissant monarque, qui regne sur toute l'Arabie Heureuse, à l'exception d'une province, qu'on nomme *le royaume de Fatach*. Il est, d'ailleurs, maître absolu chez lui, & très-indépendant du Turc, auquel il envoie & dont il reçoit des ambassadeurs; mais ces ambassades ne regardent que le commerce; car pour d'alliance, il n'y en a pas entre eux; la défiance est trop grande

grande de part & d'autre ; & la paix ne subsisteroit pas long-tems , si les Arabes avoient plus d'ambition , ou si les Turcs craignoient moins les Arabes. Car , il faut l'avouer , ces peuples sont magnanimes ; & lorsqu'ils sont disciplinés , leur bravoure est à toute épreuve : mais , ce qui l'emportera dans votre estime , c'est que la probité , chez eux , ne le cede pas au courage. L'honneur est le premier mobile , & , si je l'ose dire , l'ame de leurs actions , c'est le grand ressort qui les fait mouvoir. Ils regardent la tromperie comme une lâcheté , & la duplicité comme une bassesse d'ame , le larcin comme une infamie , & le mensonge comme un opprobre. Il est vrai que ce portrait ne convient pas à tous les Arabes ; aussi n'est-il question ici que de ceux d'Yémen.

Mais que penser de l'or de l'Arabie , si célébré par les anciens , & dont l'écriture même fait mention dans plusieurs endroits ? J'avouerai tout uniment , que je n'ai ni vu ni même entendu dire , qu'il y eût des mines d'or dans ce pays ; il pourroit se faire néanmoins que la paresse des Arabes , dont l'industrie est d'ailleurs très-médiocre , eût négligé de les fouiller. On assure que les tomens , qui tombent des montagnes , charrient des

paillettes de ce précieux métal , & qu'on en trouve des grains parmi les sables des rivières. Il est donc vraisemblable , & les livres saints autorisent cette conjecture , que si les Arabes étoient moins fainéans ou plus industrieux , ils trouveroient des mines d'or dans le royaume d'Yémen. Quoi qu'il en soit de cette idée que je vous abandonne , l'Arabie Heureuse est assez riche de son fonds , pour se passer de ces trésors subsidiaires. En effet , sans parler des pierres précieuses & des aromates , dont on fait que la reine de Saba , qui régnoit dans l'Yémen , fit de si riches présents à Salomon , le pays abonde en riz , bled , fruits & légumes qui valent bien ceux de l'Europe. On y voit , d'ailleurs , des bestiaux sans nombre , & des vignes , dont le jus , au mépris de la loi de Mahomet , égaie de tems en tems la gravité de nos Arabes ; mais , il faut l'avouer , la principale richesse de l'Yémen , & la meilleure branche du commerce qui s'y fait , c'est le café.

Vous connoissez cette liqueur charmante , qui inspire nos poètes , échauffe l'imagination de nos orateurs , éclaircit les idées de nos sages , dissipe les nuages de la mélancolie , & qui , depuis quelque tems , est devenue , parmi nous , un lien

de plus pour la société ; mais l'arbre , dont le fruit produit cette liqueur enchantée , ne vous est peut-être pas si connu. Je crois donc vous devoir quelque détail à cet égard. Au reste , je ne vous parlerai que d'après mes observations ; trop payé de mes peines, si j'ai le bonheur de vous dire des choses qui puissent vous intéresser.

Le royaume d'Yémen , à l'exclusion de toute autre contrée de l'Arabie , produit l'arbre du café. Cet arbre s'éleve depuis six jusqu'à douze pieds : sa largeur est de dix , de douze & de quinze pouces de circonférence. Comme il s'étend en rond , & que ses branches inférieures se courbent ordinairement, il a presque toujours, du moins à un certain âge , la figure d'un parasol. Son écorce est blanchâtre & un peu raboteuse : sa feuille , qui est d'un verd foncé , approche de celle du citronnier ; sa fleur est blanche , & partagée en cinq petites feuilles , comme celle du jasmin. L'odeur de cette fleur est agréable ; elle a même quelque chose de balsamique ; mais en ayant mis un peu sur ma langue , j'ai trouvé que le goût en étoit amer.

Le café vient de semaille , & non de bouture : il est toujours verd , & ne perd

jamais toutes ses feuilles à la fois. Il aime les terrains humides ; aussi en voit-on en abondance au pied des montagnes & le long des ruisseaux ; ce qui forme des paysages charmans & des perspectives admirables. Celui qui croît dans les plaines , vient toujours à l'abri de grands arbres, dont l'ombre lui procure la fraîcheur qui lui est nécessaire. Cependant j'en ai vu croître & fructifier en plein air, sans ce secours ; mais ce n'étoit qu'à force de les abreuver, & dans des climats tempérés. Lorsque la fleur du café tombe, elle est remplacée par un petit fruit, qui d'abord est très-vert, mais qui rougit en mûrissant, & qui est à peu près comme une grosse cerise. On trouve, sous la chair, au lieu de noyau, la fève ou graine qu'on appelle *café*. Cette fève est enveloppée d'une pellicule très-fine ; elle est tendre alors, & d'un goût désagréable : mais elle acquiert de la dureté peu à peu ; & lorsque le soleil a tout-à-fait desséché la cerise, sa chair qu'on mangeoit auparavant, devient une gouffe d'une couleur assez brune, qui forme la première écorce ou l'enveloppe extérieure du café. La fève est alors solide & d'un vert fort clair. Chaque gouffe ne contient qu'une fève, qui se partage ordi-

nairement en deux moitiés ; & chaque moitié est un grain de café.

A propos de ces gouffes , je fus fort surpris , un jour que je visitois un Arabe , de le trouver , un poëlon de fer à la main , faisant rôtir quelques-unes de ces écorces. Que faites-vous là ? m'écriai-je en entrant ; & de quelle utilité ces coques peuvent-elles être ? Je vous le pardonne , me dit-il en souriant , parce que vous êtes étranger ; mais vous allez convenir tout à l'heure , que ces coques que vous méprisez , ont leur prix , & qu'en fait de café , la gouffe vaut bien le grain , si même elle ne vaut mieux. En effet , ayant jetté de ces écorces à demi-rôties , avec un peu de pellicule , dans un vase d'eau bouillante , il en fit couler , quelques momens après , une liqueur agréable , dont je m'inondai à longs traits. Cette liqueur est la boisson ordinaire des seigneurs & des gens aisés : on l'appelle *café à la sultane*.

Comme le café a la propriété habituelle de porter en même tems des fleurs & des fruits , dont même quelques uns sont verts , tandis que les autres sont à maturité , on fait , chaque année , trois récoltes ; mais celle du mois de mai est la plus abondante & la plus estimée. J'ai eu

la curiosité d'assister à une de ces cueillettes. Rien de plus simple : on étend de grands linges sous les arbres ; un homme adroit secoue l'arbre légèrement ; & le café, qui est mûr, se détache & tombe sans effort. Quand on l'a recueilli, on l'étend sur des nattes, pour le faire sécher au soleil ; & dès que les gouffes paroissent disposées à s'ouvrir, on les brise, en faisant passer par-dessus, des rouleaux de pierre ou de bois ; ce que les Arabes font avec beaucoup de dextérité & de célérité. Lorsque le café est dégagé de ses écorces, on l'expose de nouveau au soleil, parce qu'il est encore assez verd, & que, lorsqu'il n'est pas bien sec, il est en danger de se gâter sur mer. On le vane ensuite, pour le nettoyer ; après quoi, on l'emballé, pour le porter au marché. Quoiqu'il y ait peu de contrées dans l'Yémen, où l'on ne recueille du café, il ne croît cependant en abondance, qu'aux environs de Sanaa, de Galbani & de Bételfagui. J'ai été frappé de la beauté des cafiers de ce dernier canton, dont le fruit passe pour le meilleur de l'Yémen, comme le vin de Bourgogne est le plus estimé de nos vins de France.

Bételfagui est une ville considérable ; & la mieux bâtie, peut-être, de l'Arabie.

Les maisons y font de briques ; la plupart font à deux étages, & en terrasses. On y voit quelques palais & de très-belles mosquées, dont les minarets font blanchis en dedans & en dehors. La ville n'a point de murailles ; mais, à une portée de moufquet, on voit un assez joli fort, qui lui sert de citadelle. Il y a dans ce fort un puits, dont l'eau, semblable à nos eaux minérales de Bourbon, est brûlante au moment qu'on la tire, enforte qu'il est impossible d'en boire alors ; mais elle devient très-bonne & très-fraîche, lorsqu'elle a reposé quelques heures, sur-tout pendant la nuit.

Durant mon séjour à Bételsagni, j'eus la curiosité un jour d'entrer dans le bazar. Ce lieu est situé au milieu de la ville : il est vaste, & occupe deux grandes cours entourées de galeries couvertes. On ne sauroit croire combien il s'y débite de café. Les habitans de la campagne, qui trouvent leur compte à ce commerce, y en apportent chaque jour en quantité ; mais ils sont bien plus rusés qu'autrefois. L'affluence des étrangers, que la réputation de cette denrée y attire, leur a ouvert les yeux, & le bohar, qui ne coûtoit, il y a trente ans, que dix ou douze piastrès, en vaut aujourd'hui

368 L'ARABIE HEUREUSE.

jusqu'à cent vingt. Le bohard est une mesure qui contient sept cents cinquante livres. Lorsque le café est acheté, on le voiture à Moka, éloigné de trente-cinq lieues de Bételsagui, pour le transporter de là, par mer, à sa destination : c'est ce qui le fait appeller *café de Moka* ; car, comme je l'ai dit, il n'en croît pas aux environs de cette ville.

L'usage du café ne remonte pas au-delà du quinziesme siecle, même parmi les Arabes. Un mufti d'Aden usa de cette liqueur dans une maladie, & en éprouva des effets salutaires. Son exemple la mit en réputation ; & l'on établit des maisons pour la débiter publiquement. Le peuple s'y assembloit en foule ; mais un shérif de la Mecque défendit cette boisson sous des peines rigoureuses, & fit fermer tous les cafés publics. Cette persécution ne fit qu'augmenter le goût des Arabes pour cette liqueur. Les peuples d'Egypte & de Syrie témoignèrent la même passion ; & le café fut introduit à Constantinople, où l'on ouvrit des maisons publiques pour le distribuer. Les gens de lettres & principalement les poètes, & ensuite les joueurs & les nouvellistes furent les premiers qui fréquenterent les cafés. Ces maisons & ces assemblées se multiplièrent

fi promptement, qu'elles excitèrent bientôt l'attention des officiers de police. On y voyoit les pachas & les principaux seigneurs de la cour. Déjà les imans se plaignoient que leurs mosquées étoient désertes, tandis que les cafés ne cessent d'être remplis. Les derviches & tous les dévots de profession en murmurèrent hautement ; & enfin les prédicateurs se déchaînèrent, non-seulement contre les lieux où l'on vendoit du café, mais contre cette boisson même ; soutenant qu'elle étoit absolument défendue par la loi, qui proscrioit toute liqueur forte. Le mufti fut consulté sur cette question, & décida contre l'usage du café. Il ne fut plus permis alors d'en vendre publiquement : mais rien ne put arrêter un penchant déclaré ; & les magistrats se lassant d'une vigilance inutile, prirent le parti de tolérer ce qu'ils ne pouvoient empêcher. Les maisons de café reparurent en plus grand nombre qu'auparavant. Elles furent supprimées pour la seconde fois par ordre d'un grand-visir ; & voici ce qui porta ce ministre à cette sévérité. S'étant transporté *incognito* dans les principaux cafés de Constantinople, il fut surpris d'y trouver une troupe de gens oisifs, qui s'entretenoient des affaires du gouvernement,

blâmant le ministre , & décidant avec hardiesse , des points les plus importans de l'état. Ayant eu ensuite la curiosité de visiter les cabarets , il n'y vit que des gens joyeux , qui chantoient ou qui parloient de leurs amours ou de leurs exploits militaires. Il jugea que les cafés étoient des assemblées dangereuses ; & c'est ce qui l'engagea à les supprimer. N'appréhendant rien de ceux qui fréquentent les tavernes , il crut pouvoir leur laisser cet amusement.

Depuis la suppression des cafés à Constantinople , cette boisson n'en est pas devenue moins commune dans cette capitale. L'usage est de porter dans les marchés & dans les principales rues , de grandes cafetieres sur un réchaut , & de distribuer cette liqueur chérie à ceux qui en demandent. Au reste cette défense n'a jamais regardé que la capitale de l'empire ; on trouve des cafés publics dans toutes les autres villes , & jusques dans les moindres bourgs. D'ailleurs , outre l'usage établi dans les rues de Constantinople , il n'y a point de famille riche ou pauvre ; qui ne prenne du café plusieurs fois le jour , dans l'intérieur des maisons. Enfin , pour exprimer d'un seul trait le penchant des Turcs pour cette

boisson , le refus qu'un mari feroit de laisser prendre du café à sa femme , ou le degré de pauvreté qui ne lui permettroit pas d'en fournir , est une des causes légitimes du divorce. Dans les audiences du grand-visir , on présente le café aux ambassadeurs ; & si cette cérémonie étoit supprimée à l'égard de quelque ministre étranger , on regarderoit cette suppression comme le premier présage de quelque rupture.

Je me reproche de ne vous avoir encore rien dit des dames de l'Yémen. En général , elles ont de l'agrément , mais peu de liberté. La jalousie des maris s'y oppose. Cependant , lorsque la nuit commence , on leur permet de se visiter. Elles sortent alors ; mais si elles rencontrent des hommes dans la rue , elles se rangent du côté des maisons , & y restent en silence , jusqu'à ce qu'ils soient passés. Elles sont vêtues à peu près comme en Turquie ; elles ont des bottines de marroquin , & un grand voile sur la tête , qui descend assez pour leur cacher le visage , sans les empêcher de voir au travers. Les femmes de Mouab regardent comme un grand ornement , de porter un anneau d'or au bout du nez. Elles se noircissent aussi le dessous des yeux , & se frottent

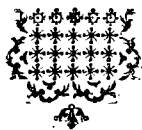
372 L'ARABIE HEUREUSE.

avec une drogue qui leur rend les ongles des pieds & des mains fort rouges. Les dames d'Adèn & de Moka ne connoissent point cette mode singulière ; elles se contentent des ornemens naturels : mais ce sont des provinciales , qui ne sont point encore sur le bon ton.

Quelqu'agréable que soit le royaume d'Yémen, nous n'y ferons plus un long séjour. Déjà tous nos arrangemens sont faits pour nous rendre, par les déserts de l'Arabie, dans la Palestine, qui, depuis long-tems, excite vivement notre curiosité. Nous sentons tous les dangers auxquels cette route nous expose ; mais nous ferons bien dédommagés par les grands objets qu'elle doit offrir à nos yeux.

Je suis, &c.

Aden, ce premier mars 1739.



LETTRE XXVI.

L'ARABIE PÉTRÉE.

IMAGINEZ-VOUS, Madame, un pays sec & aride, couvert presque par-tout de sables brûlans & de montagnes stériles, sans arbres, sans eau, presque sans villes & sans habitans; & vous aurez une idée juste de cette partie de l'Arabie, qu'on nomme *Pétrée*, non de la qualité de son terroir pierreux, comme quelques-uns l'ont écrit, mais de *Petra*, capitale de cette province.

Malgré cela, le croiriez-vous? ces fertiles contrées de la Grèce & de l'Asie, ces pays enchantés, dont j'avois peine à m'arracher, ont eu moins de charmes pour moi, que ce désert inculte & sauvage. Les grands événemens dont il a été si long-tems le théâtre, les prodiges éclatans qui s'y sont opérés pendant les quarante années de séjour qu'y firent les Hébreux; toutes ces merveilles me remplissoient d'une telle admiration, mon imagination, échauffée par l'aspect même des lieux, me les représentoit si vivement; les images en étoient si frappantes,

qu'elles se produisoient , en quelque sorte , sous mes yeux. Je les voyois ; j'en étois le témoin. Oui , Madame (& ce n'est point ici un de ces mensonges de voyageur qui cherche à éblouir par l'appareil des fictions & des images) , ici je voyois , selon l'expression du prophete , la mer fuir à la vue d'Israël , & lui laisser un libre passage au travers de ses flots irrités ; tandis qu'elle engloutissoit , dans ses abîmes , les chars & les cavaliers de Pharaon : là , le rivage retentissoit de cris d'allégresse & des sublimes accents de ce cantique , magnifique expression & monument éternel de la reconnoissance de Moïse : plus loin , je voyois les rochers s'ouvrir , s'amollir , se fondre en quelque sorte , & se résoudre en torrens d'eau vive , pour appaiser , dans ce climat brûlant , la soif & le murmure des Hébreux. Ici , la foudre & les éclairs annonçoient la présence redoutable du Dieu d'Abraham. Du sein d'une nuë enflammée , l'Eternel instruisoit son peuple , & lui dictoit ses loix. Les éclats de sa voix terrible , joints au bruit formidable du tonnerre , me pénétoient d'une frayeur mortelle. Je tombois , j'adorois une terre sanctifiée par la présence de Dieu même. Là , j'appercevois Moïse , ce dépositaire de la toute-

puissance divine ; Moïse , ce grand homme , quand il ne seroit pas un grand prophete ; je le voyois briser , dans le transport de son zele , ces tables où Dieu lui-même avoit gravé sa loi , réduire en poudre le honteux objet du culte d'Israël , forcer les prévaricateurs d'en mêler la cendre avec leur boisson , & laver , dans le sang de plus de vingt mille d'entre eux , le crime de leur idolatrie. Ici , l'appareil des combats s'offroit à mes regards. Amalec , ce fier agresseur du peuple de Dieu , tomboit sous le fer de Josué , ou plutôt sous l'effort des prieres de Moïse , qui , les bras élevés vers le ciel , en attiroit la foudre qui écrasoit cet ennemi du Seigneur. Là , la terre ébranlée jusques dans ses fondemens , s'ouvroit avec magnificement , vomissoit au loin des flammes dévorantes , & abîmoit dans ses entrailles l'audacieux rival du grand-prêtre Aaron. Le peuple consterné couroit au tabernacle , ce chef-d'œuvre du goût , dont Dieu même avoit daigné tracer le plan & diriger l'exécution. Un feu vengeur sortoit du fond de ce sanctuaire , & expioit , par la mort de Nadab & d'Abiu , la négligence coupable de ces oints du Seigneur.

En un mot , tout ce désert s'animoit à ma vue , chaque pas me rappeloit un

prodige ; & ces grands objets , dont je ne pouvois me distraire , m'abforboient si absolument , qu'il pensa un jour m'en coûter la vie. Je m'étois éloigné dans la campagne pour rêver plus librement à l'écart ; tout m'y convioit : la solitude du lieu , la fraîcheur du matin , les ténèbres même. L'aurore blanchissoit à peine les bords de l'horison , lorsqu'un cri suivi de mille autres , vient tout à coup frapper mes oreilles ; je regarde ; c'étoit une vingtaine d'Arabes , qui , sortis d'une embuscade , s'avançoient à toute bride , & l'épée haute : je n'eus que le tems de rejoindre ma troupe , qui , animée encore plus par mon exemple que par mes paroles , fond , le sabre à la main , sur ces brigands. Surpris d'une attaque si brusque , sur laquelle ils n'avoient pas compté , ils se dissipent en un moment , laissant au milieu de nous un des leurs , que son cheval , percé de mille coups , avoit renversé par terre. J'ordonnai qu'on épargnât ce misérable , à qui mon valet donna quelques coups de bâton , en échange de ses armes , dont il s'empara , & que personne ne s'avisa de lui contester. Cette action , qui me fit quelque honneur parmi mes compagnons de voyage , se passa à la vue du mont Sinäi , où nous arri-

vâmes quelques momens après le lever du soleil.

Sinai, ce mont si fameux dans les annales du peuple de Dieu, est situé dans une presqu'île formée par deux bras de la mer Rouge, & si près du mont Oreb, qu'on peut dire que ces deux montagnes n'en font qu'une : aussi l'écriture nous dit-elle indifféremment, que la loi a été donnée à Moïse sur le mont Sinai & sur le mont Oreb, parce qu'en effet, ce sont deux sommets d'une même montagne, qui ne sont séparés l'un de l'autre, que par un petit vallon. Sinai est à l'orient, & Oreb à l'occident; mais le premier est un tiers plus élevé que le second, qui, de son côté, a des agrémens que l'autre n'a pas.

Un lieu si saint ne pouvoit manquer de servir d'asyle à ces hommes que l'Esprit de Dieu a conduits, dans tous les tems, sur les pas de Jesus-Christ dans ce désert; aussi a-t-il été peuplé d'un nombre si prodigieux de solitaires, qu'on en a compté quelquefois jusqu'à quatorze mille: c'est du moins la tradition du pays. Ce goût de retraite s'est bien refroidi; & Sinai compte à peine aujourd'hui soixante caloyers, qui suivent la regle de S. Basile, & ont pour abbé l'archevêque même da

lieu. Nous allâmes visiter ce prélat, qui doit, sans doute, à la blancheur de sa barbe, la dignité dont il jouit. Ce bon homme nous fit asseoir à ses côtés; & après quelques propos qui ne nous donnerent pas grande idée de ses lumières: « Ne perdez pas de tems, nous dit-il; » voyez ce qu'il y a de curieux dans ce » monastere & aux environs; vous dînez ensuite; & vous irez vous reposer » jusqu'à la nuit ». Nous nous levâmes à ces mots, & nous fortimes, conduits par un religieux, dont l'office est de recevoir les pèlerins.

Ce mentor, qu'on appelloit *Bafilos*, étoit un jeune homme bien fait, d'une physionomie heureuse, & qui nous parut aussi spirituel que son abbé l'étoit peu. Il nous conduisit d'abord à l'église, dont la grandeur & la magnificence me frappèrent. *Bafilos*, qui s'en aperçut, me dit: « ce temple est l'ouvrage de l'empereur » Justinien; ces marbres, que vous voyez, » sont venus d'Egypte par la mer Rouge: » pour les pierres, nous les tirons de nos » montagnes; elles sont si dures, qu'il faut » des mois entiers pour les tailler; mais » quand elles sont polies, elles se tiennent si parfaitement ensemble, au moyen » d'un ciment léger qu'on trouve dans ce

» désert, & qui devient bientôt aussi dur
 » qu'elles, que cet édifice, malgré la har-
 » dicte de ses voûtes, & quatorze cents
 » ans d'ancienneté, n'a point encore eu
 » besoin de réparations ». Le bâtiment,
 en effet, paroïssoit sortir de la main de
 l'ouvrier. La pierre étoit d'une blancheur
 & d'un poli admirables : les proportions
 d'ailleurs sont exactes ; & ce monument
 seroit digne, à tous égards, des beaux
 jours de l'ancienne Grece, s'il étoit plus
 éclairé, & si les statues qu'on y a prodi-
 guées, n'étoient pas au-dessous du mé-
 diocre, ainsi que les peintures & les bas-
 reliefs.

De l'église nous passâmes au réfectoire,
 qui est vaste, mais trop long pour sa lar-
 geur : du reste, la piece est belle, quoi-
 qu'un peu sombre ; défaut qui regne dans
 presque tous les appartemens de cette
 maison : j'en excepte la salle d'hôte, qui
 est de toute beauté. J'ai vu peu de séjours
 aussi riens ; mais la chere qu'on y fait,
 ne répond pas à l'agrément du lieu. En
 effet, la vie des caloyers est très-austere ;
 ils ne connoissent ni chair ni poisson, &
 leurs hôtes se sentent un peu trop de cette
 frugalité. Il est vrai qu'on y supplée par
 les provisions dont on est toujours bien
 pourvu, & sans lesquelles il seroit im-

possible de voyager dans ce pays.

Nous ne donnâmes qu'un coup-d'œil aux cellules des religieux , qui nous parurent de vrais cachots : nous étions trop pressés de voir les dehors , pour nous arrêter beaucoup au dedans. Nous fortîmes donc ; & le premier objet qui nous frappa , fut le monastere , qui nous parut fortifié comme une citadelle. « Que veut » dire ceci ? dis-je à Basilos ; & contre » qui ces remparts sont-ils élevés ? Contre » les Arabes , me répondit-il , qui rodent » sans cesse autour de ces murs , auxquels » même ils donnent de fréquens assauts. » Lorsqu'ils sont en petit nombre , on les » dissipe aisément ; mais lorsqu'ils viennent en force , on ne s'en débarrasse » qu'en leur fournissant les provisions » dont ils ont besoin ; ce qui nous réduit » quelquefois à manquer du nécessaire. » Voilà de méchans voisins , lui dis-je. » Oui , repliqua - t - il ; mais avançons , » crainte d'accident , c'est ici une de leurs » caches ; & je serois fâché qu'il vous arrivât quelque malheur. Rassurez-vous , » lui dis-je ; vos Arabes nous connoissent ; » ils nous ont vus de près , & ils nous » redoutent assurément plus que nous ne » les craignons ».

En disant ces mots , nous arrivâmes à

La grotte où Moïse reçut les tables de la loi. On a fait de ce lieu une chapelle où tout respire la piété, mais qui n'a rien de remarquable, qu'une statue du saint législateur, digne du ciseau de Phidias. Les Arabes, qui réverent beaucoup cette caverne, ont bâti au-dessus une assez jolie mosquée, où ils se rassemblent pour prier. A dix pas de là, on voit une belle source, dont l'eau, après plusieurs cascades, tombe, par un aqueduc, dans les offices du monastere. Cette eau, dont on vante la fraîcheur & la bonté, fait toute la boisson des moines, qui ne s'en portent pas plus mal.

Comme le chemin devient ici fort roide, & que la montagne va presque toujours en pic, il seroit impossible de passer outre, sans les degrés qu'on a eu soin de pratiquer dans le roc: on en compte quatre mille, depuis le pied jusqu'à la cime de la montagne. Nous les franchîmes courageusement; mais nous étions si hors d'haleine, en arrivant au sommet, qu'il fallut nous asséoir, pour respirer un moment. Ce lieu, qui a environ soixantedix pieds de longueur sur trente de largeur, peut contenir aisément cinq cents personnes. Il est hérissé de monticules, sur l'un desquels est une chapelle, où

l'on dit que le corps de sainte Catherine a reposé près de quatre cents ans. Ce corps, ajoute-t-on, a été transféré depuis, dans l'église du monastere, où il est placé sous un dais magnifique : on ne le voit point ; on en montre seulement un bras qui est fort desséché, & dont les doigts sont tout couverts d'anneaux d'or. Au pied du monticule est une source qu'on regarde comme miraculeuse, n'étant pas naturel qu'il y ait de l'eau dans un endroit si élevé. Tout près de la source est la grotte où Moïse passa les quarante jours qui précéderent la seconde réception des tables de la loi. Je ne m'arrête pas à vous peindre la solitude affreuse qui regne dans ce séjour, où tout respire la plus profonde tristesse, & dont le silence vous glacerait d'effroi.

Le vallon qui sépare Oreb de Sinai, est très-agréable : il est distribué en différens jardins, dont les uns produisent des fruits, les autres des légumes, excellens. Ces jardins sont cultivés par les caloyers, qui en tirent leur principale subsistance. En traversant le vallon, nous vîmes le buisson ardent, ou plutôt le lieu où étoit placé ce buisson, qui, comme vous jugez bien, ne subsistoit plus : nous gravâmes ensuite sur le rocher d'où Moïse fit jaillir ces tor-

ens dont il est parlé dans l'exode. Cette pierre est percée de douze trous, par où l'eau sorroit, dit-on, comme, par autant de canaux. De là nous montâmes à la grotte où le prophete Elie se refugia pendant la persécution de Jétabel. La voûte de cette grotte est fort humide, & semée de concrétions pierreuses, dont la grosseur est aussi singuliere, que la figure est bisarre. A côté de cette grotte est la caverne où l'hermite saint Etienne passa quarante années dans le jeûne & dans la priere. Tournant sur la droite, nous arrivâmes à une assez belle esplanade, où étoit autrefois le monastere de saint Basile. Parmi les débris de ce monastere, qui ne subsiste plus, on voit une pierre où le pas d'un chameau est si parfaitement gravé, qu'on le prendroit pour un ouvrage de l'art. Les Arabes baïsent ce pas avec respect, dans la persuasion que c'est celui du chameau de Mahomet. Nous en vîmes quelques-uns qui paroïssent tirer droit à nous ; mais quand ils apperçurent nos armes, ils prirent un air dévot, baïserent humblement la pierre, se retirerent en silence, & les yeux baïssés. Nous entrâmes ensuite dans un petit bois fort agréable, d'où une pente douce nous conduisit au sommet de la montagne. Ce lieu

nous parut charmant : on y voit trois belles sources bordées de gâtons toujours verts , & de peupliers , à l'ombre desquels nous nous assîmes pour prendre le frais. Cette solitude nous enchantoit , & nous y aurions passé volontiers tout le jour ; mais nous n'étions pas les maîtres de nos momens ; d'ailleurs il étoit midi : nous rentrâmes donc au monastere , où , par les soins de mon valet , nous trouvâmes notre dîner préparé. Nous nous mîmes à table ; & comme l'air de ces montagnes est vif , nous mangeâmes de bon appétit , nous nos provisions , & Basilos ses carottes.

La belle humeur de ce caloyer nous charmoit ; & jamais moine n'a mieux fait les honneurs du couvent. Comme il parloit en homme qui connoissoit le pays :

« combien , lui dis-je , comptez-vous d'ici » à la Mecque & à Médine ? Avez-vous » dessein , me répondit-il , d'en faire le » voyage ? Sans doute , lui répliquai-je. » Vous voulez donc vous faire empaler ? » Moi ? point du tout. Oh , oh ! s'écria-t il , » je n'aurois jamais cru cela de vous. Quoi » donc ? repris-je avec émotion ; de quoi » s'agit-il ? Expliquez-vous , je vous prie. » Vous voulez vous faire Turc ? Turc » vous-même , répondis-je , avec viva- » cité ;

» cité : anathème à Mahomet & à ses ad-
 » hérens. Il n'y a cependant pas de mi-
 » lieu , continua toujours Bafilos ; & fi
 » vous êtes pris fur le territoire de la
 » Mecque ou de Médine , vous changerez
 » de religion , ou vous trouverez bon
 » qu'on vous empale. Sur ce pied là , lui
 » dis-je , nous nous fommes bien mé-
 » comptés ; & je vois bien , meffieurs ,
 » en adreffant la parole à mes camarades ,
 » que nous avons bien perdu nos pas.
 » Moins que vous ne pensez , reprit gaie-
 » ment Bafilos ; j'ai fait deux fois le voyage
 » de la Mecque & de Médine , & je fuis
 » en état de vous donner tous les éclair-
 » ciffemens que vous pouvez fouhaiter.
 » Ce difcours vous étonne , pourfuiuit-il ;
 » mais votre furprife celfera , lorfque vous
 » favez que je fuis né dans l'ifle de Chy-
 » pre , & destiné dès mon enfance au
 » commerce ; qu'à l'âge de quinze ans je
 » fus pris par un corfaire , & vendu , fur
 » les côtes de Barbaric , à un officier du
 » roi de Maroc ; que cet homme , entêté
 » de fa feûte , me força de changer de re-
 » ligion ; que j'ai fait avec lui deux voya-
 » ges à la Mecque & à Médine , &
 » qu'ayant eu le bonheur de m'échapper
 » dans le dernier , je me fuis enterré dans
 » ce défert , pour y expier , par la pénit-

» tence , le crime de mon apostasie ». Cet
 » aveu nous ayant charmés , nous le priâ-
 » mes de ne pas différer de nous dire , en
 » détail , ce qui se passoit dans ces deux fa-
 » meuses villes , sur-tout au tems des péle-
 » rinages.

« La Mecque & Médine , reprit-il , font
 » partie d'une province qu'on nomme
 » *Hegiaz* , & qui n'appartient proprement
 » à aucune des trois Arabies , quoiqu'elle
 » soit située dans la même presqu'île. La
 » Mecque fut le berceau de Mahomet ; &
 » Médine en est le tombeau. Ces deux
 » villes sont réputées saintes & sacrées ;
 » & malheur à tout chrétien qui oseroit
 » en approcher , même de plusieurs lieues.
 » Les plus affreux supplices suffiroient à
 » peine pour expier cette sacrilege pro-
 » fanation.

» La Mecque , dont je parlerai d'abord,
 » est située au pied d'une haute montagne,
 » à quinze lieues de Gidda , port sur la
 » mer rouge , & lieu de la sépulture
 » d'Eve , si l'on en croit les Arabes. Cette
 » ville est grande , riche & bien peuplée ;
 » elle n'a ni murs ni remparts ; sa sainteté
 » lui tient lieu de sauve-garde , & la met
 » à l'abri de toute insulte. On y voit de
 » beaux édifices , & quelques palais ; mais
 » rien n'approche de la magnificence de

» les caravanferais , dont la beauté paffe
 » toute expreffion. Ces caravanferais font,
 » comme vous favez , des hôtelleries où
 » les voyageurs fe retirent au tems des
 » pélerinages. A une des extrémités de la
 » ville , s'éleve le Haram , cour immense ,
 » entourée d'un triple rang de colonnes
 » & de voûtes , dont le premier coup-
 » d'œil frappe toujours , malgré le goût
 » bizarre & l'irrégularité de fa construc-
 » tion. Au milieu du haram eft le kiabé
 » ou maifon célefte , bâtie autrefois par
 » les anges , transportée au ciel au tems
 » du déluge , & rebâtie de nouveau par
 » Abraham , fur le modele de la première,
 » qui lui fut envoyé du ciel.

» Cette maifon , qui n'a rien de merveil-
 » leux pour la conftruction , eft haute de
 » trente pieds , longue de quinze pas , &
 » large de douze. Le feuil de la porte eft
 » affez élevé de terre , pour qu'un homme
 » ordinaire ne puiffe y atteindre avec la
 » main. Cette porte eft d'argent maifif ;
 » elle s'ouvre à deux battans ; elle a cinq
 » pieds de largeur fur dix de hauteur. On
 » y monte par une échelle pofée fur quatre
 » roues , qu'un Iman pouffe contre le mur.
 » Veut-on prier ? On paie l'Iman , & l'on
 » monte à l'échelle. Trois colonnes de
 » figure octogone , & hautes d'environ

» vingt pieds , soutiennent tout l'édifice :
 » elles sont de bois d'aloës , de la grosseur
 » d'un homme , d'une seule piece cha-
 » cune , & posées sur une ligne droite.
 » Le dedans du kiabé est orné d'étoffes
 » de soie blanches & rouges , & le de-
 » hors d'une étoffe de soie noire , bordée ,
 » haut & bas , de franges ou ceintures
 » d'or , qui font un bel effet. Ces étoffes
 » sont fournies aux frais du Grand-Sei-
 » gneur : on les renouvelle tous les ans ;
 » & les anciennes , qu'on regarde comme
 » de précieuses reliques , sont partagées
 » entre Sa Hauteffe & le prince de la Mec-
 » que , qui en tire un profit considérable.
 » Le chameau qui porte ces étoffes , est
 » regardé comme sanctifié ; on le couvre
 » de fleurs au retour , & on ne l'emploie
 » plus à aucun genre de travail. Pour con-
 » cilier plus de respect au kiabé , on a bâti
 » tout autour , un petit mur qui en défend
 » l'approche : & pour empêcher que la
 » pluie n'en ruine les fondemens , on a pla-
 » cé , sur le toit qui est en terrasse , une gout-
 » tière d'or , qui , s'avançant en dehors
 » d'environ six pieds , jette au loin les
 » eaux de pluie qui tombent de la terrasse
 » dans cette gouttière. L'intérieur du
 » temple n'a rien de remarquable , qu'une
 » pierre noire , que l'ange Gabriel ap-

» porta à Abraham lorsqu'il bâtiſſoit le
 » kiabé , & fervoit d'échafaud à ce
 » patriarche , ſe hauſſant & ſe baiſſant
 » d'elle-même , afin qu'il eût moins de
 » peine , & qu'il ne fît point de trou dans
 » la muraille. Cette pierre étoit blanche
 » autrefois ; mais les péchés des hommes
 » l'ont rendue noire. A cent pas du kiabé ,
 » & toujours dans le haram , eſt le puits
 » de Zemzem , autre objet de grande vé-
 » nération pour les muſulmans. Ce puits,
 » à les en croire , eſt celui qu'un ange fit
 » voir à Agar , lorsqu'elle erroit dans le
 » défert , après avoir été chaffée , avec
 » Iſmaël , de la maifon d'Abraham. Les
 » Arabes en boivent avec vénération , &
 » lui attribuent de grands effets.

» Tout bon muſulman doit faire le
 » voyage de la Mecque , au moins une
 » fois pendant ſa vie : mais les fervens
 » renchériſſent ſur ce précepte ; & plu-
 » ſieurs le font tous les dix ans. Pour cela
 » on ſe réunit en troupe ou en caravane ,
 » afin d'être en état de réſiſter aux Arabes
 » qui courent ſur les pélerins , & les dé-
 » pouillent ſans pitié. Il part , tous les ans ,
 » cinq principales caravanes pour la Mec-
 » que : celle des Indes , celle de Perſe ,
 » celle de Damas , celle du Caire , & celle
 » des Mugrebins , qui comprend les côtes

» de Barbarie, & les pays de Fez & de
 » Maroc. Celle-ci se joint toujours à celle
 » du Caire, que ce furcroit fait monter
 » quelquefois à cent mille ames, y com-
 » pris les femmes & les enfans. Cette
 » dernière, dont je vais parler, servira
 » de regle pour juger des autres.

» Ces voyages de dévotion entraînent
 » une infinité de prieres & de cérémonies.
 » Chaque action, chaque pas, &, pour
 » ainsi dire, chaque mouvement du péle-
 » rin est réglé par un rit particulier, & ac-
 » compagné d'une oraison qui lui est pro-
 » pre. Pour se préparer à ce fameux péle-
 » rinage, il faut commencer par payer
 » ses dettes, se réconcilier avec ses en-
 » nemis, laisser à sa famille de quoi sub-
 » sister, & ne se munir que d'argent bien
 » acquis pour les frais du voyage. Le pé-
 » lerin, en sortant de sa maison, fait deux
 » inclinations, & récite une priere. Il
 » prend ensuite congé de sa famille; &
 » les paroles qu'il lui adresse, sont ordon-
 » nées par la loi.

» Après quelques cérémonies religieu-
 » ses, qui durent environ trois jours, on
 » choisit des chefs, auxquels on fait ser-
 » ment d'obéir; & l'on part après avoir
 » imploré, par une fervente priere, la
 » protection du ciel. Un pacha commis

» par le Grand-Seigneur , pour mettre les
 » pèlerins à couvert des insultes des Ara-
 » bes , accompagne la caravane. On ne
 » marche que la nuit , pour éviter la cha-
 » leur ; & lorsque la lune n'éclaire pas ,
 » on allume des falots. On ne mange que
 » ce qu'on porte , le pays qu'il faut tra-
 » verser ne fournissant rien , pas même de
 » l'eau , du moins qui soit bonne à boire.
 » On marche en ordre , chacun sous ses
 » chefs , montés sur des chameaux qu'on
 » attache queue à queue , & dont les pre-
 » miers conduisent les autres : pendant la
 » route , qui est d'environ trente-sept
 » jours , on chante les versets de l'alco-
 » ran : & la ferveur à remplir ce devoir
 » est si grande , qu'on en voit tomber d'é-
 » puisement , & mourir en chantant.

» On se rend d'abord à la montagne
 » d'Arat , où les pèlerins quittent une
 » partie de leurs habits , pour se couvrir
 » d'un manteau blanc. Ils font le tour de
 » la montagne en procession , & immo-
 » lent ensuite une victime en mémoire
 » du sacrifice d'Abraham. Deux jours
 » avant que d'arriver à la Mecque , on se
 » dépouille de ses habits ; & l'on met des
 » sandales , pour ne pas fouler une terre
 » si sainte. On passe ainsi huit jours dans
 » une espèce de retraite , priant sans cesse,

» faisant beaucoup d'aumônes, & ne man-
» geant que le soir. Ce terme expiré, on
» se remet en marche ; & , du plus loin
» qu'on apperçoit les portes de la ville ,
» on se prosterne , frappant trois fois la
» terre du front ; & l'on entre , en chan-
» tant des hymnes en l'honneur du pro-
» phete. Le pèlerinage ne dure que trois
» jours ; & celui qui peut baiser le pre-
» mier la pierre noire , est réputé saint ;
» mais il faut qu'il le fasse un vendredi ,
» qui est toujours un des trois jours , &
» à la fin d'une longue priere ; alors cha-
» cun se jette à ses pieds pour les lui bai-
» ser ; & il est presque toujours étouffé
» par la foule. Au bout de trois jours , on
» fait une procession autour du kiabé ; &
» l'on va coucher au Minet , village éloi-
» gné d'environ trois milles. Le lende-
» main , jour du petit beyran , on reprend
» ses habits ; & l'on sacrifie quelques mou-
» tons , qu'on a soin de distribuer aux pau-
» vres. Ce qu'il y a de plus agréable dans
» ce voyage , c'est l'obligation où sont les
» pèlerins de se marier à la Mecque pour
» le tems qu'ils y restent , quelque court
» qu'il soit. Les femmes qu'ils prennent ,
» & qui sont du pays , ont ainsi tous les
» ans un nouveau mari ; & les enfans
» qui naissent de ces mariages de passage ,

» jouissent d'une certaine considération ,
 » parce qu'ils sont censés devoir leur nais-
 » sance aux prières du prophète.

» Au sortir de la Mecque , on reprend
 » la route du mont Arat , où l'on reste
 » trois jours , jettant chaque jour sept
 » pierres sur la montagne , dont on fait
 » aussi sept fois le tour : ces pierres sont
 » lancées à la tête du diable qui osa tenter
 » Abraham en ce lieu , & lui suggérer de
 » sacrifier Ismaël à la place d'Isaac. On
 » revient ensuite au Minet , pour y révé-
 » rer un enfoncement formé dans le roc
 » par la tête de Mahomet , qui , au sortir
 » d'une entorse , donna de la tête contre
 » ce roc qui s'amollit aussi-tôt , pour ne
 » pas blesser le prophète. C'est le dernier
 » acte du pèlerinage , après lequel , ayant
 » reçu la bénédiction de l'Iman , chacun
 » se retire , & prend la route de Médine .

» Les pèlerins qui vont de la Mecque
 » à Jérusalem visiter le temple de Salo-
 » mon , acquièrent la plus grande confi-
 » dération par ce double voyage. Ils sont
 » crus en justice dès qu'ils s'y présentent ,
 » & peuvent impunément servir de faux
 » témoins , sans qu'on ose ni les démen-
 » tir , ni les récuser.

» Le pèlerinage de Médine n'est pas
 » d'obligation ; aussi n'a-t-il pas les mêmes

» privilèges que le premier, qui absout
 » de tout, même des crimes pour lesquels.
 » ont peut être repris en justice. Cepen-
 » dant presque tous ceux qui font le
 » voyage de la Mecque, font aussi celui
 » de Médine.

» Cette ville est située dans une plaine,
 » à trois journées d'Iambo, petite ville.
 » & port sur la mer Rouge : elle n'est ni
 » aussi grande, ni aussi peuplée que la
 » Mecque ; mais elle est mieux bâtie, &
 » peut-être aussi marchande. On admire
 » la beauté de ses mosquées ; celle qu'on
 » nomme la *grande mosquée*, parce qu'elle
 » contient le tombeau de Mahomet, est
 » placée sur une hauteur, au milieu de la
 » ville. On y entre par un péristyle dont
 » les colonnes sont de marbre & de l'or-
 » dre dorique, mais mal sculptées & trop
 » massives. Le tombeau du prophète est
 » renfermé dans une tour ou bâtiment
 » rond, surmonté d'un dôme qu'on nom-
 » me *turbé*. Ce bâtiment rond est ouvert
 » depuis le milieu jusqu'au dôme, & en-
 » touré d'une galerie dont le mur est per-
 » cé de plusieurs fenêtres qui ont des
 » grilles d'argent. Le mur du bâtiment
 » n'est point percé ; mais il est couvert
 » d'un si grand nombre de pierres pré-
 » cieuses, sur-tout à l'endroit qui répond

» à la tête du tombeau , que je ne crois
 » pas qu'il y ait de lieu plus riche dans
 » l'univers. On admire , entre autres ,
 » deux diamans , dont l'un est large de
 » deux doigts , & long à proportion ;
 » le second, qui est plus gros que le pre-
 » mier , n'est que la moitié d'un autre ,
 » qu'Ofiman , fils d'Achmet , fit scier en
 » deux ; il en envoya une partie à Mé-
 » dine , & retint l'autre pour orner son
 » turban. Les Grands-Seigneurs l'ont tou-
 » jours porté depuis ; & il passe pour le
 » plus beau diamant de l'empire. On entre
 » dans la galerie & dans le turbé par des
 » portes d'argent massif , qui s'ouvrent à
 » deux battans , comme celles du kiabé.
 » Les pélerins ne pénètrent point dans le
 » turbé ; la foule seroit trop grande : ils
 » ne peuvent donc voir que les richesses
 » de la galerie dont j'ai parlé ; mais quand
 » ils sont partis , on se fait ouvrir la porte
 » du bâtiment ; & j'y suis entré avec mon
 » maître , qui étoit d'un rang à obtenir
 » cette faveur.

» Le tombeau de Mahomet est placé
 » entre ceux d'Abubekre & d'Omar : il
 » pose à terre & sur le rez-de-chauffée
 » même ; ainsi le cercueil de fer , attiré
 » par une chaîne d'aimant , n'est qu'une
 » fable. Il est de marbre blanc , & s'ouvre

» d'un riche tapis , tels que ceux des
 » Grands-Seigneurs & des Pachas de Tur-
 » quie. Trois mille lampes brûlent sans
 » cesse autour de ce mausolée ; elles sont
 » d'argent ; & l'huile qui s'y consume, est
 » si pure, qu'elle n'exhale pas la moindre
 » odeur. Je n'entre point dans le détail
 » des folies qui se font autour de ce tom-
 » beau ; il suffit de savoir que la Mecque
 » & Médine sont le centre de la supersti-
 » tion mahométane ; & de-là on peut
 » imaginer toutes les extravagances qu'on
 » voudra de la part des dévots musul-
 » mans ».

Ainsi parla Bafilos ; mais ma curiosité
 n'étoit pas satisfaite : il l'avoit piquée lui-
 même sans le savoir, par un mot qui lui
 étoit échappé. « Vous nous avez parlé, lui
 » dis-je, d'un prince de la Mecque : est-ce
 » que cette ville ne dépend pas du Grand-
 » Seigneur ? La Mecque & Médine, re-
 » prit-il, ont leurs princes particuliers,
 » lesquels sont seigneurs temporels & spi-
 » rituels. On les nomme *Chérifs* ; & on
 » peut les regarder comme le plus noble
 » sang de l'univers, puisqu'ils descendent
 » de Mahomet, par Fatime sa fille, épouse
 » d'Alī, neveu & l'un des successeurs
 » du prophète. Ils sont indépendans du
 » Grand-Seigneur, qui entre néanmoins
 » dans leurs affaires lorsqu'ils sont en

» guerre , à raison du scandale qui en ré-
 » sulte , & que ce prince , en qualité de
 » Calife , est obligé de prévenir , ou d'em-
 » pêcher.

» Alors il parle ferme ; & si un Chérif
 » s'obstine , il le dépose , mais son auto-
 » rité ne va pas plus loin ; & le successeur
 » est toujours choisi dans la maison ré-
 » gnante. J'ai vu moi-même un de ces Ché-
 » rifs dépouillés , à qui le roi d'Yémen
 » avoit assigné cent écus par jour pour sa
 » dépense. Mais il faut que je vous quitte ;
 » ajouta-t-il : mon devoir m'appelle ; d'ail-
 » leurs il est tems de vous reposer ; suivez-
 » moi , & cessons tout discours superflu ».

A ces mots ils nous conduisit dans un appartement où l'on nous avoit préparé des lits que la fatigue nous fit trouver excellens ; nous y reposâmes cinq ou six heures ; & nous partîmes à l'entrée de la nuit , après avoir embrassé Basilos , & remercié le prélat.

Nous étions au mois de mars , & les chaleurs étoient déjà grandes ; mais nous marchâmes sans débrider , & nous arrivâmes le lendemain , sur les huit heures , au bord d'un étang où il y avoit quelques palmiers. Comme nous étions fatigués , nous nous jettâmes sous ces arbres , pour y reposer quelques momens. A peine avions-nous fermé l'œil , qu'un grand cri

membres se détachent d'eux-mêmes, au moment qu'on les touche ; & les bras restent dans les mains de ceux qui les tirent pour les réveiller.

Nous avions dessein de passer outre & de gagner le bourg de Houlen , éloigné d'environ trois milles ; mais nos chevaux étoient si las , qu'ils refuserent le service : ainsi nous revînmes sur nos pas ; & nous entrâmes au village de Cirq , où l'on compte environ quarante habitans. Ces bonnes gens nous reçurent de leur mieux : ils soignèrent eux-mêmes nos chevaux ; le plus apparent nous offrit sa maison. Ce manoir étoit d'albâtre , ainsi que la plupart des cabanes de ce hameau ; ce qui ne doit pas vous surprendre , cette pierre étant très-commune & très-belle aux environs de Cirq , ainsi qu'en plusieurs autres cantons de l'Arabie Pétrée ; mais ce présent de la nature est bien inutile à ces peuples qui sont bornés, ainsi que les chevres qui paissent sur leurs montagnes , aux seuls besoins de la vie.

En faisant le tour du village , nous vîmes une troupe de fouris de l'espece de celles qu'on nomme *jarbo* , dont Salomon exalte la sagesse. Cette fouris est bipede , non qu'elle n'ait quatre pattes comme les autres ; mais elle ne fait usage

que de celles de derrière, sur lesquelles elle marche, s'appuyant sur sa longue queue, dont elle se sert comme d'un gouvernail pour diriger sa marche & se porter par-tout où elle veut. Elle amasse pendant l'été ses provisions pour l'hiver. Sa demeure est une espece de camp où le service se fait en regle : on y entre par quatre issues ; & chaque issue a une sentinelle. Une fouris-major fait la ronde ; & la sentinelle, qui dort ou qui n'est pas à son poste, est relevée & châtiée. Au signal que donnent ces sentinelles, toute la troupe leve le camp, & sort par le trou opposé. On prétend que ce furent ces fouris qui creuserent cette digue, ouvrage de la reine Heïs, qui passoit pour une des merveilles du monde, & dont la chute causa une inondation mémorable dans l'histoire du quatrieme siecle.

Après vous avoir parlé de la Mecque ; je ne dois pas oublier le baume fameux qui tire son nom de cette ville & croît dans son territoire ; c'est la production d'un arbre que les Arabes appellent *bal-sum*. Il a les feuilles peu différentes de celles du frêne, mais éparpillées & peu fourues ; le tronc glutineux, léger & rougeâtre, les branches longues & menues, odoriférantes, visqueuses, & de la même couleur que le tronc. Sa fleur est

petite & d'une agréable odeur. Sagraïne, qui n'a pas moins de parfum, est enfermée dans une gouffe noire, & nage dans une liqueur épaisse, de la couleur du miel. Elle a l'odeur du baume & le goût amer. Les branches qui se fendent d'elles mêmes, distillent une gomme précieuse, qu'on recueille dans des sacs de cuir, faits en forme de bourse. Sa couleur, d'abord très blanche, prend ensuite une teinture verte, & jaunit enfin au bout de quelques mois. Elle est très-fluide dans son origine; mais elle acquiert avec le tems un tel degré de consistance, qu'il faut la dissoudre dans l'esprit-de-vin.

La myrthe est une autre gomme odoriférante, qu'on recueille aussi en Arabie, & qui coule, par incision, d'un arbre épineux, dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier. On en compose des parfums; & les anciens s'en servoient pour embaumer les corps morts. On en tire une huile excellente pour les plaies; & on l'emploie à d'autres usages dans la médecine.

Nous ne partîmes de Cirq que bien avant dans la nuit; & après huit jours de marche, pendant laquelle nous ne rencontrâmes ni bourg ni village, nous arrivâmes à Buffereth, sur la frontière de l'Arabie & de l'Idumée.

Bussereth ou Bosra fit autrefois partie de la tribu de Siméon , & fut une des villes de refuge établie par Josué. L'industrie de ses habitans la rendit célèbre ; mais ses crimes lui attirèrent les menaces du ciel : Isaïe en fut l'organe ; & Judas Macchabée, l'exécuteur. Ce héros prit cette ville & la brûla. Elle se rétablit depuis , & devint même assez puissante : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines ; elle a cependant un archevêque Grec , qui vit d'une légère contribution , qu'il leve sur son troupeau.

Les environs de Bussereth sont assez agréables ; mais ils sont infestés de renards qu'on dit être de l'espece de ceux que Samson lâcha dans les moissons des Philistins. Ces renards sont d'une force & d'une agilité surprenantes. Ils vont par rroupes, & font beaucoup de dégâts parmi le menu bétail , dont le pays abonde. Quelques moutons qu'ils égorgerent à nos yeux , nous firent naître l'idée d'une chasse qui réussit presque aussi-bien que celle de Samson : nous tuâmes en deux jours soixante de ces animaux ; ce qui nous attira les applaudissemens de toute la ville , & la visite des principaux officiers. Nous rendîmes ces visites ; & nous partîmes le lendemain , après avoir fait des provisions dont nous avions besoin :

4 L'ARABIE PÉTRÉE.

us arrivâmes quelques jours après à l-han , ensuite à Boner , de là à Moli , in à Petra , capitale de tout le pays. Cette ville n'est qu'un amas de cabanes posées sans ordre & sans dessein : aussi marche-t-on qu'en zigzag ; & chaque est un cul-de-sac : elle tire son nom d'une grosse roche , au pied de laquelle elle est située. L'air y est brûlant & malsain ; malgré cela, on y voit des vieillards sans force & de vigueur , la sobriété de ces peuples étant pour eux un principe de santé , que le mauvais air n'est pas capable d'altérer. Cette capitale dépend du Grand-Seigneur , qui y entretient un aga. Cet officier nous reçut bien , & nous vint à dîner : nous le traitâmes à notre tour ; & tout le tems que nous fûmes à Petra , se passa de part & d'autre en amitiés réciproques. Nous en partîmes au bout de huit jours ; & marchant à petites journées , à cause de la chaleur , nous arrivâmes à Tor , sur la mer rouge. Ce que cette route nous offrit de plus curieux , furent quelques-uns de ces arbres dont l'écorce distille une gomme pellée , dans le pays , *manne du ciel*. Nous en fîmes un pain dont le goût nous parut peu agréable , quoique sucré : les Arabes en font grand cas ; & je crois en effet que, si elle étoit bien épurée, elle pour-

roit mériter l'attention de la médecine.

Tor fut la première station des Israélites après le passage de la mer Rouge : vous savez qu'ils y trouverent douze fontaines & soixante-dix palmiers : les fontaines subsistent encore ; mais elles ont repris leur première amertume , que Moÿse leur avoit fait perdre , en y jettant un bois que Dieu lui avoit montré. Ces fontaines sont chaudes , du moins pour la plupart , & les Arabes y font leurs ablutions pendant l'hiver.

Ce que j'ai vu à Tor de plus singulier , est la pêche d'un certain poisson qu'on appelle *homme marin* , parce qu'en effet il a deux mains d'homme , avec cette différence , que les doigts sont joints par une peau , à peu près comme une patte d'oie. La chair de ce poisson est , dit-on , assez délicate. On le harponne comme les baleines ; & sa peau est si dure , qu'on en fait des boucliers qui sont à l'épreuve du mousquet.

Nous avions résolu de nous arrêter à Tor , pour nous remettre des fatigues du voyage ; mais le repos étoit pour le docteur un état violent : l'ennui l'accabloit , & sa santé s'altéroit visiblement ; il résolut donc d'exécuter un projet qu'il rouloit dans sa tête depuis long-tems : c'étoit de découvrir l'île des Topazes , que

Strabon & les anciens placent dans la mer Rouge , aux environs de Keirech , mais que les modernes n'ont pu y trouver jusqu'ici. Il communiqua son dessein à un capitaine Ragusien , grand navigateur , & fameux par plusieurs courses ; il le goûra : les préparatifs furent bientôt faits ; & nous partîmes , dans l'espérance flatteuse de nous immortaliser par une découverte.

Le vent nous fut d'abord assez favorable ; & nous commençons à reconnoître la côte d'Afrique , lorsqu'un coup de mer ayant brisé un de nos mâts , & fort endommagé le vaisseau , nous força de relâcher à Gidda , ce port de la Mecque , dont il a été fait mention ci-dessus. Je desirois depuis long-tems , de voir cette ville , dont le moine Basilos m'avoit parlé. Elle est grande , riche , & une des mieux bâties que j'aie vues dans le pays. Le concours des pèlerins , qui y abordent de toutes les parties du monde mahométan , la rend d'ailleurs très-vivante : mais ce concours fait que tout y est fort cher : on y vend les choses les plus communes ; & une pinte d'eau douce y coûte jusqu'à trois sols. Cette ville est soumise au Grand-Seigneur , & gouvernée par un Pacha , dont l'autorité est fort bornée : aussi s'occupe-t-il beaucoup plus de commerce , que des affaires

publiques. Les chrétiens font reçus dans le port, & même dans la ville, où ils négocient librement; mais ils ne peuvent s'y établir, à cause du voisinage de la Mecque: on ne leur permet pas même de s'écarter dans la campagne. Un mauvais château, & quelques canons de fer font toute la force de cette place, qui seroit hors d'état de résister, si on l'assiégeoit en règle: mais l'attaque en seroit difficile, parce que les gros vaisseaux ne peuvent entrer dans le port, & que la côte est si haute & si roide, que la descente est comme impraticable.

Trois jours ayant suffi pour le radoub de notre vaisseau, nous remîmes à la voile, portant le cap sur la côte de Keirech. Nous rangeâmes cette côte dans toute sa longueur; & nous en visitâmes, à plusieurs reprises, tous les recoins, mais inutilement. L'île des Topazes est, sans doute, une île enchantée, qui se dérobe aux yeux des mortels. Ainsi, comme nous n'étions pas en état de rompre le charme, & que d'ailleurs les vivres commençoient à nous manquer, nous revîmes à Tor, n'ayant retiré d'autre fruit de notre course, que d'avoir vu la mer Rouge.

Je suis, &c.

A Tor, ce 26 mars 1739.

LETTRE XXVII.

L'ARABIE DÉSERTE.

JE vous ai dit, Madame, que les géographes orientaux ne connoissent point la distinction qu'on fait en Europe des trois Arabies. Il y a, en effet, peu de différence, pour le climat & le sol, entre une partie de l'Arabie Pétrée & l'Arabie Déserte. Celle-ci, que les habitans nomment *Bériara*, s'étend, du nord au midi, depuis le Diarbeck & la Sourie, jusqu'à l'Arabie Heureuse. Elle a, à l'orient, l'Euphrate & l'Yéрак qui est l'ancienne Chaldée, & , à l'occident, la Palestine & l'Arabie Pétrée. Ce n'est que du côté de l'Euphrate, que l'on y trouve quelques terres fertiles, le reste du pays n'est presque qu'une plaine de sables; & , sans le secours d'un guide & de la boussole, il seroit impossible aux voyageurs étrangers de trouver & de suivre leur chemin. Jugez combien nous eûmes de précautions à prendre, avant que de nous mettre en route pour la Palestine; car c'est précisément ce pays aride, qu'il nous fallut traverser. Heureusement que nous nous étions attaché quelques Arabes
par

par de petits prébens dont nous avons fait une ample provision à Moka, & qui nous firent d'un grand secours. Ces bonnes gens voulurent nous suivre ; & nous tirâmes d'eux les instructions nécessaires pour voyager sûrement dans ces contrées, & connoître les mœurs des habitans. Celles des Arabes qui demeurent dans les villes, différent peu de celles des Turcs. Je ne vous parlerai donc, dans cette lettre, que des Arabes qui vivent sous des tentes dans les campagnes ; car c'est sur eux principalement que s'est portée notre attention.

Après des fatigues infinies, nous arrivâmes à Annah. Outre la chaleur excessive, que nous avons essuyée dans les sables, nous étions presque morts de soif. Notre provision d'eau nous avoit manqué ; nous n'avions trouvé que des puits d'une eau soufrée & d'un très-mauvais goût ; elle augmentoit notre altération, au lieu de l'appaîser.

La ville d'Annah, différente d'une autre ville de même nom, située près du golfe de Bassora, étoit autrefois célèbre par son étendue & son commerce. On y comptoit, au dernier siècle, quatre mille maisons, qui ont été, pour la plupart, ruinées par les Turcs. Elle étoit composée

de plusieurs îles que forme un bras de l'Euphrate. Cette situation avantageuse , & son château que les Turcs ont aussi détruit , en faisoient une des places les plus fortes de l'Arabie. Elle n'a plus rien de remarquable ; mais elle est encore commerçante & riche. Quelques marchands , que nous y trouvâmes , nous dédommagerent heureusement de l'espece d'impossibilité où nous étions , de connoître plus particulièrement par nous-mêmes cette troisieme Arabie , si fameuse d'ailleurs par ses déserts même. Ce qu'ils nous dirent de ses deux autres villes , Annah près de Bassora , & Tangia , n'étoit pas capable d'exciter notre curiosité. Cette seconde Annah est , à tous égards , bien moins considérable que la premiere , quoique sa situation la rende aussi très-propre au commerce.

Ce que jé regrettois le plus , c'étoit de n'avoir pas eu le tems de voir de près les momies que renferment les sables que nous venions de traverser. Ce ne font , au reste , comme nous l'assurèrent nos marchands , que des corps humains , desséchés par les ardeurs du soleil. Il doit , en effet , s'y en trouver beaucoup ; car il s'éleve souvent , dans ces déserts , des vents impétueux , qui forment tout-à-

coup des montagnes de sables, qui enser-
velissent des caravanes entières.

Les Bédouiins peuplent la partie orientale de l'Arabie Déserte. Ils ont succédé aux anciens Ismaélites. On les nomme *Bédouins*, du mot *bédouïy*, qui signifie, en leur langue, *champêtre* ou *habitant du désert*. Ce peuple s'étoit répandu dans tout l'orient, du tems des croisades, & vendoit ses services à ceux qui le payoient le mieux. On ne manqua pas de le rechercher, pour le faire servir contre les chrétiens, auxquels il fit en effet une guerre cruelle. Le sultan Mélechfala avoit promis un besant d'or, pour chaque tête de croisé. L'avidité des Bédouiins, réveillée par cette récompense, ne négligeoit aucune occasion de la mériter. Ils n'étoient pas plus redoutables que d'autres dans les combats; mais ils faisoient à outrance la petite guerre, forçoient à de continuelles escarmouches, & emportoient toujours quelqu'avantage. Ce qui leur étoit d'autant plus facile, que leur armure étoit fort légère; tandis que nos croisés, armés de toutes pieces, & chargés de fer, ne pouvoient se remuer qu'avec lenteur.

Les Bédouiins logent sous des tentes, & n'ont point de demeure fixe. Ils trans-

plantent ces tentes , selon les besoins de leurs troupeaux , qui ne consistent qu'en moutons & en chevres. Le pays , qui ne produit presque que du tamarin & des bruyeres , ne peut guere nourrir d'autres animaux. Le peu qu'il y a de pâturages , sert , avec de l'orge , à la nourriture de leurs jumens , dont ils font leur unique commerce.

Ces peuples sont si entêtés de la noblesse de leur extraction , qu'ils dédaignent d'exercer aucun art mécanique & de cultiver la terre. Ils ne s'occupent que de la conduite de leurs bestiaux , ou à faire des courses sur les grands chemins , pour détrouffier les passans. Ils campent , en été , sur des collines , d'où ils découvrent de fort loin tous ceux qui vont & qui viennent : les troupeaux restent dans les vallons ; & lorsqu'ils n'y trouvent plus de subsistance , le camp se leve , & se porte ailleurs ; ce qui arrive presque tous les quinze jours. Au retour de l'hiver , ils quittent les collines , vont , vers le midi , jusqu'à Césarée de Palestine , & hors de l'enceinte des montagnes du Carmel , & campent dans des vallons ou sur le rivage de la mer.

Leurs camps , où ils vivent d'ailleurs militairement sous des tentes tissues de

poil de chevre, & teintes en noir, font subordonnés à leurs princes qu'ils appellent *Emirs*. Ceux-ci ont, sous eux, des officiers subalternes, que l'on nomme *Cheiks*, & qui commandent à une moindre quantité d'Arabes. Malgré cette subordination, les Bédouïns sont un peuple libre; & leurs Emirs ne sont point des rois. Celui qui gouverne dans la partie de la Palestine, située au-delà du Jourdain, entre le mont Sinâï & la Mecque, porte, à la vérité, dans nos histoires, le titre de *roi des Arabes*; mais on ne le lui donne, que parce que cette contrée étant plus étendue & plus peuplée que les autres, il a plus d'autorité, & qu'il se fait redouter par les Turcs qui lui paient une espece de tribut annuel, pour l'empêcher de piller les caravanes des pèlerins qui vont à la Mecque.

Vous vous imaginez, sans doute, que ces peuples, si adonnés au pillage, sont des gens injustes & barbares: il est vrai que leur vie ressemble à celle des brigands & des pirates; cependant ils ne sont ni cruels ni méchans. Ils exercent au contraire l'hospitalité & la civilité à leur manière, & ne manquent jamais de fidélité aux étrangers qui les fréquentent de bonne foi. Ils vivent & en usent avec

eux, comme entre eux, avec beaucoup de franchise.

Leur religion est la même que celle des Turcs. Ils suivent la loi de Mahomet, qui étoit issu lui-même de la race des Arabes Ismaélites ; mais ils sont plus superstitieux que dévots. Comme il n'y a ordinairement, parmi eux, que les Emirs, les Cheiks, & leurs secrétaires qui sachent lire & écrire, le peuple se contente d'écouter ce qu'on lui dit, par occasion, de l'Alcoran, & ne fait consister les préceptes de cette loi, que dans la circoncision, le jeûne & la prière. Ils suivent, au surplus, la loi de la nature, dans laquelle ils vivent moralement bien, au moins selon les notions qu'ils en ont. Ils ne croient pas, par exemple, que ce soit un crime de dépouiller les passans, parce qu'ils prétendent que toutes les nations qui les environnent, sont leurs ennemis, & qu'en les volant, ils les mettent hors d'état de leur nuire ; mais ils ne leur ôtent jamais la vie, si ce n'est pour défendre la leur. En examinant de près, & sans préjugé, la conduite de nos armateurs, & même de quelques princes Européens, on trouveroit peut-être de quoi excuser la vie militaire des Bédouïns. Ils reconnoissent d'ailleurs l'unité & l'immenfité

de Dieu , la félicité dont les justes jouiront en l'autre vie , & des peines destinées aux méchans.

Ils parlent souvent de Dieu qu'ils craignent , & fort peu de la religion , sur laquelle ils sont très-tolérans , même à l'égard des chrétiens , à qui ils laissent une entière liberté. ils ne font circoncire leurs enfans mâles , que lorsqu'ils sont dans un âge à pouvoir s'en ressouvenir. Les parens mettent du miel ou des confitures dans la bouche de l'enfant ; & l'on bat le tambour pendant la cérémonie , afin de l'appaiser & de le distraire. Les enfans des Emirs , des Cheiks & des autres personnes considérables , sont circoncis avec appareil ; on leur donne des habits magnifiques , qu'ils portent pendant un certain tems ; & tous ceux qui assistent à cette fête , sont régalez avec profusion. Quelquefois on fait des sacrifices à la naissance & à la circoncision d'un enfant ; & alors ils égorgent quelques bœufs ou quelques moutons , en invoquant le nom de Dieu ; & après les avoir écorchés , ils en distribuent la chair aux pauvres , en leur demandant leurs prières.

Les Bédouiins observent le ramazan comme les Turcs ; mais les jeunes gens & les vieillards peuvent se dispenser du

jeûne, quand leur dévotion est au-deffous de leurs forces ; on ne punit pas corporellement , comme en Turquie , ceux qui le rompent.

Chacun fait la priere en son particulier , fous des tentes , ou au milieu de la campagne , fans aucune affectation. Ils remarquent à peu près l'heure à laquelle ils doivent la faire ; & ils s'en acquittent , les uns plutôt , les autres plus tard , parce qu'ils n'ont point de tente dans leur camp , qui leur serve de mosquée , ni d'Imans pour les y convoquer aux heures réglées. Mais les vendredis & les jours du ramanzan , les Emirs , les Cheiks & les autres principaux Arabes font étendre des tapis & des nattes au milieu du camp , ou dans quelque lieu propre & agréable ; & ils prient Dieu en commun. Les secrétaires & les autres lettrés qui s'y rencontrent , y font la fonction d'Imans ; & s'il y en a quelqu'un qui soit capable de leur faire une exhortation , ils l'écoutent avec beaucoup d'attention & de respect , après quoi chacun se retire.

A l'égard des ablutions prescrites par la loi de Mahomet , les Bédouïns ne peuvent pas être aussi réguliers que les Turcs ; n'ayant point la commodité de trouver de l'eau toutes les fois qu'il sera neces-

faire, ils ne se lavent que quand ils se rencontrent auprès des fontaines & des rivières. Quelquefois ils se plongent dans la mer, lorsqu'ils croient avoir besoin d'une purification plus forte; & cette délicatesse de conscience est générale parmi eux.

Ce que j'ai vu des mœurs constantes & du caractère national de ce peuple, est admirable. Toute notre politesse ne mérite pas d'être mise en comparaison avec la simplicité & la naïve humanité des Bédouïns : nous avons l'écorce, le jargon des vertus de société; ils en ont l'ame, l'esprit & l'expression naturelle.

Ce qui prouve évidemment qu'ils ont, en effet, les vertus dont nous n'avons plus que l'apparence, c'est l'hospitalité pleine de foi, d'empressément & de tendresse, qu'ils exercent envers les étrangers qui viennent les voir; leur modestie dans leurs paroles & leurs actions; leur sobriété, leur attention à entretenir la paix & l'union, & à haïr les jalousies, les altercations & les médisances.

Quand un étranger arrive dans leur camp, sur-tout s'il y est conduit par des gens de leur nation, on le reçoit sous une tente où il trouve une natte pour s'asseoir & pour se coucher, parce qu'ils

n'ont point de meubles plus commodes ni plus précieux. Après une infinité de démonstrations , pour lui témoigner la joie qu'ils ont de son arrivée , ils lui demandent , de tems en tems , l'état de sa santé , lui fervent du café , lui présentent du tabac , & l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent , tandis que les femmes préparent les viandes nécessaires pour le régaler , & que d'autres gens prennent le soin d'accommoder les chevaux , de ranger le bagage , & de pourvoir à toutes les choses dont lui, sa compagnie, s'il en a , & ses domestiques peuvent avoir besoin. Le soupé étant servi , chacun prend sa place autour des jattes pleines de riz , de potage & de viandes accommodées à leur maniere ; & personne ne parle pendant le repas. Lorsqu'il est fini , on porte le reste aux domestiques ; ensuite on sert encore du café & du tabac ; & la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir. Alors chacun se retire de son côté ; & on laisse l'étranger , avec ses gens , dans une pleine liberté. Si cet étranger est de quelque qualité , & qu'il mérite une considération particulière , l'Emir , qui commande le camp , lui envoie des matelas , des coussins & des couvertures , s'il

doit ou s'il veut séjourner quelque tems. On a soin de le faire déjeuner dès qu'il est levé : il reçoit des visites ; on le mène à la chasse , aux exercices de la lance , à la promenade , aux villages , aux camps des autres Emirs ; & part-tout où il peut trouver quelque divertissement , par-tout on s'empresse à lui témoigner des attentions & de l'amitié. Quand il veut poursuivre son voyage , il remercie ses hôtes , monte à cheval avec ses gens , sans autre cérémonie ; & ces bons Bédouïns font mille souhaits pour sa santé & pour l'heureux succès de ses affaires. Si l'on veut , par reconnoissance , faire quelque présent au Cheik , ou quelque gratification à ses domestiques , on le reçoit ; mais ce n'est pas la coutume des Arabes de rien demander. Ils exercent l'hospitalité sans intérêt , & pour elle-même , comme nous l'avons éprouvé plus d'une fois.

Naturellement graves , sérieux & modérés , les Bédouïns le sont encore par art jusqu'à l'affectation. Une fois parvenus à l'âge d'être mariés , à peine osent-ils rire des choses les plus plaisantes ; ils ont même pour principe , que l'air riant ne sied qu'aux filles & aux jeunes femmes. Ils parlent peu ; jamais sans nécessité. Ce qu'il y a de singulier dans des gens de ce

caractere , c'est que s'ils ont chez eux des femmes , des enfans , ou de grands parleurs , ils écoutent leur babil avec une tranquillité stoïque , sans les interrompre ni leur répondre , quand même il dureroit tout le jour. Pour se faire écouter d'eux avec plaisir , il faut parler d'un ton doux , égal & sans précipitation , s'énoncer aisément , dire beaucoup en peu de mots , & sur-tout ne choquer personne par des paroles piquantes ; n'employer ni raillerie , ni dérision , ni médisance dans le discours. Ils prêtent beaucoup d'attention à ce qu'on leur dit , & ne répondent que long-tems après qu'on a achevé de parler. En ce point , ce pays est l'antipode moral de la France.

S'il survient quelque différend entre eux , & qu'insensiblement ils se mettent en colere , ils reviennent bientôt à eux-mêmes , & se remontrent les uns aux autres leur devoir , par des raisonnemens , des comparaisons & des sentences. On les voit rarement se frapper , quelque semblant qu'ils fassent de tirer le poignard. Il n'y a , parmi eux , que la haine du sang qui soit irréconciliable. Si un Arabe en a tué un autre , l'amitié est rompue entre leurs familles & toute leur postérité : elles ont plus de communication ensemble ,

plus de commerce ni d'alliance. Si elles se trouvent dans quelque intérêt commun, ou s'il y a quelque mariage à proposer, la partie sollicitée répond honnêtement, que la chose ne se peut pas; qu'il y a du sang entre les deux familles, & qu'elle a son honneur à conserver. Ils ne se pardonnent pas là-dessus, jusqu'à ce qu'ils se soient vengés; mais en attendant l'occasion de le faire bien à propos, ils gardent exactement tous les dehors de la modération & de l'honnêteté. Le chagrin qu'ils ont, lorsqu'ils se voient obligés à cette vengeance, est, sans doute, l'une des raisons qui les engagent à se traiter réciproquement avec civilité, & à bannir de chez eux tout ce qui pourroit les porter à des excès. Jamais ils ne s'enivrent; jamais ils ne jouent de l'argent.

Ces peuples ont, sur la politesse sociale, des idées ridicules & même outrées. Telle est celle de s'imaginer que c'est un crime de péter en compagnie, même involontairement. Ceux à qui cela arrive, sont regardés comme des gens infames: on ne veut plus avoir de commerce avec eux; & cette espèce d'excommunication les force souvent à s'absenter ou à pûler même chez d'autres peuples, pour n'être pas exposés aux huées & à

toutes les suites d'une réputation hon-
teuse.

Les Arabes ont d'autres superstitions
aussi mal fondées. La plus singulière est
le respect idolâtre, qu'ils ont pour la
barbe. Ils la considèrent comme un orne-
ment sacré, que Dieu leur a donné, pour
les distinguer des femmes, & comme une
marque essentielle d'autorité & de liberté.
A l'exemple de leur prophète, jamais ils
ne la rasent; c'est même un point de leur
religion. On souffre néanmoins que les
gens qui, pour parler leur langage, ont
le *sang fou*, se rasent quelquefois; mais
dès qu'ils sont mariés, ils seroient châ-
tiés en justice, comme d'un crime, si cela
leur arrivoit. C'est, chez eux, une plus
grande marque d'infamie de couper la
barbe à quelqu'un, que, parmi nous, de
donner le fouet & la fleur-de-lys: il y a
même beaucoup d'Arabes qui préfère-
roient la mort. J'en ai vu un qui avoit
reçu un coup de mousquet dans la mâ-
choire, & qui aimoit mieux se laisser
mourir, que de permettre que le chirurgien,
pour le panser, lui coupât la barbe.
Il eut toutes les peines du monde à s'y ré-
foudre; & lorsque l'opération fut faite,
il ne voulut se montrer à personne, que
sa barbe ne fût revenue; & il eut toujours

le visage couvert d'un voile noir.

Les femmes baissent la barbe de leurs maris, & les enfans celle de leurs peres, lorsqu'ils viennent les saluer. Les hommes se la baissent réciproquement, & des deux côtés, quand ils arrivent de quelque voyage. Dans leurs visites, une de leurs principales cérémonies est d'y jeter de l'eau de senteur, & de la parfumer avec du bois d'aloès, qui lui donne une odeur agréable. Quand ils la peignent, ce qu'ils font tous les jours en finissant la priere, ils étendent un mouchoir sur leurs genoux, ramassent superstitieusement tous les poils qui en tombent, & les plient dans du papier, pour les porter au cimetière, à mesure qu'ils en ont une certaine quantité. Une belle barbe, longue & fournie, est pour eux un objet de vénération : ils la regardent comme un signe de prédestination. Il ne faut voir que cette barbe, disent-ils, pour être persuadé que celui qui la porte, est un homme de bien, que Dieu favorise de ses graces particulières. Si, ce qui arrive sans doute quelquefois, un Arabe à belle barbe tombe dans quelque faute sérieuse : quel dommage pour cette barbe ! disent-ils alors. Que cette barbe est à plaindre !

Après leur barbe, les Bénoitiins n'ont

rien de si cher , que leurs jumens : ils les préfèrent aux chevaux , parce qu'elles résistent mieux à la fatigue , à la faim & à la soif , & sur-tout parce qu'elles ne hennissent point ; ce qui leur est fort commode dans les embuscades , où ils se mettent pour surprendre & détrouffer les voyageurs. Peu curieux de connoître leurs propres aïeux , les Arabes le sont , au contraire , beaucoup de savoir la généalogie des étalons qu'ils emploient au service de leurs cauales. Ils donnent le nom de *kehhilan* aux chevaux nobles , celui d'*aalig* aux chevaux d'une ancienne race , mais mésallés : les roturiers , qu'ils vendent toujours à fort bon marché , se nomment *guidich*. Ils ne font jamais couvrir les jumens d'extraction noble , que par un étalon de la même qualité ; & cela se fait en présence de témoins , qui en donnent une attestation signée & scellée par-devant le secrétaire de l'Emir , ou quelque autre personne publique. Dans cet acte on cite les différentes générations de la race de ces animaux , & les noms de leurs ancêtres.

Quand la jument a fait un poulain , on dresse un second acte , avec les mêmes formalités , dans lequel on certifie le temps , la naissance , le sexe , la figure , le

poil & les marques du poulain ; & cet acte décide du prix de l'animal. Les moindres poulains nobles valent cinq cents écus , à payer comptant , ou à échanger contre d'autre bétail. On m'a assuré qu'un prince du Mont-Carmel avoit refusé cinq mille écus d'une de ses jumens. Il y en a peu de ce prix , mais beaucoup de mille écus , de douze cents , de seize cents & de deux mille.

Un Arabe en avoit une , dont il nous fit voir la généalogie , avec sa filiation , de tous les quartiers de pere & de mere , à remonter jusqu'à cinq cents ans. Il pleuroit de joie en la caressant , en l'embrassant , & lui donnoit mille bénédictions pendant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle. « Mes yeux , lui disoit-il , » mon ame , mon cœur , je t'ai élevée » dans ma maison comme ma fille : je ne » t'ai jamais battue ni grondée : je t'ai » caressée de tout mon cœur. Dieu te » conserve , ma bien-aimée ! Tu es belle , » tu es douce , tu es aimable. Dieu te » préserve du regard des envieux » ! Il l'embrassoit ensuite , lui baisoit les yeux , & sortoit à reculons , en lui faisant les adieux les plus tendres , & presque aussi ridicules que ces caresses que vous voyez faire avec une voix enfantine , tous les jours , à de petits chiens.

Les jumens sautent les ruisseaux & les fossés aussi légèrement que des biches, & si le cavalier vient à tomber dans le plus fort de leur course, elle s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de remonter. Ce qui les rend si dociles & si douces, c'est la maniere dont elles sont élevées. Elles n'ont point d'autre écurie que la tente même de leurs maîtres, qui vivent familièrement avec elles. Jamais ils ne les battent : ils les caressent, au contraire, parlent & raisonnent avec elles, & en prennent le même soin que de leurs enfans. Pour les garantir des malélices, ils ont des talismans qu'ils leur pendent au cou. Ce sont certaines oraisons qu'ils enferment dans un papier plié en triangle, & qu'ils mettent dans une bourse de cuir de la même forme. Une chose singuliere, c'est que la plupart de ces animaux aiment tellement la fumée du tabac, qu'ils courent après ceux à qui ils voient allumer une pipe. Quand on leur en souffle au nez, ils se dressent, après l'avoir aspirée, & montrent les dents, comme s'ils vouloient rire de plaisir.

Les Arabes n'ont point d'autres logemens que leurs tentes. Celles de l'Emir sont, comme toutes les autres, d'un tissu de poil de chevre, & ne diffèrent que par

la grandeur. Il en a plusieurs ; une pour donner audience, une pour lui, une pour ses femmes, & d'autres plus petites où logent les domestiques, qui y font la cuisine & ménage. La disposition du camp est circulaire, autant que le terrain le permet. Les tentes de l'Emir sont au milieu, & celles des Arabes tout autour, mais à trente pas environ de distance, par respect pour lui & pour ses femmes.

Plusieurs marchands de Damas suivent toujours le camp de l'Emir, avec des caisses remplies de toiles, d'étoffes, de bottes, de fouliers, de selles, de brides, & de toutes les choses dont on peut avoir besoin. Ils vendent comptant, ou troquent ces effets contre les denrées du pays : ils fournissent tout ce qu'il faut pour la maison de l'Emir, qui paie exactement tout ce qu'il a promis. Le croirez-vous, Madame ? ces peuples, qui ne s'occupent qu'à dévaliser les voyageurs, sont pourtant des gens si honnêtes dans le camp, que les marchands quittent souvent leurs tentes, où toutes leurs marchandises sont étalées, & n'ont jamais à se plaindre du moindre larcin. J'y achetai une piece d'étoffe, que je partageai entre sept ou huit Arabes qui étoient présents. Ce trait de générosité acheva de nous gagner leur amitié.

Les gens du commun n'ont pour tout meuble dans leurs maisons, que des nattes, sur lesquelles ils couchent, & quelques couvertures. Leur chevet est d'ordinaire une pierre qu'ils mettent par-dessous la natte. Leurs ustensiles consistent en quelques chaudrons, deux ou trois jattes de bois, dans lesquelles ils servent le potage & les viandes, un petit moulin à bras, quelques cruches, & des sacs de poil de chevre, pour ferrer leurs habits. Les Emirs sont mieux meublés : ils ont des matelas, des tapis & des couvertures très-belles ; les unes de coton, piquées d'or & de soie ; les autres d'étoffe de soie, à fleurs d'or & d'argent, ou en broderie : ils ont des couffins de velours, de drap & de satin, comme les Turcs. On coud des draps blancs aux couvertures ; mais ceux de dessous sont rayés de plusieurs couleurs, parce que le blanc étant la couleur de leur religion, ils craindroient de la profaner, s'ils se couchoient dessus. Au reste, les Bédouïns ne dorment guere sans caleçons, & cela par modestie. Ce seroit chez eux faire un affront signalé à quelqu'un, que de lui découvrir, même par inadvertance, quelque nudité, & surtout le derrière. Celui à qui cet affront auroit été fait, seroit censé avoir perdu

sa religion ; & il faudroit qu'il fit aufsitôt une nouvelle profession de foi. C'est encore par ce principe de modestie, que les enfans ne nagent point sans caleçons, & qu'au lieu de leur donner le fouet, comme en Europe, on les châtie avec des verges sur la plante des pieds.

Chez les Emirs, les Cheiks & autres Arabes qualifiés, la table est un grand morceau de cuir, taillé en rond, qu'on étend par terre, sur une natte : la vaisselle est de cuivre, les cuilleres de bois, & les tasses d'argent, de porcelaine, de faïence, ou de cuivre jaune. Les gens un peu distingués sont assis autour de la table, les jambes croisées à la maniere de nos tailleurs : les autres sont à genoux, assis sur leurs talons. On ne met point de nappe ; & tous les plats sont servis sur le cuir, qui est bordé de galettes & de cuilleres. On n'a point non plus de fourchettes ; c'est même une dévotion de ne point en user. Le Bédouiïns disent que Mahomet a donné des indulgences à ceux qui mangeroient avec trois doigts : ils prennent les viandes de la main droite, parce que la gauche est destinée à se laver après les nécessités naturelles. Comme ces viandes sont coupées par pieces, & cuites au point de pouvoir être séparées aisément,

ils ne se servent point de couteau. Le potage, le bouilli, le rôti, les ragoûts, l'entremets, les salades & les fruits sont servis en même tems. On mange sans boire, à moins qu'un extrême besoin n'oblige à demander de l'eau. Le repas fini, tous se levent en rendant à Dieu des actions de grace : ils vont boire & se laver les mains ; ensuite ils prennent le café, ou fument du tabac.

Les gens du peuple mangent encore plus mal-proprement : ils prennent à poignée, dans de grandes jattes de bois, les viandes, le riz & le pilau ; ils le pressent dans la paume de la main, & en font des especes de pelotes, qui leur remplissent entièrement la bouche. S'il leur reste quelque chose dans la main ou sur la barbe, ils secouent l'une & l'autre dans la jatte. Dès qu'ils ont mangé, ils vont boire à longs traits dans une cruche qu'ils se présentent successivement ; & après s'être lavé les mains avec de la terre ou du savon, ils fument ou prennent le café. L'un & l'autre est d'un usage universel parmi les personnes des deux sexes.

Les Arabes boivent du vin quand ils en trouvent l'occasion ; & ils disent que la défense du prophete est moins un précepte, qu'un conseil. Ils ont encore une

boisson composée d'abricot , de raisins & d'autres fruits secs , qu'ils mettent la veille infuser dans de l'eau. Ils la servent à table , avec les viandes dans des jattes ; & ceux qui en veulent boire , la puisent avec une cuillère. Les Emirs , & les Cheiks sont les seuls qui fassent usage du forbet.

Le pilau, qui est le ragoût le plus ordinaire des Bédouïns , n'est autre chose , dans ce pays , que du riz qui a bouilli un peu de tems dans de l'eau chaude ou dans un bouillon de viande , avec du safran , des raisins secs , des pois & de l'oignon , jusqu'à ce qu'il soit à moitié cuit. On le retire ; & on le laisse bien couvert auprès du feu , pour le faire enfler : on y jette ensuite du beurre roussi , du poivre & du sucre. Il entre aussi du riz dans leur portage , qui est ordinairement composé de morceaux découpés de mouton , de chevre & de poule.

Le pain est l'une des parties essentielles de leurs repas : ils n'en cuisent qu'à mesure qu'ils en ont besoin , parce qu'ils le pétrissent sans levain ; & il n'est bon à manger , que le jour qu'il est cuit. Ils font du feu dans une grande cruche de grès & lorsqu'elle est échauffée , ils détremperent la farine , & l'appliquent ensuite , avec le creux de la main , sur le dehors de

la cruche. Cette pâte , presque coulante ; s'étend & se cuit en un instant : le pain se sépare mince & délié ; & l'on en fait en peu de tems une quantité suffisante. Ils ont une autre sorte de pain cuit sous la cendre , ou entre deux brasiers de fiente de vache : ce pain est épais comme nos gâteaux ; j'en ai trouvé la mie assez bonne. Le meilleur est celui qui se fait au four : il est blanc & de bonne odeur ; mais il n'est bon , comme les autres , que le premier jour.

L'habillement des Emirs & des Cheiks differe peu de celui des Turcs. Les autres Arabes n'ont qu'une grosse chemise à longues manches , un caleçon de toile , un castan de coton , fait en forme de soutane , qui descend jusqu'à mi-jambe , une fangle de cuir où pend un poignard , & un manteau de baracan , rayé de blanc & de noir. En hiver , ils ont des vestes composées de plusieurs peaux d'agneaux , dont ils mettent le poil en dedans quand il fait beau , & en dehors quand il pleut. La pluie coule sur la laine , sans pénétrer jusqu'à la peau ; lorsqu'elle est mouillée , ils ne font que secouer la veste , & elle se seche dans l'instant. Pendant les grandes chaleurs , ils mettent , par - dessus leurs habits ordinaires , des robes de toile blanche ,

blanche, faites comme des chemises, & très-amples. Leur turban est un petit bonnet de drap rouge, entouré de mouffeline, dont ils laissent pendre un bout en forme de panache; & l'autre, qui est beaucoup plus long, ils le passent autour du cou, pour le garantir du soleil.

Les Bédouiins, ainsi que les Turcs, n'ont ni habits ni meubles de couleur verte. Il n'y a que les descendans de Mahomer, qui aient le privilege de porter le turban verd. Les Persans qui usent de cette couleur, sont traités pour cela d'hérétiques & de profanateurs, par les autres mahométans. Les Arabes ne se servent point de bas. Dans le camp, ils ont les pieds nus dans des babouches, & à cheval, dans des bottes. Quand ils vont à quelque expédition, ils sont armés d'une lance, d'une épée, d'une masse de fer, souvent d'une hache. Ils connoissent nos armes à feu; mais ils ont horreur de s'en servir contre des hommes, quoique les voyageurs qu'ils détrouffent, leur en donnent presque toujours l'exemple. Ceux qui ont des fusils, ne s'en servent jamais que pour tirer aux oiseaux.

Les Bédouiines sont vêtues avec la même simplicité que leurs maris: elles n'ont ordinairement qu'une chemise de

toile bleue, & un caftan par-deffus, avec un grand voile fur la tête, dont elles s'enveloppent le cou, & fe couvrent le bas du vifage jufqu'au nez. L'hiver, elles portent des camifoles piquées avec du coton; & elles fe chauffent avec des babouches. Rappellez-vous ce que je vous ai dit des femmes Arabes, qui habitent les environs de Palmyre, au fujet de leur parure. Les Bédouïnes, auffi laides qu'elles, font ufage des mêmes ornemens.

Les femmes des Emirs & des Cheiks font moins laides que les Arabeffes du commun, parce qu'elles font plus blanches & mieux faites, & elles s'habillent avec plus de propreté & de goût. Elles ont des chemifes de mouffeline, brodées de foie, ainfi que leurs caleçons; de petites camifoles de drap d'or, de fatin, ou d'autres étoffes de foie, qui ne joignent que par deux boutons au-deffus d'une petite ceinture: le haut de la camifole eft ouvert le long de la poitrine, afin d'avoir toujours le fein à l'aife, & de le faire un peu paroître par le milieu. Leurs vestes de deffus font de fatin, ou de velours, ou même de brocard d'or. Elles ont auffi des caftans, faits comme les camifoles ordinaires, mais qui descendent jufqu'aux pieds, & dont elles fe couvrent

en hiver. Leurs fouliers ou babouches sont petits & façonnés ; & quand elles veulent sortir , elles mettent de petites bottines plissées. Leur coëffure est un bonnet d'étoffe d'or ou d'argent , fait à peu près comme une écuelle , entouré d'une mouffeline brodée d'or & de soie , avec un bandeau de gaze , qu'elles lient sur le front. Lorsqu'elles sortent , elles mettent par-dessus leur coëffure un grand voile de mouffeline , qui leur couvre le visage , la gorge & les épaules , & descend jusqu'au - dessous de la ceinture. Quand elles vont en visite , ou à la promenade à pied , elles ont aux jambes des cercles garnis de petits anneaux qui pendent tout autour , & qui forment comme des gerbes : ces anneaux , & quantité de pendeloques plates , attachées au bout de leurs cheveux nattés en long par derrière , sont autant de sonnettes qui avertissent que ces femmes sortent , ou qu'elles passent ; & alors tous ceux qui sont sur leur chemin , se retirent pour ne pas les regarder. C'est particulièrement dans les visites que ces femmes se rendent réciproquement , & sur-tout dans les premiers jours de leurs noces , qu'elles déploient toutes les richesses & tout le brillant de leur parure.

Les mariages se traitent ici , avec le même mystere , qu'une intrigue galante en Espagne & en Italie. Quand un jeune Édoüin est amoureux d'une fille , ou par imagination (car les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes ni avec les filles d'autrui), ou parce qu'il a entendu parler d'elle , sa premiere démarche est de tâcher de se procurer la vue de la personne qu'il recherche ; ce qu'il obtient quelquefois du pere même , qui le fait cacher dans sa tente , & quelquefois de la fille , qui , s'appercevant des desseins de son amant , laisse tomber son voile comme par hasard , & se laisse voir quelques momens quand elle se croit jolie. Alors le jeune homme la fait demander par quelqu'un de ses parens. On traite du prix de la fille , que le gendre doit payer au beau-pere , en moutons , en charreaux ou en chevaux , & jamais en argent. Au reste , ce prix est toujours proportionné au mérite & aux qualités de la fille , à la considération que sa famille s'est acquise , & au revenu de celui qui se propose. Il y a , entre ces peuples & nous , deux différences remarquables : ici on n'a pas vu la femme , & elle n'apporte pas de dot. En France , parce qu'on la voit , on ne l'épouse souvent qu'à cause de la dot.

Lorsque les parties sont d'accord, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entre eux, pour faire l'office de cadi ou de juge, ou, en son absence, par le secrétaire de l'Emir. Le Cadi écrit le nom des témoins au bas du contrat; & il n'y a point d'autres formalités. Les Bédouïns pauvres, qui ne peuvent pas payer les frais d'un contrat, prennent seulement des témoins, & se marient verbalement, en payant, sur le champ, ce dont ils sont convenus. Le contrat passé, les femmes menent la mariée au bain; elles la lavent, lui mettent ses plus beaux habits, lui parfument les cheveux, & la parent suivant sa condition & ses moyens. On la fait monter ensuite sur une jument, ou sur un chameau couvert d'un tapis, & orné de feuillages & de fleurs. On la conduit, au son des voix & des instrumens, à la tente où le mariage doit se célébrer. Les hommes, de leur côté, accompagnent au bain le jeune Arabe, l'habillent de tout ce qu'il a de plus propre, & le ramènent à cheval, en cérémonie. Après le repas des noces, les hommes se réjouissent sans bruit, & avec beaucoup de modération: les femmes, au contraire, dansent & chantent, en jouant d'une espèce de tam-

bour de baïque , & en donnant mille louanges à la beauté & au mérite de l'épouse : elles la menent ensuite à la tente préparée pour la consommation du mariage ; & tous les conviés prient Dieu de préserver les deux époux des yeux de l'envie, c'est-à-dire , des enchantemens , & de tous les sorts que les méchans pourroient jeter sur leur union. Dès que la nuit est venue , les femmes conduisent l'épouse à son mari , qui l'attend seul , & assis dans une tente séparée. Ils ne se disent rien l'un à l'autre ; mais les femmes font un compliment au jeune homme , qui se tient toujours assis d'un air grave & sérieux , sans prononcer une parole , ni faire aucun mouvement , jusqu'à ce que la fille , s'étant prosternée devant lui , il lui mette une pièce d'or ou d'argent sur le front. Cette cérémonie se répète trois fois ce soir-là ; & à mesure qu'on fait changer d'habits à la nouvelle mariée , on la présente à l'époux , qui la reçoit de la même façon , & avec la même gravité. C'est une espece de magnificence en Orient , que de déshabiller souvent la mariée , & de lui donner , en un seul jour , tous les habits qu'on lui a faits pour ses noces. La troisième fois que la fille est présentée , le mari se leve , l'em-

brasse & la porte lui-même dans la tente où ils doivent coucher. On les laisse seuls ensemble pendant un quart d'heure : ils se lavent ensuite l'un & l'autre avec de l'eau froide , & changent d'habits. L'épouse rentre dans l'assemblée des femmes ; l'époux dans celle des hommes , & fait voir des preuves incontestables de la virginité de sa femme. Chacun le félicite de sa bonne fortune ; & l'on passe le reste de la nuit à se réjouir, avec le même cérémonial ; la fête dure ainsi tout le jour. Chacun enfin se retire chez soi ; & les mariés commencent à vivre en ménage.

J'oublois de vous faire remarquer que le pere de la fille est le seul des parens des deux époux , qui n'assiste pas à la noce. Vous n'en devineriez pas la raison ; elle est trop bizarre ; c'est qu'il se fait un point d'honneur très-délicat de se trouver chez lui , tandis que sa fille est au moment de perdre sa virginité.

Dans certaines tribus on pratique une coutume assez particuliere. L'époux , accompagné d'une troupe de jeunes gens , armés comme lui d'un bâton , se rend à la tente de la mariée , comme pour l'enlever de force. Des femmes armées de la même maniere , s'opposent à son entreprise. Il faut qu'il triomphe de leurs

efforts , s'il veut jouir ce jour-là de son épouse. La chose est si sérieuse , que le mari s'en tire difficilement sans recevoir plusieurs blessures qui l'obligent quelquefois de se mettre au lit.

Une chose qui vous surprendra , sans doute , c'est que les Bédouïns sont toujours très-fidèles à leurs femmes ; qu'ils n'en voient jamais d'autres , quoiqu'ils le puissent légitimement , selon leur loi. Ils méprisent souverainement ceux d'entre eux qui , à l'exemple des Emirs , entretiennent des concubines. S'il arrive qu'une femme soit infidèle à son mari , celui-ci n'est point déshonoré : il se contente de la répudier. Ils ont , dans leur langue , un sobriquet qui répond à celui de *cocu* , mais qui ne s'applique qu'à un homme dont la sœur est tombée dans quelque faute de galanterie : car , disent les Bédouïns , une femme n'est pas du sang de celui qui l'a épousée ; & lorsqu'il l'a répudiée , elle n'est plus sa femme ; mais nul ne peut éviter que sa sœur ne soit sa sœur.

Les Arabes n'ont ni avocats , ni procureurs , ni greffiers de profession ; ni même de ces sergens qui , chez les Turcs , vont appeller les parties en jugement. Quelquefois ils choisissent pour Cadi le Bédouïnn au camp le plus instruit. C'est l'Emir

qui juge souverainement de tous les différends, sur la déposition des parties & des témoins, & toujours de vive voix, & sans rien écrire. Son jugement est exécuté sur le champ, & sans appel. Un Cheik juge dans les lieux où l'Emir n'est point; mais ce n'est pas en dernier ressort. Les Bédouïns vont, le plus rarement qu'ils peuvent, devant l'Emir ou le Cheik: ils s'adressent plutôt à leurs égaux, à ceux sur-tout, qu'ils connoissent les plus désintéressés: ils plaident sans crier ni s'interrompre; il n'y a ni démentis ni invectives réciproques. Ils en demeurent toujours à la décision des arbitres qu'il ont choisis, & exécutent de bonne foi ce qui a été jugé.

Leurs procès ne sont guere occasionnés que par le commerce qu'ils font ensemble, en vendant, en achetant ou en échangeant leur bétail & leurs denrées. Lorsqu'ils font quelque troc, ils jettent une poignée de terre sur les chevaux, les moutons, &c, qu'ils échangent, & disent devant des témoins: *nous nous donnons terre pour terre.* Ces paroles une fois prononcées, ils ne peuvent plus rompre leur marché.

De la manière dont vivent les Arabes, il ne leur arrive guere d'avoir des affaires criminelles. L'Emir pourroit, en ce cas,

faire donner des coups de bâton , pendre , empaler , décapiter ou couper la barbe du coupable ; mais les marchands nous assurèrent qu'il y avoit peu d'exemples de ces fortes d'exécutions. Ils ont la même modération dans leurs plaisirs , que dans leurs affaires. Ils passent des journées entières à prendre du café & du tabac , & à s'entretenir des histoires qu'ils ont entendu raconter à leurs peres , ou qu'ils ont reçues par tradition , de leurs ancêtres. Quand ils ne s'assemblent point , & ne font pas la petite guerre , les uns montent à cheval pour se promener , d'autres vont à la chasse du sanglier qu'ils tuent à coups de lance , ou à celle du lievre & de la gazelle qu'ils forcent avec des lévriers. La gazelle est une bête fauve , inconnue en Europe : elle s'apprivoise aisément ; & les orientaux l'aiment beaucoup , à cause de sa douceur & de sa gentillesse. Quand les Arabes veulent exprimer la beauté d'une femme , ils disent qu'elle a les yeux d'une gazelle ; & c'est à cet animal qu'ils comparent toujours leurs maîtresses ou leurs jeunes épouses , pour faire d'un seul mot le portrait & l'éloge de leurs charmes. Cet animal a de grands yeux noirs ; & l'on croit sur-tout remarquer en lui cer-

raîne crainte innocente , qui ressemble à la pudeur d'une jeune fille.

On ne connoît ici ni les cartes ni les dés. Les jeux ordinaires sont les échecs , les dames & le mangala. Ce dernier est une table de bois, où il y a douze creux ; on y met de petites pierres , avec lesquelles on joue à pair ou non.

Les divertissemens des femmes ne consistent qu'à se visiter , à causer ensemble , à chanter & à danser. Comme elles n'ont aucun usage de la musique , elles chantent d'un ton uni , lent & langoureux , plus propre à faire bâiller qu'à divertir. Leurs instrumens sont des tambours de basque , des cliquettes semblables à nos castagnettes , & des flûtes de bois ou de roseau : elles s'en servent pour accompagner leurs voix , & pour danser. Les hommes & les femmes dansent rarement en public : ils ne croient cet exercice honnête , que dans l'intérieur des maisons.

Les Bédouiïns ne connoissent pas d'autre médecin que Dieu. Il a écrit , disent-ils , sur le front des hommes le tems qu'ils doivent vivre ; & toute la médecine ne fauroit les empêcher de mourir , quand l'heure en est venue. Cependant , lorsqu'ils sont malades , ce qui au reste leur arrive peu , ils prennent les remedes que

444 L'ARABIE DÉSERTE.

certaines femmes botanistes leur composent. Ils ont aussi de la foi aux talismans & à certaines oraisons qu'on leur fait réciter. S'ils ont la fièvre, ils se mettent au soleil durant le frisson ; & à l'ombre, dès que la chaleur succède au froid. S'ils sentent quelque douleur aiguë & continue, en quelque partie du corps que ce soit, ils y appliquent le feu avec une petite meche de coton, qui communique sa chaleur à la partie affligée, & la cautérise. Jamais ils ne prennent de lavemens ; ce seroit, dans leurs principes, une indécence abominable, qu'au péril même de leur vie, ils ne voudroient pas commettre. Comme ils sont persuadés que l'ame est dans le sang, la saignée leur répugne beaucoup ; & ils l'évitent autant qu'il leur est possible. Les blessures, qu'ils reçoivent souvent dans leurs expéditions, les ont convaincus de l'utilité de la chirurgie, & ils honorent ceux qui en font profession ; mais quelques miracles qu'on leur raconte de la médecine, ils n'y ajoutent aucune foi : c'est cependant de ce peuple, que sont sortis les plus habiles médecins de l'Orient. Le célèbre Cheik Méhémet Ebn sina, que nous nommons par corruption *Avicenne*, étoit Bédouin. Ses écrits, si connus en Europe, le sont

encore en Turquie , & chez les Arabes , qui les lifent & les pratiquent : il n'y a que ceux du défert qui les ignorent , & qui n'aient aucune envie de les connoître ; ce qui ne les empêche point de vivre très-long-tems : on voit communément chez les Bédouiins , des vieillards de cent ans , qui n'ont jamais été malades.

Lorsqu'un Bédouiin est mort , on le lave , on le coud dans un drap ; & plusieurs hommes le portent , en chantant des prieres , au cimetiere commun , dans un endroit élevé & écarté du camp. Les hommes ne pleurent point fur le défunt , parce qu'ils efpèrent avoir le plaisir de revoir leurs parens ou leurs amis dans le paradis. Les femmes pleurent , parce que , ne devant point être admifes au féjour des bienheureux , mais logées feulement dans les dehors avec les chrétiens , elles ont le chagrin de croire qu'elles ne verront plus , après la mort , celui qu'elles ont aimé pendant la vie. Ces femmes crient de toute leur force , s'égratignent les bras , les mains & le vifage , s'arrachent les cheveux & fe prosternent de tems en tems , comme fi elles étoient pânées de douleur. Elles prennent des poignées de terre ou de fable , fe les jettent fur la tête & fur le vifage , courent ,

s'arrêtent , & font , pour exprimer la vivacité de leur douleur , une infinité de contorsions. Immédiatement après les funérailles , les héritiers du défunt partagent également la succession , ou s'accordent entre eux , tantôt par l'autorité de l'Emir , tantôt par l'arbitrage de leurs amis ; & il est rare qu'ils aient des procès à ce sujet. Leur succession d'ailleurs est peu de chose : la nature de leurs biens , qui ne consistent qu'en tentes , en meubles & en bétail , ne donne point matière à de grandes discussions. Les nations les mieux policées ne professent pas une vertu aussi pure , & n'offrent point des mœurs plus franches ni plus humaines.

Nous eûmes , dans ces contrées désertes , un spectacle dont j'ai déjà commencé à vous parler , parce qu'il est fort commun dans les pays où regne la loi de Mahomet ; c'est le passage d'une caravane. Il est des caravanes de plusieurs espèces : les unes sont des pèlerinages que font à la Mecque , des peuples rassemblés de tous les états de l'empire Ottoman. Elles ont un rendez-vous général , d'où elles partent , au jour marqué , par la route qui leur est assignée. D'autres n'ont pour objet que le commerce ; & il en

part tous les ans de Bassora, pour se rendre à Alep. Elles sont composées de trois à quatre mille chameaux destinés uniquement pour le service des Turcs, & conduits par cinq ou six cents hommes. Les marchands choisissent cette façon de voyager dans l'Arabie, comme la plus sûre & la moins dispendieuse. C'est une de ces dernières caravanes que nous vîmes passer dans le désert; & voici ce que nous apprîmes à cette occasion.

Les Arabes qui ont des chameaux à vendre, les envoient au gouverneur d'Annah, près de Bassora. Celui-ci nomme les gens qui doivent être de la caravane, & choisit le conducteur, auquel on est obligé d'obéir. Il lui désigne, pour sa garde, cent cinquante hommes, qui montés sur des dromadaires, doivent mettre la caravane à l'abri de l'insulte & du pillage. Si-tôt que le conducteur a donné le premier signal du départ, les chameliers arrangent l'équipage; & au second signe, la caravane se met en mouvement: deux soldats marchent à la tête, & doivent toujours précéder la troupe d'un quart de lieue, pour avertir qu'on soit sur ses gardes, s'il y a du danger. Les autres soldats, qui composent le corps de la caravane, se tiennent presque toujours

au milieu , rassemblés sous un drapeau ; mais si les gardes avancés viennent donner l'alarme , ils se divisent alors , & forment deux corps , dont l'un va à la tête de la troupe , & l'autre à la queue. En mêmes tems , les conducteurs des chameaux allument leur meche ; & tout se range en corps d'armée. Les Arabes errans , qui sont les seuls voleurs à craindre , se présentent montés sur d'excellens chevaux ; & souvent vingt ou trente d'entre eux suffisent pour mettre la caravane en désordre. Ils sont extrêmement attentifs à surprendre les gardes , à épouvanter les chameaux , & à ne pas laisser le tems à la troupe de se réunir. Ils ne se montrent guere sans faire quelque butin , parce que les chameaux prennent aisément l'épouvante , & se dispersent de côté & d'autre ; mais lorsqu'on est averti à tems , les chameliers font coucher leurs chameaux , leur lient les jambes de derriere ; & quand ils les ont ainsi mis en sûreté , ils s'avancent avec les gardes , du côté de l'ennemi , & lui présentent le mousquet & le pistolet. Ces vagabonds , qui n'ont que la lance & le sabre , n'osent effuyer la décharge de la mousqueterie , & se retirent avec précipitation. Il faut dire , à la louange de ces voleurs , si l'on peut

en donner à des gens de ce caractère, que dans leurs brigandages même, ils ont moins d'inhumanité, que nos voleurs d'Europe. Ils n'en veulent qu'à la bourse & au butin des voyageurs, & nullement à leur vie : ils ne les maltraitent ni de coups ni de paroles ; & après les avoir honnêtement dépouillés, ils les laissent aller, & leur présentent même le café. Ils ont quelquefois formé une espèce d'armée de sept à huit mille hommes, pour piller la riche caravane qui va une fois tous les ans en pèlerinage à la Mecque. Ils entretiennent des espions qui s'informent secrètement de l'état des caravanes, des marchandises qu'elles portent, du nombre des cavaliers qui les composent, & du chemin qu'elles doivent prendre. Instruits de tous ces détails, ils préviennent le départ des voyageurs, pour en avertir leurs camarades ; & ceux-ci vont attendre la caravane dans les défilés & dans des lieux couverts, où ils se mettent en embuscade pour la surprendre. S'ils la trouvent d'une force à peu près égale à la leur, pour éviter le combat, ils députent quelqu'un de leur troupe pour faire des propositions, & pour capituler. Si l'on convient de la somme qu'ils demandent, ils la reçoivent fort honnêtement ; &

après avoir présenté le café , ils se quittent bons amis ; mais s'ils sont les plus forts en nombre , la caravane est taxée à une somme plus considérable.

Les chameaux , dans ces sortes de voyages , sont en liberté , marchent comme un troupeau de moutons , sans observer d'ordre. Leur allure est très-lente ; & quoiqu'ils fassent de grands pas , ils ne font pas plus de chemin dans un jour , qu'un homme qui va d'un pas ordinaire. Il arrive même fort souvent , qu'un voyageur les devance , parce qu'ils tremblent & s'arrêtent au moindre buisson. Ils ne font pas plus de neuf ou dix lieues par jour ; encore faut-il qu'ils marchent treize heures de suite. C'est le grand caravanier qui donne l'ordre de s'arrêter , & qui fixe les lieux du campement : alors les conducteurs lâchent les chameaux dans la campagne , pour y chercher de quoi se nourrir. Ils n'y restent qu'une heure ou deux , reviennent ensuite ; & on les attache par une jambe. Ils dorment fort peu : ce sont de tous les animaux ceux qui reposent le moins. Aucune bête de charge ne vit , ni si aisément , ni à si peu de frais , & ne reste si long-tems sans boire ; ils sont quelquefois quatre jours sans se rafraîchir ; & toute leur nourri-

nure consiste en quelques feuilles seches & brûlées, qu'ils trouvent sur les buissons; ou bien les chameliers leur mettent dans la gueule une boule de pâte qu'ils avalent & ruminent toute la journée.

Les chameaux pendant l'hiver, sont revêtus d'un poil long & frisé comme la laine des brebis: cette toison tombe au printems; & quand on les voit en été, ils paroissent si efflanqués & si secs, qu'on les prendroit pour des animaux d'une autre espece. Leur poil, plus fin que celui d'aucun autre animal, excepté le castor, se file comme la soie, & sert à fabriquer ces beaux camelots d'Orient, qui doivent leur nom aux animaux dont je parle. Le chameau est naturellement tranquille & doux: on le mene sans bride, sans collier, au seul son de la voix. Lorsqu'il est en chaleur, il devient fantasque & rétif. Il faut le charger alors extraordinairement; & quelquefois même on est obligé de lui mettre un frein. Dans l'accouplement, les femelles se courbent sur les genoux: les petits sont onze ou douze mois dans le sein de leur mere. Lorsqu'ils viennent au monde, on leur plie les jambes sous le ventre; & on les tient quelques jours dans cette posture, afin qu'ils s'accoutument à se baïsser. Les

452 L'ARABIE DÉSERTE.

chameaux qu'on élève dans le désert, ne sont ni si grands ni si forts, que ceux qu'on rencontre en faisant la route de Constantinople en Perse. Ces derniers sont d'une plus belle apparence, plus robustes, & portent mille livres pesant, tandis que les autres n'en peuvent guere porter que six cents.

La maniere de les charger est assez curieuse : il faut qu'ils se baissent & se mettent le ventre à terre. Au premier coup de sifflet, l'animal s'agenouille en pliant les deux jointures qu'il a à la jambe, & se tient appuyé sur la seconde. Alors, s'il est encore trop haut pour être chargé commodément, le chamelier donne un second coup de sifflet; & le chameau plie la seconde jointure, & se met tout-à-fait ventre à terre : on le charge alors comme l'on veut. Enfin au troisieme coup de sifflet, l'animal se releve & se met en marche.

Les dromadaires ne sont point une espece distinguée du chameau; il n'y a pas plus de différence entre eux, qu'entre un cheval de harnois, & un courrier : seulement ils sont plus légers, plus agiles, plus propres à la course, plus dégagés.

Vous jugez bien qu'ayant la facilité de voyager avec de bons chevaux Arabes,

nous n'eûmes garde de nous servir de chameaux pour achever le peu de chemin qui nous restoit jufques aux confins de la Palestine. La route étoit toujours la même dans ce défert ; c'est-à-dire , que nous ne trouvions ni villes , ni villages , ni champs , ni prés , ni bois , ni arbres , ni rivières , ni ruisseaux , ni fontaines ; c'étoit toujours du sable , des bruyeres , des buissons ; tantôt un terrain inégal , plein de montées & de descentes , de hauteurs & de vallées ; tantôt un terrain mou & marécageux , plein d'ornieres & d'eau bourbeuse. Les lievres font le seul gibier que nous rencontrâmes : ils y font en si grande quantité , qu'ils venoient quelquefois se jeter en foule à nos pieds. On y trouve aussi beaucoup de rats , de lézards , de serpens & de sauterelles. Les seuls hommes qu'on y apperçoit de tems en tems , font des Arabes yagabonds , qui , comme je vous l'ai dit , ne font point d'autre métier , que celui de voleurs. Voilà par quel chemin nous arrivâmes au pied du mont Tabor , d'où nous ne tardâmes pas à nous rendre à Jérusalem.

Je suis , &c.

A Jérusalem , ce 9 avril 1733.

LETTRE XXVIII.

LA PALESTINE.

JE vais , Madame , vous faire voyager dans une des plus petites & des plus célèbres contrées de la terre : elle doit du moins être pour nous une des plus intéressantes. On n'y peut faire un pas , sans se rappeler quelque mystère ou quelque prodige. Les révolutions qu'elle a éprouvées vous sont trop connues , pour que je m'y arrête long-tems. Vous savez que Moïse , après beaucoup de fatigues & de miracles , y conduisit les Juifs au sortir de l'Egypte. Ces nouveaux habitans exterminèrent les anciens , & furent eux-mêmes souvent molestés & subjugués , tantôt par les Philistins , tantôt par les Assyriens , tantôt par d'autres peuples. Les Romains , ces vainqueurs de la terre , ne les jugerent pas indignes de leurs armes. Jérusalem fut soumise à leur domination , après un siège des plus sanglans & des plus mémorables. Des Romains elle passa aux Grecs , & de ceux-ci aux Arabes , conduits par Omar , successeur de Mahomet. Les Arabes en furent , à

leur tour, chassés par les Sarafins, qui en restèrent tranquilles possesseurs jusqu'aux croisades, ce triomphe d'un zèle mal entendu & plus mal dirigé. Les Turcs parurent ensuite sur la scène, détruisirent l'empire des Califes, expulsèrent entièrement les chrétiens de la Palestine, & en font encore aujourd'hui tranquilles possesseurs. Je doute même qu'aucun prince chrétien forme si-tôt le projet de la leur enlever.

Tant de maîtres divers amenèrent avec eux différentes loix. Ce petit coin de la terre éprouva toutes les formes de gouvernement, & ne fut heureux sous aucun; j'en excepte, peut-être, le royaume de Salomon. Aujourd'hui ce pays est gouverné par différens Pachas, sous l'autorité du Grand-Seigneur; mais le principal d'entre ces gouverneurs est le Pacha de Jérusalem. Les Arabes cependant ont su y conserver quelque ombre de puissance; & le pays de Samarie est spécialement affecté à l'Emir chargé d'escorter la caravane des pèlerins de la Mecque.

La saison la plus favorable pour visiter Jérusalem, est celle des fêtes de pâques. Ces fêtes étant proches, je profitai de la circonstance.

Le mont Tabor, sur lequel se fit la

transfiguration de Jesus-Christ, & au pied duquel je vous ai dit que nous étions arrivés, après avoir quitté les déserts de l'Arabie, est, sans contredit, la montagne la plus escarpée de la Palestine. Son sommet, autrefois très-fortifié, n'offre plus que des ruines au milieu d'un terrain fertile & planté d'arbres tout autour. Ces ruines sont les restes des édifices que sainte Helene & le prince Tancrede y avoient fait bâtir. Le seul monument qui reste de la piété de cette princesse, est un hôpital à l'usage des Turcs.

Du haut de cette montagne, dont la forme est pyramidale, la vue peut se promener sur plusieurs autres, & sur une partie de la Palestine. On y découvre le mont Hermon, rafraîchi tous les matins, par une rosée, & au pied duquel le fils de la veuve fut ressuscité; les montagnes arides de Gelboë; l'endroit où Saül conféra avec la magicienne; la montagne d'où les pourceaux possédés du démon se précipiterent dans la mer de Tibériade, qui est au-dessous; la montagne des Offenses, où Salomon fit bâtir les hauts lieux, au-dessus du village où il tenoit ses femmes étrangères: le désert de S. Jean, situé sur une montagne escarpée; le mont Moriah, où quelques-uns croient que se
fit

fit le sacrifice d'Abraham, & qui depuis fut plus illustré encore par la mort du Fils de Dieu ; & enfin plusieurs autres montagnes, toutes rendues célèbres par quelque fait consacré dans l'écriture. La fontaine de Cana, dont j'eus la curiosité de boire de l'eau, n'en est pas éloignée. La fameuse vallée de Jofaphat, située entre les montagnes de Mona & de Sion, & où l'on dit que doit se faire le jugement universel, ne nous parut pas avoir plus d'une lieue d'étendue. On croit qu'elle a été ainsi nommée du nom de *Jofaphat*, roi de Juda, qui y fit bâtir sa sépulture ; ou parce que le mot de *Jofaphat* signifie *jugement du Seigneur*. C'est dans cette vallée que coule le torrent de Cédron, qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus de quatre pieds, & n'a de l'eau qu'en tems de pluie.

Non loin de là est le cimetière des Juifs, qui paient fort cher pour s'y faire enterrer. Ils se flattent que cette proximité leur procurera l'avantage d'assister les premiers, & d'être mieux placés que les autres au dernier jugement.

Nous n'entrâmes dans Jérusalem, qu'après en avoir obtenu la permission du gouverneur, sans laquelle aucun Franc n'y peut être admis. Quelle différence

458 LA PALESTINE.

entre cette malheureuse cité & ce que dut être la capitale de Salomon ! Elle n'a pas même conservé son ancien emplacement. Le mont Calvaire , sur lequel est bâtie l'église du S. Sépulcre , étoit autrefois réputé comme infame , & comme tel , situé hors de la ville. Aujourd'hui il en occupe le milieu ; & on a exclus de son enceinte le mont de Sion , sur lequel le temple étoit construit. Au pied du Calvaire sont trois tombeaux , dont l'un est de porphyre , & renferme , à ce qu'on prétend , les cendres du grand sacrificeur Melchisedech. Les deux autres sont d'une construction plus moderne , comme le témoignent les épitaphes. Godefroi de Bouillon , & Baudoin , son frere , y sont enterrés.

L'église du S. Sépulcre , sans être fort grande , contient une douzaine de sanctuaires différens. Chacun d'eux rappelle quelque circonstance de la mort & de la résurrection de Jesus-Christ. On a élevé des autels dans plusieurs de ces endroits , tels que ceux où le Christ fut insulté par les soldats , dépouillé de ses habits , retenu prisonnier , attaché à la colonne , élevé sur la croix , embaumé , déposé dans le sépulcre , &c.

Pour construire cette église sur une

montagne inégale , il a fallu raser quelques parties du terrain , & en élever d'autres , mais comme on vouloit conserver en leur entier celles qui avoient servi à la passion , on prit le parti d'enfermer , dans l'église même , des portions du rocher ; tel est , en particulier , l'endroit où fut placée la croix du Sauveur , & auquel on monte par vingt-deux marches. Tel est aussi le sépulcre , qui , d'abord taillé dans le roc , est à présent fort élevé au-dessus de terre. La pierre qui le couvroit a , dit-on , été enlevée par les Arméniens , qui la gardent dans leur église.

C'est ici le lieu de vous parler des cérémonies de la passion. Elles font une répétition de ce que les Juifs firent souffrir à Jesus-Christ. Pour commencer cette cérémonie , on éteint toutes les lumières ; & un moine prêche , pendant une demi-heure , dans l'obscurité. Ensuite chacun prend un cierge allumé ; & l'on va visiter les sanctuaires de la flagellation , de la prison , de la division des vêtemens , & de la dérision. Là on chante des hymnes , & l'on fait des sermons , tantôt en italien , tantôt en espagnol , tantôt en françois. On porte , à la tête de cette grande procession , une croix sur laquelle l'image de

Jefus-Christ , de grandeur naturelle , est attachée avec des cloux , la tête couronnée d'épines , le visage ensanglanté ; ouvrage d'un travail peut-être unique. On monte ensuite au Calvaire ; on pose le crucifix à terre ; on imite l'action du crucifiement ; & on place la croix dans le même trou où elle fut , dit-on , plantée anciennement. Deux moines ensuite détachent de la croix ce corps simulé , mais si bien fait , que ses membres sont aussi souples , que s'ils étoient de chair. On le reçoit dans un linceul : on jette dessus des herbes odoriférantes ; & on le dépose dans le sépulcre. Ces cérémonies , fort tristes , sont place à un air de joie le jour de pâques : joie occasionnée peut-être autant , chez les moines , par la fin du carême , que par la solemnité de la fête.

J'oubliois de vous dire qu'à quelques pas du lieu où l'on prétend que fut plantée la vraie croix , on voit une fente dans le rocher , qu'on assure avoir été occasionnée par le tremblement de terre à la mort de J. C. Il n'est pas absolument prouvé que cette crevasse ait été causée par cet événement ; mais , en l'examinant de bien près , j'ai jugé qu'il est difficile de l'attribuer à aucun ouvrage manuel. Au surplus , on doit être surpris

d'une chose ; c'est que l'église du S. Sépulture , sans être grande , renferme presque tous les lieux où se sont passés les principaux événemens qui ont précédé ou suivi la passion du Sauveur. Se seroit-on permis , dans une matière si auguste , de resserrer le lieu de la scène ?

La cérémonie du feu sacré m'a paru des plus singulieres : elle n'est en usage que parmi les Grecs & les Arméniens de la Palestine. Leurs prêtres persuadent au peuple , que le feu descend du ciel la veille de pâques , & font payer , pour cela , quelque argent aux pèlerins , qui sont toujours en grand nombre. Ce qui se passe dans cette occasion , est une farce plus propre à amuser la canaille dans une place publique , qu'à édifier une assemblée de fideles. Après que les Latins ont fini leur service , les Grecs éteignent toutes les lampes , & commencent à courir autour du S. Sépulture comme des insensés , criant , hurlant & faisant un bruit épouvantable. Toutes les fois qu'ils passent devant le tombeau , ils s'écrient , *elison* , & continuent leur course les uns après les autres , en se donnant des coups de pieds au derriere , & des coups de cordes sur les épaules. Ils se mettent plusieurs ensemble , portent sur leurs bras

des hommes qu'ils laissent tomber par terre , font ensuite des huées horribles ; & ceux qui sont tombés courent après eux pour se venger. De tems en tems ils levent les yeux au ciel , ayant les mains pleines de bougies , pour obtenir de Dieu, par force, le feu saint qu'ils sont ennuyés d'attendre.

Après avoir fait trois fois la procession autour de l'église , le suffragant du patriarche Grec , & le premier évêque des Arméniens , s'approchent de la porte du S. Sépulcre , en rompent le ressort , entrent, & referment la porte après être entrés. Auparavant on éteint , même en présence des Turcs , les cierges & les lampes. Au bout d'une minute , ces deux prêtres sortent , tenant chacun des flambeaux allumés. Alors le peuple accourt en foule pour obtenir une portion de cette flamme , qu'il porte à sa barbe , à son visage & dans son sein , persuadé qu'elle le préservera des plus grands maux sans lui en faire aucun. Les Latins , persuadés que cette imposture déshonore la religion , emploient les remontrances pour détruire cet abus. Les Turcs y emploient les coups ; mais , malgré l'éloquence des uns , & la brutalité des autres , cet usage est plus en vigueur que jamais.

Il est tems de revenir au local de ce qu'on nomme aujourd'hui *la sainte cit.* Vous ne vous attendez pas, sans doute, à y trouver beaucoup de magnificence. Une ville, tant de fois saccagée, n'offre guere que de tristes ruines ; & ce qui reste même de ces ruines est, en général, peu remarquable ; mais tout doit nous intéresser, dans un séjour qui fut le berceau de notre religion. C'est ici qu'une bible à la main n'est pas d'un usage moins agréable, que l'Iliade sur les rives du Scamandre.

La plupart des lieux cités dans l'ancien & le nouveau testament, ont ici changé de forme. Il est vrai que la prison d'où l'ange délivra S. Pierre, sert encore, comme autrefois, à renfermer les prisonniers ; mais la maison de Zébédée est devenue une église, de même que la maison de S. Marc. On conserve dans cette dernière, un manuscrit du nouveau testament, en langue syriaque, auquel on donne plus de huit cents cinquante ans d'ancienneté. On y voit aussi une pierre servant de fonts baptismaux, que les apôtres ont, dit-on, employée au même usage.

La maison où l'on cracha au visage de J. C. a aussi été changée en église : au contraire, l'église construite sur la maison de S. Thomas est devenue une mos-

quée. Le couvent des Arméniens , situé sur un terrain vaste & spacieux , mérite qu'on s'y arrête. Dans leur église , bâtie sur le lieu où S. Jacques fut décapité , on doit sur-tout remarquer une chaire revêtue d'écaille de tortue & de nacre de perles travaillées avec beaucoup de goût. On y fait voir plusieurs pierres , sans doute rassemblées depuis long - tems ; celle sur laquelle Moïse brisa les tables de la loi ; celle où le Messie fut baptisé ; & une autre , tirée de l'endroit où se fit la transfiguration.

Au sortir de ce couvent , nous allâmes voir les caves situées dans un jardin au pied du mont Mériah. Nous remarquâmes , pendant le tour que nous fîmes obligés de faire , la maison qui servoit de palais à Pilate , & qui n'en est pas un aujourd'hui. On lit encore sur le mur , au-dessus d'une porte , ces mots dictés par la fureur des Juifs : *tolle, crucifige*. Nous vîmes la chambre où J. C. fut flagellé ; celle où il fut revêtu des marques de la royauté , bafoué & souffleté ; le lieu où Pilate le montra au peuple ; & plus loin , celui où il tomba sous le poids de l'instrument de son supplice ; celui où la Vierge s'évanouit ; celui où sainte Véronique essuia le visage de l'Homme-Dieu , & enfin ce-

lui où Simon fut obligé de porter la croix. Nous nous arrêtons aussi à considérer quelques arches conservées au-dessus de bethesda, & la grotte où est née la Vierge, située dans le couvent des religieuses de sainte Anne.

Les caves du mont Moriah, bâties pour aggrandir l'air du temple, ont cent cinquante pieds de profondeur, & forment deux allées couvertes par de grandes pierres, & soutenues par de hauts piliers d'une seule pierre de six pieds de diamètre. Le temple est entièrement détruit; & à sa place est une petite mosquée, qui n'a d'avantageux que sa situation; mais cette situation seule suffit pour lui donner un air imposant. On la croit précisément bâtie à l'endroit où fut le Saint des Saints. A quelque distance de là, on voit encore le magnifique porte du temple, seul reste échappé à la ruine de ce superbe édifice. Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'une de leurs prophéties les avertit que leur destruction doit entrer par cette porte. Plus loin, en suivant le mur de la ville, on aperçoit le tronçon du fût d'une colonne qui débordé la muraille. Les Turcs disent que Mahomet s'assit sur cette colonne, au dernier jour, pour y juger les hommes rassemblés dans la vallée.

qui est au-dessous. Quant à moi , il m'a paru que les musulmans ne plaçoient point trop à son aise un prophete pour qui ils ont tant de vénération.

Après avoir parcouru la ville de Jérusalem , nous résolûmes d'en faire le tour , & d'en examiner les environs. La grotte où le prophete Jérémie écrivit ses lamentations , & la prison où il fut enfermé , n'ont rien de remarquable que le respect que leur portent également les Juifs , les Turcs & les Chrétiens. Le sépulcre des rois , taillé dans le roc vif , est peut-être un des plus beaux monumens de l'antiquité : son entrée conduit à une cour que le rocher environne. Au midi est un portique orné de sculpture , où l'on distingue encore des fleurs & des fruits. On descend , à son extrémité , aux sépulcres , qui sont six chambres de même grandeur , mais dont le plafond & les côtés sont si exactement quarrés , les angles si justes , & le tout si bien conservé , qu'on croit voir un appartement pratiqué dans un bloc de marbre. Ces chambres , excepté la première , contiennent des cercueils de pierre , placés dans des niches sur les côtés , & couverts autrefois d'autres pierres sur lesquelles étoient sculptés différens feuillages ; mais ces pierres ont été

brifées. Chaque chambre est toujours fèche, par le moyen d'une rigole qui reçoit l'eau qui distille continuellement du plafond & des côtés. Il ne reste plus à cet édifice qu'une seule porte faite d'une seule pierre, & taillée aussi artistement que pourroit l'être une pièce de bois.

Nos guides nous conduisirent ensuite à un couvent d'Arméniens, où est une cellule qui servit de prison à J. C. & le lieu où S. Pierre renia son Maître. Ils nous firent voir de loin une mosquée bâtie sur les débris d'une église qui elle-même l'avoit été sur ceux de la maison où fut institué le sacrement de l'eucharistie. Nous remarquâmes, en passant, le puits où se séparèrent les apôtres pour répandre au loin le christianisme. Nous vîmes les ruines de la maison où mourut la Vierge; l'endroit où certain Juif arrêta son corps lorsqu'on le portoit en terre; la grotte où S. Pierre pleura son infidélité; l'étang où se baignoit, dit-on, Bethsabée quand elle fut apperçue par David; & le *champ du sang*, ainsi nommé, parce qu'il fut acheté du prix de la trahison de Judas. Ce lieu sert aujourd'hui de sépulture aux Arméniens. Le terrain, qui est d'une nature de craie, y conserve les corps assez long-tems. Enfin la maison où

l'on dit que se cachèrent les apôtres ; le puits de Béhémie, où fut mis le feu sacré ; l'étang de Siloë ; la fontaine où la Vierge alloit puiser de l'eau ; l'endroit où Judas se pendit, attirèrent successivement nos regards.

Il en fut de même du sépulcre de Zacharie, & du pilier d'Absalon ; deux antiquités fameuses dans ce pays. Nous nous arrêtâmes sur-tout au sépulcre de la Vierge : on descend dans ce souterrain par un bel escalier de quarante-sept degrés. Dans le même endroit sont les tombeaux de sainte Anne & de saint Joseph. Près de là nous vîmes la pierre sur laquelle saint Etienne fut lapidé, & la grotte où les Juifs jetterent son corps, le sépulcre des prophètes, qui sont plusieurs grottes communiquant les unes aux autres. Nous vîmes aussi le rocher sur lequel saint Pierre, saint Jacques & saint Jean s'endormirent pendant l'agonie du fils de Dieu ; l'endroit où Judas se promenoit quand il livra son Maître ; lieu méprisé par les Turcs même. Ces derniers ont fait une mosquée dans la place où l'on prétend qu'étoit Jésus-Christ lorsqu'il monta au ciel. On doit préférer que c'est moins par esprit de dévotion pour ce lieu, que dans le dessein de tirer son parti de celle des chrétiens.

Notre curiosité fatiguée sur tout ce qu'il pouvoit y avoir de remarquable dans Jérusalem & aux environs, nous voulûmes la contenter également sur Béthanie, Béthlésem & Nazareth. Béthanie n'est qu'à une demi-lieue de Jérusalem. La première maison de ce village a, dit-on, appartenu au Lazare ; & près de là est le tombeau où l'on assure qu'il ressuscita. C'est un petit réduit précédé d'un autre, dans lequel on descend par trente-cinq marches. On montre encore la maison où Madeleine répandit des parfums sur les pieds du Sauveur. La fontaine des apôtres, la montagne où le Fils de Dieu fut tenté, celle où il eut une conférence avec le diable, sont près de Béthanie. De là, en tournant dans la plaine de Jéricho, nous rencontrâmes la source qu'Ézéchiel purgea de sa mauvaise qualité, & le village de Jéricho, qui n'est à présent que la demeure de quelques pauvres Arabes. Plus loin nous trouvâmes les ruines d'une vieille église & d'un couvent dédiés à Saint Jean-Baptiste, près du lieu où il baptisa Jésus-Christ. Le lendemain nous cherchâmes, près de la mer Morte, quelques restes de Sodome & de Gomorre ; mais toutes nos recherches furent vaines. On dit, toutefois, qu'on sa décoverre quelques vestiges quand les

eaux font basses ; épreuve que nous ne fûmes point à portée de faire. On voulut aussi nous persuader que la femme de Loth , ou , pour mieux dire , la statue en laquelle fut métamorphosée cette femme trop curieuse , existoit encore. Si cela est , nos statuaires devroient préférer la pierre de sel au marbre & au porphyre. Peu de leurs ouvrages sont en état de braver , durant quatre mille ans , les injures de l'air & l'intempérie des saisons.

J'ai déjà dit que nous nous propositions de visiter Béthléem. Nous en reprîmes la route , & vîmes , en passant , plusieurs objets dignes d'occuper une curiosité pieuse ; savoir , la maison de Siméon ; le térébinthe sous lequel la Vierge s'assit en allant présenter son fils au temple ; un couvent dédié au prophète Elie , où l'on nous montra la pierre qui lui servit de lit ; le tombeau de Rachel , & enfin les pois maudits par la Vierge ; pois que cette malédiction métamorphosa en pierres. Arrivés à Béthléem , on nous conduisit à la crèche , à la chapelle de saint Joseph , à celle des Innocens , à celles de saint Paul , d'Eusebe & de saint Jérôme. Ce qu'elles ont de plus remarquable , est de rappeler les faits sur les lieux mêmes où ils se sont passés.

Au midi de Béthléem , à une distance

et cinq quarts de lieue, se trouvent les étangs & les jardins imaginés & dessinés par Salomon. Non loin de là est un aqueduc presque détruit par les Turcs; & près de cet endroit est une grotte où la Vierge & son Fils se mirent à couvert de la fureur d'Hérode, pendant que saint Joseph préparoit les vivres nécessaires pour leur voyage en Egypte. Plusieurs croient que la sainte Vierge étant en peine de nourrir son enfant, il sortit de son sein une telle abondance de lait, qu'elle en arrosa les pierres qui étoient dans cet endroit. On ajoute que ces pierres devinrent blanches dans le moment. Elles ont toujours conservé depuis cette même couleur; & l'on croit qu'elles ont la vertu de faire venir du lait aux femmes. On en prend quelques parcelles que l'on réduit en poudre; on en fait de petits paquets, sur lesquels est imprimé le sceau de la ville voisine, & on les envoie dans tous les pays de la chrétienté.

A peu de distance de Béthléem, nous entrâmes dans une église dédiée à saint George. On nous fit voir deux chaînes de fer, qu'il a portées dans sa prison, & auxquelles on attribue la vertu de guérir les fous.

En revenant à Jérusalem, nous vîmes le couvent de saint Jean, dont l'église a

trois nefs, avec une belle coupole & un pavé de marbre ; la grotte où l'on prétend que Marie salua Elisabeth, & chanta le *Magnificat* ; le couvent de sainte Croix, fondé par sainte Hélène, mere de Constantin, & ainsi nommé, parce que les moines assurent qu'il fut bâti sur l'endroit même, où étoit l'arbre dont on a fabriqué la croix du Sauveur.

Nous allâmes visiter aussi Nazareth. L'église, bâtie en forme de croix, contient plusieurs piliers, dont une partie a été abattue. Il est assez difficile d'appercevoir par quel artifice le faite, qui étoit appuyé autrefois sur ces piliers, paroît se soutenir seul à présent. Les moines abrègent l'explication de ce fait, en le qualifiant de miracle. Près de cette église est la maison de saint Joseph, & la synagogue où prêcha Jésus-Christ.

La fin de nos courses dans la Judée approchoit ; il est inutile de vous dire que nous ne les faisons, qu'appuyés d'une bonne escorte : précaution nécessaire pour se défendre des Arabes, toujours prêts à se réunir pour le pillage.

En parcourant la Palestine, on a bien de la peine à croire que ce petit espace de terrain ait pu suffire autrefois pour nourrir un grand peuple. On y remarque, il est vrai, des restes de l'industrie à l'écia-

quelle les Juifs étoient parvenus à rendre ce pays si fertile. Us avoient su tirer de sa situation le meilleur parti possible. Ses montagnes nues & incultes aujourd'hui, produisoient alors du bled, & toutes sortes de légumes. En amassant des pierres, & en les plaçant sur des lignes différentes, en forme de murailles, ils retenoient la terre qu'ils portoient dans ces enceintes, & formoient autant de terrasses qui s'élevoient en amphithéâtre les unes au-dessus des autres. Ces montagnes couvertes ainsi d'une terre choisie, devoient rapporter le double d'un terrain uni, & former un coup-d'œil des plus agréables. Mais toutes ces richesses ne font plus qu'un beau songe. Des déserts, des paysages affreux, des précipices ont succédé à ces rians travaux de l'industrie. Il y a cependant encore quelques cantons un peu cultivés, quelques pâturages, quelques endroits où il croit du maïs, du riz, du tabac & du coton; mais la plaine de Jéricho & celle d'Esdraëlon font regretter qu'elles ne soient pas en des mains plus laborieuses. Au surplus, j'ai vu une plaine entière, qui ne produit que du fenouil sauvage & autres plantes peu estimées. J'ai aussi remarqué, dans plusieurs endroits de cette plaine, des incrustations de sel. Parmi les plantes, les fleurs & les fruits

que produit encore la Judée, j'ai particulièrement observé la rose de Jéricho, qui ressemble à la fleur du sureau; la mandragor, que Lia donna à Rachel, fruit désagréable & mal-sain, de la grosseur d'une pomme; l'herbe nommée *nité*, dont la graine transportée en Egypte, sert à faire de la teinture bleue. Je ne dois pas non plus oublier la zachone, fruit semblable à une noix encore verte, & qui croît sur un buisson fort épineux. On pile ce fruit dans un mortier; on le jette dans une chaudière bouillante, où il produit une huile qui, prise intérieurement, est excellente pour les contusions, & guérit les blessures nouvelles.

Quant au royaume animal, il est à peu près ici le même que dans les autres cantons de la Syrie; peut-être, cependant, offrent-ils moins de serpens, que la terre de promesse. A l'égard des sauterelles, dont il est dit que saint Jean-Baptiste se nourrissoit dans le désert, le docteur fit des recherches pour savoir de quelle espèce d'insectes l'écriture vouloit parler, & si effectivement ils peuvent servir de nourriture. Il apprit des habitans du pays, qu'il est un animal de ce nom, semblable à un oiseau, qui se multiplie prodigieusement, & dont les Arabes font du pain, dans les années stériles. On ramasse toutes

celles qu'on peut attraper ; on les pile , & on en forme des especes de gâteaux qu'on fait cuire : quelquefois on les rôtit , en les arrosant avec du beurre , ou on les fait fricasser , & on les mange en ragoût.

Le Jourdain est le seul fleuve qui arrose la Palestine. Il la traverse toute entiere , se jette ensuite dans la mer de Tibériade , & va de là se perdre dans celle qu'on nomme la *mer Morte*. Ces deux mers ne font que deux grands lacs. Celui de Tibériade n'a guere que six à sept milles de largeur , sur une longueur de dix-huit à dix-neuf milles. Ce lac tire son nom de la ville de Tibériade , qu'Hérode fit bâtir en l'honneur de Tibere , & dont plusieurs ruines annoncent l'ancienne grandeur. La mer Morte borne la plaine de Jéricho. On amasse , au - dessus de ses eaux , une sorte de bitume qui ressemble à de la poix. Non loin de là on trouve , sur les montagnes , une espece de pierre sulfureuse , qui , lorsqu'on la met au feu , y devient plus légère , sans perdre de sa grosseur , & répand une odeur insupportable. Les eaux de ce lac sont salées , d'un mauvais goût , ameres & très-puantes ; mais il est faux que les oiseaux qui volent au-dessus , tombent morts. On trouve même sur ses bords plusieurs coquillages qui font croire que cette mer nourrit

quelques poissons. La Judée offre aussi des sources d'eau chaude, une, entre autres, si bouillante, qu'on n'y fauroit tenir la main.

La terre-sainte, en général, est soumise à la religion des Turcs; & parmi les chrétiens, la religion dominante est la romaine. Il y a cependant quelques églises du rit grec. On prétend aussi que les Samaritains ont un culte particulier sur une montagne.

Après être restés quelque tems dans la capitale de la Palestine, nous prîmes la route de Seyde ou Sidon, avec le consul de cette ville, que nous trouvâmes à Jérusalem. Nous traversons le bésus, dont le sable sert à fabriquer du verre, pour la première fois; & nous arrivâmes à la ville d'Acre, autrefois Ptolémaïde, théâtre fameux de la guerre entre les Chrétiens & les Sarrains. C'étoit là qu'étoient le palais & la chapelle du grand-maître des hospitaliers, dont on voit encore quelques pans de murailles: les restes de cette ville annoncent son ancienne force. On y remarque, entre autres ruines, celles d'un couvent de filles qui, redoutant les violences des Turcs, se taillardèrent le visage, &, de très-belles qu'elles étoient, se rendirent affreuses; sacrifice qui, dans des femmes, ne fut

jamais le fruit d'une vertu équivoque.

Nous vîmes le lendemain le promontoire blanc, sur lequel est un chemin de six pieds de large, ouvrage d'Alexandre; & nous visitâmes le lieu où fut Tyr. Cette ville, si fameuse & si superbe autrefois, n'est aujourd'hui que le séjour de quelques misérables pêcheurs. Ainsi se sont accomplies les paroles d'Ezéchiel, que *Dieu l'effacerait de dessus la terre*. Nous n'y trouvâmes de remarquable, qu'une colonne de marbre, haute d'environ quarante-cinq pieds, couchée parmi les décombres d'une église, dans laquelle Origène a été enterré. Il ne reste plus aucun vestige de la digue fameuse, par laquelle Alexandre joignit la ville à la terre-ferme; les sables de la mer l'ont entièrement couverte.

On voit, aux environs de Tyr, les citernes de Roselaya, qu'on dit avoir été bâties par Salomon. La plus considérable est de figure octogone, & a onze toises de diamètre. Le mur dont elle est entourée, & d'où l'on descend par trois escaliers dans une galerie large de vingt-un pieds, est fait d'un ciment de cailloutage & de gravier aussi dur qu'un rocher; sa largeur est de huit pieds: la citerne est très-profonde, & toujours remplie d'eau. Nous passâmes ensuite le Castennér, & entrâmes dans Sarepta, village célèbre

pour avoir été la demeure du prophete Elie. De là nous arrivâmes à Sidon , ville assez grande & encore assez bien peuplée, quoique détruite par les Turcs qui, selon leur méthode, ont enseveli sous de rustiques bâtimens, les morceaux les plus curieux de l'antiquité.

C'est ici que doivent finir les courfes du docteur. Son peu de santé l'oblige à retourner en France, & me prive d'un compagnon de voyage, qui ne peut être remplacé. Nous sommes au moment de nous séparer : deux vaisseaux vont partir, l'un pour Marseille, & l'autre pour l'Egypte. Le premier portera le docteur dans le sein de sa patrie; tandis que, pressé de plus en plus du desir qui m'a fait quitter la mienne pour un tems, je m'embarquerai pour le grand Caire. On me fait espérer que j'y arriverai quelques jours avant le départ de la grande caravane pour la Mecque. Ce sera une occasion commode pour me rendre à un des ports de la mer Rouge, où je pourrai m'embarquer pour les Indes. Ainsi, Madame, je ne compte plus vous écrire avant mon arrivée à Surat. Je suis, &c.

A Sidon, ce 29 mai 1739.

Fin du Tome II,



T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume,

QUINZIEME LETTRE.

SUITE DE LA TURQUIE.

I GNORANCE des médecins & des chirurgiens Turcs.	Page 6
Ce qui se pratique parmi les Grecs lorsqu'ils font malades.	<i>ibid.</i>
Quel est le danger des pestes fréquentes à Constantinople.	7
L'inoculation y est usitée.	8
Voyage à Smyrne.	10
La ville de Montonia.	<i>ibid.</i>
La ville de Broutà.	11
Ses curiosités.	<i>ibid.</i>
Célébrité de ses bains.	12
La manière de les prendre.	13
Rendez-vous des dames Turques aux bains publics.	14
La ville de Lubat , ou Loupadi.	17

Basculimbéi ; son commerce de coton.	17
La ville de Sardes ; ses pierres précieuses , ses antiquités.	<i>ibid.</i>
La ville de Thiatire . ses antiquités.	19
Son caravanférai.	20
L'Hermus & le Pactole.	21
La ville de Macpédie.	22
La ville de Smyrne.	23
Sa situation ; son port.	<i>ibid.</i>
Le marfouin , ou cochon de mer.	24
Maniere de le pecher.	<i>ibid.</i>
Le bazard , ou marché de la ville de Smyrne.	26
Son caravanférai.	27
Histoire de la naissance d'Homere.	28
Les francs-maçons exclus de cette ville.	29
Maniere de vivre des marchands.	<i>ibid.</i>
Le caméléon.	30
La ville d'Ephése.	32
Sa fondation , ses embelliffemens sous différens princes.	<i>ibid.</i>
La grotte des Sept Dormans.	33
Le temple de Diane.	34
Les Dardanelles.	35
La ville de Teflalonique.	36
Saint Démitre ; fa cathédrale.	37
La ville d'Andrinople.	38
Les cigognes & les tourterelles font en vénération dans ce pays : histoire à ce fujet.	40
Danfes villageoifes Grecques.	42
Cérémonies des conférences du Grand-Vifir avec les ambaffadeurs.	44
Ambaffadeurs admis à l'audience du Grand-Seigneur.	<i>ibid.</i>
Sobriquets que donnent les Turcs à toutes les nations qu'ils fréquentent.	48

LETTRE XVI.

SUIITE DE LA TURQUIE.

C ARACTERE des Turcs.	49
Différens peuples qui habitent la Turquie.	<i>ibid.</i>
Suite du caractère des Turcs.	50
Habillement des hommes.	<i>ibid.</i>
Habillement des femmes.	51
Maniere de saluer chez les Turcs.	54
Leur nourriture.	<i>ibid.</i>
Leurs mœurs.	55
Leurs arts.	56
Histoire d'un cabaretier Turc.	57
Lettres d'amour des Turcs.	58
Explications d'une de ces lettres.	<i>ibid.</i>
De la langue Turque.	59
Sciences cultivées par les Turcs.	60
Fureur des femmes Turques pour le plaisir.	62
Polygamie permise par Mahomet.	63
Le divorce chez les Turcs.	64
Leurs mariages.	65
Les eunuques peuvent se marier.	66
Droit du Grand-Seigneur au sujet des successions.	<i>ibid.</i>
Ce qui se pratique à l'avènement du Grand-Seigneur au trône.	67
Despotisme de l'empereur des Turcs.	68
Titres fastueux que prend ce monarque.	<i>ibid.</i>
Particularités concernant le Grand-Seigneur.	69
Le Divan.	71
Le Cadis.	72
Sévérité des loix contre les voleurs.	<i>ibid.</i>

Loix concernant les meurtriers.	73
Multitude de chiens à Constantinople.	<i>ibid.</i>
Exécutions fréquentes.	74
Le cordon, l'empalement.	<i>ibid.</i>
Occupation du mouchii.	76
Le Grand-Vifir.	77
Les Pachas.	78
Inconvénient de la trop grande puissance des Pachas.	79
Forces militaires de l'empire Ottoman.	80
Troupes auxiliaires.	83
Les Derviches.	86
Les Imans.	87
Croyance des mahométans.	88
Leurs obligations essentielles.	89
La circoncision chez les Turcs.	90
Du paradis des femmes.	91
Leur libertinage & leur cruauté.	92
Création du premier homme, suivant l'opinion des mahométans.	95
Quelques coutumes particulières des Turcs dans leurs habits, leurs maisons, leurs meubles, leurs jeux, leurs divertissemens.	96
Vice dominant des Turcs.	107

L E T T R E X V I I,

L A G E O R G I E.

Son étendue ancienne.	106
Tiflis, sa capitale.	107
Ses bains.	108
Ses églises.	109
Séfi-Abad, maison royale.	111

DES MATIERES. 483

Suram.	111
Gory.	112
Aly.	<i>ibid.</i>
Royaume d'Imirette.	113
Forteresse de Scander.	<i>ibid.</i>
Coratis , capitale.	<i>ibid.</i>
Royaume de Caket.	114
Province de Guriel.	115
Acal-Ziki.	<i>ibid.</i>
Mont Caucafe.	<i>ibid.</i>
Le grain appelé le <i>gom</i> .	116
Le Kur , fleuve du pays.	117
Le Phafe ; bonté de son eau ; ses îles.	<i>ibid.</i>
Ses phasiâns.	113
Fertilité de la Georgie.	119
Son commerce.	120
Éauté des femmes.	<i>ibid.</i>
Leur habillement , leur caractère.	<i>ibid.</i>
Habit des Georgiens.	121
Pouvoir des nobles.	<i>ibid.</i>
Grande liberté des peuples , en matiere de religion.	122
États réciproque des Georgiens & des Arméniens.	123
Églises des Georgiens ; leurs prêtres.	124
Leurs coutumes.	125

LETTRE XVIII.

LA MINGRELIE, autrefois la
COLCHIDE.

SITUATION ancienne de Colchos.	127
Anarchie.	<i>ibid.</i>
Habitations de la Mingrelie.	<i>ibid.</i>

Difficulté de voyager dans toute la Mingrelie.	130
Son climat, son terroir.	132
Manière d'y faire le vin.	132
Animaux domestiques & sauvages de Mingrelie.	133
Sa constitution civile.	134
Privilege des nobles.	135
Leurs visites chez leurs vassaux, & celles du prince.	<i>ibid.</i>
Leurs querelles fréquentes, leurs armes.	137
Leur adresse à manier la lance, & à tirer de l'arc.	138
Leurs guerres avec leurs voisins.	<i>ibid.</i>
Forces militaires de la Colchide.	139
Le prince de Mingrelie.	<i>ibid.</i>
Commerce de ce pays.	140
La religion.	<i>ibid.</i>
Son patriarche.	141
Son église métropolitaine.	<i>ibid.</i>
Occupation la plus ordinaire du patriarche.	142
Son casuel.	<i>ibid.</i>
Ses austerités, son ignorance; celle des évêques.	143
Leurs abstinences.	<i>ibid.</i>
Somptuosité de leurs habits.	<i>ibid.</i>
Pauvreté des simples prêtres.	144
Mépris que l'on a pour eux.	<i>ibid.</i>
Respect des Mingreliens pour les images.	145
Leurs prières.	<i>ibid.</i>
Leurs reliques.	146
Leurs églises.	<i>ibid.</i>
Abbés, moines & religieuses de Mingrelie.	147
Privileges des prêtres.	148
Leurs rits.	<i>ibid.</i>
Leur manière indécente de dire la messe.	149

DES MATIERES. 485

Leur maniere de donner le via i jae aux mourans.	150
Comment ils enterrent les morts.	<i>ibid.</i>
Usages civils de la Colchide.	151
Cérémonies des mariages des nobles.	152
Beauté des femmes.	154
Leur coiffure, leur habillement.	<i>ibid.</i>
Celui des hommes.	<i>ibid.</i>
Repas du prince & de la princesse.	156
Conversations ordinaires des Mingreliens.	157

LETTRE XIX.

L'ARMÉNIE.

Sa célébrité, ses révolutions.	158
Arménie majeure.	161
Tulfa-la-veilla.	<i>ibid.</i>
La ville de Nacchivan.	<i>ibid.</i>
Iriwan; ses édifices.	162
Source du fleuve Zengui.	164
Monastères aux environs d'Iriwan.	165
Patriarche d'Arménie; ses suffragans.	168
Droits des pretres.	<i>ibid.</i>
Ignorance des moines.	169
Religion des Arméniens.	170
En quoi elle diffère de la nôtre.	171
Revenus du clergé Arménien.	172
Principal pèlerinage des Arméniens.	173
Le mont Macis.	<i>ibid.</i>
Opinion des Arméniens, contredite par l'historien Josephé, au sujet de l'arche de Noé.	174
Fertilité de l'Arménie.	175
Tradition du pays, au sujet de la vigne que Noé a plantée.	176

LETTRE XX.

LA MÉDIE.

T AURIS , capitale.	178
Histoire de son fondateur.	179
Ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Sa situation.	181
Son intérieur.	<i>ibid.</i>
Les Yeux d'Ali , très-joli hermitage.	183
Ruines de Tauris.	<i>ibid.</i>
Nombre de ses habitans.	184
Ses environs , son climat.	185
La ville de Marant.	<i>ibid.</i>
Source de l'Araxe.	187
Combien la Médie moderne differe de l'ancienne.	<i>ibid.</i>
Zoroastre y a introduit autrefois le culte du feu.	<i>ibid.</i>
Coulomchas , officiers du prince.	188
Gouriers chargés des ordres des gouverneurs.	189
Mariages des Medes.	190
Leur divorce.	195

LETTRE XXI.

LA PERSÉE.

S es révolutions.	195
Parthide , province de Perse.	205
Ses principales villes.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES. 487

Fête célébrée à Casbin.	203
Les villes de Sava & de Réy.	205
La ville de Com.	206
Description d'une mosquée de cette ville.	<i>ibid.</i>
La ville de Cochon ; son commerce.	207
Ispahan ; sa description.	208
Son origine.	209
Cérémonies d'une audience donnée par le roi à un ambassadeur Indien.	210
Place royale.	213
Palais royal.	213
Le ferrail d'Ispahan.	214
Plaine de Persépolis.	219
Monumens de cette ville.	<i>ibid.</i>
Palais de Darius.	<i>ibid.</i>
Description de deux tombeaux des anciens rois de Perse.	223
Anecdote au sujet de l'embrasement du palais de Darius.	225
La ville de Chiras ; son origine.	226
Mosquée cathédrale de cette ville.	227
Le tombeau du poète Sady.	<i>ibid.</i>
La ville de Laar.	<i>ibid.</i>

LETTRE XXII.

SUIVE DE LA PERSE.

M OSQUÉE royale d'Ispahan.	229
Excellence des melons de Perse.	232
Avarice des grands seigneurs de Perse.	235
Mosquée du grand pontife.	<i>ibid.</i>
Marché impérial.	237
Les caravaneraiis des villes de Perse.	232

Tome II, Xiv

Festin donné par le roi aux grands de sa cour.	239
Edifices d'Ispahan.	241
Ses bains.	242
Ses cafés.	243
La tour des cornes.	<i>ibid.</i>
Les Caris, juges ecclésiastiques.	245
Fête du chatir.	246
Cours d'Ispahan.	248
Son magnifique pont.	249
Ses maisons.	250
Terroir de ses environs.	251
Leurs productions naturelles.	<i>ibid.</i>
Montagnes de Perse.	252
Turquoises, ou pierres fines du mont Sirous.	<i>ibid.</i>
Animaux de Perse.	253

LETTRE XXIII.

S U I T E D E L A P E R S E .

K I R M A N - C H A H .	255
Hémédan a. trois fois Ecbatane; son fondateur.	256
Tombeaux d'Esther & de Mardochée.	257
Thamas - Kouli - Kan.	<i>ibid.</i>
Description de son camp.	258
Montagne d'Elvend.	260
Celles de Bisotun, où l'on voit d'anciens monu- mens.	<i>ibid.</i>
Tarimara.	261
Nohavend, qu'on dit avoir été fondée par Noé.	<i>ibid.</i>
Kounfar, jolie ville.	262
Suze, origine du nom de cette ville.	263
Chuzter, capitale du Chusistan.	264

DES MATIERES. 489

Rehd, capitale du Ghilan.	265
Tabéristan.	<i>ibid.</i>
Situation agréable de cette province.	<i>ibid.</i>
Djurdjan ; sa capitale.	<i>ibid.</i>
Fete célébrée dans cette ville.	266
Amol, ville où campa Alexandre.	<i>ibid.</i>
Afrées, ville que les rois de Perse ont embellie.	267
Les spectacles, & pieces qui se jouent chez les Persans.	<i>ibid.</i>
Dances pratiquées dans ce pays.	268
Coratane, province de Perse.	<i>ibid.</i>
Villes qui se disputent le titre de capitale de cette province.	<i>ibid.</i>
Méched ; ses fortifications.	<i>ibid.</i>
Hérot ; sa situation ; sa citadelle.	269
Ancien temple aux environs de cette ville, détruit par les mahométans.	270
Mérou ; son fondateur.	<i>ibid.</i>
Chehel-Camer, fete célébrée à Mérou.	271
La ville de Balk.	272
Fertilité de ses campagnes ; fleuves qui les arrosent.	<i>ibid.</i>
Siege de Balk par Genghiskan.	273
Le Sigistan, contrée remarquable dans les antiquités Persanes.	274
Anecdote singulière touchant cette province.	275

LET TRE XXIV.

SUITE DE LA PERSE.

Mœurs des Persans.	277
Portraits des femmes de Perse.	277

Education de leurs enfans.	277
Habillemens des Perfans.	279
Celui des femmes.	280
Leur esclavage.	<i>ibid.</i>
Les Perfans regardent comme un honneur que le prince entre dans l'appartement de leurs femmes ; anecdote à ce sujet.	281
Les femmes Perfanes sont gardées par des eunuques.	282
Peinture des mœurs & de la vie particuliere des Eunuques , & des femmes qui habitent les ferrails Perfans.	283 & suiv.
Ce que les femmes Perfanes apportent pour dot à leurs maris.	293
Loix du mariage en Perse.	<i>ibid.</i>
Superstition des Perfanes.	294
Femmes publiques communes en Perse.	<i>ibid.</i>
Comment on les appelle.	295
Auberges des Perfans.	296
Leurs cabarets.	297
Effets finguliers d'une liqueur qu'on y boit.	<i>ibid.</i>
Table des Perfans riches.	298
Arts des Perfans ; ufage à cet égard.	299
Manufactures de porcelaine.	300
Les étoffes , les broderies.	<i>ibid.</i>
Autres arts des Perfans.	301
Leurs sciences.	<i>ibid.</i>
Leur morale.	<i>ibid.</i>
Leur ignorance fur l'histoire & la géographie.	302
Langue des Perfans.	303
Leur poëfie.	304
Leur mufique.	<i>ibid.</i>
Leur vénération pour l'astrologie judiciaire.	305
Leur confidération pour les médecins.	<i>ibid.</i>
Leurs maladies ordinaires.	<i>ibid.</i>
Exécution d'un gouverneur concussionnaire.	306

DES MATIERES. 491

Disposition des rois de Perse.	307
Préférence des prêtres.	<i>ibid.</i>
Ordre de succession pour le trône de Perse.	<i>ibid.</i>
Ministres d'état.	308
Gouverneurs des provinces.	309
Gouverneurs des villes.	310
Supplices usités.	<i>ibid.</i>
Comment se traitent les affaires civiles.	312
A qui appartient les terres en Perse.	314
Police pour empêcher la fraude des marchands ; anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Forces militaires.	315
Mémoire de combattre des Persans.	316
Embarras de leurs généraux à la guerre.	317
Situation avantageuse de la Perse.	318
Remarque sur la secte Persane.	<i>ibid.</i>
Tolérance des Persans pour les autres religions ; anecdotes à ce sujet.	321
Autorité du grand-pontife.	323
Pouvoir du Cheic-el-islam & du Cazi.	<i>ibid.</i>
En quoi consiste les biens d'église.	324
Les derviches.	325
Description du Nauruz , fête Persane.	<i>ibid.</i>
Derniers secours que l'on rend aux mourans.	329
Cérémonies funebres.	330
Tours des joueurs de gobelets.	333
Manière de tirer le grain des épis.	334
Glace fort en usage en Perse , façon de la faire.	<i>ibid.</i>



L E T T R E X X V .

L' A R A B I E H E U R E U S E .

F aux préjugés contre ses habitans.	337
Division des trois Arabies, inconnue aux Orientaux.	<i>ibid.</i>
Aden , capitale.	338
Caractère des habitans.	<i>ibid.</i>
Affabilité d'un philosophe Arabe.	339
Histoire des commencemens , des révolutions & des souverains de l'Arabie.	340
Arkes illustres dans les sciences & dans les lettres.	344
Suite de la description d'Aden.	347
Sa situation , ses fortifications.	<i>ibid.</i>
Palais du gouverneur.	347
Bains publics.	348
La cour du roi d'Yémen.	349
Le port de Moka.	<i>ibid.</i>
Stérité des environs.	350
Mofa , remarquable par la beauté de ses paysages.	<i>ibid.</i>
Manzéri , petite ville.	351
Tage , ville considérable.	<i>ibid.</i>
Manzuel , autrefois le séjour des rois d'Yémen.	352
Yrame , ville considérable.	<i>ibid.</i>
Gaba , ville forte.	<i>ibid.</i>
Damar , ville du premier ordre.	<i>ibid.</i>
Moahe , sa situation , son fondateur.	<i>ibid.</i>
Audience donnée par le roi d'Yémen à un prince Arabe.	353

DES MATIÈRES. 493

Éclat du roi.	355
Pompe qui s'observe lorsque le roi paroît en public.	356
La vie privée du roi.	357
Sanaa, ville puissante.	359
Ruines & situation des palais des rois.	<i>ibid.</i>
Raisons qui ont engagé les rois d'Yémen à préférer d'autres séjours à celui de Sanaa.	360
Puissance du roi d'Yémen.	<i>ibid.</i>
Mœurs des Arabes sujets de ce prince.	363
Mines d'or de l'Arabie, célébrées chez les anciens, & inconnues aujourd'hui dans ce pays.	<i>ibid.</i>
Richesses de l'Arabie.	362
Son commerce de café.	<i>ibid.</i>
Description de l'arbre qui produit ce fruit.	363
Ce que c'est que le café à la sultane.	367
Les propriétés du café.	<i>ibid.</i>
Manière de faire la récolte du café.	366
Endroits du royaume d'Yémen, où ce fruit croît le plus abondamment.	<i>ibid.</i>
La ville de Bételagui.	<i>ibid.</i>
Propriété de l'eau d'un de ses puits.	367
Le bazar où se vend le café.	<i>ibid.</i>
Pourquoi on appelle le café d'Arabie café de Moka.	368
A quel tems remonte l'usage du café.	<i>ibid.</i>
Persecution qu'a essuyée le café.	369
Anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Suppressions des cafés à Constantinople.	370
Usages pratiqués à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Liberté, vêtements, modes des dames d'Yémen.	371

LETTRE XXVI.

L'ARABIE PÉTRÉE.

D ESCRPTION de ce pays.	373
Prodiges qui s'y sont opérés.	<i>ibid.</i>
Sinaï, mont fameux dans l'écriture.	377
Religieux qui habitent cette montagne.	<i>ibid.</i>
Leur église.	378
Leur réfectoire.	379
Leur frugalité.	<i>ibid.</i>
Grotte où l'on dit que Moïse reçut les tables de la loi.	381
Raf d té du mont Sinaï.	<i>ibid.</i>
Mont Oreb.	382
Buillon ardent.	<i>ibid.</i>
Rocher d'où Moïse fit jaillir des torrens d'eau.	383
Grotte du prophète Elie.	<i>ibid.</i>
Caverne de l'hermite saint Erienne.	<i>ibid.</i>
Ruines du monastere de saint Basile.	<i>ibid.</i>
Agrémens du bon met du mont Oreb.	384
Fâcheuse alternative pour les étrangers qui sont pris sur le territoire de la Mecque & de Médine.	384
Situation de la Mecque.	386
Ses caravanferais.	387
Le haram.	<i>ibid.</i>
Le Kiabé, ou maison céleste, bâtie par les anges; sa description.	<i>ibid.</i>
Pélerinage des musulmans à la Mecque.	389
Cérémonies observées dans la caravane du Caire à la Mecque.	390

DES MATIERES. 495

Cerémonies qui s'observent au tour de la Mecque.	393
Avantages & priéges des pèlerins qui vont de la Mecque à Jérusalem.	<i>ibid.</i>
Médine, où est le tombeau de Mahomet.	394
Richesse de ce tombeau.	<i>ibid.</i>
L'endroit où il est placé.	395
Chérifs, seigneurs de la Mecque & de Médine.	396
Schéfison, espece de serpent fort dangereux.	398
Le sanum, vent pestilenciel.	399
Cirq, où les sebanes font de pierre d'albâtre, commune aux environs de ce village.	400
Espece singulière de souris.	<i>ibid.</i>
Anecdote à ce sujet.	401
Le baume de la Mecque.	<i>ibid.</i>
La myrrhe.	402
La ville de Bussfereth.	403
Renards qui se trouvent aux environs de cette ville.	<i>ibid.</i>
Pétra, capitale.	404
La ville de Tor, premiere station des Himérites.	<i>ibid.</i>
Propriété de l'écorce d'un arbruste.	<i>ibid.</i>
Pêche d'un poisson appelé <i>l'homme marin</i> .	405
Recherche les isles Topazes.	<i>ibid.</i>
La ville de Gidda.	<i>ibid.</i>

LETTRE XXVII.

L'ARABIE DÉSERTE.

SITUATION de ce pays.	498
La ville d'Annah.	400
Les momies.	406

Les Bédouïns, nom des Arabes du désert.	410
Leurs logemens.	<i>ibid.</i>
Leur genre de vie.	412
Leurs chefs appelés <i>Emirs & Cheiks.</i>	413
Bonnes qualités des Bédouïns.	<i>ibid.</i>
Leur religion.	414
Leur circoncision.	415
Leurs prières.	416
Leurs ablutions.	<i>ibid.</i>
Leur hospitalité.	417
Leur gravité.	419
Leur taciturnité.	420
Comment les Bédouïns se conduisent à l'égard de ceux qui les offensent.	<i>ibid.</i>
Idees ridicules de ces peuples sur la politesse sociale.	421
Leur respect pour les belles barbes.	422
Leur attachement pour leurs jumens.	424
Les tentes des Arabes.	426
Commerce qui se fait dans le camp des Arabes.	427
Leurs meubles.	428
Leurs repas.	429
Leur mal-propreté.	430
Leur boisson.	<i>ibid.</i>
Le pilau, mets commun chez ces peuples.	431
Le pain.	<i>ibid.</i>
Leurs habillemens.	432
Leurs armes.	433
Habillement des femmes.	<i>ibid.</i>
Les mariages des Arabes.	436
Pratique singuliere qui a lieu dans certaines tribus au sujet du mariage.	439
Le mari n'est pas déshonoré de l'infidélité de sa femme.	440
Leurs poëtes.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES. 437

Affaires criminelles.	441
La gazelle, animal de l'Arabie.	442
Divertissemens des Bédouins.	443
Sentimens des Bédouins sur les médecins & les chirurgiens, & leur maniere de se gouverner dans leurs maladies.	<i>ibid.</i>
Le célèbre Avicenne étoit d'Arabie.	444
Cérémonies funéraires.	445
Leur usage dans les successions.	446
Les différentes caravanes des mahométans, & en particulier, celles des chameaux qui traversent l'Arabie Déserte.	<i>ibid.</i>
Ordre établi à l'occasion de cette caravane.	447
Les Arabes se contentent de piller & ne tuent pas.	449
Comment on gouverne les chameaux.	450
Caractere de cet animal.	<i>ibid.</i>
Maniere de charger les chameaux.	452
Description du désert, & le gibier qu'on y trouve.	453

LETTRE XXVIII.

LA PALESTINE.

RÉVOLUTIONS arrivées dans la Palestine.	454
Son gouvernement actuel.	455
Le mont Tabor, & ce que l'on découvre de cette montagne.	456
La vallée de Josaphat.	457
Jérusalem.	<i>ibid.</i>
L'église du S. Sépulcre.	458
Cérémonies de la passion.	459

Cérémonie du feu sacré.	461
Folies des Grecs à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Suite de la description de Jérusalem.	463
Lieu où étoit le temple de Salomon.	465
Grotte où Jérémie écrivit ses lamentations.	466
Le sépulcre des rois, & autres lieux célèbres dans l'écriture sainte.	<i>ibid.</i>
Béthanie.	469
Béthléem & ses environs.	470
Grotte où la sainte Vierge se mit à couvert de la fureur d'Hérode, & ce qu'on dit d'une pierre miraculeuse qui s'y trouve.	471
Nazareth.	472
Ce qu'étoit autrefois le terrain de la Palestine par l'industrie des Juifs; & ce qu'il est aujourd'hui.	473
Productions naturelles de la Judée.	<i>ibid.</i>
Le Jourdain & les lacs qu'il traverse.	475
Ptolémaïde.	476
La ville de Tyr.	477
La ville de Sidon.	478
Départ du voyageur pour les Indes.	<i>ibid.</i>

Fin de la Table du Tome second.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Tomes I & II du *Voyageur François*, quatrième édition, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 25 novembre 1771.

G U Y R O I.

C A T A L O G U E

*De livres qui se trouvent chez le même
Libraire.*

INSTITUTES au Droit Criminel ou principes généraux sur ces matieres , suivant le Droit Civil , Canonique & la Jurisprudence du royaume , avec un Traité particulier des Crimes , par M. *Muyard de Vouglans* , Avocat au Parlement , *in-4°*. 12 l.

Suite. Instruction criminelle , suivant les Loix & Ordonnances du royaume , par le même , *in-4°* , de 1300 p. 14 l.
Le Voyageur François , 14 vol. 42 l.
La fuite *sous presse*.

Nouvelle Encyclopédie portative , ou Tableau général des connoissances humaines , par M. *Roux* , *in-8°* , 2 vol. 1766. 12 l.

La même , *in-8°* , petit format , 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *sous presse*.

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane , par M. *de la Croix* , *in-8°* , petit format , 2 vol. 1768. 10 l.

- Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne , par le même , *in-8^o* , petit format , 2 vol. 1768. 10 l.
- Dictionnaire historique des mœurs , usages & coutumes des François , *in-8^o* , 3 vol. 1767. 15 l.
- Dictionnaire des femmes célèbres , *in-8^o* , 2 vol. 10 l.
- Lettre sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie , par M. *Linguet* , *in-12* broché , 1768. 1 l. 4 f.
- La Pierre Philoſophale , *in-12* , 10 f.
- Théorie des Loix civ. *in-12* , 2 vol. 6 l.
- Hiſt. des révol. de l'Emp. Romain , par M. *Linguet* , 2 vol. 5 l.
- Hiſt. du Siecle d'Alexandre le Grand , nouv. édit. revue , corrigée , & entièrement changée , 1 vol. 3 l.
- Canaux navigables , *in-12* , 1 vol. 3 l.
- La Cacomonade , *in-12* , br. 1 l. 4 f.
- L'aveu Sincere , *in-12* br. 1 l. 4 f.
- Hiſt. des Variations , par M. *Bosſuet* , 5 vol. *in-12* , nouv. édit. 15 l.
- Œuvres ſpir. de Fénelon , *in-12* , 4 vol. nouv. édit. 10 l.
- Hiſt. Univ. de M. *Hardion* , 18 vol. 54 l.
- Suite.* Tom. XIX & XX. 6 l.

